U d'/of OTTAWA
39003001882074

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/documentspourser06nieu

420-18-293
674 Brem

L'INVASION ALLEMANDE

DANS LES PROVINCES

DE NAMUR ET DE LUXEMBOURG

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de luxe,
portant la signature des auteurs.
Ces exemplaires sont numérotés de I à XXV
et sont hors commerce.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays.
Copyright by G. Van Oest et C^ie^, 1923.

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE

L'INVASION ALLEMANDE

DANS LES PROVINCES

DE NAMUR ET DE LUXEMBOURG

PUBLIÉS PAR

LE CHANOINE JEAN SCHMITZ
SECRÉTAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE NAMUR

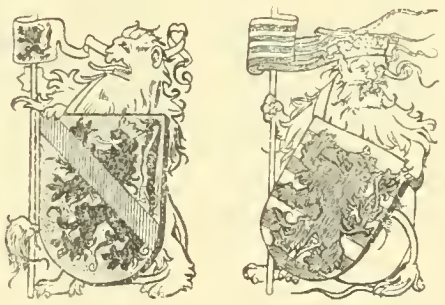
ET

DOM NORBERT NIEUWLAND
DE L'ABBAYE DE MAREDSOUS

CINQUIÈME PARTIE

(TOME VI)

L'ENTRE-SAMBRE-ET-MEUSE



BRUXELLES & PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, ÉDITEURS

1923

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

D
541
.D65
1917

L'ENTRE-SAMBRE-ET-MEUSE

AVANT-PROPOS

Nous étudierons dans ce volume la conduite des armées allemandes et les souffrances qu'elles ont fait endurer à la population civile dans la partie de la province de Namur comprise entre la Meuse et la Sambre, à l'exception de la région située au nord de la route de Rouillon à Fraire, région qui a déjà été traitée soit dans le tome II, en ce qui concerne le II[e] secteur (sud-ouest) de la position fortifiée de Namur, soit dans le tome III, où ont été longuement décrits les combats engagés pour la conquête de la Sambre.

Nous prenons en ce moment les armées belligérantes à l'issue des combats de Namur, de la Sambre et de la Meuse, et nous les suivons dans leur course rapide et mouvementée à travers les cantons de Walcourt, de Florennes, de Philippeville et de Couvin. (Voir la carte finale, fig. 130).

Ainsi circonscrite pour l'espace, la cinquième partie de notre travail se limite pour le temps aux journées du 24 et du 25 août 1914; elle est l'émouvante histoire de la retraite des armées alliées et de la tumultueuse avance de la II[e] et de la III[e] armées allemandes (1 . Après avoir atteint le

(1) A consulter : Fernand Engerand, *Le Secret de la frontière*, Charleroi, ch. IV : Le Dénouement, p. 507 et ss., Paris, Bossard. — Id. *La Bataille de la frontière*, Briey. Paris, Bossard. — Général Lanrezac, *Le Plan de campagne français*, Paris, Payot. — Jules Isaac, *Le Témoignage du général Lanrezac sur le rôle de la 5[e] armée*. Paris, Chéron, 1922. — Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*. Paris, Gounoulhiou. — Hanotaux, *l'Enigme de Charleroi*, Paris, l'Edition française illustrée. — Général Palat, III, *Bataille des Ardennes et de la Sambre*. Paris, Chapelot. — *La Grande guerre écrite et illustrée par les écrivains combattants*, Paris, Guillet, 1922, t. I, pp. 70 et ss. — Colonel Grouard, *La Conduite de la guerre jusqu'à la bataille de la Marne*. Paris, Chapelot. — Général Douchy, *Le Grand Etat-Major allemand avant et pendant la guerre mondiale*. Paris, Payot. — Général Mangin, *Comment finit la guerre*. Paris, Plon. — Lieutenant-colonel Poudret, *A propos de la 1[re] bataille de la Marne*, dans *Revue militaire suisse*, LXIV[e] année, p. 441. — *La Campagne de l'armée belge*, 1914 à janvier 1915. Paris, Bloud et Gay. — Chot, *La Furie allemande dans l'Entre-Sambre-*

premier objectif qu'ils poursuivaient — la prise de Namur et la maîtrise des passages de la Sambre et de la Meuse —, les chefs de ces deux armées rêvent de capturer, en ces deux journées, les troupes belges et françaises qui ont dû se résoudre à la retraite ; et lorsque l'ennemi constate qu'elles se dérobent à son étreinte, il en éprouve une colère, un dépit qui se traduisent aussitôt en d'innombrables et inutiles excès.

Marquons avant tout le point initial de ces tragiques incidents. Le 23 août au soir, le général Lanrezac reçoit, à son quartier général de Chimay, la nouvelle de l'échec de la IV^e^ armée française au nord de la Semois, à droite de la Meuse ; il apprend aussi la chute de plusieurs forts de Namur ainsi que la retraite des troupes belges, enfin l'arrêt et le repli probable de l'armée anglaise. Envisageant alors l'épuisement de sa propre armée et son encerclement au nord et à l'est, il prend une résolution héroïque qui surprit ses vaillantes troupes et dont on lui tint longtemps rigueur, mais qui, de l'avis de maints critiques militaires autorisés, bouleversa le plan ennemi et sauva la France. Plutôt que de s'exposer à un véritable « Sedan », il ordonne la retraite générale : « La V^e^ armée en marche avant le jour le 24 août se repliera sur la ligne générale Givet-Philippeville-Beaumont-Maubeuge (1). »

Au moment où se déclancha ce recul inattendu, l'État-Major allemand se crut victorieux, mais Lanrezac savait qu'il n'était pas battu. Tenir obstinément, dans les conditions les plus défavorables, eût été la défaite certaine (2). En se dérobant à temps, la V^e^ armée, sur laquelle reposait la redoutable mission de défendre la trouée de l'Oise et de barrer la route de Paris, sortait sans trop de dommages d'une situation critique. Il n'y eut ni rupture de front, ni encerclement, ni tournement, ni destruction. Bien qu'elle se déroulât à travers une région difficile, n'offrant qu'un nombre insuffisant de chemins menant vers le sud, la retraite s'effectua sans déroute, ni panique. Les soldats ne quittèrent pas le champ de

et-Meuse. Charleroi, Hallet, 1919. — Malburny, *La Vague allemande sur le pays de Charleroi*. Charleroi, Hallet, 1919. — Gustave Somville, *Dinant*. Paris, Perrin. — von Bülow, *Mein Bericht zur Marne Schlacht*, Berlin, August Scherl, et traduction Jacques Netter. Paris, Payot, 1921. — von Hausen, *Erinnerungen an den Marnefeldzug, 1914*, Leipzig, Koehler 1920, et traduction avec préface du Général Mangin, Paris, Payot, 1922. — Baumgarten-Crusius, *Die Marneschlacht, 1914*, Leipzig, Max Lippold, 1919. — *Die Schlachten und Gefechte des Groszen Krieges*. Berlin, Sack, p. 14-16. — Stegemann, *Geschichte des Krieges*, I. p. 139 et ss. Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt, 1917. — Tony Kellen, *Belgien*. Hermann Montanus, Berlin, 1915, p. 22.

(1) Sur l'heure exacte à laquelle furent donnés les ordres de retraite par le général Lanrezac et par le maréchal French, cf. Jules Isaac, o. c. pp. 84 à 88.

(2) « Aujourd'hui que les faits sont mieux connus, écrit Isaac en juillet 1922, il paraît hors de doute que Lanrezac, en décidant de battre en retraite, a déjoué le plan ennemi, sauvé la V^e^ armée d'un désastre plus que certain, sauvegardé l'avenir et rendu possible le redressement sur la Marne » o. c. pp. 91 et 92.

bataille à la débandade, à cause de l'horreur du combat; ce n'est ni la crainte d'y laisser leur vie, ni la faiblesse devant l'ennemi qui les poussèrent à délaisser la lutte; ils se soumirent à regret et par discipline à la volonté du commandement (1).

Il y a plus : dans tout le cours de cette retraite, que dictaient maintes fâcheuses circonstances, la V^e^ armée garda sa liberté d'allures. Chaque fois qu'il en fut besoin, par suite de retard ou d'encombrement, on réglait l'avance de l'adversaire. A Stave, à Chaumont, à Hemptinne, à Walcourt, à Surice, à Agimont, à Matagne, à Fagnolles, à Mariembourg, des arrière-gardes attendirent l'ennemi, et le contînrent jusqu'à l'instant précis où son avance cessait d'être un danger.

L'historien devra le proclamer : ce fut une retraite délibérée, calme, glorieuse (2).

Signalons, dès ce moment, la seule chose que le soldat français trouva douloureuse. Il ne l'ignorait pas : chaque fois qu'il tirait sur l'ennemi, il exposait les civils à de cruelles représailles; il mettait en péril les vies et les biens. Sa légitime résistance était, à chaque pas, l'occasion d'incendies et de massacres. C'est en pleurant qu'il s'éloigna souvent du combat, pour se soustraire à cette cruelle responsabilité, ou qu'il céda parfois aux instances des habitants, qui le suppliaient de s'abstenir de toute résistance, afin d'éviter de nouvelles ruines.

D'autre part, les civils furent inconsciemment pour l'armée en retraite un grand obstacle. « Sur tous les derrières de l'armée, écrit le général Lanrezac (3), on a le spectacle affreux des populations belges du Borinage qui fuient devant l'invasion allemande ; des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, emmenant avec eux des véhicules de toute sorte, de la brouette à l'immense fourragère attelée à quatre bœufs, couvrent les routes, barrant la circulation à tous les défilés. »

Comment se comporta l'armée allemande, le tableau ci-dessous le dira, et sa concision est éloquente (4).

(1) Lanrezac, o. c. p. 199; Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, VIII, p. 79 et *l'Enigme de Charleroi*, p. 79; Engerand, o. c. pp. 538 à 547.

(2) Jules Isaac relève, de plus, que la retraite a été poursuivie sans accident grave sur un parcours de 250 kilomètres (o. c., p. 122).

(3) *Le plan de campagne français*, o. c., p. 177. On lira une autre et émouvante description de la retraite dans Eug. Bahier. *Une ambulance pendant la guerre*, Copenhague 1915, p. 7, cité par Hanotaux, VI, p. 28.

(4) En résumé, le *X^e^ corps* a détruit totalement 5 villages, incendié partiellement 6 villages, versé le sang des civils dans 9 villages; la *Garde* a détruit totalement 1 village, incendié partiellement 7 villages, versé le sang des civils dans 5 villages; le *XII^e^ corps de réserve* a détruit totalement 5 villages, incendié

Sur le parcours du X^e corps :	Victimes	Maisons incendiées
Hanzinne	1	50
Hanzinelle	—	83
Thy-le-Baudhuin	2	
Morialmé	—	6
Somzée	5	32
Laneffe	—	20
Chastrès	2	—
Fraire	2	2
Yves-Gomezée	—	13
Thy-le-Château	2	—
Walcourt	1	15
Fontenelle	1	—
Daussois	—	27
Silenrieux	—	31
Sur le parcours du corps de la Garde :		
Lesves	4	14
Furnaux	—	1
Stave	2	74
Biesmerée	—	1
Florennes	2	4
Saint-Aubin	1	—
Jamagne	1	—
Villers-deux-Eglises	—	2
Bioul	1	—
Ermeton-sur-Biert	3	86
Sur le parcours de la 23^e division de réserve, XII^e corps de réserve :		
Anhée	1	6
Haut-le-Wastia	3	2
Warnant	—	3
Annevoie	—	1
Rivière	—	1
Sosoye	4	5
Philippeville	1	2
Neuville	3	16
Mariembourg	4	95
Frasnes	12	145

partiellement 9 villages, versé le sang des civils dans 14 villages; le *XII^e corps* a détruit totalement 3 villages, incendié partiellement 8 villages, versé le sang des civils dans 12 villages: le *XIX^e corps* a détruit totalement 3 villages, incendié partiellement 2 villages, versé le sang des civils dans 6 villages.

Sur le parcours de la 24ᵉ division de réserve, XIIᵉ corps de réserve :	Victimes	Maisons incendiées
Gerin	2	2
Anthée	9	72
Maurenne	—	46
Agimont	—	1
Soulme	6	—
Vodelée	—	3
Doische	1	—
Sur le parcours du XIIᵉ corps :		
Sommière	1	1
Weillen	7	1
Morville	2	42
Flavion	—	4
Rosée	3	15
Omezée	—	1
Franchimont	4	52
Villers-le-Gambon	4	2
Merlemont	1	—
Villers-en-Fagne	5	51
Dourbes	3	58
Nismes	8	3
Petigny	4	14
Couvin	5	8
Le Bruly	2	10
Petite-Chapelle	5	4
Sur le parcours de XIXᵉ corps :		
Onhaye	4	114
Surice	57	130
Lotenne	—	2
Romedenne	11	119
Romerée	2	12
Treignes	1	—
Oignies	1	1

Voilà le désastre qu'a réalisé en deux jours l'armée allemande victorieuse.

Ce bilan est particulièrement émouvant si l'on considère que, à l'arrivée de l'ennemi, le pays était désert. Nous avons pris soin de noter, village par village, au cours du travail, le nombre des personnes qui y étaient demeurées. Aussi a-t-il fallu aux auteurs du *Livre Blanc* un

extraordinaire cynisme pour parler de francs-tireurs (1) ; il ne restait dans tout l'Entre-Sambre-et-Meuse qu'un nombre insignifiant d'habitants (2) !

Quand le lecteur apprendra comment furent traités les quelques civils courageux qui étaient demeurés à Surice, à Romedenne, à Franchimont et à Frasnes, il se demandera avec effroi ce qui serait advenu si les Français n'avaient partout conseillé aux habitants de fuir devant un si cruel ennemi.

Les vieillards eux-mêmes, les sourds-muets et les simples d'esprit ne trouvèrent pas pitié devant ces sauvages. (Voir Onhaye, Laneffe, Fraire, Doische, Hanzinne, Thy-le-Baudhuin, etc.)

Des soldats belges et français faits prisonniers sont tués sans pitié, à l'instar des civils, à Anhée, à Falaën, à Bioul, à Ermeton-sur-Biert, à Neuville, à Frasnes.

A Romedenne, un pauvre blessé français est achevé de deux coups de fusil.

Ces méfaits, accomplis sous l'œil des généraux et des chefs d'armée, que nous voyons s'avancer partout en tête de leurs troupes (3), ont été consignés par beaucoup de soldats allemands dans leurs carnets de campagne. Nous avons relevé un nombre considérable de ces citations, dont il sera fait mention aux localités correspondantes. Bornons-nous, dans cette introduction, à en donner quelques unes.

Le baron von Hodenberg, du 100^{e} grenadiers, XII^{e} corps, note ses impressions à Rethel, quelques jours après son passage dans la province. Il écrit : « La discipline va baissant de plus en plus. Eau-de-vie, vin et pillage sont à l'ordre du jour. La faute en est à l'infanterie. Ce sont les

(1) Le *Livre Blanc* est, cette fois, plutôt discret. Du X^{e} corps, il publie trois lignes sur *Laneffe* et *Somzée* (annexe 34, p. 50), et deux courts rapports sur *Silenrieux* (annexes 39 et 40, p. 55) ; enfin les annexes 43, 44, 45 et 46 (pp. 57 à 60) tentent de justifier le meurtre du vénérable curé d'*Acoz*. La 32^{e} division (XII^{e} corps) a donné un court rapport sur *Anthée* et *Rosée* (annexes 38, p. 54), et sur *Couvin* (annexe 42, p. 56). C'est tout pour la région étudiée dans ce volume.

(2) C'est l'une des raisons pour lesquelles l'histoire de cette région a été particulièrement difficile à reconstituer. Les rares témoins des agissements des troupes allemandes se tenaient terrés dans des cachettes. Lorsqu'on put les consulter, ils déclaraient généralement n'avoir rien vu. Quant à l'ennemi, il n'avait fait que passer, en une course échevelée, sans laisser d'autres traces que des cadavres sans sépulture, des pans de murs calcinés, des maisons souillées et saccagées.

(3) On retrouve dès le 24 et 25 août les États-Majors à Anthée, à Gérin, à Rosée, à Merlemont, etc. Dans son rapport adressé à la commission d'enquête en 1919, le parquet de Dinant « signale la présence, dans ces journées tragiques, de nombreuses autorités supérieures, qui ont assisté impassibles à ces scènes, si elles ne les ont pas organisées. Le général von Hausen lui-même, avec l'état-major de la III^{e} armée, est à Taviet le 23, à Gérin le 24, à Merlemont le 25 (fig. 58), d'où il contemple à ses pieds les nombreux incendies allumés dans toute la région par les troupes sous ses ordres, sans s'en préoccuper autrement que pour les expliquer par le sempiternel prétexte : on a tiré ! »

troupes des trains de combat qui se comportent le plus mal » (1). Nos lecteurs ne penseront pas différemment.

Le sous-officier de réserve Friedrich Bürger, de la 3e batterie du 4/48e régiment d'artillerie de campagne, 23e division, écrit dans une lettre à ses parents, abandonnée par lui, le 25 août, à Romedenne :

« Les habitants tirent sur nous : voilà pourquoi nous incendions les villages. Dans la seule nuit d'hier, 23 août, nous avons mis le feu à trois localités : quel spectacle !... Toute l'organisation est merveilleuse. Des avions, des ballons captifs, des zeppelins et un nombre incalculable d'autos passent et portent la mort. Tout est en feu, tout est pillé et massacré. C'est la guerre, Messieurs, c'est la guerre ! »

Les soldats prenaient parfois la peine de motiver et de justifier, séance tenante, les navrantes dévastations auxquel ils se livraient. « Votre Roi n'avait qu'à nous laisser passer », déclarent les incendiaires d'Yves-Gomezée. Le capitaine von Heinelling, de la 83e brigade, XIe corps, consigne sur un billet de réquisition le texte suivant : « Stave vient d'être incendié parce que les soldats français ont tiré de ce village. » A Ermeton-sur-Biert, un officier dit au docteur belge Helsmoortel : « Tout village où l'on s'est battu doit être incendié. » « S'il y a un seul Français dans votre village, vous serez tous fusillés sans pitié », déclare un officier à M. Laloux, fermier à Surice. « Si un coup de feu est tiré pendant la nuit, même par des soldats français, dit un Hauptmann à Oignies, vous serez fusillés ! » Il résulte clairement de ces déclarations que, à l'origine, il n'était pas toujours question de francs-tireurs : c'est le besoin tardif de se justifier qui a fait naître la légende.

La division de la cinquième partie sera la suivante :

CHAP. I : *Sur le front de la Sambre ;*
CHAP. II : *La retraite de Bioul ;*
CHAP. III : *Sur le front de la Meuse.*

Partant de l'ouest, à la limite du Hainaut, nous avancerons pas à pas jusqu'à la Meuse, dont nous remonterons le cours jusqu'à Givet, prenant chaque division allemande au moment où elle met le pied dans la région et l'accompagnant jusqu'à la limite de la province.

(1) Cette page est reproduite dans *Les Violations des lois de la guerre par l'Allemagne*, Paris, Berger-Levrault, I, p. 101.

CHAPITRE I

SUR LE FRONT DE LA SAMBRE

Ainsi que nous l'avons longuement exposé dans la seconde partie, c'est le 21 août que la II[e] armée allemande (général von Bülow) (1) et la V[e] armée française (général Lanrezac) (2) en vinrent aux prises sur la Sambre.

La veille au soir, le commandement supérieur français avait donné comme directive à la V[e] armée « de prendre l'offensive au nord de la Sambre, sa gauche passant par Charleroi ».

Le général Lanrezac décida néanmoins de ne prendre l'offensive que le 23 août, jour où l'armée anglaise, qui s'avançait à gauche, serait à hauteur; en attendant, on se bornerait à empêcher l'ennemi de déboucher au sud de la Sambre, et « il était même interdit d'aller dans les fonds de Sambre autrement que par des détachements chargés d'empêcher les éclaireurs ennemis de passer » (voir t. III, p. 10).

(1) La II[e] armée comprenait, du moins à partir du 15 août, date à laquelle le IX[e] corps passa à la I[e] armée, trois corps actifs : la Garde, le VII[e] et le X[e] corps, et les trois corps de réserve correspondants.

Le 8 août, ces trois corps actifs avaient respectivement atteint Hamoir, Fraipont, Esneux, et les corps de réserve Basse-Bodeux, Eupen, La Reid où ils stationnaient en attendant la chute des forts de Liége. La ligne qui les séparait de la III[e] armée était Malempré-Tohogne-Havelange, ces localités appartenant à la III[e] armée.

L'avance fut ordonnée le 14 août : la 9[e] division de cavalerie passa la Meuse à midi près de Hermalle, sur un pont qu'y avait jeté le X[e] corps, et gagna Waremme. Puis les troupes d'infanterie s'ébranlèrent. Le 18 août, le VII[e] corps, le X[e] corps de réserve et le X[e] corps atteignirent Ophey, Wansin, Branchon. Le corps de la Garde s'échelonnait sur la route Huy, Huccorgne, Ville-en-Hesbaye, Moxhe, Ambresin, Wasseiges.

Le 19, la II[e] armée fut portée en avant; le X[e] corps de réserve jusque Sart-Risbart, le X[e] corps actif jusque Perwez, la Garde jusqu'à Méhaigne.

Le 21 août, les têtes du VII[e] corps de réserve atteignirent Nivelles, celles du X[e] corps de réserve Frasnes-lez-Gosselies, celles du X[e] corps, Pont-de-Loup et Tamines, celles de la Garde, Auvelais et Jemeppe.

(2) La composition détaillée de la V[e] armée française a été donnée tome III, pp. 9 et 10.

Le combat des 21, 22 et 23 août sur le front du 10e corps français a été raconté dans la IIIe partie (p. 41 et ss.), mais nous devons revenir, au cours de ce chapitre, sur les événements militaires qui se sont passés sur le front du 3e corps.

Ces trois journées constituent en réalité un combat unique : commencé le 21 sur le front Namur-Roselies, poursuivi le 22 sur le front Namur-Charleroi et, le 23, sur le front Hastière-Thuin, il se termina le 23 au soir par l'ordre de retraite du général Lanrezac (1). Quant aux engagements partiels du 24 août, auxquels est principalement consacrée la Ve partie de notre ouvrage, ils ne sont que des combats d'arrière-garde.

Si l'on admire sans réserve la vaillance dont firent preuve les Français sur la Sambre, il convient d'ajouter que leur courage fut aussi téméraire qu'héroïque. Les 21 et 22 août, ils se lancèrent à l'attaque, sans égard aux instructions du général Lanrezac (2), et ils subirent de lourdes pertes en se heurtant à un ennemi prudent, qui s'était mis partout sur la défensive et n'allait de l'avant que lorsqu'il voyait son adversaire battu ou épuisé.

C'est le Xe corps et le corps de la Garde qui, entre Charleroi et Namur, ont attaqué la Ve armée française. La division logique de ce chapitre est donc la suivante :

1. — L'avance du Xe corps.
2. — L'avance du corps de la Garde.

I. — *L'avance du Xe corps.*

La région étudiée ici est la partie nord-ouest de la province de Namur, circonscrite par la ligne Hanzinne-Tarcienne-Berzée-Clermont-Castillon-Silenrieux-Cerfontaine. (Voir fig. 130.)

C'est au nord de cette région, sur des localités appartenant à la province de Hainaut, que s'est déroulé partiellement le combat de la Sambre (3). Consacrer de longues pages à ce combat serait sortir du

(1) Il conviendrait plutôt de l'appeler *Combat de Sambre-et-Meuse*. Quant à l'appellation « bataille de Charleroi » qui a prévalu dès le début dans la littérature française, elle est impropre. V. Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre*. o c. IV, p. 114.

(2) cf. Isaac, o. c. pp. 14 et 70 à 73.

(3) A consulter : Engerand, o. c. p 507 et 523; Lanrezac, o. c.; Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, V, p. 282, VI, p. 30; *La grande guerre écrite et illustrée*, o. c. (raconte longuement les opérations de la 5e division, au 22 août); Cornilleau, *La ruée sur Paris*, Paris, Tallandier, p. 31.

cadre de notre travail; aussi nous bornerons-nous à consigner ici quelques données sommaires d'ordre militaire, indispensables à l'intelligence des rapports n° 507 à 529, relatifs aux villages de la province de Namur.

Au soir du 20 août, le 3e corps français tenait Gerpinnes-Tarcienne-Nalinnes, prolongé à l'est par le 10e corps qui occupait Fosses-Vitrival-Le Roux.

Nous renvoyons le lecteur au tome III, p. 13 et ss., pour les événements du 21 août au 10e corps : l'ennemi s'y empare des ponts d'Auvelais et de Tamines. Face au 3e corps qui nous intéresse ici, le Xe corps allemand s'empare de Roselies et d'Aiseau. Sur tout le cours de la Sambre, von Bülow transporte ses troupes au sud de la rivière.

Le 22, au point du jour, le 3e corps est déployé sur la ligne Gerpinnes-Tarcienne-Nalinnes. La 5e division (général Verrier), placée à l'aile droite, qui s'est usée à reprendre Roselies par une pénible attaque de nuit, s'est laborieusement reformée après le désordre dans lequel cette opération l'a jetée. Alors qu'une prudence pareille à celle de l'adversaire eût été de circonstance, la 5e division bondit à l'attaque, elle tente de reprendre Roselies, mais est rejetée, à 9 heures, sur la ligne Presles-Bouffioulx. A 10 heures, l'ennemi sortant de Châtelet, s'empare de Bouffioulx, d'où la division cherche vainement, en un rude assaut, à le rejeter.

En fin de journée, le 3e corps se reforme sur la ligne Gerpinnes-Tarcienne-Nalinnes, à la gauche du 10e corps, dont les deux divisions se sont épuisées, elles aussi, à se ruer, la 20e à Tamines, la 19e à Aisemont, sur un adversaire bien retranché, et s'arrêtent, à 19 heures, au sud de Fosses-Vitrival-Scry et Biesme.

Nous sommes au 23 août et le combat, qui se déplace d'heure en heure vers le sud, s'est maintenant étendu au territoire de la province de Namur. Pour cette journée, von Bülow a prescrit de continuer l'attaque comme suit : la Garde à l'aile gauche, jusqu'à la ligne Tamines-Mettet-Rosée ; à sa droite le Xe corps, jusqu'à la ligne Charleroi-Philippeville, puis le Xe corps de réserve jusqu'à la ligne Thuin-Boussu lez Walcourt-Cerfontaine ; à l'extrême droite le VIIe corps. A 8 heures, la ligne Fontaine-Valmont-Mettet doit être dépassée par les troupes d'attaque.

En réalité, l'avance allemande du 23 août fut, comme nous allons le voir, très insignifiante. « La IIe armée, dit von Bülow, au prix de

combats sévères (1), atteignit seulement la ligne Merbes le Château-Thuin-Saint Gérard ». C'est que les trois corps français ont reçu, la veille au soir, l'ordre de « tenir ferme sur leurs positions ». Ils tiennent, en effet, pendant toute la journée, malgré l'action intense de l'artillerie altemande.

Dans la nuit même du 23 au 24, les troupes françaises qui, malgré l'échec de la veille, avaient magnifiquement contenu l'ennemi sur tout le front pendant la journée du 23 août, se retirèrent à marches forcées, mettant entre l'ennemi et elles un espace considérable.

Cette retraite s'accomplit souvent au sein des ténèbres et dans un grand silence ; les ordres eux-mêmes étaient donnés à voix basse. Ceux qui en furent les témoins (voir rapport n° 511) assurent qu'elle était impressionnante.

Le 24 août, l'ennemi fit un bond en avant considérable. Nous verrons les éclaireurs du X^{e} corps passer près de Thy-le-Baudhuin à 8 heures, à Thy-le-Château à 10 heures, à Gourdinne à 10 h. 30. Les villages de Tarcienne, Hanzinne, Hanzinelle, Berzée, Somzée, Laneffe, Fraire, Morialmé, Chastrès et la ville de Walcourt furent occupés la plupart dans l'avant-midi, quelques-uns à la soirée. On ne signale de résistance qu'à Walcourt.

Un bon nombre de ces localités se trouvaient dans le champ de bataille du 23 août : des soldats des deux armées sont tombés à Tarcienne, à Hanzinne, à Hanzinelle, à Somzée, à Gourdinne, à Chastrès, à Walcourt. Le combat n'avait pourtant guère endommagé ces villages et, s'ils sont maintenant incendiés, il faut en demander compte non pas aux nécessités du combat, mais à la sauvagerie allemande.

On jugera aussi sévèrement la témérité avec laquelle l'ennemi a parlé de francs-tireurs à Somzée (2), à Laneffe (3), à Silenrieux (4), car ces villages, ainsi que tous les autres, étaient pour ainsi dire déserts. Pour épargner aux civils les angoisses et les souffrances que leur faisait endurer un ennemi sans scrupule, les Français avaient partout donné le mot d'ordre de fuir : on le suivit, et quand les Allemands vinrent,

(1) Von Bülow dit avoir perdu en deux jours 11.000 tués et blessés, dont beaucoup d'officiers. *Mon Rapport sur la Bataille de la Marne*, o. c. p. 57. Von Hausen signale de son côté la désagréable situation causée à l'armée de von Bülow par les succès que les Français remportèrent sur le X^{e} corps de réserve, et affirme que les combats du 23 août ne répondirent pas à l'attente du chef de la II^{e} armée. Von Hausen, *Erinnerungen*, o. c. p. 132. Voir aussi Isaac, o. c. p. 83 (note).

(2) *Livre Blanc*, Anlage 34, p. 50.

(3) *Id.*

(4) Anlage 39 et 40, p. 55.

ils n'en crièrent pas moins qu' « on avait tiré sur eux » (1) ! On verra comment furent massacrés ou brutalisés les rares vieillards qui n'avaient pu fuir. Preuve nouvelle que le feu et le sang étaient admis, au même titre que le fusil et le canon, parmi les moyens de faire fléchir l'adversaire (2).

Au soir du 24 août, le X^e corps allemand avait presque entièrement dépassé les limites de la province de Namur et atteint la ligne Barbançon-Boussu lez Walcourt-Yves Gomezée, ayant à sa gauche la Garde sur la ligne Boussu-Jamagne.

Le 25 août, le X^e corps gagne Daussois et Silenrieux, obliquant nettement vers le sud-ouest, dans la direction d'Erpion-Vergnies et Eppe-Sauvage. (Voir fig. 130.)

Abordant maintenant plus en détail l'histoire des journées du 23 et du 24 août sur le front du 3^e corps, nous diviserons la région attaquée par le X^e corps allemand en trois sections :

1. Hanzinne-Tarcienne ;
2. Tarcienne-Gourdinne ;
3. Gourdinne-Berzée.

1. — *Les combats sur le front de la 5^e division française (3^e corps), de Hanzinne à Tarcienne.*

Pour la pleine intelligence des rapports relatifs aux diverses localités situées dans ce secteur, il est indispensable que le lecteur s'instruise d'abord des opérations militaires qui s'y sont déroulées le 23 et le 24 août, ainsi que de la part qu'y prirent les régiments français qui composent la 5^e division (3).

(1) En une lettre du 25 août retrouvée à Walcourt chez M. Cambier, où était installée la Kommandantur, le soldat Fritz Dörrig, de Crefeld, écrit : « Les habitants d'ici prennent partiellement part aux combats et perdent pour cela leurs biens et leur vie ; car à de tels hommes on fait un court procès. Un village entier est souvent mis en feu. » Ce document et trois autres lettres de la même provenance s'expriment sur le même combat en une phrase stéréotypée, qui paraît dictée par les officiers : « Nous avons eu les 22, 23 et 24 août des journées pénibles, mais nous les avons quand même surmontées. » Le soldat Kahle, de Krainhagen (Obern-Kirchen) ajoute : « Je ne peux pas vous écrire tout comme je le voudrais, parce que c'est défendu. »

(2) A consulter aussi : Chot, *La Furie allemande dans l'Entre-Sambre-et-Meuse*, o. c. ; Malburny, *La Vague allemande sur le pays de Charleroi*, o. c.

(3) Ces données ont été puisées à la *Section historique de l'Etat-Major général de l'armée française*, à Paris, à laquelle nous exprimons notre vive gratitude. Cf. aussi Lanrezac, o. c., pp. 172 à 179 ; Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, V, p. 282 et ss. ; id. *l'Enigme de Charleroi*, p. 71 ; Palat, III, p. 313 ; *La grande guerre écrite et illustrée*, o. c., p. 80 et 81.

La 5e division française (1) tient, dans le combat de la Sambre, la droite du 3e corps. Très éprouvée le 22 août, ainsi que nous l'avons vu, à Roselies et Châtelet, elle se reconstitue, au matin du 23, sur le front Hanzinne-Tarcienne, où elle fera face à la 38e brigade allemande (2).

La 10e brigade, qui s'est retirée dans la nuit jusqu'à Florennes, est revenue à Hanzinelle à 4 heures et ses deux régiments (le 36e et le 129e) s'emploient à organiser solidement le village.

A leur droite sont détachés depuis la veille au soir deux bataillons du 4e tirailleurs (38e division) (3) : le 1er bataillon entre Hanzinne et Hanzinelle, le 6e bataillon à la côte 271, chargé d'opérer la liaison avec le 10e corps. Cette liaison est aussi assurée par la brigade de cavalerie du 3e corps, qui se poste entre Hanzinelle et la station d'Oret, et se retire le soir sur Jamagne.

A la gauche de la 10e brigade, prend place l'un des régiments de la 9e brigade, le 39e; après avoir passé la nuit sans incident à Thy-le-Baudhuin, il avait d'abord reçu, à 6 heures du matin, la consigne de se replier, mais presque aussitôt arriva l'ordre de « barrer coûte que coûte la trouée d'Hanzinelle ». A cette fin, le 2e bataillon fut dirigé sur Hanzinelle, le 1er bataillon sur la côte 251 et le 3e sur Thy-le-Baudhuin.

Quant au 2e régiment de la 9e brigade, le 74e, le plus éprouvé des quatre régiments de la division à Roselies, il est allé se reformer à Silenrieux.

Le 23 de bon matin, toutes les troupes disponibles de la 5e division sont placées sous les ordres du général Muteau, commandant la 38e division d'Afrique. Il leur demande, avant tout, d'empêcher que sa droite ne soit débordée. En fait, elles demeureront en place toute la journée du 23 août, sous un violent bombardement d'artillerie, empêchant toute avance de l'infanterie allemande. Elles subirent d'ailleurs des pertes fort légères, car, instruites par l'expérience de deux jours, elles avaient pris soin de se retrancher.

Dès l'aube du 24 août, l'artillerie allemande prit de nouveau sous son feu les positions de la 5e division. On pouvait croire que ce fût le prélude d'une grosse attaque, car déjà l'infanterie ennemie se montrait devant les tranchées du 39e d'infanterie, sur la côte 351, à l'ouest d'Hanzinelle, et à moins de 200 mètres des positions du 4e zouaves. Celui-ci eut même de la peine à se dégager et l'artillerie divisionnaire laissa plusieurs pièces sur le terrain. Le 39e reçut l'ordre de rompre le combat à 6 h. 30, pour se replier sur Morialmé, où la brigade se reformait. Seul de cette unité, le 1er bataillon ne fut pas touché par le message et continua à tenir énergiquement, jusqu'à ce qu'il perçut le repli des troupes d'Hanzinelle et de

(1) 5 div. gén. Verrier, { 9e brigade gén. Tassin. : 39e et 74e d'infanterie. ; 10e brigade gén. Léautier. : 36e et 129e d'infanterie.

(2) Cette brigade, comprenant les 72 et 74 de réserve, se rattache à la XIXe div. de rés., Xe corps de rés.

(3) 38e division d'Afrique gén. Muteau. { 75e brigade gén. Schwartz : 1er zouaves et 1er tirailleurs. ; 76e brigade gén. Bertin. : 4e zouaves, 8e tir. et 4e tir.

Thy-le-Baudhuin. Il se retira alors, mais au prix de pertes élevées, à travers le vallonnement au sud de la côte 251 et, par le bois voisin, gagna la route Donveau-Fraire, où il rejoignit les fractions de la 20e brigade.

C'est seulement après 10 heures qu'on put former la colonne de division sur la route de Daussois à Silenrieux.

Au sud-ouest de Silenrieux, la brigade de cavalerie française du 3e corps, faisant fonction d'arrière-garde, gardait le contact avec la cavalerie allemande; elle fut canonnée par une section d'artillerie ennemie mise en batterie au sud du bois de Fraire; deux hommes furent blessés.

Voyons maintenant, en une série de rapports (n° 507 à 511), les événements qui marquèrent l'occupation des villages de Tarcienne, Hanzinne, Hanzinelle, Thy-le-Baudhuin et Morialmé, après la pénible et difficile retraite des troupes françaises. La plupart de ces données ont été recueillies au cours d'une enquête faite sur place, du 20 au 22 juin 1915.

§ 1. — *Tarcienne.*

C'est dans ce village qu'ont été réunis, en un cimetière collectif, les soldats des deux armées tombés sur une partie du champ de bataille (1). Du coté allemand, les victimes appartiennent surtout aux 37e et 38e brigade, 19e division, Xe corps; du côté français, au 3e corps et à l'armée coloniale, surtout au 4e zouaves (2).

Les faits qui se sont passés à Tarcienne sont consignés dans le rapport suivant.

N° 507. Le 22 août dans la matinée, les récits des gens affolés venant de Châtelet, Tamines, Falisolle et environs semèrent l'épouvante dans le village de Tarcienne. Les habitants commencèrent à fuir à 14 heures, quand revinrent les troupes françaises

(1) Le cimetière est situé « au Pavé » près de la route de Philippeville, non loin de l'endroit où fut tué le duc de Saxe-Meiningen, commandant la 39e brigade de réserve; il contient 79 Allemands et 321 Français. Les Allemands se répartissent ainsi. 37e brigade : 38 soldats du 78e, 7 du 91e; 38e brigade : 6 soldats du 73e fusiliers, 25 du 74e fusiliers; 39e brigade : 2 soldats du 164e; 1 soldat du 17e hussards. Les Français se répartissent ainsi : 3e corps : 12 soldats du 39e, 73 du 5e, 1 du 119e, 21 du 6e, 3 du 239e, 2 du 274e, 1 du 11e d'art., 1 du 32e d'art., 8 du 36e d'art., 1 du 43e d'art.; 1er corps : 1 du 8e; armée coloniale : 23 du 4e tiraill. algériens; 1 du 8e tir. alg.; 14 du 4e tir. alg.; 159 du 4e zouaves.

On déplore, une fois de plus, la coupable négligence apportée par les ambulanciers allemands dans l'identification des victimes de l'armée française. Sur 321 cadavres français, 158 n'ont pas été identifiés, tandis que 7 allemands seulement n'ont pas été identifiés sur 79.

Il y a aussi un petit cimetière militaire à l'entrée de Gerpinnes, en venant de Tarcienne; un autre plus considérable à Gozée; un troisième à Nalinnes-Haies. Ce dernier contient des soldats allemands tombés à Tarcienne.

(2) Ginisty, o. c. a publié pp. 146 et 147 un épisode du combat soutenu par le 4e zouaves à Tarcienne. V. aussi Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, V. p. 282; id *l'Enigme de Charleroi*, p. 71 Lanrezac, o. c. pp. 172 à 179; Palat, III p. 313.

qui avaient combattu à Châtelet et à Presles. A 19 heures, le curé, M. l'abbé Honnay, restait pour ainsi dire seul. Un capitaine français, à la tête des débris de son régiment, le pressa lui-même de partir : « on se battrait le lendemain, disait-il, dans l'endroit ». Le curé gagna Chastrès, puis Chimay, où il put grouper les deux tiers de ses paroissiens et les ramener le 26 août dans leurs maisons intactes, mais pillées. L'église était dans un état pitoyable ; des excréments souillaient le palier et les marches de l'autel majeur.

Un combat violent s'est livré dans le village et aux alentours, dans la journée du 23 et le lendemain matin. L'artillerie allemande était postée derrière les Flâches (hameau de Gerpinnes) et à Joncret ; l'artillerie française à Somzée, Chastrès, sur les hauteurs de Laneffe, à la grand'route de Fraire à Rouillon, derrière le bois. On évalue à deux cents le nombre des obus tombés dans le village, dont plusieurs autour de l'église, dont toutes les vitres furent brisées. Une maison voisine de l'église fut démolie, une autre eut le toit défoncé. Au hameau de Limsonry, vers Nalinnes, deux maisons furent détruites complètement par les obus et d'autres criblées de balles de mitrailleuses. Beaucoup de bêtes à cornes furent tuées dans les pâturages.

Des troupes de la 38e brigade allemande (Xe corps) (1) occupèrent le village le 24 août à 11 heures ; le centre était totalement désert ; « au Pavé » à 2 kilomètres et demi du village, étaient restés Félicien Franquet et son épouse, Joséphine Bolle. Les victimes du combat furent laissées sans sépulture jusqu'au 27 et au 28 août, date à laquelle elles furent mises en terre, sur ordre de l'ennemi, par quelques villageois, revenus chez eux. De 700 à 800 blessés, d'abord soignés à l'ambulance de Gerpinnes, furent bientôt transférés à Charleroi.

§ 2. — *Hanzinne.*

Hanzinne, sur la grand'route de Châtelet à Florennes, par Gerpinnes, fut envahi le 24 août au matin par des soldats de la XIXe division, Xe corps allemand.

Le village fut incendié alors que l'ennemi l'occupait déjà paisiblement depuis un jour : 50 maisons y furent détruites (voir fig. 17).

Le curé, M. l'abbé Laurent, qui tentait de rentrer dans sa paroisse le 25 août, échappa comme par miracle à la fureur des soldats qu'il rencontra à Morialmé. Voici le récit que nous a dicté cet ecclésiastique le 21 juin 1915.

N° 508. L'occupation d'Hanzinne fut précédée d'un combat d'artillerie assez meurtrier, entre les Allemands qui se trouvaient au nord du village, dans le bois de Fromiée (Gerpinnes) et les Français, qui tenaient le haut de Thy-le-Baudhuin (2).

(1) On a retrouvé à Tarcienne un havresac du 74e d'infanterie.

(2) Le curé actuel d'Hanzinne, M. Halluent, a assisté à l'exhumation des victimes. En un endroit reposaient 30 Allemands et un Français, Adalbert Valette. Ce dernier avait pu recevoir avant de mourir

Dès le 22 août, le village avait été totalement abandonné par la population. Il n'y restait que cinq habitants au moment de l'entrée de l'ennemi, le 24 août : « C'étaient, a déclaré l'un deux, des bêtes furieuses, et je fuirais comme les autres si la guerre venait à recommencer. » Les troupes qui passèrent à Hanzinne, appartenaient au X^{e} corps ; quelques bons de réquisition accusent notamment la présence des 78^{e} et 91^{e} d'infanterie (37^{e} brigade) et du 73^{e} régiment de fusiliers (38^{e} brigade). La destruction du village n'est cependant pas imputable aux troupes de combat qui l'envahirent et qui, à travers champs, gagnèrent immédiatement Walcourt.

Des habitants virent mettre le feu aux maisons, le mercredi, 26 août, et le jeudi 27. Ils se rendirent parfaitement compte que les Allemands utilisaient des pastilles incendiaires de couleur jaunâtre. Quarante maisons, huit granges, la fabrique Mengeot et la verrerie Manet furent complètement détruites. On ne s'explique guère qu'une partie du village ait échappé à la sauvagerie de l'ennemi : des tentatives d'incendie furent constatées dans huit maisons préservées. A l'église même, le curé découvrit, en rentrant au village, des gerbes de paille brûlées, à côté d'un amoncellement de chaises, partiellement atteintes par le feu ; près du foyer avait été disposée une lampe à pétrole, qui devait provoquer une explosion.

Arsène DARGENT, 55 ans, était parti le 25 août vers 22 heures, à la recherche du bétail de la ferme de Bevernelle (Hanzinelle) ; une lanterne qu'il portait le désigna aux soldats, qui tirèrent sur lui : il tomba mort. Ses deux compagnons furent aussi poursuivis de balles, et l'un d'eux, Arsène Heck, fut blessé au bras.

Un vieillard de 85 ans, Donat Beaurain, repassait à Laneffe, lorsqu'un soldat tira sur lui presque à bout portant. La balle l'atteignit à la cuisse, mais il guérit.

Le curé de la paroisse, M. Hector Laurent, fut l'un des premiers à tenter le retour et il faillit payer cher cette imprudence. De Cerfontaine, il regagna Morialmé le 25 août, avec trois compagnons, croisant des troupes qui paraissaient excitées au plus haut point et les menaçaient de leurs armes. Arrivé à Morialmé vers midi, il y fut témoin du pillage des magasins et des maisons.

Arrêté bientôt et conduit au camp, il subit un court interrogatoire, puis un groupe de soldats le colla au pignon d'une maison voisine et s'apprêta à le fusiller. Plus de cinq heures durant, il vécut les angoisses et les tortures d'un homme qui, condamné, va périr de mort violente et se sait innocent. En vain faisait-il appel à l'humanité de ses gardiens et des officiers, dont un colonel, qui se trouvait avec eux ; en vain donnait-il tous les renseignements voulus sur son identité et expliquait-il la raison d'être de sa présence. Apprenant qu'il y avait dans la troupe un prêtre catholique, il voulut solliciter son appui ; les sentinelles s'empressèrent d'écarter celui qui aurait pu, par confraternité, venir à son secours. « Espion anglais ! », ne cessait de redire le soldat qui l'avait arrêté. Comme M. l'abbé Laurent demandait à un officier s'il allait être fusillé, celui-ci lui répondit : « Encore trois minutes ! Alors le bandeau sur le front et la balle là ! », et il lui posait le doigt sur la région du cœur. L'abbé s'abandonna alors à l'un de ces efforts suprêmes que l'on tente pour garder la vie. Se jetant à genoux et secoué jusque dans le fond de son

les secours de la religion et les habitants ont conservé le souvenir de son courage et de ses sentiments élevés. Une autre tombe, près du cimetière, contenait une dizaine d'Allemands et 6 zouaves.

être par l'angoisse, il cria : « Ayez pitié d'un pauvre prêtre! Epargnez-moi, je vous en supplie ! Si vous me tuez, vous apprendrez que j'étais innocent ! Ayez compassion de mon vieux père ! Ne faites pas mourir un vieillard aux cheveux blancs ! » En même temps, il se préparait à la mort, disant à haute voix : « J'offre mon sang pour ma Patrie et pour la cause de Dieu ! » Pour mettre fin à cette scène qui semblait le troubler, le colonel lui donna l'ordre de se taire. « Je le veux bien, répondit le condamné, mais aurai-je la vie sauve ? » Après quelques moments de réflexion, le colonel ajouta : « Vous partirez quand nous partirons. »

Le danger était passé. M. le curé continua à intéresser à lui cet officier supérieur, qui parut bientôt pris de pitié : il lui apporta du pain et un peu de vin et le fit asseoir. A 17 h. 15, les troupes s'éloignèrent et M. le curé fut libéré. Il avait gardé de cette scène atroce un ébranlement de tout l'organisme qu'il ne domina qu'après plusieurs années.

Rentré dans sa paroisse, il s'occupa des blessés et reçut à cette fin un passeport d'un lieutenant du 2e régiment des dragons de la Garde (1).

§ 3. — *Hanzinelle.*

Hanzinelle est situé, comme Hanzinne, sur la grand'route de Châtelet à Florennes, à 250 mètres d'altitude, près des sources de la Thyria, qui se jette dans l'Eau d'Heure à Berzée.

Quatre-vingt-trois immeubles, sur deux-cent-quarante-deux, furent détruits les 24 et 25 août, en l'absence des habitants. Les éléments du rapport ci-dessous ont été fournis en 1915 par M. le bourgmestre Binard et par M. Daube, curé de Hanzinelle, et complétés récemment par M. l'instituteur Yernaux.

N° 509. Des troupes françaises passèrent à Hanzinelle le 15 et le 19 août, se dirigeant vers Hanzinne et Charleroi.

Le 22 août, la retraite des Français qui refluaient de Châtelet-Bouffioulx donna le signal du départ : il resta cinq hommes, seuls témoins de la bataille, et qui furent entraînés eux-mêmes le 24 août au matin, par l'arrière-garde française.

C'est le 22 août à 21 heures, qu'étaient arrivés à Hanzinelle les Algériens qui soutinrent le combat. Le village avait été organisé pour la résistance ; des meurtrières avaient été pratiquées dans les toitures. Des tranchées s'ouvraient depuis le « Trou du renard » jusque Tarcienne, en passant par le « Petit Fays », le « Sommet-Cendrie » et Somzée. L'artillerie s'était d'abord postée « à la petite Sonceau », prairie qui longe la Thyria et est bordée de bois à l'ouest et au sud-est. Le bois fut criblé d'obus et presque anéanti. Les canons avaient pu heureusement passer à temps le ruisseau, par le pont du moulin, et s'établir sur le plateau, à côté du bois « Chenia » ; mais ils y furent encore repérés par les avions ennemis. On retrouva à cet endroit

(1) Division de cavalerie de la Garde, 3e brigade. Ce document est conservé.

un lieutenant décapité, plusieurs artilleurs tués, avec des chevaux. Des canons et des caissons y furent abandonnés. Un cadavre d'Algérien fut retrouvé assis dans un trou, près de la tuilerie Hancart, à côté d'un tas de cartouches vides. Un canon fut aussi retrouvé près du bois du Fays. Quant à l'infanterie, elle s'était postée surtout le long de la route qui va du « Sommet d'Hanzinelle » à Tarcienne, par le « Fond des Mais ». Des témoins oculaires affirment que l'artillerie allemande se trouvait à la ferme de Bertransart (Gerpinne).

A s'en tenir aux chiffres révélés par les tombes, les Français auraient perdu 72 hommes, les Allemands, 2 (1).

Le combat dura du dimanche après-midi au lundi 24 août, vers 7 heures. Le village et les environs nord et ouest reçurent un nombre considérable de projectiles. Au village, une cheminée de la tuilerie Emile Compart, l'étable de M^me^ Félicie Jallay et le coin de la maison veuve Rose-Denis furent démolis. Dans cette dernière, on retrouva la jambe d'un soldat français. Les obus n'avaient incendié que l'ancien calvaire des Pères Jésuites, situé sur la place.

Les troupes allemandes envahirent, le 24 août au matin, le village désert, car il avait été totalement évacué par les troupes françaises et il n'y eut aucun combat dans les rues. L'ennemi cependant y mit le feu, sans aucune raison militaire et par pure rage de destruction. Au cours de cette journée et des deux journées suivantes, soixante-douze maisons et onze granges furent détruites, tant à Hanzinelle même qu'au Donveau, territoire de la commune (voir Morialmé) ; la ferme d'Augustin Rousseaux ne fut incendiée que le mercredi, 26 août. Ce navrant et inutile désastre était évalué, en 1914, à plus d'un million.

§ 4. — *Thy-le-Baudhuin.*

Il restait trois vieillards dans ce village quand l'ennemi y parut. L'un d'eux, Narcisse Degraux, âgé de 84 ans, y fut tué.

N° 510. Thy-le-Baudhuin, écrit M. l'abbé Marchant, curé de cette paroisse, est occupé le 15 août par le 4^e^ régiment de cuirassiers français, du 19 au 21 par les 25^e^ et 47^e^ d'infanterie. Dès le 21, les gens de la Sambre jettent l'émoi dans le village ; le 22 à 15 heures, ce sont des soldats français mis en déroute au combat de Châtelet. Petit à petit, sur leur conseil, le village se vide, sans qu'aucune considération puisse retenir les fuyards. Bientôt, au son du canon se joint le crépitement des mitrailleuses et des coups de fusil.

Le 22 à minuit, il ne reste plus que quelques civils. Les Français occupent militairement le village et prennent position à 2 heures du matin sur les hauteurs de Tarcienne, Hanzinne et Hanzinelle, où ils tiendront l'ennemi en respect le

(1) Voici l'emplacement des tombes françaises primitives : 1. « à la petite Sonceau », 1 Algérien ; 2. au « Culot d'Hanzinelle », le long de la route de Thy-le-Baudhuin, 7 artilleurs ; 3. « Sur la Cendrie », 2 grandes tombes d'Algériens ; 4. dans les terres plastiques du « Sommet », quelques fantassins ; 5. « sur le Fays », 4 ou 5 fantassins. Tous ces corps furent ensuite transférés à Tarcienne.

23 et le 24 août jusqu'à 8 heures. De nombreux obus furent lancés sur le village à à la fois de Biesme et de Flaches (Gerpinnes) mais aucune maison ne fut atteinte.

Lorsque le 24 août, les Allemands pénétrèrent dans la localité, il y restait trois civils : un moribond, Félix Dutron, son frère Sylvain qui le veillait, âgé de 66 ans et Narcisse DEGRAUX (fig. 6), vieillard de 84 ans, dont les facultés mentales étaient fort affaiblies. Ce dernier fut retrouvé le 26 août au matin assis sur une pierre derrière son habitation, gémissant et presque exsangue. On ne réussit pas à savoir ce qui s'était passé. Il semblait avoir reçu un ou deux coups de lance : l'avant-bras droit était coupé et cassé à deux endroits. Les blessures avaient reçu un pansement militaire sommaire : un morceau de tablier d'enfant faisait office de bandage et une traverse de chaise servait à maintenir le bras. Il mourut le même jour à 22 heures.

Thy-le-Baudhuin compte une seconde victime, Alphonse DELBART, 53 ans. Frappé de deux atteintes successives au commencement de 1914, il n'avait pas retrouvé la parole et marchait encore péniblement au moment où la guerre fut déclarée. Soutenu par sa femme et ses enfants, il parvint à gagner le 23 août, la ferme de la Botte, entre Fraire et Yves-Gomezée. Arrivés là, les siens durent l'abandonner et depuis on ne l'a plus revu.

Chacun des jours suivants ramena un certain nombre de villageois dans leur logis pillé. Quatre-vingts personnes sur quatre cents gagnèrent la France et soixante-douze ne revinrent qu'à l'armistice.

§ 5. — *Morialmé.*

Le rapport que nous consacrons à cette localité (1) est dû au curé de la paroisse, M. l'abbé Bodart; il est l'un de ceux qui donnent une vision nette du combat de la Sambre aux 22 et 23 août.

Six immeubles furent incendiés par les troupes du X[e] corps ou de la Garde.

N° 511. Le général de division Boë passa à Morialmé le 15 août vers 16 heures, avec d'importantes troupes qui partirent le lendemain à midi, vers Biesme et Châtelet. Blessé quelques jours plus tard près de la ferme «Belle-Motte» (t. III, p. 175), ce général fut transporté à l'ambulance des Pères Jésuites de Florennes, où il fut fait prisonnier.

Ces troupes furent remplacées le jour même par d'autres soldats français qui ne partirent que le 21.

Le 22 août à 7 heures, il passe une file interminable d'autobus qui font le service de ravitaillement sur la Sambre, où se livrent de violents combats. A 10 heures, spectacle inoubliable : c'est une lamentable et indéfinie procession de gens qui fuient. Ils viennent de Châtelet, Couillet, Montignies, etc. L'état dans lequel ils se trouvent montre assez dans quelles conditions d'épouvante leur départ

(1) V. aussi Engerand, o. c., p. 540.

s'est opéré : la plupart ne sont presque pas vêtus et ils emportent tout ce qu'ils ont pu recueillir de leurs biens au moment du départ. Ce triste défilé continue sans interruption jusqu'au soir. La panique se communique de proche en proche : c'est bientôt de Bouffioulx qu'ils viennent, puis d'Acoz, puis de Gerpinnes, puis d'Hanzinne et d'Hanzinelle.

Entre-temps, les autobus charrient des blessés et de longues théories de soldats en retraite viennent de la Sambre. Vers le soir, des troupes régulières se mettent sur la défensive, barrant les passages avec du fil barbelé, ouvrant des meurtrières aux portes et aux murs. La panique gagne le village et la plupart des habitants se mettent à fuir sans savoir où. Le dernier train est rempli de fuyards. A 20 heures, c'est un singulier spectacle sur la route de Florennes ; des troupes françaises se replient en grande hâte, entraînant avec elles tous leurs pesants charrois ; en même temps, c'est une mêlée désordonnée de civils, hommes, femmes et enfants, confondus parmi les soldats ou refoulés sur les bords du chemin.

M. le vicaire et moi, nous nous trouvons à l'ambulance, avec les religieuses et quelques autres personnes. Bientôt, nous ne pouvons plus faire face à tous les pansements et aux soins à donner, car la plupart de nos ambulanciers et ambulancières d'occasion ont quitté, et nous sommes seuls. C'est alors que nous prenons le parti d'évacuer nos malades à Florennes, au grand établissement des Pères Jésuites. Ceux qui n'ont que des blessures légères et peuvent marcher, nous les mettons en route à pied, après avoir pansé leurs blessures ; quant aux grands blessés, c'est avec infiniment de peine que nous pouvons trouver au village deux chariots, où nous les plaçons le moins mal possible. A 23 heures, nous étions à Florennes et je déposais à la chapelle des Jésuites le Saint-Sacrement, que j'avais emporté de Morialmé.

Le 23, à 5 heures du matin, nous sommes de retour à Morialmé. Aux messes de 6 h. et de 7 h. 30, assistent à peine une quarantaine de paroissiens. Nous décidons de ne pas faire d'autre office. Une dizaine de personnes se présentèrent à l'heure de la grand'messe et récitèrent ensemble le chapelet.

A partir de ce moment, Morialmé était désert et faisait une impression lugubre. La solitude n'était plus interrompue que par le passage, à de rares intervalles, de l'une ou l'autre voiture d'ambulance qui nous apportait des blessés évacués d'autres ambulances. Notre office, à M. le vicaire et à moi, était maintenant de les diriger plus loin, à Florennes ou à Walcourt, car nous étions dans l'impossibilité de les soigner, étant seuls dans un village abandonné.

Vers midi, les rues commencent à se repeupler de gens qui reviennent, et à 17 heures, il y avait assez bien de mouvement sur la place de l'église. A 14 heures le canon se fait entendre à la fois dans la direction d'Oret, d'Hanzinne, de Gerpinne et de Tarcienne. Du haut du clocher, on aperçoit la lumière des coups de feu, sans pouvoir toutefois apprécier les distances. A 17 heures, des soldats à la débandade reviennent de Tarcienne, annonçant la retraite des Français et l'approche de l'ennemi. La fuite des civils recommence. On voit la fumée des incendies allumés à Oret. On prétend que des obus sont tombés sur la paroisse, au Donveau.

C'est à ce moment que, sur le conseil d'un officier français, j'envoie deux jeunes

gens faire le tour du village, pour inviter les habitants restés chez eux à partir dans la direction de Florennes et de Saint-Aubin. Nous partons nous-mêmes à 21 heures, avec les Religieuses, vers cette dernière localité. Les civils suivent le bord du chemin, car le milieu est tenu par les troupes françaises en retraite, qui s'avancent dans les ténèbres, en gardant un complet silence. Les ordres même sont donnés à voix basse : c'est impressionant au plus haut point.

Le 24 au matin, Saint-Aubin se vide à son tour : il faut fuir vers le sud-est. Nous ne rentrâmes chez nous que le jeudi 27, après avoir compris que la fuite ne ne nous laissait que deux alternatives : passer en France pour un temps indéfini, ou risquer tout et rencontrer les Allemands. On résolut d'adopter cette dernière, et tout alla bien, à part un revolver braqué sur nous par un officier, avec force paroles menaçantes. « Les prêtres étaient, disait-il, leurs pires ennemis. »

Pendant notre absence de trois jours, les Allemands étaient passés à Morialmé. Ils y sont entrés le lundi 24 à 10 heures du matin. Neuf ou dix personnes se tenaient cachées dans les coins les plus reculés de leurs maisons.

Beaucoup de pillages furent accomplis, spécialement des vivres, vins, etc., et à peine l'ennemi était-il installé au village qu'il mettait le feu à plusieurs endroits, sans le moindre motif. La maison François Lechat, au hameau de Poucet, sur la route du Donveau à Fraire, fut incendiée dès le lundi à midi et le feu se communiqua à la grange de la veuve François. Quinze maisons furent brûlées au Donveau, hameau de la paroisse qui dépend de la commune d'Hanzinelle, dans la nuit suivante, ainsi que les maisons Barbier-Lambert et Servais Falesse à « la Croix-Meurice ». On ignore le moment où fut détruite la ferme Casin, à « La Petterie ».

A Morialmé même, l'hôtel de ville, auquel était incorporée l'habitation de M. le vicaire, fut incendié le 24, vers 18 heures. C'est là que périrent les archives civiles de la localité, qui étaient importantes. On suppose que les soldats auront mis le feu à cet immeuble, parce que le drapeau belge continuait à y flotter et qu'il contenait les armes des particuliers, réunies par ordre du bourgmestre.

Les troupes qui passèrent à Morialmé semblent avoir appartenu au X^{e} corps et à la Garde; ces dernières se dirigèrent vers Florennes et Saint-Aubin (voir ces localités).

2. — *Les combats sur le front de la 38^{e} division (3^{e} corps), de Tarcienne à Gourdinne.*

Ainsi que nous l'avons fait pour le secteur précédent, résumons d'abord les données militaires que nous avons trouvées dans les archives de la section historique de l'État-Major Général, à Paris; elles sont indispensables à l'intelligence des opérations qui se sont déroulées dans la région.

Tandis que l'une des brigades de la 38^{e} division, la 75^{e}, très éprouvée le 22 août devant Châtelet, se reconstitue le lendemain à Yves-Gomezée, la seconde brigade,

la 76e, est déployée le 23 août sur le front Tarcienne-Linsonry, au nord de Somzée et de Gourdinne.

Dès l'aube, la lutte d'artillerie est reprise et, dans l'après-midi, elle s'intensifie jusqu'à l'extrême violence ; mais l'ennemi renonce à l'attaque. Celle-ci sera déclanchée, comme nous le verrons bientôt, plus à gauche, devant la 6e division. où l'adversaire trouve un terrain plus propice et une moindre résistance.

Nous retrouvons aussi sur ce front, au 23 août, une brigade du 18e corps, qui a été mise à la disposition du 3e corps en échange de la 11e brigade (6e division) : c'est la 69e brigade (35e division) comprenant les 6e et 123e d'infanterie.

Le 6e régiment, dès son arrivée, est dirigé sur Somzée.

Dans l'après-midi, comme on croyait que le 10e corps avait fléchi, les 1er et 3e bataillons du 123e furent portés de Chastrès à Laneffe pour couvrir la droite du 3e corps vers Morialmé et intervenir, si possible, dans le flanc des attaques débouchant d'Oret. C'est ainsi que vers 16 heures de l'après-midi, pour parer au repli de la 6e division, il ne restait plus à Chastrès que le 2e bataillon du 123e et un bataillon du 274e.

Quand la 38e division dut, elle aussi, évacuer la position de Somzée et se replier, il devenait difficile, si l'on ne prenait des mesures spéciales, de limiter le recul à la ligne Chastrès-Berzée, qu'on avait espéré tenir. La 75e brigade, d'Yves-Gomezée, fut portée en avant et s'établit pour la nuit au nord d'Yves-Gomezée, tandis que le 74e (9e brigade, 5e division) occupait les crêtes au nord de Vogenée. Quant aux 76e et 69e brigades dont il est question ici, elles purent se maintenir en définitive à Chastrès (1), couvertes par des avant-postes sur la ligne Laneffe-Thy le Château.

Venons à la retraite (2), à l'aube du 24 août. A droite, la 76e brigade se retira avant le jour, sans donner l'éveil. La 75e brigade la rallia seulement à 14 heures à Clermont, après une marche des plus pénibles, le plus souvent à travers champs, tant les routes étaient encombrées. Ensemble elles organisèrent ce village pour la défense, couvertes aux avant-postes, entre Strée et Rognée, par le 1e zouaves.

La 69e brigade (18e corps) qui devait, à partir de Vogenée, former l'arrière-garde de la 38e division, reçut l'ordre de tenir Silenrieux (par le 123e) et Walcourt (par le 6e).

Par l'exposé qui précède, le lecteur a pu se rendre compte que la journée du 23 août fut relativement calme sur le front Tarcienne-Gourdinne.

Les villages que l'ennemi occupa ensuite n'en eurent pas moins à souffrir : ce sont Somzée, Laneffe, Chastrès, Fraire et Yves-Gomezée, localités auxquelles nous consacrons une série d'intéressants rapports (nos 512 à 517), dont les données ont été recueillies en juin 1915 et complétées après l'armistice.

(1) Voir Isaac, o. c. p. 83.

(2) A consulter aussi Hanotaux, *Histoire illustrée de la grande guerre*, V. p. 282 et VIII, p, 58 et 70 ; Palat, o. c. III, p. 314; *La grande guerre écrite et illustrée*, o. c., p. 80.

§ 1. — *Somzée.*

Le *Livre Blanc* nous apprend que Somzée a été incendié par la 6e colonne de transport du Xe corps et justifie ce fait en affirmant que les civils ont tiré : or, il restait deux vieillards dans ce village délaissé !

On lira ici une page navrante : l'exécution, dans la nuit du 24 août, du vénérable curé d'Acoz et de ses deux compagnons (1). Von Bülow lui-même, chef de la IIe armée, a vraisemblablement sa part de responsabilité dans cet assassinat : il était le 24 au soir au sud d'Acoz (2) et en passant le 25 août, à 7 heures, à Somzée (3), il a dû apercevoir les cadavres des trois victimes.

N° 512. Somzée, village de 510 habitants, domine la Thyria, en regard de Chastrès ; c'est là que se croisent les grand'routes de Charleroi-Philippeville-Rocroi et de Gerpinnes-Walcourt.

Des troupes françaises arrivèrent le 16 août à 18 heures, venant de Beauraing. De nouveaux contingents se succédèrent les jours suivants. Le 22 au soir, il passa des Algériens qui se rendaient à Thy-le-Baudhuin.

Le 22, raconte le curé, M. Serville, nous fûmes témoins de la fuite des habitants du pays de Châtelet, Gerpinnes, Mettet, etc., qui racontaient l'incendie des villages. La panique s'accrut quand, à 16 heures, les Français eux-mêmes refluèrent à Somzée: on remarqua parmi eux le 126e et les mitrailleuses de Pont-à-Mousson. A 19 heures,

(1) A consulter sur ce crime la *Réponse au Livre Blanc allemand*, Paris Berger-Levrault 1917, p. 108 ; et Auguste Mélot, le *Martyre du Clergé belge*, Paris Bloud, 1916, p. 22.

Le meurtre de M. l'abbé Druet est l'un de ceux dont l'armée allemande a pris la pleine responsabilité. Acoz figure au n° 19 sur la liste des 23 faits criminels notifiés officiellement par la Wilhelmstrasse aux diplomates accrédités dans les pays neutres ou alliés (*Direction du Contentieux et de la Justice Militaire*, à Paris, dossier 762). Un *rapport sur les actes d'hostilité commis par les prêtres et religieux, contre les troupes allemandes en Belgique*, document dont l'abbé Vandenbergh put prendre copie au Gouvernement Général de Bruxelles, en 1915, portait ce qui suit : « Acoz, le 24 août, à 8 h. 30 du soir, le curé refusa de recevoir chez lui des voitures et des chevaux, qu'on voulait y remiser ; il avait pourtant des locaux très vastes. Après qu'on les eut remisés ailleurs, on tira de partout sur les soldats. Ceux-ci pénétrèrent dans les maisons, et, entre autres, chez le curé. On le trouva caché avec deux compagnons au grenier. Sur les trois, on trouva des cartouches vides et remplies. Il fut exécuté. » Enfin, le *Livre Blanc* consacre aux événements d'Acoz quatre pages entières (p. 57 à 60, annexes 43, 44 et 45). L'imprécis des accusations et les contradictions qu'on y relève, suffisent à les démolir. Le lieutenant Huck, commandant du IIe Pferdedepot, a vu M. le curé et assure qu'il lui a paru suspect ; il ne connait les faits que par ouï-dire. Le rittmeister Lüdke, chef de la 2e section du train, relate l'incendie du village et l'arrestation de « trois francs-tireurs ». L'attaque des civils était, dit-il, concertée et s'est faite sur un signal donné. Il se vante d'avoir découvert, le lendemain, l'arsenal : deux caisses de dynamite, cent fusils et des cartouches ; sur chaque paquet, le nom du civil auquel les munitions étaient destinées. L'oberleutnant Muller et le lieutenant Schröder, — ce dernier a interrogé les trois victimes, — relèvent qu'on a tiré avec des fusils de chasse et que le curé était porteur de la quittance d'un revolver anglais.

Ainsi donc, aux yeux de ces guerriers grossiers et sauvages, le dépôt des armes prescrit par l'autorité et le reçu de dépôt font la preuve du crime, alors qu'ils devaient clairement établir l'innocence des accusés !

(2) Von Bülow, *Mon Rapport*, etc., p. 62.

(3) Von Bülow, *Mon Rapport*, etc., p. 63.

un officier demanda à utiliser l'église pour donner un peu de repos à ses hommes; il nous exhorta à partir, parce que, le lendemain, on se battrait au village. A ce moment, on plaçait des canons en batterie et des mitrailleuses aux maisons. A 21 h. 30, tous mes paroissiens avaient fui, à part deux ou trois, et je partis moi-même.

Des troupes allemandes, d'artillerie surtout, entrèrent à Somzée le lundi soir. A en croire les témoins, les soldats étaient pareils à des bêtes féroces, et le motif de leur rage paraît avoir été la mort d'un prince de Saxe-Meiningen, tué par une balle française « au Pavé ». Ce même lundi, dès 10 heures du matin, Edouard Pourignaux, revenant de Laneffe, avait vu défiler la cavalerie allemande au lieu dit « Tambois », sur la route de Thy-le-Baudhuin à Laneffe. Camille Polomé reçut leur visite dans sa maison, au soir du 24 août : sa femme parvint à les écarter, en leur montrant une dame malade étendue sur un matelas.

Les incendies ne commencèrent que le mardi 25, à partir de midi. Trente maisons furent brûlées ce jour-là. « On a tiré ici sur mes soldats ! », dit un officier à Edouard Pourignaux. « Ce n'est pas possible, Monsieur, répondit-il, nous ne sommes au village que deux vieillards! » Quelques habitants, revenus chez eux dans l'après-midi, essayèrent d'éteindre le feu ou de sauver quelques meubles et effets, mais la soldatesque les en empêcha, en tirant des coups de feu sur les maisons.

Mercredi 26 à 9 heures, le feu fut mis chez Famenne et l'on crut que le restant du village allait périr. Joseph Famenne venait de rentrer avec sa famille, et les émotions qu'il éprouva, en voyant sa maison en feu, le conduisirent au tombeau. Dans la nuit suivante, on remit le feu à la maison de Joseph Michaux.

Les incendiaires de Somzée ont écrit dans le *Livre Blanc* (1) que « des civils y furent fusillés » et cela suffit à établir combien leurs allégations sont légères : personne n'a été tué à Somzée même. Comme on le verra plus loin, le curé d'Acoz et ses compagnons sont tombés la veille, en dehors du village, pour des faits qui se sont passés à Acoz.

Jules GODEFROID (fig. 67), 42 ans, fut tué dans sa fuite entre Dourbes et Nismes, Florent MOUVET, 52 ans, fut réquisitionné le 25 août avec son chariot, attelé d'un bœuf, au moment où il revenait, pour conduire des blessés à Walcourt. Le bœuf fut retrouvé à Walcourt; quant à M. Mouvet, on ne l'a plus revu.

Les habitants revinrent à Somzée le 25 août et les jours suivants (2); ils trouvèrent le village saccagé et en partie brûlé. Dans les maisons, les meubles étaient renversés, tout avait été fouillé et une foule d'objets avaient disparu.

Les ornements de l'église avaient été déposés au presbytère et chez les Religieuses : ils furent retrouvés tailladés à coups de sabre (3). Des aubes et des ornements de procession étaient souillés.

On remarque entre Laneffe et Somzée la tombe d'un soldat français. Posté au Quartier Sainte-Barbe, il aurait, dit-on, tiré sur les éclaireurs ennemis, le 24 août, et aurait ensuite été tué dans sa fuite.

(1) Anlage 34, p. 50.

(2) Une cinquantaine étaient allés jusqu'en France et ne revinrent qu'en 1918

(3) Au cours de l'enquête qu'ils firent sur place en juin 1915, les auteurs visitèrent la sacristie de l'église de Somzée et se rendirent compte *de visu* des lacérations dont les chasubles, chapes, étoles, manipules, etc. portaient la trace.

N° 513. Le vénérable curé d'Acoz, M. l'abbé Eugène DRUET (fig. 11), 67 ans, a été tué près de Somzée, sur la route de Tarcienne, le 24 août au soir, avec Archange BOURBOUSE, d'Acoz, 27 ans et Ernest-Joseph BASTIN, de Montigny-sur-Sambre (1).

Pour bien mettre en lumière les circonstances de leur fin tragique, reprenons les faits au 22 août.

Au moment où la population d'Acoz, sur le conseil des Français, prenait la fuite, M. l'abbé Druet essaya d'abord d'enrayer la panique; quand il vit que ses efforts étaient inutiles, il bénit les groupes de fuyards qu'il rencontra, et revint au presbytère.

Il y fut bientôt rejoint par trois de ses paroissiens : Ernest-Joseph Bastin, Archange Bourbouse et son épouse; celle-ci venait d'être blessée d'une balle sur le chemin de Joncret.

Une première bande d'Allemands envahirent la cure et se retirèrent sans faire de mal, après avoir accepté des vivres. A 22 heures, un officier vint quérir le prêtre et l'obligea à le conduire avec ses hommes à Joncret. Chemin faisant, on passa à côté d'un puits et le vieillard fut contraint, sous la menace répétée de coups de crosse, de tourner le lourd treuil, pour abreuver les chevaux. Au retour, il fut tellement bousculé par des troupes qui passaient qu'il crut prudent de retourner à Joncret; quand il y fut arrivé, l'officier qu'il venait de quitter accepta de l'accompagner jusqu'à la Croix-Michel, puis, à travers champs, il put regagner son presbytère.

Le 23 août, M. le curé, qui était d'une conscience scrupuleuse, ne se crut pas autorisé à dire la messe, parce qu'il manquait d'enfant de chœur; il se borna à communier et à consommer les Saintes Espèces. La journée se passa sans incident.

Le 24 août, les troupes d'attaque étant passées et tout étant redevenu calme, Archange Bourbouse exprima le désir d'aller à Joncret, pour voir ce qui se passait à la ferme de sa sœur; M. le curé l'accompagna. Il visita aussi l'ambulance de Gerpinnes, où il s'intéressa au sort des soldats français blessés, tout en remplissant auprès d'eux son ministère.

A la soirée, la 2e section du train et la 5e colonne de munitions d'artillerie du Xe corps entrèrent à Acoz. Ces troupes, qui devaient passer la nuit au village, pillèrent plusieurs maisons et bientôt des soldats ivres se mirent à tirer des coups de feu et à pousser d'effrayantes clameurs. M. le curé se trouvait à son bureau avec sa sœur : jetant un rapide coup d'œil au dehors, il vit des flammes s'élever de plusieurs côtés du village (2). Alors il dit à sa sœur : « Récitons le chapelet et demandons à Dieu qu'au moins notre église soit préservée! » Tout à coup, on entendit de violents coups de hache résonner contre la porte de l'avant-cour. Joséphine Bolle, parente de M. l'abbé Druet, sortit pour aller ouvrir : un soldat l'écarta d'un geste brusque et, se tournant vers M. le curé, il lui demanda raison

(1) L'enquête sur le meurtre du curé d'Acoz a été menée par M. l'abbé Dubuisson, successeur de M. l'abbé Druet.

(2) Quarante-sept maisons d'Acoz furent détruites.

d'une blessure qu'il avait à la main. Cependant la troupe s'était répandue dans la maison de cure et la fouillait. Intimidés par le vacarme, Archange Bourbouse et Ernest-Joseph Bastin, qui déjà étaient au lit, montèrent au grenier et s'y cachèrent, mais ils furent surpris et bientôt on entendit retentir dans les escaliers des hurlements où se mêlaient la joie et la fureur : les soudards tenaient deux coupables et les poussaient devant eux, en les brutalisant. Ils leurs lièrent les mains derrière le dos, ainsi qu'à M. le curé, qui fut emmené nu-tête, n'ayant aux pieds que des pantoufles de feutre. Sous les yeux des femmes éplorées, les trois prisonniers s'en allèrent sans un geste, sans un adieu. Il leur était défendu de prononcer une parole, ou de tourner seulement la tête. Un peu plus loin, le vénérable prêtre perdit sa frêle chaussure et ses bourreaux l'obligèrent à marcher nu-pieds.

Joséphine Bolle songea alors à écrire une lettre au commandant installé à Gerpinnes, au château de M. de Bruges, pour le supplier de rendre la liberté aux prisonniers; elle chargea Joseph BOURBOUSE, 41 ans, frère d'Archange, de la porter en toute hâte. Le malheureux fut lui-même arrêté à Gerpinnes et fusillé.

On ignore ce qu'il advint ensuite des trois prisonniers. Leurs cadavres furent retrouvés près de Somzée, sur la route de Tarcienne, et les deux laïques avaient les yeux bandés.

§ 2. — *Laneffe.*

Ce village a été brûlé le 25 août, comme Somzée, par la 6e colonne de transports du Xe corps (1). On remarquera spécialement les indignes traitements qu'endurèrent plusieurs vieillards qui n'avaient pu fuir.

A Chastrès (rapport n° 515) deux civils trouvèrent la mort.

N° 514. Le 15 août au soir, écrit le curé, M. l'abbé Prud'homme, il vint à Laneffe une division volante de cavalerie française, comprenant des hussards, des dragons, des cuirassiers, des chasseurs et des cyclistes. L'aumônier, vicaire de Vitry-le-François, et un officier d'intendance, logèrent à la cure. Le 16, à 5 heures, ces troupes, partirent vers Charleroi.

Le 19, il passa aux environs des troupes françaises considérables. A 15 heures un bataillon du 47e (Saint-Malo) s'arrêta dans la commune et deux médecins militaires furent reçus au presbytère. De nombreux soldats de ce régiment, Bretons et Normands, allèrent prier à l'église et demandèrent à se confesser.

Le 20, ces troupes partirent de bon matin et furent remplacées à 8 heures, par l'ambulance du 10e corps, dont faisaient partie beaucoup de prêtres. L'aumônier, vicaire de Fougères, s'installa à la cure, avec un officier du train, prêtre, nommé Pasturet. Je logeai, dans des lits improvisés, le plus de prêtres possible.

(1) *Livre Blanc*, Anlage 34, p. 50. On a retrouvé dans ce village un havresac du 91e d'infanterie (37e brigade, 19e division, Xe corps).

Le 21, quatre d'entre eux dirent la Sainte-Messe, que servirent leurs confrères.

Le 22, les armes furent déposées à la maison communale. Dans l'après-midi, des fugitifs du pays de Châtelet affolèrent les habitants. Vers le soir, les Français refoulés de Châtelet, Bouffioulx et Tamines, repassèrent en désordre. Ils reprirent des positions sur les collines situées entre Laneffe, Fraire et Chastrès, et conseillèrent d'abandonner le village, donnant surtout pour raison que « les Allemands mettaient les civils en tête des troupes et qu'il fallait prendre des mesures pour éviter ce procédé barbare ». Nous partîmes dans la nuit et, à part quelques vieillards incapables de suivre les autres, il ne resta personne à Laneffe.

De Chastrès, où je m'étais abrité, j'essayai de rentrer le 23 au matin. Sur la grand'route, des Français m'en empêchèrent, en disant : « Zone de guerre. »

Dans la journée, les Français tinrent le village, et le duel d'artillerie se poursuivit. Aucune maison ne fut pourtant atteinte par les obus.

Les Allemands entrèrent à Laneffe le lundi 24, dans l'avant-midi. Un vieillard de 85 ans, Jean-Baptiste Hancart, fut découvert : des soudards sans pitié le forcèrent à marcher devant eux jusque Chastrès. Revenu à Laneffe, il dut conduire un autre groupe à Daussois, où il fut retenu.

Valentin Gautot, son épouse Clotilde Papart, sa mère âgée de 85 ans et une fillette de 11 ans, furent aussi surpris chez eux le 24, vers 10 heures. Malgré leurs supplications, ils durent marcher en tête des troupes, soutenant à tour de rôle leur vieille mère, qui ne marchait qu'avec difficulté. « S'il survenait quelque chose, disaient leurs gardiens, ils seraient fusillés. » Ces gens passèrent la nuit près de la ferme du moulin. Le lendemain, les femmes furent licenciées et rentrèrent à Laneffe à 7 heures ; mais Valentin Gautot dut encore escorter les troupes vers Walcourt et revint le soir.

Trois autres octogénaires, Henri Lambert, Félicité Bourtembourg et Jacques Thomas, passèrent indemnes.

Le 25, il vint des troupes considérables, du côté d'Hanzinne. Elles bombardèrent le bois de Thy-le-Baudhuin, où se trouvaient encore, pensait-on, quelques soldats français, puis partirent sur Daussois.

Cette journée fut marquée par le pillage en grand et par l'incendie de vingt maisons, dont deux fermes. Il est bon de faire observer en réponse à l'accusation du *Livre Blanc*, que, ni au moment du passage, ni après, on n'a reproché aux vieillards restés au village aucun acte de mauvais gré. Dès 13 heures, le « Tienne du Moulin » brûlait ; le reste fut allumé à la soirée.

Je rentrai à Laneffe le 26 et j'eus fort à faire pour consoler et réconforter les quelques personnes qui étaient restées ou venaient de revenir, et étaient profondément terrifiées. Le village ressemblait à un désert. Des cadavres de chevaux en putréfaction encombraient les rues. Les maisons achevaient de se consumer, au sein de nuages de fumée nauséabonde. Partout s'étalaient les traces des ripailles allemandes : bouteilles, bocaux de confiture et de sucre, déchets de viande jonchaient le sol.

Le 30, il vint un bataillon du 7e chasseurs. Deux officiers et dix soldats logèrent à la cure Ils enfermèrent, on ne sait pourquoi, le bourgmestre à la cave, mais il réussit à s'évader.

N° 515. Des troupes du Maroc, venues à *Chastrès* (1) le 19 août, partirent pour Charleroi dans la nuit du 21 au 22.

Le 22, ce fut le cortège sans fin des malheureux réfugiés de la Sambre et des blessés de la bataille.

Aux offices du dimanche. 23 août, il n'y avait que quelques assistants et des soldats français : presque tous les habitants avaient fui. Au soir, le curé put trouver une auto et transporter à la gare de Walcourt une quarantaine de blessés qui avaient été soignés au patronage ; il voulut ensuite rentrer dans sa paroisse, mais les postes de sentinelles l'arrêtèrent et il fut entraîné dans la retraite. Les batteries françaises étaient postées entre Walcourt et Chastrès.

Quand l'ennemi, notamment le 74e d'infanterie, entra au village dans l'avant-midi du 24, il n'y restait aucun civil.

Deux soldats allemands et un français furent tués à Pumont ; deux autres Allemands furent retrouvés en d'autres endroits, sur le territoire de la commune. Leurs corps reposent maintenant au cimetière militaire de Tarcienne.

Roger PAULUS, 17 ans, de Tongrinne, parti de son village avec ses deux sœurs, fut fait prisonnier à Châtelet et marcha en tête des troupes pour les conduire vers Gerpinnes et Tarcienne. On le retrouva tué à Chastrès, dans le jardin de Mme Allard.

Jean-Baptiste DRUAUX, 65 ans, fut encore vu le 23 août, alors qu'il se dirigeait vers la campagne avec un instrument de travail ; depuis lors il n'a plus reparu.

§ 3. — *Fraire.*

Ce village se trouva, dans l'après-midi du 23 août, dans la zone de combat et les troupes françaises ne l'abandonnèrent qu'au matin du 24 août, au moment où l'ennemi pénétrait dans Laneffe.

Deux civils furent fusillés et deux maisons furent incendiées.

N° 516. Dans la semaine qui précéda les combats, *Fraire* (2) fut occupé par les turcos. Ils partirent vers la Sambre dans la nuit du 20 au 21. Le 22 à la soirée, des bandes de fuyards de Charleroi et environs annoncèrent la venue prochaine des incendiaires et un lamentable cortège de blessés se traîna vers la station. En pleine nuit, un cri retentit : « A 2 heures du matin, Fraire sera bombardé ! Il faut fuir ! »

Le 23 août, passage incessant de troupes et de blessés. Dans l'après-midi, le combat se rapprochait. Des canons français étaient échelonnés au nord de la route de Chastrès (3), à 200 mètres du cimetière de Fraire et entre Somzée et Laneffe, tirant vers Tarcienne et vers Oret. Le duel d'artillerie se poursuivit violent, jusque

(1) Voir Engerand, o. c. p. 540 ; Palat, III p. 313.

(2) Les éléments de ce travail ont été fournis par M. E. Dereine, professeur à l'école moyenne de Walcourt et par le curé de l'endroit, M. l'abbé Toussaint.

(3) Voir Palat III, p. 313.

19 heures. Presque tous les habitants avaient fui et les Français eux-mêmes se retirèrent vers 22 heures.

Le 24 août au matin, des canons étaient installés en batterie à gauche de la place publique, leurs caissons masqués par des arbres ; des turcos s'échelonnaient sur le versant de la colline, face au nord et un régiment de zouaves défilait sur la grand'route. Dans les rues s'alignaient encore des files de caissons. Bientôt des soldats épuisés vinrent dire que l'ennemi entrait à Laneffe. Les dernières troupes et les derniers civils s'éloignèrent à 9 h. 30.

Les Allemands parurent dès 10 heures; ils mirent le feu, sans motif, aux maisons d'Auguste Taverne et de Vital Poulain.

Le zouave Arthur Boullay, de Versailles, fut trouvé tué près de la place.

Maximilien DELHAYE. 66 ans, commit l'imprudence de sortir, armé d'un revolver. Surpris et fouillé, il fut pendu, séance tenante, à un arbre, sur la route d'Yves, à mi-chemin entre Fraire et La Botte. On retrouva son cadavre deux jours après, dans un fossé, la tête fendue d'un coup de sabre.

Un simplot, Alphonse SPILETTE (fig. 9), 45 ans, fut lié à un canon et emmené par les troupes ; il fut tué à Fosses et y fut inhumé (Voir T. III, p. 162).

Le 30 août, un régiment de Dusseldorf campa à Fraire.

§ 4. — *Yves-Gomezée.*

Le feu fut mis à Yves-Gomezée le 24 août par le 164e de Hanovre, Xe corps.

C'est à ce village que s'arrêta, au soir de cette journée, l'avance allemande.

Le rapport suivant remonte au mois de juin 1915.

N° 517. A *Yves*, les Français en retraite entraînèrent les habitants à leur suite ; il ne resta au village que le curé, M. l'abbé Lemaire, son vicaire et quelques vieillards.

Après le combat d'artillerie, l'ennemi apparut le 24 août et commença les incendies le jour même. Les maisons Clippe et Anciaux, à « La Botte » (à la limite territoriale d'Yves-Fraire), furent allumées à 19 heures. Deux heures après, ce fut le tour des maisons Alexandre Borgniet, et Jules Tassigny, non loin de la gare de Saint-Lambert. Le 25 à 10 heures, on mit le feu, à Maimbercée, près de Saint-Lambert, à la maison de Louis Sturbois et, à Yves même, à la maison de J. Detelle.

A 11 heures, Mlle Marguerite de Cartier d'Yves fut arrachée à son château et amenée au presbytère : elle était conduite par deux soldats, au moyen d'une longue corde et de lisières qui lui enserraient les poignets. Son visage était couvert d'égratignures et sa robe était déchirée. Vers la même heure, on vit plusieurs chariots emporter du château le mobilier et des tableaux; puis à 11 h. 30 il en sortit un mince filet de fumée. Le feu couva longtemps, mais à 15 heures, une énorme gerbe de flammes s'élança par-dessus les murailles. De cette riche construction, rien ne fut préservé (fig. 1).

Dans les premières heures de l'après-midi, furent incendiées trois maisons appartenant aussi au château : la villa qu'occupaient les demoiselles Stilmans, la maison voisine, où résidait la famille Delahaut, et l'usine dénommée « La Forge », avec ses dépendances.

Le 2e bataillon du 164e de Hanovre, 39e brigade, 20e division, et le 5e hussards, se trouvaient à Yves le 25 août. Interpellés par Mme Jules Tassigny sur le motif de ces désastres, des Allemands répondirent : « Votre Roi n'avait qu'à nous laisser passer ! »

3. — *Les combats sur le front de la 6e division, de Gourdinne à Berzée.*

C'est ici que l'ennemi a donné toutes ses forces, le 23 août, pour enfoncer l'extrême gauche du 3e corps, à l'endroit de sa liaison avec le 18e. Les Français durent se replier, mais l'ennemi n'osa poursuivre et de faibles détachements français restèrent à Gourdinne, Berzée et Thy-le-Château. Voici le récit de ces engagements, d'après les archives de la *Section Historique de l'Etat-Major général de l'armée française*, à Paris.

Seule à l'action, la 12e brigade (1) occupe ici un front de 5 kilomètres. Le 5e régiment prolonge à gauche la 74e brigade depuis la route de Somzée à Charleroi jusqu'à Pairin ; le 119e est à l'extrême gauche de la ligne du 3e corps (Pairin-Fontenelle), en liaison avec le 18e corps.

Dans la fin de la matinée du 23, l'ennemi dirigea sur ces deux régiments, du côté de Limsonry, un feu meurtrier. L'artillerie allemande, à l'est de la route de Bultia, fut contrebattue par l'artillerie de la 6e et de la 38e divisions. A 13 h. 40, malgré le feu du 119e, l'infanterie allemande déboucha de Nalinnes, se dirigeant vers Pairin. Un bataillon du 5e et un bataillon du 8e tirailleurs (38e division d'Afrique) continrent un moment l'ennemi. Mais, à 15 h. 30, de nouvelles batteries allemandes étant entrées en action, et son infanterie ayant reçu des renforts, l'engagement reprit avec plus de violence. Un bataillon du 119e fut vivement pressé à la lisière du bois de Baconval (Gourdinne). Le 239e (régiment de réserve du 3e corps), fut envoyé en face de Limsonry pour renforcer la première ligne, entre le 5e et le 119e, et les mitrailleurs tinrent encore quelque temps l'ennemi en respect. A 16 h. 30, la gauche du 119e est tout à coup menacée et une compagnie du 239e se porte à son aide. Mais la manœuvre de cette compagnie aggrave la situation, car elle paraît être

(1) 6e division (gén. Bloch) : 11e brigade gén. Hollender : 24e et 28e rég. ; 12e brigade gén. Lavisse : 5e et 179e rég.

le signal d'un désarroi général : la droite du 5e lâche à son tour sa position. A 17 heures, l'ordre est donné à toutes les troupes de se replier. Le général Bloch, commandant la 6e division, se rend compte qu'il n'a plus assez de réserves pour assurer la direction du combat et réclame l'appui de toute l'artillerie disponible. Malheureusement celle-ci, massée sur le plateau d'arrière, ne tarde pas à être découverte par la retraite de l'infanterie, et elle abandonne de même ses positions : toute la division, infanterie et artillerie, se replie d'abord sur Berzée et Thy-le-Château.

C'est alors que, à son tour, la 38e division,sur la droite, est obligée d'évacuer la position de Somzée et de se replier, par échelons, sur Chastrès et Fraire.

Pour parer au repli de la 6e division, il ne restait plus à Chastrès, comme nous l'avons vu, que deux bataillons (un du 123e et un du 274e); la division dut se replier plus en arrière. Seul le 1er bataillon du 5e régiment réussit à tenir Berzée, le restant se retira jusqu'à Walcourt et au-delà. L'Etat-Major du 3e corps se fixa à Silenrieux, donnant comme points de ralliement aux unités dispersées et mélangées dans l'encombrement des routes, le Four-à-Verre (voir fig. 130), au-delà de Boussu-lez-Walcourt et d'Erpion, en direction du sud-ouest. L'ennemi, heureusement, ne poursuivit pas.

A la 6e division, à l'heure de la retraite, les troupes étaient déjà en marche sur Fourbechies lorsque le général Rouquerol, commandant l'artillerie du 3e corps, en chef énergique, en arrêta une partie et envoya les 5e et 239e à Erpion, le 119e à Castillon et Fontenelle, le 274e (rég. de réserve du 3e corps, avec le 239e) à Boussu-lez-Walcourt, les faisant appuyer par cinq ou six groupes des 11e et 22e régiments d'artillerie de campagne.

§ 1. — *Dans la région de Gourdinne-Berzée.*

Nonobstant la violence des combats que nous venons d'exposer, il résulte des rapports consacrés à Gourdinne, Thy-le-Château, Berzée et Pry (nos 518 à 521) que ces villages furent respectés. On signale seulement deux victimes à Thy-le-Château.

N° 518. Le 21, à midi, un Etat-Major français vint à *Gourdinne ;* à 15 heures, le 129e, du Hâvre, défila sur la route de Chastrès à Somzée. Au soir, le 36e d'infanterie (1), venant de Rance, prit ses quartiers pour la nuit et partit le lendemain matin. Le 22, le mouvement des troupes s'accentua. Il passa un régiment de turcos. Vers le soir, un régiment d'infanterie cantonna à Gourdinne jusqu'au lendemain à midi. Les caissons à munitions passaient et repassaient, s'approvisionnant au dépôt de Berzée.

L'exode des habitants commença quand arrivèrent, vers le soir, affolés et en pleurs, les gens de Tamines, Châtelet et Couillet.

Pendant toute la nuit, ce fut un va-et-vient de convois militaires. Une batterie française, installée entre Gourdinne et Nalinnes, ouvrit le feu le 23 à 7 heures et

(1) Ces deux régiments forment la 10e brigade, 5e division, 3e corps.

l'infanterie, postée du côté du bois des Coumognes, engagea le combat vers 14 heures. Dans l'avant-midi, un aéroplane français opéra de nombreuses reconnaissances. Les régiments qui participèrent aux combats d'arrière-garde étaient les 5e, 39e et 119e. Les blessés étaient déchargés à l'allée du cimetière, où ils recevaient un pansement sommaire.

La fuite des habitants se poursuivit le dimanche à midi et, le soir, il restait 19 personnes au village (1). Les Français se replièrent à partir de 18 heures et la retraite se poursuivit toute la nuit. Un seul canon, posté entre Walcourt et Gourdinne, continua à tirer jusqu'au matin.

Au soir du 23, le curé, M. Piérart, se rendit chez le bourgmestre, M. Henrion. « Demeurons au poste, dirent-ils en s'embrassant; mourons ensemble, en accomplissant notre devoir ! » Tous ceux qui étaient restés se rendirent à l'église et ensemble se préparèrent à la mort, en recevant les sacrements.

Le 24 à 9 h. 30, dix uhlans parurent sur la place. Apercevant le curé qui sortait de la Croix-Rouge, où il soignait 22 Français blessés, ils lui enjoignirent, revolver au poing, de les conduire au bout du village. Le bourgmestre dut ensuite les conduire jusqu'au bois de Charnoix.

A 13 heures, on entendit un vacarme de cris, de chants et de charrois : c'était l'infanterie allemande, les 92e et 78e (2), qui entraient au village. Le bourgmestre, ayant soulevé le rideau d'une fenêtre, fut mis en joue; puis des soldats firent irruption dans sa demeure, demandant s'il n'y avait pas d'armes. Ils examinèrent des fusils de chasse qui pendaient aux murs, et les remirent en place. Ils demandèrent à manger. Quelques coups de feu tirés de Chastrès par des traînards les arrêtèrent momentanément.

Des bandes de soldats se livrèrent au pillage de toutes les maisons.

Vers le soir, un Etat-Major d'une douzaine d'officiers prit quartier au presbytère. Au repas du soir, auquel assista le curé, ils mangèrent et burent comme des goujats.

Le lendemain à 8 heures, la troupe continua sa marche sur Rognée.

Douze soldats français (3) tués à Gourdinne, furent inhumés le 26 par les civils.

A l'église, les Allemands s'attaquèrent au tabernacle, qu'ils labourèrent de coups de ciseau, sans réussir à le fracturer. Ils détériorèrent aussi au presbytère un coffre-fort où étaient renfermés les vases sacrés.

N° 519. Le 11e d'artillerie, le 3e du génie, des troupes d'infanterie et coloniales passèrent à *Thy-le-Château* (4) du 19 au 22 août.

Le 22 vers le soir, et la nuit suivante, on nous amena de Charleroi des voitures

(1) 156 passèrent en France et revinrent après l'armistice.

(2) Le 92e se rattache à la 40e brigade, 20e division, Xe corps; le 78e à la 37e brigade, 19e division, Xe corps.

(3) Voici leurs noms : Gaston Levaillant, 2799; Emile Leblond, 17; René Simon, 2082; Henri Guillemette (Le Havre); Narcisse Vret, 804; Adolphe Carly, 403; René Fournier, 861; Emile Martin, 503; Celestin Garcia (Falaise-Paris); Edouard Brault, 1905; Armand Conard, 622; Cyprien Bonnauc, 83. Ils ont été transférés en 1918 au cimetière militaire de Tarcienne.

(4) Ce rapport émane de la R. Sœur Marie-Louise, des Filles de Marie.

remplies de blessés. Nous accordâmes l'hospitalité à de nombreux fugitifs de Marcinelle, Bouffioux, Nalinnes, etc. Le dimanche surtout, c'était partout l'encombrement, tant était considérable le nombre des gens qui fuyaient devant l'ennemi, terrifiés.

A 10 heures, un major réquisitionna des chariots pour conduire ses blessés à Walcourt, où l'on préparait un train de Croix-Rouge; à 17 heures notre ambulance était vide. Pendant ce temps, on poursuivait le combat de Nalinnes, Gerpinnes, Boisconval, etc. Des obus tombèrent à Thy-le-Château. Un convoi de 70 blessés nous fut encore amené à la soirée (1).

Les premiers uhlans se présentèrent lundi 24 août à 10 heures. Ils traversèrent le village désert et tirèrent sur deux femmes que j'avais envoyées dans une prairie pour traire des vaches et donner du lait aux blessés. Des soldats d'infanterie du Hanovre vinrent le soir, avec de l'artillerie et de la cavalerie. Ils pénétrèrent dans les maisons en brisant portes et fenêtres et emportèrent vivres, vins et même effets d'habillement; ils s'attaquèrent au coffre-fort contenant le trésor d'orfévrerie de l'église, mais ne réussirent pas à le fracturer. Chez les PP. Oblats furent hébergés des soldats du 71e de réserve.

Jules DUBOIS, 45 ans, et Florentin GOBLET, 45 ans, et les membres de leurs familles furent rencontrés par l'ennemi, le 25 août, près de Barbençon. Les soldats les séparèrent des femmes et des enfants et les obligèrent à marcher devant eux; on les retrouva fusillés un peu plus loin, entre Vergnies et Erpion.

Paulin Groy, qui était resté chez lui, dut accompagner les soldats à Berzée; à son retour, il constata qu'on lui avait enlevé une somme de 4,000 francs.

En septembre, beaucoup de prisonniers français venant de Châlons, passèrent à Thy-le-Château; ils mouraient de faim et les Allemands défendaient de leur donner à manger.

N° 520. *Berzée*, écrit M. le curé Prélat, reçut, le 18 août, un peloton de tirailleurs sénégalais; le 19 dans l'après-midi, le 5e de ligne (garnison à Falaise); le 20 août, le 24e de ligne et 1,500 turcos.

Dans l'après-midi du 22, des gens du pays de Charleroi affolèrent la population par leurs récits terrifiants. Dans la nuit, ce fut le branle-bas causé par la retraite des Français. Les ambulances volantes se fixèrent à Berzée.

Le 23 août laisse le souvenir d'une journée tragique, inoubliable. Dès 9 heures, la grande bataille de Gozée et de Nalinnes battait son plein. Les habitants restés au village se trouvèrent bientôt en face d'un ciel de fumée, de poudre et de feu. C'était un roulement ininterrompu et assourdissant du canon.

Vers 14 heures, devant le danger plus pressant, je consommai les Saintes Espèces et confiai l'église et la paroisse à Notre-Dame de Grâce. A 16 heures, tandis que la bataille faisait rage, nous montâmes en voiture, M. Léon de Saint-Hubert et moi. Des hauteurs de Castillon, vers 21 heures, nous vimes tous les

(1) Plusieurs moururent à l'ambulance, entourés des soins maternels des religieuses. Voici leurs noms : Julien Chandellier, du 3e can. 1 esc. 3 batt.; de Crouy, jeune soldat qui se prépara à la mort comme un saint; Léon Gaumin 1913, Caen 186; Alexandre Leroyer 1911, Lisieux 526; André Jouanne 1908, Lisieux 398. — Alain Kéromnès, sergent-major au 5e d'inf., mourut chez les PP. Oblats.

villages du pays en feu. Cerfontaine, Chimay et Momignies furent mes dernières étapes en Belgique. Pendant que d'autres groupes de paroissiens, surpris par l'ennemi vers Couvin et Froid-Chapelle, étaient obligés de rebrousser chemin et regagnaient Berzée, notre caravane, composée de 300 personnes, poursuivit sa marche vers Hirson, Vervins, Marle, Laon, Soissons, Compiègne, Beauvais, Les Andelys, à raison de 30 à 35 kilomètres par jour. Chaque matin, nous devions nous remettre précipitamment en route, poussés sans cesse en avant par l'avance foudroyante de l'ennemi. Le 6 septembre nous pûmes nous fixer dans l'Eure.

Cependant, les Allemands étaient arrivés à Berzée le 24 août. Cinq personnes demeurées au village ont raconté que cette entrée fut terrifiante(1), accompagnée d'un vacarme infernal, d'un pillage furieux et d'orgies sans fin. Il est heureux, déclarèrent-elles, que le curé et le bourgmestre fussent absents. Trois cent cinquante personnes purent se réinstaller chez elles. Le presbytère fut dévasté.

N° 521. Les chasseurs d'Afrique arrivés à *Pry* le 19 août, partirent vers Charleroi dans la nuit du 21 au 22.

Le départ des habitants, entraînés par les fugitifs de la Basse-Sambre, commença le samedi soir et se poursuivit le lendemain. De nombreux trains se formaient à Walcourt.

Le canon tonna jusque 16 heures, de Nalinnes, où l'ennemi avait pris position. Les Français commençèrent à refluer en désordre vers 16 heures et deux heures après, le village était complètement évacué.

Pry n'eut pas à souffrir du bombardement qui se fit, le 24, au dessus de Walcourt.

Le 25, l'ennemi envahit le village, dans lequel quelques familles ouvrières venaient de rentrer. Les soldats enfoncèrent les portes à coups de hache et pillèrent les maisons. Les gens furent pris et rangés le long du jardin du presbytère, pour être fusillés, mais ils eurent la vie sauve.

§ 2. — *Walcourt.*

Nous avons vu que, pour couvrir la retraite de la 38e division, le 24 août, le 6e régiment d'infanterie reçut la mission de tenir Walcourt, tandis que le 123e occupait Silenrieux.

Tout d'abord l'ennemi n'avait pas poursuivi, mais il reprit rapidement contact. A midi, il y avait encore un tel encombrement dans les fonds de l'Heure qu'on pouvait craindre une catastrophe. A peine arrivé sur sa position de Walcourt, le 6e régiment fut attaqué par des détachements de cavalerie et de cyclistes, que soutenait une forte artillerie; il y fit une

(1) Au témoignage du soldat H. Albers, Berzée fut pillé le 25 août par le train du 78e d'infanterie de réserve, Xe corps de réserve. V. Bédier, *Comment l'Allemagne essaie de justifier ses crimes*, Paris Colin p. 11: et *Les Violations des lois de la guerre*, o. c. p. 76.

belle défense. A 12 h. 40, le 2e bataillon du 6e était menacé sur sa droite : deux compagnies du 3e bataillon furent envoyées pour le soutenir à la ferme Bailleu, mais, en arrivant à la crête, elles tombèrent elles-mêmes sous un feu violent d'artillerie. Toute la ligne se replia à 14 heures sur Walcourt, où les deux autres compagnies du 3e bataillon les recueillirent. On résista du côté de la station et sur la voie ferrée jusque 16 h. 30 ; quelques éléments se maintinrent même sur la rive droite de l'Heure jusque 18 h. 30, alors que la collégiale de Walcourt, bombardée par l'artillerie allemande, était déjà en feu. (Voir fig. 2 à 4.)

Le 74e d'infanterie, 19e division allemande, Xe corps, entra dans Walcourt dans l'après-midi : on trouvera dans le rapport n° 522 d'intéressants détails sur les incidents qui marquèrent l'entrée de l'ennemi, détails que nous avons relevés à Walcourt même le 20 juin 1915.

Les villages de Rognée, Fontenelle, Castillon et Clermont, à l'extrême pointe de la province, auxquels nous consacrons plusieurs rapports sommaires (nos 523 à 527), demeurèrent indemnes. Un civil fut fusillé à Fontenelle.

N° 522. Le gros des troupes françaises (1) arrive à Walcourt le 19 août, pour gagner, le 22 août, Farciennes et la Sambre. Dans l'après-midi du 22, la route de Walcourt à Somzée est encombrée de pièces d'artillerie et de véhicules qui y paraissent déjà immobilisés par le recul.

Le 23 août, la dernière ligne de canons français, tirant vers la Sambre, est au nord-ouest de Gourdinne et se voit de Walcourt.

Dans l'après-midi, la gendarmerie est dirigée sur Philippeville et un matériel considérable de locomotives et de voitures de chemins de fer est évacué vers la frontière. A 17 heures, un officier français déclare qu'il y a du danger. En un moment la panique s'empare de toute la population. On annonce que les autorités sont parties et que les Allemands sont prêts d'arriver. Alors la ville offre un spectacle inoubliable. On croirait venue la fin du monde. On court, on se bouscule, on crie, on pleure... La retraite des Français est commencée, mais combien elle va être entravée par cette cohue de civils qui envahissent tous les chemins ! A la soirée, il reste en ville 81 personnes (2).

Le 24 août dans l'avant-midi, Walcourt est dans un calme morne. La retraite des Français se poursuit. Des officiers déclarent que l'ennemi est à un kilomètre d'ici, vers Pry.

La bataille continue et, de la ville, on distingue le feu de l'artillerie française qui tire au sud dans la direction de Pry et de Thy-le-Château, à l'est vers Fraire et Morialmé.

(1) Sur le passage d'éléments du 4e zouaves, le 16 août, voir Ginisty, o. c., pp. 144-151. V. aussi Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, VI, p. 30.

(2) Environ 730 restèrent absents pendant la guerre et revinrent à l'armistice.

(Photo octobre 1914)

Fig. 1. — Yves-Gomezée.
Ruines du château baron de Cartier d'Yve, incendié par les troupes du X^{e} corps.

(Photo 1915)

Fig. 3. — Walcourt.
Vue panoramique de la ville, après l'incendie.

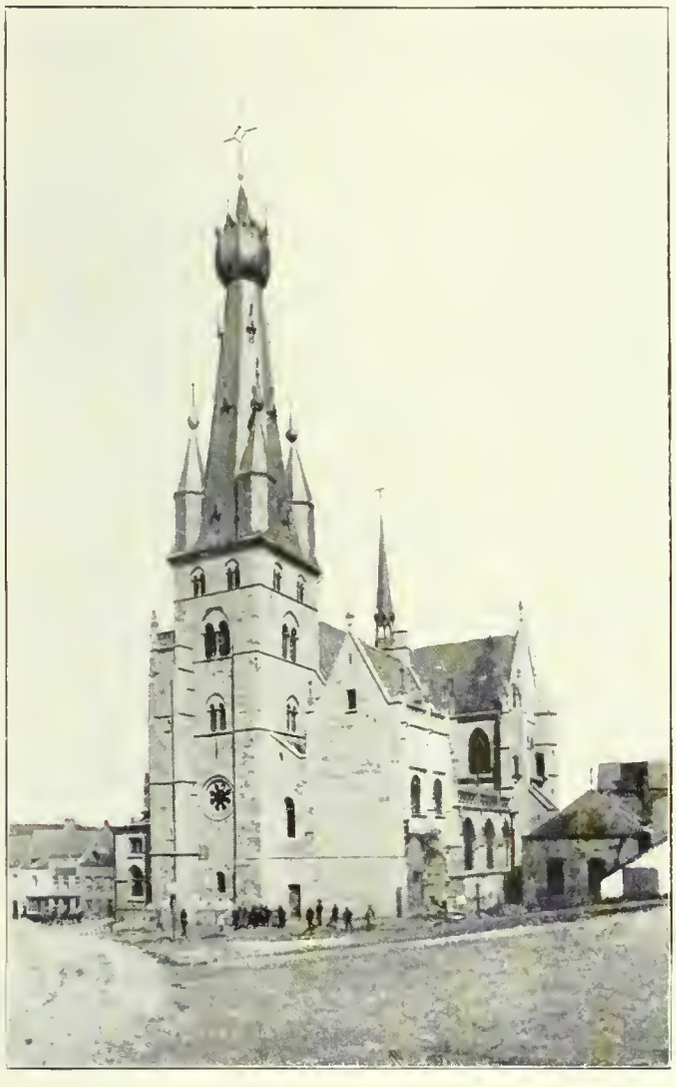
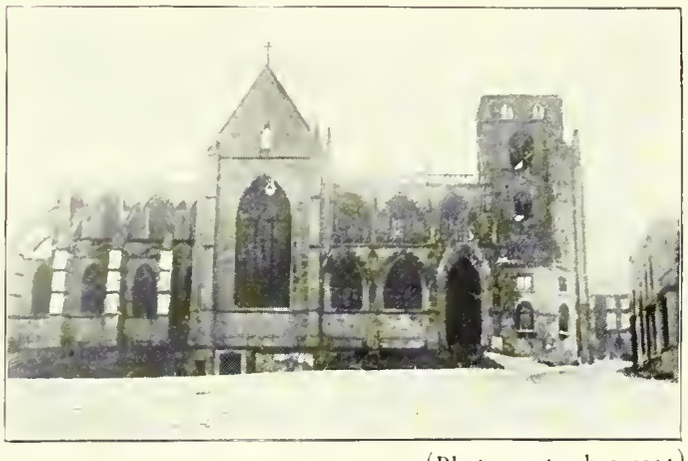


Fig. 2. — Walcourt.
Vue de la collégiale de Notre-Dame de Walcourt, avant le désastre.



(Photo septembre 1914)

Fig. 4 — Walcourt.
Vue de la collégiale incendiée.

(Photo octobre 1914)

Fig. 5. — Walcourt.
Les maisons incendiées à l'ouest de la collégiale,

VICTIMES DES FUSILLADES ET DES MASSACRES DE THY-LE-BAUDHUIN, DE FRAIRE, DE SOMZÉE, DE JAMAGNE, DE LESVE, DE HAUT-LE-WASTIA ET DES FLOYES (SOSOYE)

Fig. 6.
Narcisse DEGRAUX,
84 ans,
tué à Thy-le-Baudhuin.

Fig. 7.
Valentine LEFEBVRE, 17 ans,
tuée à Lesve.

Fig. 8. — Victoire DETAILLE,
Veuve Antoine Rondiat, 78 ans,
tuée à Haut-le-Wastia.

Fig. 9.
Alphonse SPILETTE, 45 ans,
de Fraire, lié à un canon
et massacré à Fosses.

Fig. 10.
Jules DUPEROUX, 19 ans,
tué à Saint-Aubin.

Fig. 11.
M. l'abbé Eugène DRUET, curé d'Acoz, 67 ans,
fusillé à Somzée avec ses deux compagnons.

Fig. 12.
André CHERMANNE, 44 ans
tué à Jamagne.

Fig. 13.
Mathieu DETOURBE, 34 ans,
de Haut-le-Wastia,
tué sur la route de Moulins.

Fig. 14.
Ambroise LÉONARD, 45 ans,
de Haut-le-Wastia,
fusillé à Les Floyes (Sosoye) avec
ses compagnons.

Fig. 15.
Narcisse BORSUT, 59 ans,
de Haut-le-Wastia,
fusillé à Les Floyes (Sosoye) avec
ses compagnons.

Fig. 16.
Désiré SACOTTE,
42 ans,
tué à Haut-le-Wastia.

A 14 h. 30, un premier obus allemand atteint Walcourt : le bombardement a commencé, il s'intensifie vers 15 h. 30, pour durer jusque 19 heures. Une maison avec grange attenante, située « au Calvaire », au sud de la ville, est détruite et incendiée. Vers 15 heures, les premiers soldats allemands sont aperçus près d'un chalet en construction, d'autres pénètrent dans la propriété des Sœurs Ursulines (1).

A 18 heures, les Français ne tiennent plus qu'en petit nombre les alentours du cimetière. Un officier et vingt soldats français furent tués sur le territoire de la ville, dont six près du cimetière ; également trois soldats allemands.

A 19 h. 30, au moment où le combat prenait fin, l'aumônier des Ursulines, M. Guillaume, sorti de la cave où il s'était réfugié avec des religieuses et avec un groupe de civils, aperçut la collégiale en feu (2). La tour était déjà fortement entamée. La pensée lui vient que le feu peut se communiquer à l'intérieur de l'édifice et détruire notamment la précieuse statue de Notre-Dame de Walcourt : il sort aussitôt, traverse la ville en courant et arrive sur la grand'place. Celle-ci est couverte de soldats allemands, au nombre de près d'un millier, rangés en un ordre impeccable et l'arme au bras. Trois officiers à cheval occupent le flanc gauche. Il aborde l'un deux, qui le renvoie à l'officier de tête. « Il y a, lui dit-il, dans cette église une Vierge artistique, miraculeuse et très célèbre, puis-je la sauver? » L'officier y consent et l'abbé pénètre dans la collégiale. Des étincelles tombent dans le nef et déjà des chaises prennent feu. Il se dirige vers l'autel de la Sainte Vierge ; mais la statue est restée dans le grand chœur, fixée par un écrou au brancard sur lequel elle a été déposée pour la fête de l'Assomption. Il renverse violemment le brancard, la statue se détache, il l'emporte et, essouflé, va s'asseoir sur un banc, devant la maison de M. Lechat. De la toiture et de la tour de la collégiale s'élancent vers le ciel des colonnes de fumée et de feu avec des myriades d'étincelles que le vent chasse au loin ; des pièces de charpente s'effondrent avec fracas, le plomb fondu découle des gouttières en petites cascades. Deux officiers examinent maintenant la statue et autorisent deux soldats à la transporter ; au bas de la côte, ils la remettent à leur guide, qui achève le trajet, avec l'aide de M^me^ Massart, et arrive bientôt au couvent. La Vierge y resta exposée jusqu'à ce que le calme se rétablit en ville.

La chute de matériaux enflammés provoque, dès le 24 août, l'incendie de treize maisons voisines de l'église. (Fig. 5.)

Dans la journée, les troupes arrachent et jettent par terre le drapeau de la Croix-Rouge au château de Pumont, qu'elles saccagent ; elles commencent le pillage de la ville, qui se poursuivra pendant toute la semaine.

En ville, Maria Charlier, épouse Anciaux, est poursuivie de coups de feu, en sortant de sa maison envahie.

A Gerlimpont, aux confins de Walcourt vers Silenrieux, le cadavre d'un

(1) Les troupes entrées à Walcourt appartiennent, pense-t-on, au 74^e^ d'infanterie.

(2) « Nous avons dû incendier la collégiale : c'était un trop beau poste d'observation pour les Français. » Parole d'un officier allemand au doyen de la ville, M. Baré. Un machiniste de l'Etat-Belge, M. Maguin, qui s'était caché dans le bief du cours d'eau, au-dessus de la villa Delenne, vit s'allumer l'incendie. En un clin d'œil, les flammes émergèrent du toit et de la tour, d'une extrémité à l'autre.

vieillard est aperçu par les passants, puis on ne le voit plus et on ignore où il est inhumé.

A la soirée, vers 22 heures, passage de convois d'artillerie.

Le 25 août, un ecclésiastique de la ville, M. Van Kerchove, est collé au mur de la Kommandantur ; on lui arrache violemment le brassard de la Croix-Rouge et on parle de le fusiller ; finalement, il est chargé de conduire deux officiers auprès des blessés.

A 9 h. 30, il se rend, avec M. l'abbé Guillaume, à la collégiale. Du jubé, dit de Charles-Quint, ils voient s'élever un panache de fumée : le parquet en chêne avait reçu des tisons enflammés, tombés de la voûte, et avait pris feu. Aidés de quelques soldats que leur adjoignit un officier, ils font la chaîne et déversent sur le foyer la quantité d'eau nécessaire pour l'éteindre. Ainsi fut sauvée cette remarquable pièce de sculpture.

N° 523. Les habitants de *Rognée* — écrit le curé de l'endroit, M. l'abbé Roland — s'enfuirent le 23 août et se réfugièrent pour la plupart à Sautain ; ils rentrèrent à partir du 25, à l'exception de 53 qui émigrèrent en France. Quatre vieillards étaient restés au village : ils furent enfermés le 24 août dans une grange et subirent toutes sortes de mauvais traitements. Les envahisseurs emportèrent des maisons les vivres et le linge. Le château, qu'occupait M. Hubert, fut pillé de fond en comble ; au cours des mois d'août et de septembre, des autos et des camions-automobiles en emportèrent tout ce qui était transportable ; ce qui ne l'était pas (comme la cage d'escalier, etc.) fut démoli à coups de hache.

N° 524. *Fontenelle* reçut des chasseurs d'Afrique, puis des zouaves et des turcos. Le 23 août au soir, il n'y restait que quatre hommes et quelques femmes. Le 24, à 2 heures du matin, l'ordre leur fut donné de partir, parce qu'un combat devait être livré dans la région : Vital Noël resta seul au village.

De Fourbechies, où ils s'étaient abrités, le vicaire et la plupart de ses paroissiens revinrent le 25 août à 15 heures, croisant des troupes allemandes, qui les accueillirent avec des ricanements. Des soldats du 74e avaient brisé les portes et les fenêtres des maisons, pillé les vivres, le linge et la vaisselle. A la chapelle, les troncs étaient fracturés.

Le vicaire, M. Delvigne, et l'échevin, M. Fernand Guislain, furent faits otages et passèrent la nuit suivante sous la tente.

Le 26 août, Florent LAUVAUX, 59 ans, cantonnier de la commune, fut retrouvé tué dans une prairie non loin de la route de Castillon. On ignore les circonstances de sa mort. Peut-être aura-t-il été pris pour un soldat français à cause de sa casquette d'uniforme.

N° 525. De *Castillon* on vit se dérouler le combat de Gozée. On ignore comment se fit l'entrée des Allemands, car le village était, à leur arrivée, absolument désert. On devine qu'il s'y est livré des escarmouches : des chevaux étaient tués devant la cure, des tranchées avaient été creusées sur quelques centaines de mètres et on y décou-

vrait des traces de sang; un caporal français, Henri-Joseph-Charles Poissonnier (1), gisait, transpercé d'une balle, la poitrine labourée d'un coup de baïonnette, les poches des habits coupées. Le village fut pillé. Au presbytère, le coffre-fort fut éventré et le portrait de M. Sevrin, doyen de Florennes, lacéré d'un coup de baïonnette.

N° 526. A *Mertenne*, les Allemands surprirent Augustin Noël et Edouard Tracet, qu'ils forcèrent à danser et à boire en leur compagnie.

N° 527. Le 18 août, relate M. l'abbé Leclercq, curé de *Clermont*, il vint au village des chasseurs d'Evreux, qui partirent le lendemain. Puis ce furent des soldats d'infanterie de Tarbes et du 74e, qui quittèrent le 22 pour Tarcienne, au lieu de se rendre à Farciennes, où ils étaient envoyés.

Le 23, la population commença à fuir.

Le 24, à 8 heures, des officiers français annoncèrent que des canons étaient postés autour du village et qu'il se préparait une réédition de la bataille de Gozée. Le reste des habitants s'en alla et il ne demeura au village que 13 personnes.

Des uhlans venant de Castillon apparurent le lundi soir et campèrent « au blanc Vivier », où ils surprirent quelques zouaves français en état d'ivresse. L'ennemi occupa le village le 25 au matin. Quatre-vingt-dix habitants avaient gagné la France.

M. Charles Bédoret reçut à Fourbechies, le 25 août, un passeport signé d'un rittmeister du régiment des Hussards de la Garde du corps.

§ 3. — *Daussois.*

Daussois, sur la grand'route de Philippeville à Beaumont, est la première localité que le Xe corps occupa au matin du 25 août.

Le feu fut mis à ce village le même jour, bien qu'il n'y restât en tout et pour tout que deux moribonds : vingt-sept maisons devinrent la proie des flammes, ainsi qu'on en trouvera le récit dans le document ci-dessous, écrit par M. le curé Guislain.

N° 528. Le 23 août dans l'après-midi, les habitants suivirent, des hauteurs voisines, la bataille qui se livrait sur le front Gozée-Hanzinne, en suivant la ligne Marbaix, Ham-sur-Heure, Nalinnes, Gourdinne et Somzée.

Le soir, à l'arrivée des fugitifs de la Basse-Sambre, la terreur s'empara de tous. Le lendemain matin, il n'y avait presque plus personne dans le village. Il se vida complètement dans l'après-midi. L'arrière-garde française logea dans les maisons la nuit suivante et s'empara des vivres qu'elle découvrit.

(1) Né à Saintes en 1892. Est parti au feu le 22 à 15 h. 45; a gagné Rognée, puis Tarcienne. Revenu à Castillon le 23 au soir, il tomba le 24 août, surpris, pense-t-on, dans une escarmouche.

L'ennemi quitta Yves le 25 août au matin (1), jalonnant le chemin de bouteilles brisées, et se dirigea vers Daussois. Il restait dans ce village deux moribonds. Un octogénaire, Alexandre Charles, fut emporté de sa maison par les Allemands et déposé en pleine place sur un matelas. Une partie des troupes stationna en haut du village et mit le feu aux maisons : vingt-sept furent complètement brûlées (2). Quant à l'autre quartier de la paroisse, un officier et des soldats se bornèrent à en visiter les habitations. Le maréchal-ferrant fut obligé à fracturer la serrure de la porte de l'église, et à enlever les drapeaux qui flottaient à la tour, avec menace d'incendier l'église, s'il s'y refusait. Il eut la clairvoyance de demander à l'officier une attestation. Elle lui fut délivrée en ces termes :

Luc Dubois à ouvert par mon ordre la porte de l'église de Daussois. Je l'ai fait reclouer.

Prince de Wrede,
Chef d'Escadron.

Peut-être l'incendie est-il dû à ce qu'un soldat allemand fut tué à mi-chemin entre Yves et Daussois.

§ 4. — *Silenrieux.*

Ce village, assis sur la route de Philippeville à Beaumont, fut traversé par le X^e^ corps au matin du 25 août, avant qu'il obliquât vers le sud-ouest.

Trente et une maisons de la localité furent sauvagement détruites, le 26 août, par une colonne de transports.

N° 529. Des troupes françaises occupèrent Silenrieux (3) le 18 août. Le 22, les habitants furent démoralisés, au retour du 74^e^ d'infanterie, qui revenait décimé des combats de Roselies et de la Sambre. Le 23, les Français creusèrent des tranchées vers Boussu, sur les hauteurs qui dominent la route de Philippeville ; ils y installèrent

(1) Nous connaissons l'itinéraire précis que suivirent ces troupes. M. Louis Bertrand, fils du bourgmestre de Velaine-sur-Sambre, les accompagnait. Réquisitionné avec cheval et voiture pour le transport de blessés, par la Croix-Rouge du 77^e^ (3^e^ bataillon), 40^e^ brig. 20^e^ div. X^e^ corps, il est allé à Tamines le 21 et le 22, en plein combat, ramenant chaque fois des blessés à Velaine, témoin sur tout le trajet du pillage et des sauvageries des soldats.

Le 23, au matin, son compatriote Emile Guyaux et lui partirent sur Le Roux, menant chacun leur attelage, puis sur Devant-le-Bois, où ils logèrent. Le 24, ils gagnèrent Yves-Gomezée, qui était en feu ; ils y logèrent à côté de deux saules creux, qui abritaient chacun un civil. Le 25, le convoi se dirigea sur Daussois et Boussu-lez-Walcourt.

On a retrouvé à Daussois un gobelet en métal aux initiales du 92^e^ régiment d'infanterie (qui forme avec le 77^e^ la 40^e^ brigade.)

Le 46^e^ d'art. (2^e^ régiment de la brigade, avec le 10^e^) est aussi passé à Daussois.

(2) A la maison communale périrent les archives civiles et notamment le double de l'état-civil des naissances depuis le XV^e^ siècle . Citons aussi la ferme du château, du XVII^e^ siècle.

(3) Ce travail a été rédigé le 22 juin 1915, avec le concours du curé de Silenrieux, M. l'abbé Guillaume.

quelques pièces d'artillerie, posèrent une mitrailleuse près de l'église et pratiquèrent dans la flèche du clocher une ouverture donnant sur les routes de Walcourt et Philippeville. On n'a d'ailleurs tiré de là aucun coup de fusil.

Dans la journée, on assista au repli des Français, en même temps qu'au passage des fugitifs de la Basse-Sambre, tandis que se déroulait le combat de Nalinnes.

Le 24, on exhorta la population à se retirer. Les derniers habitants partirent lorsque, à 14 h. 45, une batterie placée à côté de la chapelle Sainte-Anne tira quelques coups de canon dans la direction nord-est. Quelques obus ennemis, venant des hauteurs dominant Vogenée, tombèrent dans le village et aux alentours.

Au soir, il restait à Silenrieux une poignée d'hommes.

Trois uhlans apparurent mardi 25 août à 5 h 30. Un soldat belge se trouvait encore au village et les regarda passer sans tirer.

A 7 h. 15, il vint une trentaine de uhlans, que suivit de près le gros de la troupe, venant à la fois de Philippeville et de Walcourt. Ils ne rencontrèrent pas la moindre résistance et pillèrent tout à leur aise les habitations; ils mirent le feu à la maison de Jules Lambotte, qui parvint à l'éteindre.

Le défilé des troupes se poursuivit dans la journée, la nuit suivante et le mercredi. Le 25, vingt personnes qui avaient fui rentrèrent.

Le 26 août à 17 h. 30, une colonne du train arriva de Walcourt. Ainsi que l'a rapporté Amour Masset, témoin de la scène, l'officier qui marchait en tête, arrivé à 30 mètres de l'intersection des routes de Philippeville et de Walcourt, tira à terre un coup de revolver. « On a tiré sur nous ! » crièrent aussitôt les soldats; ils se livrèrent à une fusillade générale, poursuivant de balles plusieurs civils qu'ils aperçurent et, descendant de cheval, ils mirent le feu aux maisons (1). Le premier immeuble incendié fut celui du commissaire-voyer, M. Martiny; puis ce furent les maisons de Nestor Masset, de M. Piret, etc. Trente et un bâtiments, dont 26 maisons, furent successivement détruits. D'autres eussent subi le même sort et le centre tout entier eût péri si la pluie qui tombait n'avait contrarié l'action du feu et si les habitants n'avaient adouci la fureur des incendiaires en leur offrant des rafraîchissements. Le calme ne revint que vers 23 heures.

Le 26 août se trouvait aussi à Silenrieux la 2e colonne sanitaire du Xe corps.

(1) Les incendiaires de Silenrieux nous sont connus par le *Livre Blanc* allemand (Anlage 39 et 40, p. 55). L'oberleutnant Stiemcke, commandant la 7e colonne de transports, et l'oberleutnant Schumann, commandant la 4e colonne du Xe corps, venant de Fleurus, affirment que « les civils ont tiré du clocher, dans lequel ils avaient pratiqué des ouvertures; l'attaque devait être préparée et le clergé local ne devait pas y être étranger. »

Les habitants de Silenrieux opposent à cela qu'il restait au village quelques hommes seulement, dont aucun n'était ni à l'église, ni au clocher; le curé lui-même n'était pas chez lui, mais dans une section de la paroisse située sur les hauteurs. Etrange attaque aussi, qui n'a amené ni tué, ni même blessé !

L'armée a fait grand état des faits de Silenrieux; ils figurent sous le n° 20 sur la liste des faits criminels que la Wilhelmstrasse a signalés à ses diplomates étrangers (*Direction du Contentieux et de la Justice militaire*, à Paris, dossier 762); également au *Rapport sur les actes d'hostilité commis par les prêtres et les religieux contre les troupes allemandes*, dont l'abbé Vanderbergh, de Vienne, put prendre copie, sous l'occupation, au Gouvernement général de Bruxelles.

II. — *L'avance du corps de la Garde.*

Dans le chapitre précédent, nous avons vu les ravages causés par le X^e^ corps allemand dans la partie nord-ouest de la province de Namur, après qu'il eut été aux prises avec le 3^e^ corps français sur la Sambre, entre Charleroi et Tamines.

Abordons maintenant la région située entre Tamines et la position fortifiée de Namur, dans laquelle la Garde allemande (1) se rencontra avec le 10^e^ corps et, le 23 août après-midi, avec le 1^er^ corps français.

Nous avons consacré un volume entier (le tome III) aux combats qui se livrèrent les 21, 22 et 23 août sur ce front de bataille : ils amenèrent la Garde, le 23 août au soir, à la route de Rouillon à Fraire. (Voir fig. 130.) Les rapports qui vont suivre compléteront le récit de ces combats en relatant les faits survenus à Furnaux, Biesmerée et Stave, villages qu'occupaient, le 23 août, les troupes françaises.

Le présent chapitre est principalement consacré à la retraite du 10^e^ corps français et à l'avance de la Garde jusqu'à sa sortie de la province de Namur. Voici d'abord quelques données militaires sur le repli des troupes françaises dans cette région.

Ordonnée le 23 au soir (2), la retraite s'opéra le 24 août de bon matin. A ce moment, le front entre Oret et la Meuse était tenu par le 10^e^ corps, — comprenant les 19^e^, 20^e^ et 37^e^ divisions — et par le 1^er^ corps — comprenant la 51^e^ division de réserve, la 8^e^ brigade, la 1^re^ et la 2^e^ division.

Le 1^er^ corps, en partie de la région de Sart-Saint-Laurent et Lesves, en partie de la région d'Anthée-Onhaye où il avait repoussé, au soir du 23 août, la menaçante avance du XIX^e^ corps saxon, se retira le 24 août sur Surice et Fagnolles, où nous le rencontrerons plus tard, arrêtant pas à pas l'ennemi qui le suit de près.

Quant au 10^e^ corps, qui tenait, le 23 au soir, la ligne Graux-Mettet-Wagnée (3), au nord de la route de Bioul à Fraire, il ne disposait pour la retraite que de la route de Philippeville, qu'il ne pouvait atteindre qu'en défilant longuement en flèche, sous le feu de l'ennemi.

Tous ces éléments se décrochèrent pourtant sans combat, à l'exception des 2^e^ et 47^e^ régiments d'infanterie (20^e^ division) et de la 74^e^ brigade (37^e^ division), qui avaient reçu la mission de protéger la retraite et furent aux prises avec l'ennemi.

(1) Sur ce corps allemand, V. Hanotaux, *Histoire illustrée de la grande guerre de 1914*, VIII, p. 60.

(2) Voir le texte de l'ordre d'armée dans Lanrezac, o. c., p. 184. A consulter aussi Hanotaux, o. c., VI, p. 22 à 30 ; VIII, p. 72 et 76.

(3) V. Lanrezac, o. c., p. 180.

La 19e division s'écoula la première (1). A peine avait-elle achevé de s'écouler au carrefour de Stave, que les obus allemands atteignaient les positions voisines de la 37e division.

La 20e division avait déjà commencé à se replier par la route directe d'Oret à Florennes, quand les 2e et 47e d'infanterie, qui constituent la 40e brigade, furent fortement pressés à l'arrière et obligés de se retirer à travers bois, à l'est de Corroy, sur la ferme des Pavillons où, jusqu'à 11 heures, l'encombrement fut extrême.

Dès 4 heures du matin, les avant-postes de la 37e division, qui devaient empêcher l'ennemi de déboucher d'Oret et de menacer toute la retraite, étaient aux prises avec l'ennemi. La canonnade avait repris sur toute la ligne et de violents corps à corps s'engageaient dans les bois voisins d'Oret et aux abords des hauteurs défendues par le 3e zouaves et le 3e tirailleurs. La 74e brigade (37e division) subit, en se dégageant, des pertes sensibles. Elle retraita à partir de 7 heures par échelons successifs, prise d'enfilade par l'artillerie ennemie. Le colonel Taupin, commandant la brigade, fut mortellement blessé à 8 heures. Elle dut abandonner une partie du matériel, mais put s'écouler vers Florennes, sans que l'ennemi osât poursuivre. La 37e division passa la dernière à Florennes et se reforma à la bifurcation des routes de Philippeville à Rosée et Florennes.

Quand les troupes de la Garde se rendirent compte que les Français abandonnaient partout le combat, elles allèrent de l'avant, suivant pas à pas l'armée en retraite. On constate que, immédiatement, elles obliquèrent vers le sud-ouest, vraisemblablement pour laisser le champ libre, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, au XIe corps — qui ne fut retiré que le 26 août (2) —, ainsi qu'aux XIIe de réserve et XIXe corps saxons.

La Garde, qui avait occupé le 23 au soir Graux et Denée, traversa le lendemain, de bon matin, la route de Rouillon à Fraire, pénétra à Furnaux (rapport n° 532) à 6 heures et à Biesmerée (n° 533) à 9 heures. Contenue quelque temps au nord de Stave par deux compagnies du 3e zouaves, qui avaient reçu la mission de protéger le repli des divisions françaises, la Garde envahit Stave (n° 534), Florennes (n° 535), Morialmé et Saint-Aubin (n° 536) entre 10 et 11 heures ; là, l'attendait de nouveau l'artillerie française, qui ne lui permit pas d'aller plus avant.

En tête des rapports que nous allons publier, viennent deux travaux relatifs à Sart-Saint-Laurent et à Lesves, villages qui se trouvèrent le 23 août dans le champ du combat de la Sambre.

(1) Le Dr G. Veaux, *En suivant nos soldats de l'ouest*, p. 69-71, a consacré des pages intéressantes à la retraite du 41e d'infanterie, 19e division, qui se fit dès le soir du 23 par Anthée, Florennes et Mariembourg.

(2) L'ordre de le diriger vers la Russie fut communiqué à 3 heures du matin. Baumgarten Crusius, o. c., p. 45. — On trouvera mentionné le passage de troupes de ce corps à Biesmerée, à Furnaux, à Stave et jusqu'à Saint-Aubin.

§ 1. — *Sart-Saint-Laurent.*

Pendant que les éclaireurs allemands mettaient le feu à la ville de Fosses, le 23 août vers 8 heures du matin et attaquaient le 10e corps massé entre Scry et Saint-Gérard, le général Franchet d'Esperey déployait le 1er corps — qui avait quitté la Meuse pendant la nuit — perpendiculairement au 10e, la gauche à Saint-Gérard, la droite à Sart-Saint-Laurent.

Vers 11 heures, il déclancha contre l'ennemi, qu'il prenait de flanc, un feu d'artillerie préparatoire à l'attaque; et il allait lancer énergiquement son corps d'armée contre la Garde, quand il apprit que le XIXe corps saxon avait passé le fleuve en face d'Onhaye, menaçant son propre corps d'armée à l'arrière. Forcé de renoncer à l'offensive, il retira aussitôt du front la division Deligny, qu'il porta à Anthée, et la 8e brigade (général Mangin), qu'il dirigea sur Onhaye, où elle rejeta les Saxons sur la Meuse.

La Garde occupa Sart-Saint-Laurent dès 16 heures (1).

N° 530. Le 22 août, *Sart-Saint-Laurent* fut occupé par l'infanterie française. La nuit suivante fut très agitée. A la soirée du 22 et le lendemain aux premières heures du jour, presque toute la population s'enfuit vers Bois-de-Villers. Une première messe fut dite à 4 h. 30, à laquelle assistèrent quelques personnes seulement. Une seconde messe fut dite à 9 h. 30 et il n'y avait pour ainsi dire au village que des soldats français.

Bientôt ceux-ci se retirèrent vers Lesves, et alors commença, vers 11 heures, un combat d'artillerie assez violent. Les canons français étaient postés au sud du village. Le feu de l'ennemi, venant de la direction de Ham-sur-Sambre et Taravisée atteignit l'église, ouvrant une vaste brèche dans le mur ouest, ébranlant le clocher, endommageant les toitures, l'orgue et le mobilier. Des obus communiquèrent l'incendie, à 14 heures, aux trois fermes Jacquemart, Defrenne et Boulanger, sises « au Bijard », ainsi qu'à la grange de Camille Mathieu, dans le village même.

Après le combat, on retrouva « au Cheslon » les cadavres de deux Allemands et du français Louis Taffin, sapeur au 3e génie, d'Arras; à « Folle-pensée » — où ils furent mis en terre par des habitants de Saint-Gérard — les cadavres de treize Allemands du 2e régiment de la Garde à pied (2), et du sergent français Dubois.

A 16 heures, commença l'invasion. Les premières troupes, venant de Ham-sur-Sambre, défilèrent pendant 3 heures dans la direction de Saint-Gérard; elles furent suivies, le lendemain, des ambulances, qui stationnaient à Deminche.

(1) Cf. Hanotaux, VI, p. 22; *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, Engerand, o. c., p. 537; Lanrezac, o. c., pp. 172, 174, 175; *La grande guerre écrite et illustrée*, o. c. p. 78 et 79.

(2) On enterra aussi à « Folle-pensée » 18 chevaux de l'armée allemande.

Le 24 août, la population revint au village et sauva partiellement les maisons du pillage.

Le 25, à 10 heures, de nouvelles troupes, venant de Floreffe, commencèrent à passer, jusque bien avant dans la nuit. Le bourgmestre, M. Dumay, fut requis de les conduire à Wépion. Un coup de feu ayant été tiré — assurément par un soldat — les troupes se livrèrent à des perquisitions, mais il n'y eut pas de représailles. Le garde-champêtre, âgé de 71 ans, fut sur le point d'être mis à mort, parce qu'il s'était montré avec arme et képi : les soldats lui lièrent les mains derrière le dos et le rouèrent de coups.

§ 2. — *Lesves.*

A la suite de la retraite précipitée du 1er corps, dans l'après-midi du 23 août, la route des Six-Bras à Saint-Gérard, qui eût été si nécessaire, pour la retraite, aux troupes belges de la division de Namur, fut abandonnée dès 16 heures à l'ennemi, qui fit son entrée à Lesves.

Le premier geste des soldats de la Garde fut de mettre le feu à cinq maisons et de se protéger derrière un religieux français et un médecin belge, pour pousser une timide pointe en avant dans la direction de Bioul (1). C'est, peut-on dire, grâce à ce manque d'initiative de la Garde que les troupes belges de Namur purent opérer leur retraite.

Le 25 août, commença sur la route de Bois-de-Villers à Saint-Gérard le défilé des troupes du XIe corps et de la Garde qui avaient participé au siège de Namur. Elles se comportèrent avec sauvagerie : le feu fut remis à sept maisons et à deux granges et trois civils trouvèrent la mort (2).

N° 531. Le 23 août, la retraite de l'armée française délogée de la Sambre s'accentua vers Fosses, Saint-Gérard et Lesves. Dès 10 heures, les obus allemands éclataient vers La Levée, entre Bambois, Sart-Saint-Laurent et Lesves ; mais le heurt fut particulièrement violent vers midi, aux environs du « Bois-de-Graux », hameau de Lesves dans la direction de Maison.

« Comme j'avais, raconte M. le curé, conduit à l'ambulance établie au Couvent des Pères du Sacré-Cœur de Bétharram quelques Français blessés, dont un capitaine, une estafette vint tout à coup crier : « Sauve qui peut! Les Allemands « arrivent! » Ce fut une débandade générale. Les blessés valides partirent à pied ;

(1) Le général von Bülow, chef de la IIe armée, écrit que, s'il n'est pas intervenu plus tôt pour barrer la retraite à l'armée belge, c'est qu'il croyait que c'était affaire à l'aile droite de la IIIe armée. *Mon rapport*, o. c., p. 60.

(2) Le rapport consacré à Lesves contient le procès-verbal d'une enquête faite le 27 avril 1915 et complétée par des donnée que fournirent ensuite le R. P. François Carrère, religieux de la Congrégation des Pères du Sacré-Cœur de Bétharram, et l'abbé Jules Petit, curé de la paroisse.

les autres furent hissés dans la voiture d'ambulance qui accompagnait le capitaine et dans les chariots du village qui stationnaient aux environs et le convoi prit la direction de Bioul. »

Le R. P. François Carrère, du couvent du Sacré-Cœur établi à Lesves, a été témoin oculaire de l'arrivée de l'ennemi. Voici ce qu'il raconte : « Il est 16 heures. Une fusillade s'est fait entendre à proximité et quelques balles s'égarent déjà dans le parc du couvent. A ce moment, le médecin me prie de l'accompagner dans sa maison, où il doit prendre une trousse. Parvenus au coin du parc, nous apercevons derrière la haie qui borde le sentier menant aux « Volées », tout près de la chapelle Saint-Roch, un officier étranger. A côté de lui une mitrailleuse. Dissimulé derrière le buisson, il braque ses jumelles sur la route de Saint-Gérard, pour se rendre compte sans doute du nombre des Français postés près de la « chapelle aux Loups ». L'officier, en gris, n'a pas de casque à pointe ; je le prends pour un Anglais — on a annoncé qu'ils sont proches — et je lui demande : « Are you english ? » De la main, il nous fait signe de partir et, faisant demi-tour vers la maison Hemptinne, nous apercevons devant nous, près de la maison Phileas, une colonne allemande, composée de cavaliers, de fantassins et de canons, qui encombre la route. Nous nous disposons à rentrer, mais ils nous ont aperçus. « Halte ! otages ! », crient deux uhlans. Un officier braque son revolver sur nous, injurie, menace et crie : « On a tiré sur nous ! » Au docteur, qui lui a dit qu'il soigne des blessés, il répond : « Silence, cochon ! » Placés en tête de la colonne, nous sommes bousculés et poussés en avant à coups de crosse. On s'arrête devant la maison de l'instituteur : « Dans cette maison, un homme a tiré sur nous, d'une fenêtre ! Si nous le trouvons, vous serez fusillés ! — Mais nous ne pouvons être rendus responsables ! — Silence, cochon de Belge ! » Acculés à la haie qui borde notre verger, face à la maison, nous voyons les soldats briser les vitres à l'aide de leur fusil, visiter l'immeuble et, finalement, y mettre le feu avec une essence contenue dans des bidons et dont ils enduisent portes et fenêtres. Puis, en avant ! Deux autres maisons commencent aussi à brûler derrière nous. Passant devant le chalet et le château, nous nous engageons sur le chemin de Bioul, toujours poussés et insultés. Arrivés au bouquet de tilleuls, les canons et les cavaliers entrent dans un chemin creux, les fantassins se couchent sur le sol ; mais l'officier et deux soldats nous conduisent 200 mètres plus loin, dans les champs qui s'allongent vers la route de Saint-Gérard. Des balles sifflent tout à coup à nos oreilles et j'aperçois une petite compagnie de Français cachés sous les tilleuls de la « chapelle aux Loups ». Alors, on nous sépare. L'officier et un soldat, debout, se placent derrière moi ; un autre soldat derrière le docteur. Les balles sifflent toujours, mais les Français aperçoivent sans doute les civils et cessent bientôt le feu. Puis, entourés de milliers d'Allemands, que nous voyons dévaler des « Vollées » et de Lesves, ils agitent le drapeau blanc et sont faits prisonniers. A présent, notre présence n'est plus utile ; nous sommes licenciés et un officier cycliste nous ramène au village. Il est 18 heures. »

Pendant la fusillade — continue M. le curé — je gagnai Besinne, section de la paroisse, puis je revins à Lesves. La nuit fut fiévreuse, par suite des incendies qui embrasaient partout l'horizon et des fusillades incessantes.

Le 24 août, comme j'achevais la Sainte-Messe, on me prévint que des blessés

gisaient dans les campagnes du Bois-de-Graux et je m'y rendis aussitôt. Le R. P. Carrère s'y trouvait déjà. Nous confessâmes les plus blessés et les fîmes transporter au couvent. De nombreux morts s'échelonnaient le long du chemin.

Escorté de deux paroissiens, je dépassai la ferme « des Vollées » et me dirigeai vers la ferme « d'Hérende ». Comme je me penchais sur un blessé couché dans le fossé, on m'avertit que les Allemands étaient à côté. Je me jetai à terre, mais déjà des balles étaient dirigées vers nous : trois soldats tiraient du coin d'une pâture de la ferme. Comme le blessé me suppliait de le sauver ou de lui procurer un revolver « pour ne pas tomber aux mains des Allemands », je regagnai le village, en longeant le fossé et je revins avec une charrette à bras. Nous parvînmes péniblement à hisser le malheureux sur le véhicule, tandis que, à plusieurs reprises encore, les trois soldats déchargeaient leurs armes dans notre direction. Sans doute voulaient-ils nous effrayer.

Dans l'après-midi, escorté de Vital Hennaux, un enfant de 14 ans, le seul qui ait consenti à m'accompagner — le bruit s'était répandu qu'on tirait sur l'ambulance — je me rendis de nouveau sur le champ de bataille. Nous agrandîmes en profondeur des tranchées qu'avaient préparées les Français et nous traînâmes 16 cadavres jusqu'à cette tombe d'occasion.

Le 25 août, il ne fut pas possible de continuer les inhumations: le défilé des troupes ayant fait le siège de Namur se poursuivit sur la route de Bois-de-Villers à Saint-Gérard, depuis 8 heures du matin jusqu'au 26 août à midi. Ce fut la journée de grande épreuve pour la population. Les soldats se ruaient dans les maisons, l'arme au poing, menaçant, insultant, pillant...

Donat Dewez et son enfant, âgée de 7 ans, furent rencontrés près de leur demeure et obligés à marcher avec les troupes, vers Bois-de-Villers. Passant près d'un verger, le père s'offrit à cueillir quelques fruits pour la troupe et un fantassin lui dit : « Partez vite! » Ils réussirent à gagner une maison voisine, d'où ils virent quelques instants plus tard flamber leur logis, ainsi que l'habitation adjacente appartenant à Marie Beaupère.

Vers le même moment, les soldats avaient aussi mis la torche à la maison du cantonnier, Auguste Piot.

Près de l'arrêt du vicinal « des Auges », Jules Hadelin CRASSET, âgé de 35 ans, cueillait des fruits avec Constant POCHET, âgé de 17 ans, dans l'intention de les offrir aux soldats. Tout à coup ceux-ci se mirent à tirer : Jules Crasset tomba pour ne plus se relever. Constant Pochet était gravement atteint ; il fut dépouillé de sa montre et d'une somme de 400 francs ; il mourut des suites de ses blessures en décembre suivant.

Des incendies dévorèrent aussi, non loin de la place Verte, les maisons d'Arthur Lambotte, Julien Tonon et Phileas Pochet, ainsi qu'une remise située de l'autre côté du chemin. Le prétexte fut « qu'on y avait constaté la présence de soldats belges et français ». En réalité, quelques retranchements avaient été creusés le 23 dans le jardin Lambotte.

Victor DEMEUSE, âgé de 45 ans, fut tué d'une balle au moment où il essayait de sauver quelques meubles chez Phileas Pochet. L'ayant appris dans l'après-midi, après que j'eus enterré le soldat français Marcel Warocqué, je me fis accompagner

de quatre hommes et j'allai charger Victor Demeuse sur une civière. Les soldats que nous rencontrâmes sur le grand'route étaient surexcités; ils m'accueillirent par une bordée de cris et d'insultes, telles que « schweinpfarrer ».

On me demanda ensuite de me rendre « aux Bruyères », où je trouvai presque mourante VALENTINE LEFEBVRE (fig. 7), âgée de 17 ans. Vers 10 heures du matin, une escarmouche s'était produite dans les environs entre Belges et Allemands. Quand elle fut achevée, les Allemands fouillèrent les maisons, pour capturer les soldats belges qui s'y tenaient cachés. Chez Lefebvre, un crépitement se fit entendre et Valentine cria qu'elle était atteinte. Un soldat, passant à vingt mètres de distance, avait pris plaisir à tirer sur la porte fermée, et la balle, traversant le bois, avait blessé l'enfant au bas-ventre. Elle mourut à la soirée.

Sortant de là, je passai chez Louis Stavaux où étaient soignés depuis le matin une quinzaine de soldats belges blessés. Ceux-ci me racontèrent qu'après avoir passé la nuit précédente dans les bois, ils avaient rencontré un jeune lieutenant belge qui les avait exhortés à le suivre, disant qu'il les sauverait. Quand ils débouchèrent, le 25, dans les campagnes de Lesves, entre la « Guinguette » et la « Levée », un officier allemand les invita à se rendre. Le lieutenant se retourna vers ses hommes et cria : « Feu! » Au même instant, les fantassins allemands ripostèrent et les nôtres tombèrent au nombre de sept tués et quinze blessés, tandis que le lieutenant disparaissait dans le bois avec ses compagnons restés indemnes.

§ 3. — *Furnaux, Biesmerée et Stave.*

Il s'est livré le 23 août, à la lisière nord de ces trois localités, un combat d'artillerie en liaison avec les engagements d'Oret, de Wagnée et de Mettet, que nous avons relatés dans la III[e] partie (1), et qui eurent pour effet de contenir l'ennemi jusqu'au lendemain à quelque distance de la route de Rouillon à Fraire.

Le combat reprit à cet endroit le 24 août de bon matin, au moment où se décrochaient les troupes françaises. Admirable fut notamment la résistance du 3[e] zouaves : des éléments des 17[e] et 19[e] compagnies résistèrent à la corne nord-est du bois entre les Croisettes et Wagnée, en travers du chemin de terre descendant sur Wagnée, jusqu'à ce qu'ils fussent faits prisonniers par l'ennemi, qui débordait la position à droite et à gauche (2).

La Garde, qui avait occupé Oret et Mettet le 24 août de bon matin, traversa la route de Rouillon à Fraire et entra à Furnaux à 6 heures, à Biesmerée à 9 heures et à Stave à 11 heures. Elle se conduisit dans ces villages avec brutalité, mais sans commettre de crimes.

(1) P. 194 et ss.

(2) Voir aussi tome III, p. 190 et 196.

C'est au lendemain que remonte la malheureuse destruction du village de Stave par les troupes du XI[e] corps, qui avaient participé au siège de Namur. Soixante-quatorze maisons y furent incendiées, en l'absence des habitants et en dehors de tout combat, sous l'œil complaisant d'un général et de l'Etat-Major établis au château, alors que d'autres troupes occupaient le village depuis un jour. Le capitaine von Heinelling, de la 83[e] brigade d'infanterie, XI[e] corps, a révélé le vrai motif de ce désastre : « des soldats français ont tiré à Stave (1) » ; mais il fait erreur en alléguant que l'incendie est l'œuvre du combat : le canon a mis le feu à deux maisons seulement; le restant a été incendié à la main et sans le moindre motif plausible.

N° 532. A *Furnaux* (2) le 31 août, l'artillerie française postée sur les hauteurs confinant à Biesmerée et à « la Plate Pierre », tira dans la direction de Devant-les-Bois et de Bossière.

Au soir, les Français se retirèrent dans le bois allant du « Gros Tilleul » au chemin de fer Tamines-Dinant, et, pendant la nuit, ils s'éloignèrent brusquement vers le sud (3).

Des troupes de la Garde entrèrent à Furnaux le 24 août à 6 heures du matin ; elles ne firent que passer et se dirigèrent immédiatement sur Ermeton et Biesmerée. Elles mirent le feu à la maison de Jules Sacré, sur la route de Fraire à Rouillon. Elles se rencontrèrent avec des soldats belges venant de Denée et se retirant sur Ermeton, au bois du « Gros Tilleul » et dans les terrains avoisinant ce bois. Il y eut aussi une escarmouche avec les soldats français (4). Sylvain Cassart, rencontré sur un chemin, fut emmené sans rime ni raison, et déporté en Allemagne, d'où il ne fut libéré que le 4 août 1915.

Il vint d'autres troupes de la Garde vers midi — elles se vantaient d'avoir incendié Saint-Gérard. Elles se montrèrent insolentes, violentes, s'installant en maîtresses dans les maisons, pillant tout ce qui leur tombait sous la main. Ces troupes

(1) Voici la traduction intégrale de ce précieux document, daté du jour même de l'incendie, dont l'original est conservé à Bruxelles aux *Archives de la commission d'enquête*.

83[e] brig. d'inf. Stave, le 25 août 1914.

Le village de Stave a été incendié aujourd'hui par l'artillerie parce que des soldats français ont tiré de ce village. Conjointement, l'avoir de la dame Sophie Reiter a été incendié. Elle est Luxembourgeoise et parle l'allemand. Comme elle est innocente, prière de lui allouer après la guerre le prix de sa propriété détruite.

VON HEINELLING,
Capitaine et adjudant de brigade.

On relève aussi à Stave, au 26 août, un bon du 71[e] d'inf., 76 brig., 38[e] div., XI[e] corps.

(2) Données recueillies par M. l'abbé Noël, curé.

(3) Le D[r] G. VEAUX, dans *En suivant nos soldats de l'ouest*, raconte une attaque, dont fut déjà l'objet le 41[e] (10[e] corps) dans la nuit précédente, p.81.

(4) Les gens du village enterrèrent sur place le 26 août, 13 Allemands et 21 Français, dont Jean Chastre, 1907, Tulle 270; Philibert Darmet, 1901, Toulouse 270; Jacques Roby, 1908, Limoges 2457.

partirent le 25 août à 6 heures du matin, conduites par un groupe de civils (1). qui furent relâchés, les uns à Jamagne vers minuit, les autres à Cerfontaine le 26, à 4 heures du matin.

Le 25 après-midi, un nouveau régiment, plus brutal encore que la Garde, envahit le village, drapeau et musique militaire en tête : c'était le 167e, 44e brigade, 22e division, XIe corps. Le colonel s'établit au presbytère et se fit entourer de huit otages, qui furent enfermés dans une place, étendus sur une couche de paille. Les affaires commençaient à se gâter dans l'après-midi du 26 août, par suite d'excès de boisson, lorsque ces troupes firent volte-face, rappelées dare-dare contre le front russe.

N° 533. Le 23 août, un combat s'engagea entre l'artillerie française installée à la limite nord du territoire de *Biesmerée* (2) et l'artillerie allemande postée aux environs de Fosses. Quelques bombes éclatèrent dans le village, sans y faire de dégats. Une seule maison de la commune, sise à trois kilomètres du centre, sur la route de Florennes-Mettet, fut partiellement détruite.

Lundi 24 août, à 9 heures, les troupes ennemies entrèrent dans le village et y séjournèrent deux jours. On évalue à 10,000 le nombre de soldats qui y passèrent. Ils appartenaient notamment au 62e d'infanterie, 40e brigade, Xe corps.

Comme le bourgmestre, M. Felenne, se portait au devant des ulhans, ceint de l'écharpe tricolore ; « Enlevez cela, hurla un officier, nous n'aimons pas ces couleurs-là ! », puis il lui arracha l'écharpe d'un geste brusque et se la mit en bandoulière. Emmenés une première fois dans les campagnes, avec Jules Ranwez et Etienne Collart, puis libérés, le bourgmestre et ses compagnons furent bientôt repris. joints à un convoi de prisonniers belges et français et conduits à Mettet, où ils furent internés à l'église. Après 48 heures de jeûne et de tortures morales — on ne cessait de leur dire : « demain, civilistes, demain matin tous fusillés ! » — ils furent dirigés sur Fosses, puis Gembloux, en endurant toutes sortes de brutalités. Après un séjour de trois jours et trois nuits dans une pâture, un train de bestiaux les mena à Soltau, d'où le bourgmestre revint après trois mois.

Le 26 août, au soir, l'armée cantonnée à Biesmerée partit pour Stave et Florennes, et se fit précéder d'un groupe de civils, qui furent libérés à Stave.

Tout le village fut pillé. Rien n'échappa à la rapacité de la soldatesque : maisons, magasins et caves furent partout mis à sac.

Des troupes du 94e (XIe corps) sont aussi passées à Biesmerée (3).

N° 534. C'est en partie à la lisière nord du territoire de *Stave* (4) qu'eut lieu le dernier effort des Français pour arrêter l'avance de l'ennemi qui avait passé la

(1) C'étaient M. le chanoine Demanet, professeur à l'Université de Louvain, M. Noël, curé à Furnaux, MM. Maurice Polomé, Joseph Demanet, Félix et Jules Dinsart et deux étrangers.

(2) Rapport rédigé d'après les notes fournies par le bourgmestre, M. Felenne, et le curé, M. Pirlot.

(3) Les *Archives de la Commission d'enquête*, à Bruxelles, possèdent un écrit émanant de ce régiment, qui est intitulé : Inf. Rgt. Groszherzog von Sachsen N° 94.

(4) Enquête faite sur place par les auteurs, en juin 1915 ; le récit émane de M. l'abbé Paquet, curé de Stave.

Sambre; leur artillerie était postée derrière les peupliers qui bordent la vieille route Biesmerée-Oret, tout près du chemin de fer.

Quant aux Allemands, ils tiraient de Biesmes et de Mettet.

Les Français durent battre en retraite, menacés eux-mêmes par les troupes qui avaient passé la Meuse (1).

Le 24 août, les arrière-gardes françaises traversèrent le village vers 8 heures. Elles se trouvaient déjà bien loin dans la direction de Philippeville quand parurent les troupes de la Garde, vers 11 heures. Elles venaient de Mettet et d'Oret. Le curé se trouvait pour les recevoir à l'entrée du village, avec l'instituteur. Il ne restait avec eux que quelques vieillards, incapables de fuir. Un groupe de soldats se mit à défoncer les portes des maisons et à les fouiller. D'autres se répandirent à travers les jardins et les prés, à la recherche de soldats français. Cependant le gros des troupes se forma en colonne et s'avança dans la localité avec, en tête, le curé et un étranger réfugié au village. On arriva sans encombre dans la cour du château, où quelques soldats français épuisés de fatigue et endormis furent surpris dans une remise et faits prisonniers. La porte du château fut enfoncée et l'Etat-Major, comprenant plusieurs généraux et officiers supérieurs de la Garde, s'y installa. Vers 11 h. 30, on prétendit que des coups de feu avaient été tirés sur les troupes et M. l'abbé Paquet fut fait otage au presbytère, sous la garde de trois sentinelles, jusqu'au lendemain à 8 heures.

Pendant ce temps, les troupes commençaient le pillage de toutes les maisons.

Mardi 25, à 8 heures, ces troupes s'éloignèrent, probablement vers Florennes.

A 14 h. 30, on entendit tout-à-coup tirer le canon : de nouveaux régiments, venant cette fois de Biesmerée, lançaient des obus sur un coin de la localité, avant d'y pénétrer. Plusieurs maisons furent endommagées et deux furent incendiées par ces projectiles. Les soldats pénétrèrent ensuite dans les rues en tiraillant sauvagement dans tous les sens, bien qu'il n'y eût là ni civils, ni soldats; bien plus, ils lançaient dans les maisons des cartouches incendiaires et y mettaient le feu. Ce jour-là brûlèrent les maisons situées de la gare à la ferme de M^me^ de Blockausen, près de l'église. Le curé fut, de nouveau, arrêté et les quelques habitants qui étaient restés ou étaient rentrés furent rassemblés près de l'église. Le chef de la troupe, à cheval, criait : « On a tiré sur nous, on va incendier le village ! » La conduite d'eau était à sec : les civils en étaient rendus responsables et il fallait donner de l'eau sous peine de mort. On finit par en découvrir un peu et, après des allées et venues, les habitants furent poussés dans la cour des écoles, où ils restèrent jusqu'au lendemain matin, sous la garde d'une troupe menaçante, à la lueur sinistre des incendies qui s'allumaient de toutes parts.

Mercredi, 26, le curé fut de nouveau otage, avec le bourgmestre, dans la maison où s'était installé un général; ils y restèrent jusqu'au départ, vers Corennes et Rosée, des troupes incendiaires, dans la nuit de mercredi à jeudi. Pendant toute la journée du 26, des incendies avaient encore été allumés de divers côtés et le pillage s'était continué.

(1) Ils laissaient sur le terrain quatre ou cinq morts, dont le capitaine Contraine, qui furent inhumés sur place. Trois blessés furent soignés au presbytère; vingt-cinq, dans la grange de M^me^ Lucie Cognaux; ils appartenaient au 8^e^ d'artillerie.

Jeudi, 27, on put mesurer toute l'étendue du désastre : 74 maisons ne formaient plus qu'un amas de décombres. Le centre était détruit, ainsi que les maisons qui longent le chemin de la gare à Florennes par Cornelle. La ruine eût été plus considérable sans les efforts qui furent déployés pour éteindre les feux allumés ou pour décider les soldats à respecter certains immeubles ou pour amener les chefs à faire cesser cette inutile dévastation.

A Stave, furent tués François KAYSER, 43 ans, de Spontin (Tome IV, p. 117), qui fut inhumé au cimetière paroissial, et Léon FAUCILLE, 82 ans, de Stave, atteint d'une balle dans la fusillade, en allant à la recherche de son bétail.

Des bons furent délivrés le 26 août par le capitaine Hölhil, de la 7e comp. du 71e, 38e division, XIe corps.

§ 4. — *Florennes.*

Deux uhlans furent tués par un artilleur français le 24 août, à 10 heures, en pleine ville de Florennes, à la jonction des routes de Philippeville et de Rosée : ce fait fut et resta pour la ville, pendant de longues semaines, une grave et perpétuelle menace. Soldats, officiers et généraux ne cessaient de redire « qu'on avait fait périr cinq uhlans et qu'on soignait mal les blessés allemands ». Ces propos, qui avaient déjà provoqué le bombardement de la ville avant l'arrivée du gros des troupes, déchaînèrent chez les soldats une surexcitation qui grandit de jour en jour. Pour s'en faire une idée exacte, il faut lire les incidents renseignés dans le rapport n° 535 et notamment les brutalités inouïes infligées à un religieux jésuite.

Le 28, la ville fut sur le point d'être saccagée à propos d'un dépôt d'armes : c'étaient les flingots de la marche militaire de la Saint-Pierre, qui avaient fait peur à l'occupant!

Les jours de terreur durèrent jusqu'à la mi-septembre.

Dans le travail que nous faisons suivre, sont condensées les données fournies par MM. le docteur Paul Rolin, Gustave Allard, juge de paix, le R. P. Lafra, du couvent des Jésuites, et principalement par M. H. Pector, agent-voyer, et M. l'abbé Sevrin, curé-doyen de la ville. Les auteurs y ont ajouté les renseignements qu'ils ont recueillis au cours d'enquêtes personnelles faites notamment le 10 septembre 1914 et le 19 juin 1915.

Nous joignons un court rapport sur Saint-Aubin, la dernière localité que l'ennemi envahit dans la journée du 24 août. Un civil y fut tué (rapport n° 536).

N° 535. Le 24 août, à 10 heures, une patrouille du 17e hussards, commandée par le sous-officier Hermann Cuina, s'avança jusqu'à la Place Verte. En face du café Génicot, elle fut attaquée par un artilleur français posté derrière une cabine électrique, à côté de la gendarmerie. Deux hussards furent tués (1), avec leurs chevaux; le sous-officier eut deux os fracturés à l'avant-bras. Le soldat français s'approcha des victimes, leur enleva quelques objets — de quoi faire un trophée, — enfourcha un cheval désarçonné et partit dans la direction de Philippeville.

Porté aussitôt chez le docteur Rolin, le hussard blessé ne tarda pas d'exhorter celui-ci à arborer la Croix-Rouge et à mander un officier de l'armée, dès l'arrivée des troupes en ville : le salut de Florennes pouvait en dépendre. Posté à une lucarne de grenier, M. Rolin vit les Allemands arriver Place Verte et, escorté d'un frère des Ecoles chrétiennes, Allemand d'origine, il se porta au-devant d'un officier à cheval, le priant de se rendre chez lui. Ce dernier accepta. Le blessé narra à son chef l'escarmouche, affirmant qu'il avait été blessé et ses camarades tués par des culottes rouges. L'officier — un général, au dire du blessé — dit en français à M. Rolin : « Vous avez de la chance! Vous alliez voir un beau feu! » Le blessé fut, quelques jours après, transporté au lazaret n° IV du corps de la Garde, établi chez les Pères Jésuites.

Peu de temps après la scène qui vient d'être racontée, les Allemands lancèrent sur la ville, de Somtet (Mettet), une cinquantaine d'obus. Trois projectiles endommagèrent sérieusement la tour de l'église et le jubé de la chapelle de la Congrégation; trois maisons voisines de la gare de l'Est — elle-même fortement ébréchée, ainsi que la maison Collart — furent détruites; il y eut aussi quelques dégâts en pleine agglomération.

A 14 h. 30, le 17e hussards fit son entrée en ville et captura, près de la gare de l'Est, quelques soldats belges de la retraite de Namur. D'autres régiments suivirent (2).

(1) Le caporal Willem Bode et le sergent-trompette August Pape, du 1er escadron du 17e hussards. Ils furent inhumés dans le parc des Pères Jésuites et transférés, en juin 1918, au cimetière militaire.

Quatre autres soldats sont tombés à Florennes, dont deux Allemands, un Français et un Belge; de plus, 38 blessés sont décédés à l'ambulance des Pères Jésuites, un chez M. le docteur Rolin, un à l'école communale des filles. Nous connaissons les noms des suivants : Maurice Baudin, 10e d'art.; Gustave Binet, 136e d'inf.; Victor Boullis, 2e d'inf.; René Cappocq, 8e d'inf.; Jean Chicot, 2e zouaves; Emile Debrieu, 3e zouaves; sergent H. De Kersaintgilly, 70e d'inf.; Mariville Desainte, 110e d'inf.; Julien Dodier, 70e d'inf.; Marcel Favier, 3e zouaves; Gasni, 3e zouaves; François Gillet, 40e d'inf., tous décédés à l'ambulance; Pierre Gyomarck, de Quimper; Joseph Hardy, 2e d'inf.; Albert Jacquart, 33e d'inf., de Lille; Pierre Janvrin, du génie, de Plouvay; Emile Lebernicheur, de Rennes; René Legalle, de Quimper; Pierre Legallet, de Lorient; Albert Lefranc, 25e d'inf., de Grandville; Maurice Libert, 39e d'inf., de Seine; sergent René Micouin, 136e d'inf., de Granville; Nabi Mohamed, 6e tir. alg.; Pierre Moisan, 241e d'inf., de Saint-Lô; Jean Paris, 6e génie, de Saint-Malo; Sassy, tir. alg.; Georges Thery, 273e d'inf., de Hénin-Liétard; Auguste Travert, de Cherbourg.

(2) Les troupes qui sont passées à Florennes appartenaient aux unités suivantes : Leib Garde Husaren; Garde Ulanen rég. 1 et 5; 1er, 2e, 3e et 4e rég. de la Garde à pied; 1er, 2e, 3e et 4e rég. des Grenadiers de la Garde; 143e rég. d'art. de camp. de la Garde; bat. de pionniers de la Garde; 100e, 101e, 102e et 103e rég. de réserve; 12e bat. de chasseurs de réserve; 23e rég. d'art. de camp. de réserve; rég. des hussards de réserve de Saxe, etc. Ces renseignements, et d'autres précieux détails, nous ont été communiqués par M. Pector, à Florennes.

Presque tous les habitants avaient fui : il restait le bourgmestre et les conseillers communaux, M. Gustave Allard, juge de paix, M. Benedix, commissaire-voyer, les Pères Jésuites du Collège, les Frères des Ecoles chrétiennes, les religieuses de l'enseignement et de la charité, et un petit nombre de particuliers.

Après s'être présenté chez le juge de paix, M. Allard, le général se fixa dans une maison voisine. Comme M. Allard lui demandait ce qui avait amené le bombardement, il répondit : « Ici comme ailleurs, les civils ont tiré sur nos soldats. » A priori et sans examen, il accusait les civils; mais il dut reconnaître son erreur lorsqu'il eut interrogé le blessé.

Dès l'entrée des troupes, le doyen de la ville demanda à parler à un officier sachant le français et lui rappela la promesse de l'Empereur d'épargner la population civile. L'officier se déclara prêt à respecter cet engagement.

Le doyen alla ensuite visiter, vers 15 heures, les malades qu'on n'avait pu transporter et constata de visu que les troupes pillaient les maisons abandonnées. En rentrant, il conseilla aux religieuses et à quelques familles réfugiées chez M. Dupierreux de réoccuper leurs maisons, pour les sauver du pillage. Le soir, des soldats surexcités par la boisson, saccagèrent les portes et les fenêtres de plusieurs habitations.

Le 25 août à 8 h. 15, le commandant de place pénétra de force au presbytère, criant à tue-tête qu'il allait faire fusiller le doyen, parce que l'on avait sonné la cloche pour la messe. Cet homme brutal écumait; il partit en hurlant. M. le doyen envoya le clerc pour arrêter l'horloge, mais il avait été devancé par des soldats, qui avaient déjà coupé les cordes des cloches.

Vers 9 heures, des médecins de la Garde impériale prirent possession du Collège des Jésuites « au nom de Guillaume II ». La visite était à peine terminée qu'une troupe en armes envahit la cour et l'officier qui la commandait somma le R. P. Jean Lafra, ministre de l'établissement, de l'accompagner pour la recherche des armes dans le couvent. Le P. Recteur se joignit bientôt à eux. Comme on n'avait pas eu le temps de se munir de toutes les clefs, l'officier fit défoncer quelques portes, puis il arrêta le Recteur, « à cause de sa lenteur et de sa négligence dans la perquisition ». En vain, le P. ministre invoqua-t-il sa responsabilité en la matière; « Vous, lui répliqua l'officier, vous serez fusillé, si on profère à Florennes la moindre menace contre nous! ». Le Recteur fut conduit au local Saint-Jean et, dans l'après-midi, dirigé sur Mettet.

Un scolastique, le P. Weber, obtint un passeport pour porter à son supérieur quelques objets indispensables; en réalité, il songeait à se constituer prisonnier à sa place. Le Recteur fut, en fait, libéré le lendemain, et son subordonné fut conduit à Marche, où il fut retenu jusqu'à la fin de septembre.

Le prince Eitel, en visitant l'ambulance, avait répondu à un religieux « que le cas du Recteur relevait du médecin en chef ». Le doyen tenta une démarche auprès d'un général, qui lui dit : « Ignorez-vous, Monsieur, que dans cette maison on a fait périr cinq uhlans? — Sur mon honneur, on a soigné vos blessés comme les autres. — Jurez tant que vous voulez : il y a accusation! ».

Le P. Lafra faisait de son côté des démarches pour délivrer son supérieur, et s'était fait accompagner d'un médecin et d'un cavalier allemands. Il se rendit à cette

fin chez M. l'échevin Pestiaux, puis chez un boulanger, M. Havenne, chez lequel était en quartier l'officier qui avait procédé à l'arrestation. Chemin faisant, un sous-officier braqua sur lui son browning, en disant : « Vous, je vais vous tuer! — Et pourquoi? — Parce que vous soignez mal nos blessés! — C'est faux, nous les soignons de notre mieux! » Chez M. Havenne, plusieurs sous-officiers prenaient un repas dans la salle à manger; ils vinrent au religieux avec une curiosité, ou plutôt une colère peu dissimulée. La sentinelle fit signe de son fusil qu'il allait être fusillé. A ce moment, déboucha à son tour dans le corridor le sous-officier qui, peu de temps auparavant, l'avait menacé; il s'écria d'un ton élevé et dédaigneux : « Vous, prêtre catholique, la race la plus sale... » A ces mots, la fureur se peignit sur le visage des autres, qui parurent disposés à se jeter sur lui, au point que l'insulteur qui avait déchaîné cette rage sembla craindre les résultats trop violents de ses paroles et interposa lui-même ses larges épaules entre les agresseurs et la victime. Les efforts du médecin pour dégager le P. Lafra furent vains; on lui arracha le brassard de la Croix Rouge et, dans une mêlée rapide, il fut roué de coups et jeté sur le dallage du corridor, puis précipité dans la cave, d'un énergique coup de coude. Il réussit à saisir la frêle rampe de l'escalier, le long de laquelle il se laissa choir, en sorte qu'il tomba moins lourdement sur le sol pavé de la cave. Il put sortir par une porte qui donnait sur la rue, s'engagea dans un porche ouvert, où des uhlans étrillaient leurs chevaux, traversa une haie et s'assit sur le sol en face d'un mur fort élevé; il sentait le besoin de se reposer de ses émotions et se recommandait à la Providence.

« Il pouvait être midi, raconte le P. Lafra. Bientôt j'entendis des voix, mes agresseurs avaient suivi une piste, ils accouraient. J'allai vers eux. Le premier qui arriva, un simple soldat, me saisit par la main; c'est tout ce que je vis et remarquai de net. Je me sentis sur le champ renversé, frappé avec force sur la tête, dans le dos, soulevé, puis rejeté par terre, au milieu de vociférations et d'injures affreuses. Je ne pus me rendre compte du nombre des assaillants, ni des armes dont ils se servaient pour me battre; ils devaient avoir des fusils, des fourreaux de sabre ou de baïonnette, et une fourche.

» Dès le début, j'avais décidé de faire le mort, je ne poussais aucun cri, je ne remuais aucun membre. Rentrant ma tête dans les épaules ou la laissant retomber sur la poitrine, je n'étais plus qu'une masse inerte, un homme assommé.

» Soudain ceux qui me battaient se retirèrent. Je n'étais plus à même de bouger; d'ailleurs je préférais, par prudence, rester immobile...

» Au bout d'un temps que je ne saurais déterminer, mes ennemis revinrent et, cette fois, leurs coups furent abominables. Je ne me souviens pas de tout, car je perdis connaissance; mais j'ai gardé le souvenir de ce qu'ils nomment la schlague! Je me souviens de certains coups, qui devaient m'être portés avec une crosse, dans le dos, et je me disais : « Mon Dieu, quel sera le dernier de ces coups? Quand arrivera la syncope finale qui me transportera près de Vous? » Un moment je crus que mon âme se séparait de mon corps : le sang me monta de la poitrine à la bouche et à la tête; puis, à travers les paupières fermées, j'aperçus comme une aurore douce et brillante. Était-ce la mort?

» Non! Je revins à moi; j'étais sur le dos et mes ennemis me dépouillaient...

» J'entendis aussi parler de baïonnette, de revolver. Ils voulaient peut-être m'achever de cette façon, mais me croyant sans doute mort, ils se contentèrent de me retourner et me donnèrent sur la nuque un tel coup de talon et de crosse que le nez, les joues, la bouche entrèrent dans la cendrée du chemin. J'y aurais rapidement étouffé, si ces hommes ne m'avaient ensuite renversé sur le dos. Je reçus quelques coups de pied encore, puis ils partirent.

» Je faisais toujours le mort et je ne cessais de répéter mentalement la seconde partie de l'*Ave Maria*, demandant la grâce de ne pas mourir loin de nos Pères, dans ce coin isolé... Une heure, je crois, se passa ainsi. Mes forces diminuaient. Les mouches, attirées par le sang, me couvraient la tête et le visage. Qu'allais-je devenir ?

» Soudain, j'entends du bruit, des pas, des voix. Un groupe s'approche de moi. Ce sont des Allemands. L'un d'eux me pousse du pied, un autre se penche et dit en français : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Il met ses bras autour de mon cou et me dresse sur mon séant. Ce mouvement me cause une grande douleur et une syncope de quelques instants. Quand je reviens à moi, je sens qu'on me lave avec de la paille mouillée, un arrosoir tout entier est versé sur ma tête, au risque de me suffoquer. Alors je fais un mouvement involontaire. Celui qui me lave s'arrête et approche de mes lèvres sa gourde remplie de vin.

» Le bon Samaritain — je l'appelais ainsi en ce moment — me dit : « *Dominus vobiscum !* » Je ne répondis pas. « Ami ! reprit-il, vous m'entendez, je suis ami ! » J'ouvris légèrement l'œil droit, assez pour apercevoir la Croix-Rouge sur l'uniforme allemand. Je m'enhardis à le prier, très bas, de me procurer un prêtre. Un soldat partit et ramena bientôt M. le doyen, qui me conféra l'absolution et l'extrême-onction.

» Le charitable infirmier et ses aides firent un brancard à l'aide de rames de haricots, me recouvrirent d'une grande toile rouge aux extrémités lacérées — c'était, me dirent les sœurs, un morceau de drapeau belge — et me transportèrent au Collège.

» Le docteur Rolin et les majors français ne me cachèrent pas leur inquiétude. Mon état leur semblait grave. Les balafres de la tête et de la figure ne faisaient présager rien de dangereux, mais toute la partie supérieure du corps était paralysée ; le dos, grièvement contusionné, ressemblait à du foie noirâtre, et des vomissements incoercibles me secouaient douloureusement. J'allais cependant échapper à la mort, grâce aux soins dévoués des Sœurs de Charité. Je ne devais garder de mon acccident qu'une propension très marquée aux vertiges et un affaiblissement général qui, pourtant, semble disparaître.

» Avant son départ de Florennes, l'infirmier de la veille vint me dire adieu. J'oubliai de lui demander son nom et son adresse. Je sais seulement qu'il est juge de paix dans une ville d'Allemagne. »

Le P. Lafra avait été laissé pour mort, car un Allemand dit chez M. Bertrand : « Nous venons de tuer votre Pasteur. »

Florennes compte quelques victimes. Adolphe LAMBOT, 24 ans, revenant de Vireux le 25 août, a été abattu d'un coup de feu à l'entrée du bois qui relie Soulme à Rosée.

M^me^ Lefert, née Angélique Hubert, revenait de Merlemont avec sa vieille mère, Adolphine DUMONT, veuve J.-B. HUBERT, 86 ans, ainsi que son mari et sa fille. Ils reçurent des coups de feu le 25 août, à 8 heures, près de la gare de Villers-le-Gambon : M^me^ Lefert en resta estropiée ; sa mère, blessée, vécut encore quelques heures.

Hortense Bélisandre, épouse de Lucien Dubois, reçut aussi une balle à la jambe en revenant sur la route de Philippeville à Dinant.

Le 26 août, la situation s'était aggravée. Une sinistre rumeur circulait : la ville serait réduite en cendres si l'on découvrait des armes.

On craignait — à tort, tant la terreur était grande et contagieuse — que l'un ou l'autre civil, rentrant de son exode et trouvant sa maison dévastée, ne fît un mauvais coup. Le juge de paix et le doyen de la ville firent une démarche auprès du général, pour obtenir que la population ne fût pas rendue responsable d'un acte isolé, mais il s'y refusa formellement. L'affiche suivante fut placardée le jour même :

A LA POPULATION DE FLORENNES

Les habitants de Florennes doivent remettre aujourd'hui même leurs armes à l'hôtel de ville. Ceux qui rentrent doivent faire le même dépôt avant de s'installer dans leur maison.

Nous renouvelons la défense que nous avons faite, plusieurs fois, de tirer sur un soldat allemand.

Les habitants du quartier dans lequel on aurait tiré sur un soldat allemand risqueraient d'être passés par les armes.

Florennes, le 26 août 1914.

Le Bourgmestre,
V. Devuyst.

Le 28, nouvelle alerte : les Allemands menaçaient de tout saccager, si on ne leur dénonçait un dépôt d'armes qu'ils prétendaient exister dans la localité. Comme M. le doyen demandait des précisions au commandant, il répondit : « Nous savons que ce dépôt existe, à vous de le dénoncer, c'est la guerre ! » En fin de compte on se demanda s'il n'était pas question des armes de parade servant à la Saint-Pierre. Les vieux fusils et les défroques militaires furent livrées aux Allemands, qui s'apaisèrent.

La ville était encore sous le coup des menaces quand vinrent à Florennes, le 10 septembre, deux délégués de Mgr l'évêque, le vicaire général Debois et le chanoine Schmitz, qu'accompagnait un officier allemand. Les soldats s'enivraient, tiraient toute la nuit, puis accusaient la population. C'est en tenant compte de ce fait qu'il faut lire l'avis placardé le 9 septembre (1) informant que « dans la nuit du 8 au 9 septembre, des actes de mauvais gré avaient été tentés contre l'officier habitant la maison du chef de la gare centrale ». A l'occasion de la visite de ces délégués ecclésiastiques (2), le doyen dit au lieutenant Maurer, qui les accom-

(1) *Souvenirs historiques*, Brian Hill, Bruxelles, p. 16.

(2) Le rapport de ces délégués terminait ainsi : « Nous supplions Votre Grandeur d'intervenir auprès de l'autorité militaire pour ramener la sécurité et la paix dans ce pays si éprouvé... Florennes vit encore, chaque jour, sous la menace de l'incendie et de la fusillade. Il est bien établi que les soldats s'y livrent à des excès dans la boisson. »

pagnait : « Vos hommes ne sont plus des soldats, mais des soulards ! » L'officier demanda à être conduit à l'hôtel de ville, où il harangua les troupes rassemblées. Depuis, elles se montrèrent relativement paisibles.

N° 536. *Saint-Aubin* (1) fut occupé par les Français du 14 au 20 août.

Dans la matinée du 24, les Français résistèrent quelque peu à l'avance ennemie. Leur ligne de combat s'étendait de la gare d'Hemptinne à Chaumont, passant à 1,500 mètres au sud de Saint-Aubin. L'artillerie était postée un peu plus loin. Des officiers prévinrent les quelques habitants qui n'avaient pas fui, que le village serait vraisemblablement anéanti dans le combat. Ils ouvrirent le feu à 9 heures sur Oret, Morialmé, Pavillon et tirèrent une centaine de coups. L'ennemi ne répondit pas. Les soldats Antonin Canin, de Lyon, et Alfred Auberger, de Montluçon (126e zouaves), tombèrent sur le territoire de Saint-Aubin (2) et reposent au cimetière militaire de Florennes.

Vingt-cinq personnes restaient au village quand parurent les premiers Allemands le 24 août, à 10 heures, venant de Florennes. A 17 heures, des masses évaluées à 10.000 hommes traversèrent les campagnes situées au nord, dans la direction de Morialmé et envahirent le village, les pâtures et les bois voisins. Elles y logèrent et partirent ensuite sur Hemptinne, d'où elles se divisèrent entre Philippeville et Jamagne. On nota la présence du 2e régiment d'artillerie de campagne de la Garde (2e division de la Garde), oberst. von der Hardt.

Ces troupes furent remplacées par d'autres, presque en aussi grand nombre, les deux nuits suivantes (3).

Les maisons furent pillées de fond en comble. A l'église, les troncs furent fracturés.

Jules DUPÉROUX (fig. 10), 19 ans, revenait de Philippeville le mardi vers 5 heures du matin, quand il rencontra des soldats qui gagnaient Hemptinne : ils tirèrent sur lui, une balle lui transperça la tête. Ils lui labourèrent ensuite la poitrine et les reins de coups de baïonnette. On le retrouva jeté dans un champ d'avoine, sous quelques gerbes qui le dissimulaient aux yeux des passants.

§ 5. — *Vers la frontière.*

L'ennemi fut-il intimidé, le 24 août, par les quelques pièces d'artillerie française qui tirèrent sur lui d'Hemptinne : toujours est-il qu'il ne dépassa pas ce jour-là Florennes et Saint-Aubin ; ce qui permit l'écoulement sans encombre, non seulement des trois divisions formant le 10e corps, mais aussi des troupes du 3e corps qui combattaient encore en ce moment aux environs de Walcourt.

(1) Voir *Journal d'un officier de cavalerie*, Paris, Berger-Levrault, p. 17.

(2) Le soldat belge Charles Henrard, d'Emines, est aussi tombé à Saint-Aubin.

(3) Une liste de bons de réquisition conservée aux archives de la Commission d'Enquête à Bruxelles signale au 24 et au 26 août plusieurs bataillons des 95e, 76e brigade, 38e division, XIe corps.

Résumons ici les données militaires (1) concernant la retraite du 10e corps, de Florennes à la frontière française.

La 19e division acheva de traverser Florennes le 24 août entre 9 et 10 heures, et poursuivit paisiblement sa route vers Philippeville. De là, sans cantonner, par une pénible marche de nuit, elle gagna Lomprez, Aublain, Couvin et Pesche.

La 20e division traversa Florennes en même temps que la queue de la 19e division et, par Hemptinne, gagna aussi sans incident Soumoy, Daussois, Falemprise, où elle arriva à 14 heures. A 16 heures, la cavalerie allemande ayant été signalée à Silenrieux, l'ordre fut donné précipitamment de se replier sur Cerfontaine. A 18 heures, les troupes, bien qu'exténuées, gagnèrent à travers bois et dans l'obscurité la ville de Chimay.

La 37e division passa la dernière à Florennes : la 73e brigade défila par la lisière est et la voie ferrée, gagnant Philippeville ; la 74e brigade utilisa la grand'route et se dirigea sur Neuville et Villers-deux-Eglises. Sans délai, ces unités continuèrent sur Boussu-en-Fagne et Dailly.

Le 25 au matin, la Garde reprit sa marche en avant, passant successivement à Hemptinne (rapport n° 537), à Chaumont (n° 538), à Jamagne (n° 539) — où fut tué André Chermanne (fig. 12) —, à Villers-deux-Eglises (n° 540) — où deux maisons furent incendiées —, à Soumoy (n° 541), à Senzeilles (n° 542) et à Cerfontaine (n° 543).

De là, la Garde, dépassant la limite de la province de Namur, se dirigea sur Froid-Chapelle, Rance, Chimay et Ohain (voir fig. 130).

N° 537. Six cents zouaves de Baïra (Sahara) logèrent à *Hemptinne* (2) le 21 août et partirent le samedi 22, à 23 heures, dans la direction d'Oret. Ils repassèrent le 24 à 7 heures, disant que, depuis 3 heures du matin, ils étaient couverts de shrapnels et qu'ils se retiraient sur Mariembourg. Des troupes de cavalerie étaient aussi venues le 23, à 23 heures, d'Hanzinne et de Morialmé ; elles passèrent la nuit le long des haies et dans les chemins. Le 24, à 8 heures, un canon prit position entre Saint-Aubin et Hemptinne ; à 9 heures, trois canons ramenés de la région d'Hanzinelle furent installés à côté du premier et, ensemble, ils tirèrent une dizaine de salves contre l'ennemi. Celui-ci ne répondit pas, et l'artillerie se retira aussitôt vers Philippeville.

Les premiers Allemands, des uhlans, parurent le mardi matin, 25 août. Arrivés à la chapelle de Sainte-Brigitte, à 5 h. 30, ils prirent l'une et l'autre bifurcation. L'infanterie suivit à 6 h. 30 ; d'abord deux bataillons, puis à 10 heures, une masse évaluée à 8.000 ou 10.000 hommes, venant de Saint-Gérard, avec ambulances (3).

(1) Elles ont été puisées à la *Section historique de l'État-Major général*, à Paris.

(2) Les renseignements si précis contenus dans ce rapport ont été reçus le 22 octobre 1914, de M. l'abbé Ch. Jos. Bilquin, curé de l'endroit.

(3) Noté sur un bon de réquisition l'indication suivante : 7e compagnie du 1er régiment de la Garde.

Le village offrit, ce jour-là, un spectacle extraordinaire : on y comptait cinq campements importants. A 13 heures, le défilé commença dans la direction de Jamagne, Jamiolle, Villers-deux-Eglises, Senzeilles et Cerfontaine, et se poursuivit tout l'après-midi. Le curé était resté presque seul au village. Ayant remarqué que les officiers criaient et hurlaient, il se mit à faire de même, non sans succès. Les méfaits se bornèrent au pillage et au sac des maisons. Portes et fenêtres furent brisés. C'était plaisant de voir le va-et-vient des soldats, charriant sans relâche les vins hors des caves à l'aide de seaux de cuir.

Le 26, un dernier passage de troupes mit fin à l'invasion.

N° 538. A *Chaumont*, lundi 24 août, de midi à 15 heures, un feu de shrapnels fut ouvert par l'ennemi sur les arrière-gardes belge et française (1). Les Allemands n'entrèrent toutefois au village que le lendemain, à 16 heures, et pillèrent les maisons abandonnées, emportant jusqu'aux linges et literies.

N° 539. Les habitants de *Jamagne* s'enfuirent le 23 août.

Le 24, il ne restait que trois hommes : deux furent faits otages; le troisième, André CHERMANNE, 44 ans, fut tué dans un fossé, sur la route de Philippeville, en voulant se rendre dans le pâturage où paissaient ses chevaux.

Quand les gens revinrent de Géronsart ou de Gonrieux, à travers la forêt de Senzeilles, ils trouvèrent leurs maisons mises à sac : les portes et fenêtres étaient brisées ; les provisions, linges et ustensiles enlevés ; les étables et porcheries vidées; des bouteilles vides jonchaient les chemins, trahissant les orgies auxquelles s'étaient livrés les soldats de l'ambulance et les artilleurs qui avaient occupé le village.

N° 540. Les premiers Français arrivèrent à *Villers-Deux-Églises* le 14 août. Il en vint tous les jours qui suivirent, notamment le 270e, le 20 août. Ces braves Bretons assistaient à toutes les cérémonies religieuses et les officiers prenaient place dans le chœur.

Le départ des habitants commença le 23 août et se poursuivit le 24 ; ce jour-là, quand le village fut envahi par 200 à 300 turcos, harassés et affamés, qui se précipitèrent dans les maisons à la recherche de vivres, il y restait à peine dix personnes. Ces turcos furent dirigés le soir sur Neuville et Mariembourg.

Beaucoup de fugitifs s'étaient arrêtés dans les bois de Senzeilles et revinrent dès le lendemain.

(1) Y trouvèrent la mort cinq soldats belges et deux français, à savoir : Sixte, Louis-Joseph, du 13e de forteresse, de Grand-Leez, atteint à la poitrine dans un champ d'avoine au lieu dit « Saint-Joseph » ; Dassy, Louis, de Honnay; Franz, Jean-Joseph, d'Autelbas, et Gérard, Léon, de Suxy, tous trois du 13e, dont les deux premiers tombèrent à 200 mètres, et le troisième à 30 mètres de la ferme de Prairie; Legat, René, du 13e, de Tilly, blessé à la tête et tombé dans le bois de Reulx, à 180 mètres de la route de Philippeville; Chollier, Jean-Pierre-Victor, du 2e zouaves français, tué d'une balle à la tête, à 8 heures, le long de la route de Philippeville, près du bois des Acaudries; Dihl, Nicolas, artilleur français, tombé au bois de Surprêt. Tous ces soldats furent réinhumés en juin 1918 au cimetière militaire de Saint-Aubin.

La Garde impériale fit son entrée le 25 août, à 8 heures du matin, et le défilé se poursuivit jour et nuit jusqu'au 27. Ces soldats traitèrent les habitants restés au village comme des esclaves, ou plutôt comme des bêtes de somme, et leurs biens comme s'ils eussent été leur propriété. Le bourgmestre, Alexandre Meunier, et le garde-champêtre, Emile Gobeaux, durent les précéder partout, pénétrer au presbytère par une fenêtre de la cuisine dont les soldats avaient brisé les vitres, et à l'église par une porte de remise qu'ils avaient démolie. Ils donnèrent un quart-d'heure au bourgmestre pour livrer 500 kilog. d'avoine et 18 lanternes. Malgré ses 70 ans, il passa la nuit à l'école, avec son compagnon, sur une botte de paille.

Le 26 août à 13 h. 30, les maisons d'Alphonse Bayet-Nicaise et de Joseph Bertrand-Hennaut, sur la route de Jamiolle, furent incendiées, « parce qu'un civil avait tiré ». Or le coup de feu venait d'un Allemand à cheval, ainsi qu'en fut témoin M. Bayet, et avait atteint un monceau de charbon. Repoussés d'abord dans la maison en flammes par les fusils braqués sur eux, M. et M^me^ Bayet réussirent à s'évader, mais durent se mettre à genoux en face du feu, avec un groupe d'autres civils, et furent menacés de la mort. Quatre d'entre eux restèrent tellement sous l'impression de ces brutalités qu'ils ne tardèrent pas d'en mourir.

Une scène identique se passa près de l'église, où un groupe de dix-sept personnes fut sur le point d'être fusillé.

N° 541. Du 15 au 24 août, des unités françaises cantonnèrent à *Soumoy*. Le 24, à 15 heures, les officiers annoncèrent l'installation d'une batterie au sud-est de la localité et conseillèrent aux habitants de s'enfuir. Il ne resta personne et les Français se retirèrent eux-mêmes sans livrer combat.

Le 25 août, quelques centaines d'Allemands firent leur entrée au village et, constatant qu'il ne s'y trouvait pas de Français, ils se dirigèrent sur Senzeilles. Les habitants rentrèrent la plupart après deux ou trois jours d'absence.

N° 542. Un bataillon de zouaves et des Algériens vinrent à *Senzeilles* le 15 août.

Le village était désert lorsque l'ennemi y pénétra le 25 août dans l'avant-midi. Le défilé des troupes dura trois jours et trois nuits. Les soldats enlevèrent au presbytère un riche calice.

Un soldat français et trois officiers allemands furent inhumés an cimetière. Le soldat français Albert Legrand, blessé, fut soigné trois mois à l'ambulance, puis réussit à s'évader.

N° 543. *Cerfontaine* accueillit avec enthousiasme, le 14 août, des éléments du 10^e^ corps et du corps algérien, qui se dirigèrent vers Florennes et Mettet.

Grâce au sang-froid et au dévouement du bourgmestre, M. François, une partie notable des habitants restèrent chez eux, ou même se répartirent entre les maisons inoccupées, ce qui les préserva considérablement du pillage.

L'ennemi parut le 25, à partir de 8 heures.

CHAPITRE II

LA RETRAITE DE BIOUL

Notre intention n'est pas d'entreprendre ici une histoire complète et définitive de l'incident militaire qui a pris le nom de « retraite de Bioul ». Cette tâche restera longtemps difficile, en raison du nombre et de la complexité des événements qui composent cet émouvant épisode. Les matériaux que nous possédons nous paraissent néanmoins assez intéressants pour être publiés : écrits sous l'occupation même ou au lendemain de l'armistice, par des témoins oculaires et choisis, ils font partiellement la lumière sur la retraite mouvementée de la division de Namur.

En lisant ces pages, on ne peut se défendre de l'impression qu'un peu plus de sang-froid et d'organisation aurait probablement sauvé toute l'armée de Namur. C'est seulement le 24 août, à 13 heures, que la Garde fit prisonnières les troupes restées à Bioul et c'est à 14 heures que le passage fut coupé à Sosoye par l'arrivée du XII[e] corps de réserve ennemi. On disposait donc de la matinée entière du 24 août pour faire sortir de l'encerclement les troupes qui encombraient Bioul et les environs.

Peut-être hésitera-t-on, malgré tout, à en faire grief au commandement, si l'on réfléchit que les Allemands se reprochent aussi d'avoir laissé échapper une importante partie de l'armée belge, qu'ils auraient pu si facilement constituer prisonnière; car la Garde, qui se trouvait le 23, à 17 heures, à Saint-Gérard et, à 20 heures, à Denée, n'avait pas grand effort à faire pour rejoindre les troupes saxonnes du

XII[e] corps qui avaient passé la Meuse à Yvoir et à Hun, et barrer la retraite à l'adversaire. Le chef de la II[e] armée s'en est excusé : « il pensait, écrit-il dans ses *Mémoires,* que c'était affaire à la colonne de l'aile droite de la III[e] armée d'intervenir de ce côté (1) ».

Groupons, avant tout, les données d'ordre militaire que nous avons pu recueillir sur la retraite de Bioul et qui serviront comme de cadre aux travaux particuliers que nous ferons suivre.

C'est le 23, à 10 heures (2), que le lieutenant-colonel Grumbach, du 45[e] d'infanterie française, qui commandait le secteur Cognelée-Marchovelette, ordonna le repli du 3[e] bataillon du 148[e], installé aux environs du village de Champion; cette troupe fut aussitôt suivie du 1[er] bataillon du 30[e] belge.

Le général Henrard, qui commandait le IV[e] secteur de la position fortifiée (Marchovelette-Meuse), mis en péril par le repli de ses voisins de l'ouest, donna à son tour l'ordre de la retraite peu de temps après.

A 13 heures, ce fut le tour du III[e] secteur, dont le flanc et l'arrière étaient découverts, par l'irruption de l'ennemi dans le IV[e] secteur; les troupes furent dirigées sur Malonne, par le pont de Bauce.

Dans le I[er] secteur, le général Teyszerski donna le signal à 12 h. 30.

Le général Michel, gouverneur de la position, arriva à 11 h. 30 à la villa de M. le baron Fallon, au *Milieu du Monde*, puis bientôt à Gros-Buisson; il traça d'abord comme itinéraire à ses troupes Lesves-Saint Gérard-Ermeton sur Biert; puis, apprenant le recul des Français à Lesves et Saint-Gérard, il décida de marcher sur Bioul et Sosoye.

Quelle fut cette retraite, nous l'apprendrons par un témoin oculaire. Le général Cadoux (3) décrit ainsi le repli du 3[e] bataillon du 148[e], puis du reste des troupes.

Pendant cette retraite, qui fut plutôt pitoyable, étant donnés l'affolement et le défaut de liaison, chacun s'en va au petit bonheur. Le tir de l'artillerie allemande de petit et de gros calibre ne cesse de faire des ravages dans les rangs des troupes, véritable cohue qui s'enfuit de tous côtés en jetant la panique sur son passage. A 12 h. 30, le 3[e] bataillon, ou plutôt ce qui a pu en être rassemblé à Namur, se porte à la citadelle pour occuper des tranchées introuvables. Pendant la recherche de celles-ci, une grêle d'obus s'abat sur le bois dans lequel les compagnies se sont abritées... A 16 h. 30, sous une avalanche infernale d'obus de tous calibres, une nuée d'automobiles, de caissons, un torrent de soldats belges que rien n'arrête disloquent les unités françaises et les entraînent dans leur fuite éperdue On se cherche, on ne se connaît plus, on ne se trouve plus. C'est la débâcle. Un officier belge qui passe en auto crie aux troupes françaises . « Rassemblement vers Bioul. » Il n'y a pas d'autre ordre. Chacun s'oriente vers le village indiqué, dont le nom passe de bouche en bouche. En cours de route, des essaims se forment, des groupements se constituent. On arrive à Bioul.

Bien qu'une bonne partie de la garnison de Namur eût déjà dépassé Bioul à la soirée, il y régnait cependant à la tombée de la nuit un encombrement indescriptible.

(1) Von Bülow, *Mon Rapport*, etc., o. c., p. 60.

(2) A 11 h. 15, écrit le général Cadoux.

(3) Notice manuscrite dont le général a bien voulu nous donner communication.

Une importante colonne d'ambulance conduite par le major Petit tenta le passage et fut attaquée, sur la droite, à la sortie du village (rapport n° 546) (1). Cette échauffourée, en faisant refluer vers Bioul une partie de la division, eut des conséquences fâcheuses sur la retraite, dont elle retarda l'écoulement de plusieurs heures.

Le lieutenant-général Michel se porta de Sosoye, où il était à 23 heures, à Rosée, où il rencontra, le 24 août, à 1 heure du matin, l'État-Major du 1er corps français; on décida que le 1er corps battrait en retraite sur Agimont-Vodelée, qu'une division française resterait en avant d'Anthée et de Flavion jusque 11 heures, pour la sécurité du passage, et que les troupes belges seraient autant que possible dirigées sur Franchimont, Villers-en-Fagne, Roly, Mariembourg, seule route disponible.

A Bioul, un conseil d'officiers supérieurs se tint dans la nuit.

Le 24 août, à 2 heures du matin, le colonel Delmaere, commandant du 28e de ligne, mit en branle des éléments des 8e, 10e, 28e et 13e de forteresse, avec quelques batteries, sur Sosoye, Flavion, Rosée, Vodelée, Mariembourg.

A 5 heures, un groupe de soldats de l'ambulance du major Petit prit la route de l'abbaye de Maredsous, où une partie du convoi fut faite prisonnière (rapport n° 547).

Le général Ghislain dirigea un bataillon sur Warnant et s'y rencontra, à 6 heures, avec l'avant-garde de la 23e division de réserve allemande (XIIe corps), qui avait passé la Meuse à Yvoir; c'est le combat de Warnant que raconte le rapport n° 548. Cependant, une partie des troupes belges qui y avaient participé s'était rabattue à temps sur Bioul : le capitaine-commandant Béchet en sauva des éléments, auxquels il fit gagner Sosoye; d'autres, dirigés sur Denée, y furent faits prisonniers, à l'exception de fractions du 13e de ligne et du 13e de forteresse, qui s'échappèrent encore à l'instar des précédents.

Le 2e bataillon du 13e de forteresse gagna Florennes, où il se heurta à l'ennemi, et fut fait prisonnier dans les premières heures de l'après-midi (rapport n° 550).

Le 3e bataillon du 13e de ligne put encore atteindre Ermeton-sur-Biert par la route de Rouillon à Fraire, mais il eut à y soutenir un combat contre la Garde allemande (rapport n° 549).

Les unités belges se reformèrent en partie dans la région d'Eteignères et de Signy-le-Petit, au sud de Chimay.

« Nous croisons, écrit le docteur Veaux, toute l'armée belge de Namur en retraite. Les uniformes sont sales, dégoûtants, couverts d'une couche de poussière épouvantable. Les capotes noires sont en partie déchirées, les képis à grande visière violette, verte, bleue, sont cassés ; beaucoup d'hommes n'ont plus de coiffure. Voici des artilleurs, quelques-uns à pied, n'ayant plus ni chevaux, ni canons. Nous remarquons cependant une batterie qui a encore bonne allure. Elle a formé son parc dans une prairie. Les hommes soignent leurs chevaux, d'autres lavent leurs pieds, se nettoient dans le ruisseau voisin... Un grand écriteau

(1) C'est ce qui a donné lieu au récit de M. Nothomb dans la *Belgique martyre*. Voir aussi la *Réponse belge au Livre blanc allemand*. Paris, Berger-Levrault, 1917, p. 83. On ne peut cependant en faire un crime aux troupes de la Garde, qui n'ont pu se rendre compte dans la nuit qu'il s'agissait d'une ambulance.

indique les directions que doivent suivre les troupes belges des différentes divisions et leur lieu de cantonnement pour la nuit... Nous descendons à Signy-le-Petit. C'est là que s'arrêtent les troupes belges. A l'entrée du bourg, on les classe par régiments; leurs officiers réorganisent les compagnies, qui se groupen dans les champs avoisinants... On se met aussitôt au nettoyage des fusils; on remplit des caissons de cartouches. Dès qu'il y a mille hommes de réunis, on les encadre avec des officiers, les leurs autant que possible; on les embarque dans des trains qui sont rangés sur toutes les voies avoisinantes... Les trains partent tous sur le Havre; l'armée belge de Namur se réorganise petit-à-petit pour être dirigée sur Anvers par voie de mer. Voilà ce que peut une bonne direction : une déroute est vite transformée en retraite (1). »

Cependant quelques milliers de soldats étaient restés le 24 août à Bioul, engouffrés dans les caves et les jardins du château et dans les maisons particulières; ils étaient démoralisés, mais ne demandaient cependant qu'à marcher et même qu'à combattre. Ils attendaient encore des directives, qui ne venaient pas. Soudain, vers 11 heures, le village fut bombardé. Bientôt l'ennemi parut et les fit prisonniers : c'étaient des parties du 8e, du 8e de forteresse, du 13e et de l'ambulance (rapport n° 545) (2).

§ 1. — *Au village de Denée.*

N° 544. Les troupes françaises et la garnison de Namur, en retraite, passèrent à Denée (3) le 23 août dans l'après-midi. Presque tous les habitants, délaissant leurs maisons, s'étaient réfugiés dans les carrières de marbre situées aux environs, dont les vastes souterrains offrent des abris sûrs. Les troupes alliées abandonnèrent dans les maisons, dans les rues et dans les campagnes, un matériel considérable en habits, équipements, armes et pièces d'artillerie, camions et convois, que les gens du village firent disparaître en bonne partie, avant l'arrivée de l'ennemi, en les jetant dans des puits abandonnés.

Les premières troupes allemandes pénétrèrent dans le village le 23 août entre 19 et 20 heures et firent otage le bourgmestre, M. de Montpellier, le curé et le secrétaire communal; elles partirent le lendemain à la première heure.

Le 25 août, à 20 h. 30, le village fut investi par des troupes du 167e, 22e division, XIe corps, qui repartirent le 26 au soir pour la Russie.

§ 2. — *Au village de Bioul.*

N° 545. L'armée française en retraite repassa à Bioul (4) dans l'après-midi du 23 août, bientôt suivie de la division de Namur.

Des milliers de soldats belges, la plupart sans chefs et sans armes, séjournèrent au village dans la nuit suivante, installés dans les maisons particulières, mais surtout

(1) *En suivant nos soldats de l'Ouest*, o. c., p. 76.

(2) A consulter sur la retrai e de Bioul : *La Campagne de l'Armée belge*, Paris, Bloud et Gay, p. 64; Lanrezac, o c., p. 177; baron Buffin, *Récits de combattants*, Paris, Plon, pp. 100 et ss.; von Bülow, o. c., p. 60; docteur Georges Veaux, *En suivant nos soldats de l'Ouest*, pp. 70 et ss.

(3) Ces renseignements ont été recueillis sur place en mai 1916.

(4) Ce rapport groupe des données recueillies auprès des habitants du village et de nombreux témoins oculaires.

au château et dans la propriété de M. Vaxelaire. Un certain ordre régna dans le cantonnement. Des sentinelles étaient postées à l'entrée des routes et les relèves se firent régulièrement.

Une centaine de brancardiers, dont l'aumônier de la 4e division, M. Van Luyten, et plusieurs prêtres, occupaient l'église paroissiale et le presbytère.

Ce fut une nuit de terreur, sous la menace perpétuelle de l'irruption d'un ennemi redouté.

A l'église, beaucoup de soldats se confessèrent et M. le curé distribua à plusieurs reprises la S. Communion. A 2 heures du matin, un religieux capucin, brancardier, célébra la Sainte Messe et beaucoup de brancardiers communièrent.

Il s'était tenu dans les salles du château, entre 22 et 23 heures, un conseil de guerre présidé par le colonel Lebeau, du corps de transport. L'avis du colonel, qui était de forcer l'encerclement, prévalut et on décida que, de grand matin, on tenterait de percer les lignes allemandes.

Il y eut, en effet, plusieurs départs, dont quelques-uns seront signalés dans les rapports suivants.

Trois colonnes attelées du corps de transport de la 4 D. A., conduites par le lieutenant Wilmes, arrivèrent encore à Bioul le 24 août dans l'avant-midi et y furent faites prisonnières dans les conditions que nous allons raconter. Elles avaient quitté la Marlagne le 23 août à 16 heures, avant même d'avoir reçu l'ordre de retraite, et avaient subi d'incessants retards, à partir de Gros-Buisson, par suite de l'irruption de batteries d'artillerie et de troupes d'infanterie. Après s'être aventurées sur la route de Bois-de-Villers à Saint-Gérard, que venait de leur assigner un capitaine-commandant, elles avaient rebroussé chemin et gagné Arbre par une obscurité profonde, puis pris la route de Bioul. A hauteur de la ferme Romiée, la colonne s'était arrêtée, bloquée par une interminable série de véhicules qui la précédaient et qui tous avaient fait halte. Les conducteurs dormaient d'un sommeil de plomb, après plusieurs nuits d'insomnie. Un caisson d'artillerie en essayant de doubler la colonne, avait roulé dans une prairie sise en contre-bas et les conducteurs, gravement blessés, avaient été transportés à la ferme précitée. La marche avait repris le 24 août au matin.

La colonne avait dépassé Bioul et s'engageait, vers 11 heures, sur le chemin de Denée quand, à 2 kilomètres du village, elle fut attaquée sur la droite. Le major d'artillerie Bonsir fit faire demi-tour et quand on rentra dans Bioul, on apprit que les Allemands avaient installé des batteries vers Mossiat et la ferme des Bruands, sur le chemin de Warnant. Deux des colonnes de munitions venaient d'être parquées à la lisière sud du village et la troisième dans le village même quand l'ennemi ouvrit le feu.

Deux obus tombèrent sur la colonne n° 1, tuant huit chevaux. D'autres coups furent éparpillés sur tout le village, sans faire toutefois de victimes (1).

(1) Nous ignorons dans quelles circonstances ont été tués les soldats français dont les noms suivent, retrouvés et inhumés sur le territoire de Bioul : Jean Dierickx, du 45e d'infanterie ; André Jamotte, du 148e d'infanterie; deux Français non identifiés sont aussi inhumés au cimetière, un autre, dans la campagne. Jules-Louis Robine, du 3e d'infanterie 6145, Cherbourg 354, est tombé à Bioul et a été inhumé à Biesmes.

A 13 h. 30, un drapeau blanc fut hissé à la tour de l'église et on députa une jeune fille, Maria Hotlet, pour aller au devant de l'ennemi en portant. elle aussi. un drapeau blanc.

L'ennemi pénétra aussitôt dans le village, faisant marcher devant lui jusque sur la place publique les habitants qui se trouvaient sur son chemin. Le major Van den Berghe. de l'artillerie, traita de la reddition. Le major Richter, de l'artillerie saxonne, dit au lieutenant Wilmès : « J'étais en position avec mon groupe lorsque vous avez fait la tentative de percée vers Denée, mais je savais que vous ne pouviez passer, autrement j'aurais démoli la colonne en marche sur la route, que j'enfilais dans toute sa longueur ». Les soldats belges massés sur la place et sur la grand'route défilèrent, les bras levés, devant un colonel. L'État-Major s'établit au château, dont trois salles du rez-de-chaussée servirent d'ambulance pendant une semaine.

La colonne de transport, prisonnière, dont nous venons de parler, qu'accompagnaient au total 1.900 hommes, bivouaqua, le soir, près de la ferme d'Ohet en feu, le lendemain 25, à la ferme de Hontoir, le 26, à Thynes, le 27, près de Corbion-Leignon et le 28, dans le parc du château de Hogne, où elle rencontra les prêtres et religieux dinantais. Avec elle, le major von Welck et le lieutenant Fuss. ce dernier du 177e saxon.

Un dernier fait relatif à Bioul. Mardi. 25 août. à 13 heures, cinq soldats belges qui avaient revêtu des habits civils dans l'espoir d'échapper encore à l'ennemi se dirigeaient de Bioul vers Maredsous en suivant le chemin dit de Maharenne, lorsqu'ils aperçurent derrière eux un parti de cavaliers ennemis; ils quittèrent le chemin et firent semblant de travailler dans un champ de luzerne. Trois uhlans qui faisaient fonction d'éclaireurs invitèrent les hommes à se rapprocher du chemin et lorsque vinrent les cavaliers qui suivaient, au nombre de 25, l'officier qui les commandait dit : « Vous êtes soldats! » « Non », répondirent-ils. Il les fit visiter. L'un d'eux, Jules Danhier, du 3e régiment d'artillerie n° 1948, portait sa médaille militaire : l'officier saisit son arme et le tua séance tenante. Ses quatre compagnons regagnèrent le village. Danhier fut inhumé à Bioul et transféré en 1918 au cimetière militaire d'Anhée. Plusieurs civils, notamment Félicie Thiry, veuve Hallaux, furent témoins de l'exécution.

§ 3. — *A la colonne d'ambulance de la 4e division d'armée* (1).

1. L'ATTAQUE DE LA COLONNE

N° 546. Cantonnée d'abord à Flawinne, puis à Jambes, la colonne d'ambulance de la 4e division d'armée (major Petit) reçut, le 21 au soir, l'ordre de quitter la place. Elle traversa Namur avec fourgons et bagages et arriva à 22 h. 45 à Salzinnes.

Vers minuit, un cantonnement fut assigné aux quatre sections, chez les Frères des Écoles Chrétiennes, dans les écoles, etc.

(1) Les rapports nos 546 et 547 émanent de prêtres et de religieux faisant partie de l'ambulance, dont nous avons recueilli et confronté les dépositions.

Le 22, des éléments de la colonne se rendirent sur le champ de bataille de Boninne et jusqu'aux tranchées avancées, relevant les blessés. Cette journée et la nuit suivante se passèrent sans recevoir aucune indication sur la retraite.

Le 23 août, la colonne fut dirigée sur le « Milieu du Monde » et stationna de 9 heures à 13 heures à « Notre-Dame-au-Bois », où les ambulanciers commencèrent à deviner que la marche était la retraite.

On s'ébranla à 13 heures, mais l'avance devenait difficile, par suite du grand nombre de convois de tout genre qui s'engageaient sur la route de Bois-de-Villers. On croisa bientôt un bataillon français (1er régiment de ligne), qui battait aussi en retraite, en bon ordre. A l'entrée de Bois-de-Villers, passaient des chariots emmenant des familles du pays de Fosses et de la basse Sambre, l'un de ces cortèges lamentables comme on en vit tant depuis. A un carrefour, deux de ces groupes allaient en sens opposé, car le canon grondait à l'est comme au nord, et ces gens se demandaient anxieusement de quel côté de l'horizon ils pouvaient diriger leurs attelages. La vue de ces familles éplorées, de ces véhicules disparates, où des infirmes et des octogénaires voisinaient avec des enfants au berceau, est restée gravée profondément dans la mémoire de tous, comme un des plus douloureux souvenirs de la grande guerre.

A Bois-de-Villers, sur la place de l'église, on reçut le mot d'ordre de se diriger sur Sosoye. Le jour commençait à décliner. On avançait assez rapidement, malgré le poids du sac, la faim et la fatigue. Le long du chemin de Bioul, par Arbre, on commençait à apercevoir des havresacs de soldats abandonnés. L'allure des troupes qui arrivaient de tous les côtés, se dirigeant vers Bioul, accusait déjà la panique.

A 19 h. 15, la colonne entra à Bioul, à la nuit tombante. Depuis plusieurs heures il y passait des troupes belges qui gagnaient Denée ou Sosoye; mais à ce moment, la situation était devenue critique, Denée étant déjà occupé ou près d'être occupé par l'ennemi. « Nous sommes cernés », disait le général Ghislain à l'oreille du major Massart.

A Bioul se croisent de nombreuses routes : la chaussée de Rouillon à Fraire traverse le village par le milieu, de l'est à l'ouest; la route d'Arbre, par laquelle arrivait la colonne; à quelque distance de l'église le chemin de Warnant; au centre, le chemin, d'abord unique, qui bifurque plus loin vers Salet, vers Maredsous et vers Denée. Lequel de tous ces chemins menait à Sosoye, qui avait été assigné aux brancardiers comme direction?

Tandis que les chefs de la colonne essayaient de le découvrir, on croisa trois Français, qui portaient un blessé sur un brancard et qui annoncèrent que les Allemands étaient à Warnant. Or le chemin que l'on suivait en ce moment inclinait dans la direction de ce village. Après un échange de vues entre le major Petit, le lieutenant docteur Franck et quelques autres médecins, on décida d'aller rejoindre les fourgons de l'ambulance qui, avec l'artillerie et d'autres transports, devaient atteindre Philippeville par la route de Fraire.

On se remit en route. La fraîcheur de la nuit adoucissait la fatigue et l'idée d'échapper à un ennemi invisible, mais proche, donnait du courage. La consigne avait été donnée d'éviter tout ce qui pouvait attirer l'attention : on marchait

rapidement, en rangs serrés et en silence. Les fourgons roulaient tous feux éteints. Quelques centaines de mètres plus loin, il fallut faire passage à une file d'autos fermées, contenant, disait-on, l'État-Major de la place de Namur, puis nous continuâmes notre chevauchée.

« Nous avions, raconte un ambulancier. à peu près fait un kilomètre sur la route de Fraire et nous étions arrivés à la limite des communes de Bioul et de Denée quand éclata près de nous, sur la droite, une vive fusillade. Les Allemands nous canardaient. Une panique indescriptible s'ensuivit (1). Les brancardiers s'enfuirent vers la gauche ou en arrière, tandis que les conducteurs des fourgons et des transports faisaient brusquement tourner bride à leurs chevaux. Mon groupe et moi, nous entrâmes dans la première maison de Bioul que nous rencontrâmes, « à la Barrière », où cent vingt-cinq hommes environ s'entassèrent, pris de terreur à la pensée qu'ils allaient être découverts par cet ennemi féroce, dont on connaissait déjà les exploits à Andenne et ailleurs. L'horizon était en feu et, non loin de là, une meule se consumait dans les champs.

» Puis un bruit retentit sur la route : c'étaient les fantassins français, qui ne parurent guère émus. « Les leurs, dirent-ils, avaient tiré sur nous, par méprise! » Puis on entendit dans le lointain des « Hourrah! » « Les nôtres, ajouta l'officier français, ont repris la position à la baïonnette! » En réalité, c'était l'ennemi, qui dévalisait un chariot rempli de biscuits.

» On se remit en marche, plus nombreux que la première fois et avec un nouvel entrain, lorsque, un peu au delà de l'endroit de la première fusillade, une pétarade, plus fournie que la première, éclata sur la droite, et se poursuivit pendant un certain temps. Nous nous jetâmes tous par terre. Je crus entendre un galop de chevaux : c'était le bruit caractéristique des mitrailleuses. Quand le moment d'angoisse fut passé, on se dispersa, les uns dans les champs, le plus grand nombre vers Bioul; des projecteurs allemands fouillaient toute la campagne.

» Après être resté quelque temps tapi dans les fossés, le groupe des ambulanciers, sous la conduite énergique d'un officier français, qui ordonnait aux hommes d'avancer, affirmant que le feu venait des Français, se remit une troisième fois en route. Les hommes n'avaient pas fait 50 mètres que la fusillade reprit. Ils s'abritèrent encore une fois dans les fossés et, vers 2 heures du matin, regagnèrent le village de Bioul, où les avaient précédés, dès la seconde attaque, beaucoup de leurs compagnons.

» J'appris plus tard que des avant-gardes ou flanc-gardes allemandes étaient arrivées, dès cette nuit, entre Saint-Gérard et Bioul, et qu'à l'endroit d'où était partie la fusillade, au « Bois Petit-Jean », se trouvaient deux mitrailleuses. Après la première fusillade, des soldats accoururent sur les lieux, pillèrent le fourgon de biscuits et, au témoignage du sergent belge Skellart, achevèrent à

(1) « Impossible, écrit un second témoin, de dépeindre le désordre qui suivit la fusillade : les soldats quittent leurs attelages, les chevaux rebroussent chemin, les voitures se cassent contre les arbres de la route, les hommes se couchent dans les fossés, fuient les uns à travers les campagnes, les autres, vers Bioul. Quelque temps après, le convoi était réorganisé et on essaya une deuxième et une troisième fois de passer, mais en vain : la fusillade recommençait toujours. »

coups de revolver un Belge blessé qui se trouvait au-dessus de lui, tout en l'atteignant lui-même dans les jambes.

» Le sergent Poucet raconte ici un beau trait de vaillance. Quelques gendarmes belges avaient été envoyés à la recherche des deux mitrailleuses : l'un d'eux vint redire que ses compagnons avaient été pris ou tués. Alors un adjudant français partit avec douze hommes, surprit les servants et revint avec une roue de mitrailleuse ; ils réussirent ensuite, après plusieurs heures d'attente et d'efforts, à s'emparer de la seconde mitrailleuse. »

Onze cadavres de soldats belges furent recueillis « au pré al mai », lieu de l'embuscade, par une équipe d'hommes de Denée (1). Vingt blessés furent amenés, dès le 23 au soir, à l'école des Sœurs de Denée et plusieurs autres au château de Bioul, où il s'en trouvait, le 25, une cinquantaine.

2. LE DÉPART DE LA COLONNE

N° 547. Un signal de départ fut donné à Bioul le 24 août vers 3 heures du matin. Le signal parvint notamment à l'église et l'on éveilla les hommes qui dormaient.

Un premier noyau de 200 à 250 brancardiers, conduit par le commandant Glorie, du corps de transports de l'ambulance, se constitua sur la place, à peu près au moment où partait pour Warnant le général Ghislain. Ces hommes se mirent promptement en route, sans attendre ceux du second groupe (major Petit), qui discutaient encore, devant un café, sur les moyens de s'échapper ; l'un de ceux-ci s'était déjà procuré un drap de lit à porter en tête de la colonne, en guise de drapeau blanc.

Les soldats du premier groupe se dirigèrent sur Sosoye : c'était en fait le seul chemin utilisable. A la sortie du village, ils traversèrent en courant un champ de betteraves, non loin de soldats postés le long d'une crête et tirant dans la direction de Warnant. A marche forcée, ils purent gagner Sosoye, Flavion et Rosée, où des uhlans braquèrent sur eux des jumelles à la sortie d'un bois. A Mariembourg, un train les conduisit à Couvin.

Le groupe du major Petit se joignit à un nouveau rassemblement de troupes qui se fit vers 5 heures du matin, environ une heure après le départ du bataillon de Warnant. L'ordre de marche fut encore donné dans la direction de Sosoye, par le Charrau et le chemin de Maredsous.

(1) Ils furent inhumés le 25 août, avec trois Belges, deux Français et deux Allemands trouvés dans les campagnes, et deux Français atteints au combat d'Ermeton et décédés à Denée. On connaît les noms suivants : L. L. P. Jolet, Albert Tellier, de Bohan, Emile Clembos, de Thorembais-les-Béguines, J.-G. Constant, de Leignon, A. G. J. Delhaisse, de Chevetogne, tous du 13e de ligne ; Achille Garré, de Mineelbeke, chasseur à pied ; Fernand Henri, G. Crabeels, de Perck, A. E. G. Rousseaux, de Frameries, du 8e ; A. Huxkaerts, de Reckem, artill. 10e B. M. Moens, de Louvain, lancier ; E. J. Lemmens, de Bolland ; sergent Joseph Arts, du 10e ; Oscar Charles de Leers et Fosteau, I. R. d'art.

Les deux Français trouvés dans les campagnes sont Julien Coppin, d'Arras, du 134e, et Emile Hatquet, de Givet. Le lieutenant A. Denis, venant du combat d'Ermeton, a été inhumé à la carrière d'Ermeton.

Ont aussi été identifiés, sous l'occupation, les corps suivants, inhumés, sur le territoire de Denée Louis Dellille, du 2e zouaves ; Mathurin Lecornet, du 41e d'infanterie ; Joseph Vaty, du 43e d'inf.

On entendit bientôt crépiter sur la gauche une fusillade : c'était le combat de Warnant.

Au croisement des chemins de Salet et de Maredsous, un groupe belge d'artillerie était en arrêt, observant l'horizon dans la direction de Denée.

Près de Maredsous, le Charrau était obstrué par une série d'autos abandonnées et de chariots renversés. Dès la nuit précédente, des Allemands avaient été aperçus, paraît-il, en cet endroit, faisant des signaux lumineux.

On arriva à l'abbaye bénédictine de Maredsous, où l'on décida de prendre un court repos. Le major Petit, une douzaine de médecins militaires, et la plus grande partie de la colonne d'ambulance entrèrent dans l'école abbatiale, érigée en ambulance, où se trouvaient déjà une cinquantaine de blessés. Ils croyaient y faire une courte halte, puis poursuivre leur route. Les religieux leur servirent une réfection, car la plupart n'avaient plus mangé depuis douze heures.

Quand, une heure après, fut donné le signal du départ, il était trop tard : on se battait aux environs de l'abbaye. De tous les points de l'horizon on entendait le canon ou la fusillade. Comme le major Petit insistait vivement pour le départ, on lui montra un piquet de hussards allemands venus de Maredret, qui se trouvait devant l'abbaye.

L'après-midi, une délégation des chefs de la colonne se rendit à Ermeton, où se trouvait un général allemand, pour l'intéresser au sort des brancardiers. Le général leur délivra des sauf-conduits pour Namur, où ils furent licenciés. Seuls les médecins militaires et une douzaine de brancardiers restèrent à Maredsous, où le chiffre des blessés s'éleva bientôt à 175.

§ 4. — *Le combat de Warnant* (1).

N° 548. Dans la nuit du 23 au 24 août, à 1 heure du matin, des officiers de l'État-Major de Namur se présentèrent à Warnant, chez les religieuses enseignantes, les priant de leur désigner « un civil pour aller à Bioul, porter un message qui sauverait le restant de l'armée belge ». On les mena à Bioul par la gare de Warnant et le chemin de Falaën, en passant à un demi-kilomètre de « La Batterie », où l'ennemi était déjà arrivé.

Le 24 août vers 6 heures du matin, le village fut envahi par l'armée allemande venant de Spontin, par Yvoir. « Spontin, dit au curé un médecin saxon, méchantes gens ! Eux tiré sur moi ! La balle m'a frôlé l'épaule. » A ce moment était aussi arrivée, de Bioul, la colonne de soldats belges du 13e de ligne que commandait le général Ghislain. Une vive fusillade s'engagea aussitôt.

Voici ce que raconte sur les débuts du combat un lieutenant du 13e de ligne. « Quittant Bois-de-Villers la veille au soir, au sein d'une colonne formée d'éléments divers — infanterie, artillerie et corps de transport — je m'étais trouvé vers 2 heures du matin, le 24 août, à la ferme du Rouchat, vallée du Burnot, et puis

(1) Si l'on excepte le rapport d'un officier du 13e de ligne, les renseignements relatifs au combat de Warnant ont été recueillis sur place le 30 avril 1915 et complétés après l'armistice.

à l'est de Bioul, sur la route d'Annevoie, où je reçus l'ordre de prendre place dans la colonne qui se dirigeait vers Warnant.

» A l'entrée de ce village, nous fûmes accueillis de coups de feu et je portai ma compagnie à la sortie sud, où je déployai les hommes en tirailleurs le long du chemin de fer vicinal. Une troupe allemande peu importante se trouvait dans les prairies, vers la gare de Warnant, mais des éléments belges étaient aux prises avec d'autres allemands plus au sud.

» A partir de ce moment — il pouvait être 5 heures — des coups de fusil et de canon étaient tirés sur nous de plusieurs directions, mais principalement de Haut-le-Wastia. Nos troupes, qui sortaient de Warnant, refluèrent vers le nord et alors j'occupai la lisière sud du village, pendant que deux mitrailleuses prenaient position sur la route de Warnant sud, à gauche de l'école des Sœurs.

» Le village était à peine organisé pour le combat que de l'infanterie ennemie débouchait du cimetière. C'est alors que je rejoignis les troupes en retraite sur Bioul, que protégeaient trois compagnies, d'une hauteur au nord de Warnant ; je ralliai une partie de ma compagnie au hameau de Mont, vers 11 heures, et je gagnai, avec des détachements des 8e et 13e, des chasseurs à pied et deux batteries d'artillerie, les villages de Denée, Maredsous, Falaën, Mariembourg. »

La retraite fut aussi protégée par un groupe d'artillerie que commandait le major Massart. Les soldats qui le composaient furent faits prisonniers, ainsi que leur chef, qui était blessé sérieusement et fut soigné à l'ambulance de Maredsous.

Le combat dura jusque 7 h. 45. Dans le village et aux abords, les habitants furent témoins d'une déroute, d'une confusion difficiles à décrire. De deux à trois cents soldats belges furent faits prisonniers. On releva cinq cadavres de soldats belges (1), également six français (2).

Plusieurs blessés du combat furent recueillis et soignés chez les religieuses de la Doctrine Chrétienne. Deux d'entre eux moururent le jour même (3); deux autres, gravement atteints (4), restèrent chez les religieuses jusqu'au 10 septembre, date à laquelle ils furent transportés à Maredsous ; une vingtaine d'autres furent bientôt conduits au château de M. Vaxelaire, à Bioul.

(1) Les soldats Gillart, de Namèche ; Louis Deschamps, de Haillot ; Joseph Hollogne, de Couvin ; Joseph Fürst, de Bonnert ; Marcel Hasaets, de Genval.

(2) Les soldats Georges Brancquart, 502, de Calais, inhumé tombe E; Georges Liétard, 2188, d'Annezin, d'un rég. d'inf. de S. Omer ; Paul Wandenabeele, de Renescure (Pas-de-Calais) ; Auguste Boudden, ou Bourdon, 1627, de Dunkerque, tombe G ; Aristide Boussy, ou Roussy. 250, de Laon, et un inconnu.

Les corps de Henri Bernard, 2171-2071, de Mézières, tombe G, André V. Mahy, 6242, de Fourmies, du 148e, le sous-officier Pigot, de Dunkerque, du 310e et un inconnu ont aussi été retrouvés sur le territoire de Warnant.

Ajoutons ici que, parmi les Français qui défendaient le pont d'Yvoir, trois furent tués et enterrés près de la « villa des Toutous », trois furent trouvés morts et enterrés près de la ferme de Héneumont ; deux autres, sérieusement blessés, furent soignés par M. et Mme Woos, à la ferme de Héneumont. Une dizaine d'autres blessés furent confiés aux religieuses de Warnant, et passèrent de là à l'ambulance de Bioul.

(3) Le capitaine commandant Trentels, du 13e, né à Bruxelles, domicilié à Salzinnes, qui avait eu la tête traversée d'une balle, et le soldat J. Tisson, du 13e, domicilié à Bruxelles, qui avait reçu plusieurs balles au genou et à la cuisse.

(4) Le caporal Hector Foucart, de Courcelles, relevé presque exsangue, et Fernand Doyen, de Masbourg, atteint au poumon et à la tête.

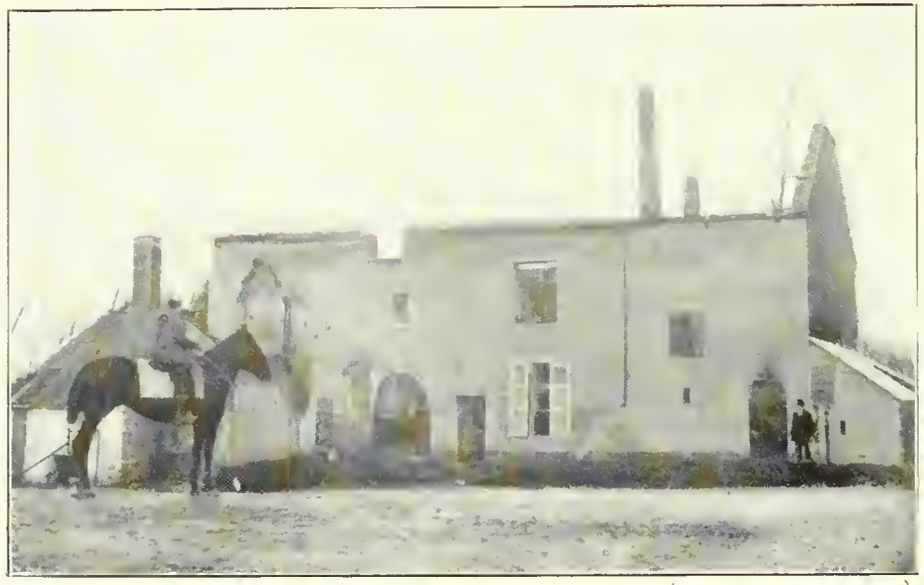
(Photo 1915)

Fig. 17. — Hanzinne.
Ferme Luc et grange Brosse, après l'incendie.

(Photo 1915)

Fig. 18. — Ermeton-sur-Biert.
Rue du Village. Maisons incendiées par les troupes de la Garde.

Fig. 19. — Moulins.
Arrivée de la Compagnie du commandant Vannière, du 148e.



(Photo novembre 1914)

Fig. 20. — Mariembourg.
Ruines du moulin, incendié par la 23e division de réserve.

(Photo novembre 1914)

Fig. 21. — Mariembourg.
Maisons incendiées du boulevard de l'Education.

VICTIMES DES MASSACRES
DE NEUVILLE, DE FRANCHIMONT, DE FRASNES, DE MARIEMBOURG, D'ANTHEE ET DE SOULME.

Fig. 22. — Etienne PATRON, 20 ans, fusillé à Neuville (Philippeville). (Photog. à l'âge de 9 ans.)

Fig. 23. — Paulin GOBILLON, 30 ans, fusillé à Neuville (Philippeville).

Fig. 24. — Jules PIRSON, 53 ans, fermier à Omezée, tué à Franchimont.

Fig. 25. — Alzir ANCIAUX, 20 ans, martyrisé à Franchimont. (Photog. à l'âge de 9 ans.)

Fig. 26. Camille LECLERCQ, 42 ans, massacré à Frasnes.

Fig. 27. — Edgar VAN SCHOOR, 20 ans, de Mariembourg, fusillé à Eteignières avec son frère et cinq autres civils.

Fig. 28. — Ernest VAN SCHOOR, 30 ans, de Mariembourg, fusillé à Eteignières avec son frère et cinq autres civils.

Fig. 29. Adolphe BURTON, 56 ans, d'Anthée, tué à bout portant dans une haie.

Fig. 30. — Edouard MARÉE, 50 ans, tué à Soulme.

Fig. 31. — Nestor COGNAUX, 29 ans, tué à Soulme.

Fig. 32. Félicien BAUDOIN, 59 ans, d'Anthée, lié à une haie et fusillé, avec un inconnu, à l'entrée du village d'Anthée.

§ 5. — *Le combat d'Ermeton-sur-Biert.*

N° 549. Ce pittoresque village, dont le site épouse la forme d'un amphithéâtre, se compose de maisons assises sur la rive gauche de la rivière, des deux côtés du chemin de fer, et d'un second groupe dit « sur les Roches », qui couronne, vers le sud, la hauteur où est construite l'église. Au centre, le château. La localité est traversée de l'ouest à l'est par les routes de Biesmerée et de Furnaux, qui se rejoignent devant le château pour former la route qui va à Maredret, et du nord au sud par la route de Ligny à Givet.

Le 23 août, les habitants furent témoins de la retraite des armées (1). Il semble que, à la soirée de ce même jour, les Allemands étaient déjà arrivés de l'autre côté d'un bois proche du village, car on aperçut des Français courant le long du bois, tirant, se couchant à terre, puis courant plus loin.

Dans la nuit, des balles tombèrent, à deux ou trois reprises, sur les toitures.

Des éclaireurs allemands se présentèrent à l'entrée du village le 24 août de bonne heure, et rebroussèrent aussitôt chemin. Ils aperçurent, sur le remblai de la route de Saint-Gérard, des gens de Falisolle qui avaient passé la nuit chez Lebon, à Ermeton, et essayaient de regagner leur village; ils tirèrent sur eux. François TERWAGNE, 55 ans, fut tué sur le coup. Louis STEINIER, son neveu, âgé de 17 ans, fut seulement blessé et put se traîner jusqu'à la maison Lebon, où il mourut. Son corps y fut réduit en cendres, ainsi que celui de M. Terwagne, qui y avait été ramené. M^me^ Charles, de Falisolle, avait aussi été atteinte d'une balle à l'aine.

Vers 9 heures, un cri retentit : « Les Belges sont là! » Une colonne venant de Bioul et se dirigeant vers Flavion se heurta dans le village à la Garde allemande venant de Biesmerée et de Furnaux, puis aussi de Denée et de Maredret. Cette colonne comprenait surtout le 3^e^ bataillon du 13^e^ de ligne qui avait quitté le 23 août, à 18 heures, les tranchées de Géronsart (Jambes).

Le médecin-auxiliaire Jean Helsmoortel, attaché au 1^er^ bataillon du 28^e^ de ligne, qui accompagnait la troupe, raconte ainsi l'itinéraire qu'avait suivi cette colonne et le combat qu'elle eut à soutenir.

« Dans la nuit du 23 août, la route de Lesves à Bioul était encombrée de charrois. Canons, caissons, mitrailleuses et bagages étaient immobilisés; seule l'infanterie pouvait se frayer un pénible passage. A droite, un peu sur la hauteur, on voyait flamber des fermes et, disait-on, Saint-Gérard.

» En entrant dans Bioul, le 24 au matin, je trouvai une compagnie du 8^e^ de ligne déployée en tirailleurs face au bois de Neffe. Dans Bioul même, c'était le désarroi le plus complet. La colonne d'ambulance occupait la place et la route de Fraire jusqu'à la sortie du village. L'artillerie et le charroi occupaient le parc de M. Vaxelaire. Les artilleurs de forteresse étaient mêlés aux fantassins échappés aux intervalles des forts.

» Au matin du 24 août, après avoir vainement cherché mon unité vers Warnant,

(1) M^me^ la comtesse Marie de Villermont en a donné une pittoresque description dans la *Revue générale*, 1921. — A consulter sur le combat : Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, V, p. 292.

je me joignis au 3e bataillon du 13e de ligne (major Baudot), qui gagnait à travers champs la route de Bioul à Fraire.

» Cette route avait été attaquée la nuit précédente, comme le prouvaient les chevaux tués, les caissons renversés, les voitures d'ambulance culbutées dans les fossés et une auto grise dont les occupants, deux Allemands, étaient tués : l'un d'eux était tombé mort sur le marchepied, l'autre, ayant voulu fuir, gisait les bras en croix, face contre terre.

» Arrivés au carrefour de la route de Saint-Gérard à Ermeton-sur-Biert, nous obliquâmes à gauche. Contre un mur, le long de cette route, un Allemand se mourait.

» Arrivés au bois de Furnaux, assaillis tout à coup d'une grêle de balles, nous nous réfugiâmes dans une sorte de carrière. Une patrouille explora le bois et revint dire que la route était libre. Nous descendîmes alors la côte menant à Ermeton.

» Quand une compagnie eut traversé le village, la queue de la colonne étant encore à son entrée, une violente attaque se déclancha à notre droite, venant de Mettet. Pendant ce temps, la tête de la colonne recevait le choc dans les « Biert ». La colonne était coupée. Le château du chevalier de Brogniez brûlait comme une torche. L'incendie gagnait de proche en proche. Nos soldats se défendaient courageusement. Les Allemands s'avançaient droit au milieu des chemins, tandis que les nôtres tiraient sur eux des maisons.

» Tout à coup, nous nous aperçûmes que nous étions cernés. Les officiers étaient tués ou blessés. Le nombre des soldats valides était fort réduit. A bout de munitions et de forces, les soldats se rendirent. Ils étaient une trentaine, dont un officier, trois brancardiers : Van In, Lombaerts et Delaneux, un médecin le docteur A. van Schevensteen et moi.

» Les Allemands mirent aussitôt le feu aux habitations que nous venions de quitter. Ils envoyèrent ensuite l'officier (un commandant) et le brancardier Delaneux en exploration dans une maison qui flambait, pour voir s'il ne s'y trouvait pas des blessés. Au moment où le commandant sortait, il fut tué à bout portant par un soldat qui l'attendait et l'avait épaulé tout tranquillement.

» Deux soldats m'entraînèrent ensuite sur la route de Maredsous, disant que le village allait être rasé par l'artillerie. Comme je leur demandais, chemin faisant, le motif des incendies, ils répondirent que « tout village où on s'était battu devait être brûlé ».

» Je fus ensuite conduit au château des comtesses de Villermont, où se trouvait le colonel comte d'Eulenbourg, blessé dans le combat, et je fus chargé de soigner les blessés belges et français. Ces derniers appartenaient aux 33e, 43e, 84e, 110e d'infanterie, 6e chasseurs d'Afrique, 2e zouaves, 2e tirailleurs. Nos blessés, dont le commandant Tilot, affreusement défiguré (1), étaient installés dans les annexes, écuries et remises, les blessés allemands au château. »

Les Allemands, de l'aveu des officiers, subirent des pertes importantes. Un

(1) Un récit reproduit par *Vers l'Avenir*, journal de Namur, 7 février 1919 n° 32, relate la courageuse résistance et la mort du commandant Tilot et du lieutenant Denis, du 13e, qui tombèrent après avoir défendu avec une vingtaine d'hommes un talus naturel, à environ 200 mètres de la route, à l'entrée du village.

certain nombre de cadavres de leur soldats furent enterrés, d'autres furent jetés dans le feu des maisons incendiées. François Licot et Edmond Tocquin ont découvert des débris humains carbonisés, aves des fers de talon et autres fragments d'uniformes dans les maisons veuve Blaimont, Joseph Purnode, et dans la grange Licot. Du côté des Belges, on recense 80 soldats tués et quelques prisonniers. Un soldat belge fut retrouvé à l'état de cadavre devant le poulailler Delforge, dans lequel, sous les yeux d'Adelin Thibaut, il s'était caché le 24 août dans la matinée.

Les incendies commencés pendant le combat se continuèrent ensuite pendant la journée (1). François Licot a vu jeter dans les habitations des cartouches incendiaires, remplies d'un liquide inflammable; 86 maisons furent détruites (fig. 18). Les soldats se livrèrent à cette destruction en chantant, en jouant des instruments et en se livrant à des démonstrations de joie bruyante. L'église fut sur le point d'être incendiée : on prétendait qu'on avait tiré du clocher. Les officiers y renoncèrent lorsque le curé, M. Delchevalerie, les eut conduits à la tour et eut fait la preuve qu'on tirait de l'extérieur.

Léopold DETHY, 46 ans, fut pris par des soldats au moment où il sortait de sa cave, croyant à une accalmie. Emmené à 200 ou 300 mètres de là, près du moulin de Furnaux, il y fut fusillé.

A la soirée, la comtesse Jeanne de Villermont qui s'était rendue, à la demande d'un officier, à la cabine électrique, fut mise en joue par un cavalier, qui tira sans l'atteindre; il eût continué à tirer si les deux soldats qui accompagnaient la comtesse n'avaient fait des signes désespérés.

A l'ambulance du château, un officier français, pris de peur au moment où l'ennemi entrait, commit l'imprudence de se cacher dans un lit, à côté d'un blessé. Surpris, il fut expulsé à coups de crosse et fusillé dans l'avenue.

Deux gardes, Jean-Baptiste Vanderelst et Henri Bodart, attendaient la fin du combat dans la maison du premier nommé lorsque les Allemands entrèrent, les poussèrent dehors et tirèrent sur eux presque à bout portant. Ils tombèrent et on les crut morts, mais ils n'étaient que blessés. Jean-Baptiste Vanderelst fut amené au château par sa femme. Henri Bodart se cacha sous un buisson, dans le ruisseau et put ainsi, le soir venu, gagner le château. Ils guérirent.

Vital Blaimont fut tué à Couvin ; Arthur Genard et Elvire Coppée, son épouse, Alexandre Rouyre et Juliette Genard, son épouse, sont au nombre des victimes de Surice.

§ 6. — *La colonne des prisonniers de Florennes* (2).

N° 550. Un bon millier de soldats de toutes armes — fantassins, cavaliers, artilleurs, chasseurs et soldats du génie, dont quelques Français — se groupèrent à Flavion le 24 août vers midi ou 13 heures, et se dirigèrent sur Philippeville, sous la conduite du major Fiévez, ff. de lieutenant-colonel du 13e de forteresse. La plupart de ces

(1) Voir la description de l'incendie et de la brutale prise de possession du château dans le récit de la comtesse de Villermont.

(2) Récit de Victor Falque, du 33e de ligne 1/3.

soldats avaient suivi l'itinéraire Bioul-Maredsous-Sosoye. Quand ils traversèrent cette dernière localité, deux cadavres de uhlans gisaient auprès d'un pont.

A 500 mètres de la gare de Florennes-est, un coup de feu ayant retenti d'un bois situé sur la gauche, l'adjudant Masson disposa des hommes en tirailleurs sur la gauche de la route. Puis on cria : « Des uhlans à droite ! » Des soldats furent aussi postés de ce côté avec la hausse à 400 mètres. Un officier ennemi braquait sur eux des jumelles, tandis que sa troupe se cachait derrière le talus du chemin de fer situé à quelque distance, et tirait de là sur nous une grêle de balles. Un canon à droite, une mitrailleuse à gauche, entrèrent aussi en action.

La situation était intenable, sur une grand'route, sans le moindre abri : après avoir résisté quelque temps, la colonne gagna Florennes au pas de course et se réfugia dans des maisons abandonnées, sous le bombardement. Un clairon belge sonna : « cessez le feu ! », mais les obus continuèrent à pleuvoir pendant quelque temps encore.

Une partie de l'armée en retraite avait pu dépasser Florennes, mais d'autres soldats au nombre d'environ 300, furent faits prisonniers à 18 heures. Réunis à des zouaves et à des Sénégalais, ils furent dirigés sur Mettet et parqués dans une prairie, puis le lendemain matin dans l'église paroissiale.

Le 26, on les emmena vers Fosses. Un groupe devait pousser des canons pris aux Français. « Travaillez, tirez, tas de chiens ! » criaient les gardiens. Par Ham et Le Mazy, les prisonniers atteignirent Gembloux, où ils furent entassés dans des wagons à bestiaux et conduits à Celle-lager.

CHAPITRE III

SUR LE FRONT DE LA MEUSE

Bien que le cours de la Meuse entre Dave et Givet ne fût défendu le 23 août que par une division de réservistes français arrivés la nuit précédente, les trois corps allemands lancés à la conquête du fleuve et soutenus par 57 batteries de la III[e] armée, installées d'Yvoir à Blaimont (1), ne réussirent à faire passer sur la rive gauche, en fin de journée, que de faibles détachements.

Du château de Taviet, le général von Hausen, chef de la III[e] armée, rédigea le 23 août au soir l'ordre suivant : « Bien que le gros du corps puisse se reposer, il faut cependant que la poursuite se fasse, avec des troupes de toutes armes, par le XII[e] corps dans la direction de Philippeville, par le XIX[e] corps dans la direction de Romerée-Mariembourg (2) ».

Cet ordre venait d'être lancé le 24 août à 2 h. 30 du matin, quand vint au Grand-Quartier, au témoignage du même général, un inquiétant message de von Bülow, chef de la II[e] armée, relatant les succès obtenus par les Français au front de la Sambre, sur le X[e] corps de réserve, et enjoignant à la III[e] armée de soutenir, dans la journée, l'attaque de la II[e] armée en marchant sur Mettet, direction est-ouest.

A 5 h. 50, von Hausen lança un nouveau message dans ce sens, sacrifiant en cela, assure-t-il, ses vues personnelles, qui le portaient à poursuivre l'ennemi dans la direction du sud-ouest. Des informations reçues par avion l'amenèrent d'ailleurs, dès l'avant-midi du 24, à reprendre sa conception originelle, en lui notifiant la retraite générale des

(1) Baumgarten-Crusius, o. c., p. 28.

(2) von Hausen, *Erinnerungen*, p. 132. Sur l'armée de von Hausen, cfr. Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, VIII, p. 276.

Français ; et il lança de Dinant, à 9 h. 45, l'ordre du jour n° 3, désignant à chaque corps la direction à suivre pour la journée (1).

Le général-major Baumgarten-Crusius estime qu'en août 1914, le haut commandement allemand eût été en situation d'infliger à l'armée française une défaite écrasante. On eût revu un « Cannes » ou un « Tannenberg » si la III^e^ armée avait conquis, le 23 août, les ponts de Fumay, Revin et Monthermé et coupé la retraite à la V^e^ armée française. Il eût suffi pour cela, affirme-t-il, de diriger vers cette région le XI^e^ corps — au lieu de le détacher à Namur — ainsi que le XII^e^ corps de réserve et le I^er^ corps de cavalerie (von Richthofen) (2), et non pas seulement quelques éléments du XIX^e^ corps, ainsi que nous l'avons relaté au tome IV, p. 68.

I. — *L'avance du XII^e^ corps de réserve.*

Le XII^e^ corps de réserve, général von Kirchbach, comprend les 23^e^ et 24^e^ divisions de réserve.

Celles-ci avaient suivi, pour gagner la Meuse, deux itinéraires totalement différents. Leur marche en avant, après le passage du fleuve, resta aussi distincte.

De Baillonville, où il était le 20 août, et de Braibant, où il était le 22, le Quartier-Général gagna le 24 août l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Abordons maintenant l'itinéraire que suivirent ces deux unités et retraçons leur conduite.

1. — *La 23^e^ division de réserve.*

La 23^e^ division de réserve, comprenant les 100^e^, 101^e^, 102^e^ et 103^e^ régiments, a pénétré en Belgique à Gouvy et s'est dirigée sur Wibrin, Laroche, Marche, Hogne, itinéraire qu'avait suivi avant elle le XII^e^ corps; elle atteignit, le 21 août, la région de Ciney-Sovet.

Ainsi que nous l'avons longuement raconté au tome IV, cette division de réservistes saxons se rendit tristement célèbre, le 23 août,

(1) von Hausen, o. c., p. 132 ; Baumgarten-Crusius, o. c., p. 45.

(2) Baumgarten-Crusius, o. c., p. 43-44. Cfr. aussi Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*. VI, p. 23.

dans les villages de Spontin, Dorinne, Purnode, Evrehailles et Yvoir, tandis qu'elle se ruait à la conquête de la Meuse, joignant à son aile gauche la 32e division active. C'est le 103e de réserve qui marchait en tête du défilé (1), suivi du 101e. De faibles sections parvinrent à traverser le fleuve dès le 23 (2) et passèrent la nuit en pleine rue d'Anhée.

L'ordre de la 3e armée (n° 3) (Dinant 9 h. 45) traçait comme itinéraire à la 23e division de réserve : Florennes, Philippeville, Mariembourg, Couvin, Brûly (3). C'est cet itinéraire jalonné de feu, de sang et de pillage que nous allons suivre maintenant en détail.

« Partout où nous passions, a déposé le soldat Oswald Witthe, du 133e de réserve, après avoir pillé tous les villages, nous mettons le feu aux maisons; et c'était la même chose dans tous les villages (4). »

Le 24 août, de bon matin, la division s'engagea dans la sinueuse vallée de la Molignée, tout en occupant et en fouillant les coquets villages qui la dominent : sur la droite, Warnant et Annevoie; sur la gauche, Haut-le-Wastia. Pas un hameau, pas une maison où n'aient retenti leurs *hurrah* ou leurs cris menaçants!

La division passa ainsi successivement à Marteau, à Sosoye, à Maredsous. Elle gagna le sommet du plateau à Stave et Florennes, et là se termina son avance au soir du 24 août : nous allons en reconstituer les péripéties.

(1) Von Hausen, *Erinnerungen*, o. c., p. 127.

(2) A Yvoir, c'est à partir de 17 h. 30 que l'ennemi put occuper sans danger la rive ouest de la Meuse, vers Fidevoye, après avoir fait cesser la résistance des derniers Français en dirigeant sur les coteaux boisés de la rive gauche un tir de mitrailleuses. Quelques Allemands passèrent d'abord la Meuse en barque, et ce sont eux qui achevèrent en cet endroit un blessé français, le capitaine Gautelet. Les gens d'Yvoir virent ensuite accoupler des barques « au Rivage », non loin de Fidevoye, à 200 mètres en amont de l'écluse de Hun, et former les pontons à rames qui servirent au transport des troupes. Celui-ci commença à 19 heures et se poursuivit jusqu'au matin, à la lueur de lanternes suspendues à un câble, d'une rive à l'autre. Il passa sur ces pontons non seulement de l'infanterie, mais de l'artillerie, un peu de cavalerie et des voitures de la Croix-Rouge, qui se dirigèrent vers Anhée. Des civils constatèrent que le premier canon mis sur radeau le fit chavirer, et ce n'est qu'après bien des efforts que les soldats, qui poussaient des cris de rage, parvinrent à le retirer du fleuve. Très peu de fantassins avaient pu utiliser, à la soirée du 23 août, le pont endommagé de Houx. Une notable partie des troupes du XIIe corps de réserve, qui encombrait Yvoir le 23 août, fut dirigée sur Dinant pour y utiliser le pont de bois de Leffe, car la traversée sur pontons était fort lente.

(3) Baumgarten-Crusius, o. c., p. 35; v. aussi, au sujet de l'itinéraire de la division : *Die Schlachten und Gefechte des Groszen Krieges*, o. c., p. 16; *Les Violations*, o. c., p. 88; Marschner, *Mit der 23. Reserve-Division*, p. 15 (ouvrage très détaillé et très intéressant).

(4) *Direction du contentieux et de la justice militaire, à Paris*, dossier 1055, enquête auprès des prisonniers, rapport n° 154.

On remarquera que, le 24 août, dès 8 h. 30 du matin, dix hussards de la Mort arrivaient à Sosoye, venant de Maredret; ils s'y trouvèrent isolés, en pleine retraite de Bioul, et deux furent tués. Sans doute, la Garde, qui occupait déjà Denée et Furnaux, cherchait-elle à faire la liaison avec la III^e armée.

§ 1. — *Anhée.*

Anhée est assis dans la vallée de la Meuse, non loin du confluent de la Molignée, que la 23^e division de réserve va remonter jusqu'à sa source.

Cette localité eut à souffrir des combats du 15 et du 23 août.

L'ennemi y pénétra le 23 au soir (rapport n° 551) et occupa le lendemain, à 1 heure du matin, le château de Moulins (Warnant) (rapport n° 552), où s'ouvre la vallée.

N° 551. Le 6 août, à 18 heures, débarquèrent à *Anhée* (1) les premiers soldats français, une compagnie du 148^e (lieutenant Courty).

Le 9 août, la 4^e compagnie (1^er bataillon, commandant Vannière [fig. 19]), du 148^e, venue d'Hastière, s'installa entre les 5^e et 8^e d'une part (à Bouvignes), et les 2^e et 3^e d'autre part (à Yvoir). Le chef de bataillon résidait au château de M. Henry à Moulins; une partie de l'Etat-Major était à Senenne, au château de M. de Wouters (2).

Le 15 août, les offices de l'église ne purent se faire, à cause du combat. Sept Français de la 10^e compagnie du 110^e tombèrent sur le territoire de la commune, « au Bout des Campagnes (3). » Le soir, il y eut une accalmie et, le lendemain, les troupes en repos remplirent l'église. Quelques braves se détachèrent pour porter la statue de la S. Vierge au milieu de l'assistance émue et recueillie. Presque tous ces soldats se confessèrent et les officiers donnaient eux-mêmes l'exemple.

Le 17 à 3 heures du matin, le 148^e fut remplacé par le 45^e.

Le 20 au matin, le général Mangin, venu en auto de Bioul, s'arrêta à Anhée pour conférer avec le colonel Grumbach, commandant le 45^e ; il y revint le lendemain, et présida, au château de La Molignée, une réunion d'officiers supérieurs.

Les soldats du 45^e quittèrent la localité dans la nuit du 21 au 22, et furent remplacés de nouveau par le bataillon du commandant Vannière, du 148^e, revenu de Hun. L'après-midi du 22, le 148^e quitta définitivement Anhée, où arrivaient le

(1) Dans le présent rapport sont fondus les notes recueillies sur place au jour le jour par dom Norbert Nieuwland, et les renseignements qu'ont communiqués M. l'abbé Fissette, curé d'Anhée, et M. Paul Bauchau.

(2) Nous avons enregistré plusieurs reconnaissances opérées par cette compagnie sur la rive droite de la Meuse (Tome IV, p. 126, 149, 154).

(3) On connaît les noms des soldats Mellet ou Milliet, Plattel ou Platelle, Roussel, Vanoverberghe ou Vanoverberte, et Lesage.

soir des éléments du 8e dans la section de Moulins. Le village d'Anhée était défendu par des réservistes du 310e.

Le 23 à 9 heures, l'artillerie allemande, dissimulée derrière les montagnes de la rive droite vers Yvoir et vers Houx, ouvrit le feu sur le village, des deux côtés à la fois. Plus de 25 obus firent des brèches dans l'église, ébranlant la voûte, déchiquetant les confessionnaux, endommageant les orgues et le matériel. Dix-sept obus tombèrent dans le jardin de la cure. Vingt maisons du village furent atteintes plus ou moins gravement (1), six furent incendiées (2).

Le château, ancien prieuré de Senenne, bombardé de 9 à 15 heures, fut en partie détruit.

Quarante-sept soldats français (3) étaient tombés çà et là dans le village ou dans les campagnes. Plusieurs d'entre eux furent tués sans pitié alors qu'ils se rendaient. Isidore Scailteur, dont le café avait été envahi entre 16 et 17 heures par un officier et quelques soldats allemands, aperçut un groupe de soldats français postés dans les jardins situés en face de sa maison, qui longeaient le chemin de halage et s'avançaient en levant les bras pour se rendre. Bien que l'officier eût vu le geste, il donna l'ordre de tirer. M. Scailteur vit tomber l'un des Français; et bien qu'il n'ait pas été témoin de la suite du drame, il paraît certain que les trois autres soldats qui se rendirent subirent le même sort. On retrouva leurs cadavres dans les jardins de Louis Binamé et de J.-B. Donnay. Ils étaient tous les quatre du 310e.

Il n'y eut à déplorer qu'une seule victime civile, Narcisse FRÉROTTE, 49 ans, frappé par une balle en fuyant au cœur de la bataille.

Vers le soir, quand les troupes de la 23e division de réserve, XIIe corps de réserve, firent leur entrée dans l'endroit, la moitié de la population avait fui. Six habitants (4), arbitrairement arrêtés, furent joints au célèbre groupe des soi-disant francs-tireurs de Spontin, de Hun et d'Yvoir, mais ils furent relâchés près de Stave. (T. IV, p. 115). Un autre groupe, comprenant environ 200 personnes, fut colloqué chez M. Bauchau et libéré le lendemain à 6 heures. Pendant ces journées, un bon nombre de maisons furent pillées ou saccagées.

Le curé, M. Fissette, avait pu gagner Haut-le-Wastia, où il échappa au danger qu'il courait en revêtant des habits civils.

Le 24 août dans la matinée, M. Bauchau fut témoin de la destruction par la dynamite du bureau postal et du coffre-fort qui s'y trouvait.

(1) Ce sont les maisons Busseret, Aubreby et veuve Maison (près de l'église), la ferme du vicomte Vilain XIIII, les maisons Dossogne, Dussart, Demoulin, Michel, Collet, Bodart, Rouyr, Chevalier ; enfin l'église et le château de Senenne.

(2) Ce sont les maisons Jules Bodart, Alphonse Borsut, Léon Collard, Victor Pousseur ; celles de l'éclusier, Louis Coster, et du sous-éclusier, Maurice Lambotte.

(3) Les suivants furent inhumés snr la place publique en face de l'église : René Dedonker, Nevians, Tobie Buroo ou Barroo, Léon Dewart ou Deswart, Jérôme Wills, Arthur Samson ou Sensen, tous du 310e de Dunkerque. On a aussi retenu les noms de Lucien Keval, du 148e, de Boulogne-sur-Mer, et de l'adjudant Pigot, du 310e.

Les corps des soldats français, exhumés en 1916, furent transférés au cimetière militaire d'Anhée « Près du Petit Bois ».

Sont aussi tombés à Anhée trois soldats allemands 9/177, Dresden, et Paul Lennig, des uhlans de la Garde.

(4) Voici leurs noms : Joseph Blondiaux, Ernest Henry, Adelin Scailteur et son fils Joseph, Joseph Binamé (lesquels enterraient les morts au moment où ils furent pris) et une dame, Ida Clause.

Moulins. — Rapport de Dom Norbert Nieuwland.

N° 552. Je fus attaché le 6 août, en qualité d'aumônier, aux troupes françaises arrivées à Anhée et je pus ainsi suivre de près les escarmouches qu'elles engagèrent, les jours suivants, avec les éclaireurs ennemis (voir tome IV).

A partir du 17, je fus assisté par le R. P. dom Hadelin de Moreau, mon confrère.

Le 23, nous fûmes réveillés à 6 heures du matin par une vive fusillade. Le combat commençait; il se poursuivit pendant toute la journée. A 16 heures, le quartier de Moulins devint la cible de l'artillerie allemande. Cinq obus atteignirent le château de M. Henry, où je résidais. A 18 heures, le canon se tut et l'ennemi franchit le pont de Houx. Avec la famille Henry j'avais gagné le château de Moulins, transformé en ambulance française, où je passai la nuit au chevet des blessés.

Le 24 août, à 1 heure du matin, un cri retentit : « Les Allemands sont là! » Un groupe de soldats envahit la propriété. L'officier qui les conduisait braqua sur moi son revolver en disant : « Si fousils dans le château, vous fousillé! » Ses hommes m'empoignèrent, tandis qu'il fouillait les coins de l'habitation. A 3 heures, un régiment envahit la cour; je me présentai au devant d'eux. « Spontin kapout, vociférait un officier en se démenant comme un possédé; curé kapout, vous aussi fusillé! » Des blessés furent amenés, deux Français et sept Allemands.

On entendit bientôt, du côté de Warnant, une fusillade nourrie et la troupe s'éloigna. A 9 heures, nous apprîmes ce qui était arrivé : plusieurs centaines de soldats belges, faits prisonniers dans la rencontre de ce village, furent amenés dans la cour de la ferme.

Dans l'après-midi, j'obtins la libération des gens d'Anhée qui s'étaient réfugiés à l'ambulance. A la soirée, on relâcha les otages, qui étaient parqués dans une écurie. Je reçus du lieutenant Otto (1), du 100e de réserve, un passeport. Le fermier de Moulins inhuma, sur ordre, deux soldats ennemis, puis fut délesté, par des troupes qu'il croisa, des 4000 francs qu'il portait sur lui.

Le 24 août, les blessés furent évacués, sauf 3 Français et 6 Allemands, gravement atteints, qui furent emportés le 26.

§ 2. — *Haut-le-Wastia.*

Bien que Haut-le-Wastia n'ait pas été défendu le 23 août par les troupes françaises, qui s'étaient retirées la nuit précédente, ce village a eu à souffrir de l'invasion. Les soldats du 101e et du 103e de réserve y pénétrèrent le 24 à 6 heures du matin. On signale aussi le 25 août des troupes du 102e de réserve. Plusieurs habitants furent fusillés ou brutalisés; un groupe de vieillards, de femmes et d'enfants fut mitraillé et le

(1) Ce lieutenant est cité dans le carnet de route du sous-officier Burkhardt, du 100e de réserve. Voir *Les Violations*, o. c., p. 88.

feu fut mis à deux maisons. Voici le récit de ces événements (rapport n° 553), tel que nous l'a fait le 15 juin 1915 M. J. Balthazar, curé de la paroisse.

Le rapport n° 554 relève quelques détails relatifs à Warnant.

N 553. Haut-le-Wastia, que contourne, au nord, la Molignée, occupe une situation stratégique de premier ordre; de nombreux points de son territoire, on a vue sur la vallée de la Meuse.

Au 15 août, nous n'avions vu aucun soldat, ni belge ni français, et nous nous disposions, dans le calme, à faire la procession de l'Assomption, malgré le bruit du canon et des mitrailleuses qui nous arrivait de Dinant, lorsque, pendant la grand' messe, la pluie vint à tomber, empêchant la population de se livrer à cette manifestation si désirée de sa piété.

Au soir, nous reçûmes le 148e français, venant de Bioul, qui nous quitta dans la nuit, se rendant à Dinant. Le 16 août dans l'après-midi, vinrent le 110e et le 41e d'artillerie, qui séjournèrent au village jusqu'au 22 à midi, édifiant la paroisse par leurs sentiments chrétiens : un grand nombre de soldats assistaient chaque jour à la messe, célébrée à leur intention à 3 heures du matin et y communiaient.

Le 23 août, nous étions sans défenseurs. Dans l'avant-midi, nous eûmes deux messes basses, les seuls offices religieux de la journée. A 9 heures, les premiers obus explosaient dans les champs; vers midi, ils arrivèrent en plein village, et alors les habitants prirent la fuite, les uns se dirigeant sur Falaën, d'autres sur Sosoye, d'autres sur Salet-Warnant. Environ trente-cinq personnes demeurèrent et vinrent se réfugier au presbytère. Je les installai dans des caves aménagées sous le chœur de l'église, et sous les sacristies, où nous passâmes en prière l'après-midi, jusqu'à ce que le bombardement cessât, vers le soir. Il avait d'ailleurs été intermittent et de peu d'importance : une trentaine d'obus tombèrent sur le territoire de la paroisse, endommageant deux maisons et brisant les vitres dans un quartier.

Après une nuit calme, les premiers soldats allemands entrèrent au village le 24, à 6 heures du matin, et trouvèrent les maisons closes. Ils les pillèrent d'une façon inouïe. Il était 8 heures quand ils se présentèrent au presbytère : mes paroissiens et moi, nous fûmes enfermés dans l'église et gardés jusqu'à 13 h. 30; puis les premières troupes s'éloignèrent.

A peine étions-nous rentrés dans nos maisons, que de nouveaux soldats les envahirent. Vers 15 heures, des gens qui avaient fui voulurent revenir, mais quand ils constatèrent, à l'entrée du village, que l'ennemi l'occupait encore, ils jugèrent prudent de rebrousser chemin et d'entrer dans un taillis. Cette manœuvre avait été remarquée. Des soldats organisèrent une battue à travers champs et mirent en action une mitrailleuse. Il y eut plusieurs victimes. Une infirme, Victoire DETAILLE (fig. 8), veuve Antoine RONDIAT, âgée de 78 ans, fut tuée sur la charrette qui avait servi à l'emmener. Désiré SACOTTE (fig. 16), époux de Caroline Trillet, 42 ans, père de famille, fut retrouvé tué à peu de distance. D'autres personnes furent blessées : l'une eut la figure traversée de part en part, une autre fut gravement blessée à la cuisse, une fillette de 6 ans eut la hanche percée d'une

balle et est restée estropiée. Pendant ce temps, on mettait le feu aux maisons voisines de Mathieu Detourbe et de M^me^ veuve Désiré Mélot, et trois civils étaient faits prisonniers. L'un d'eux, MATHIEU DETOURBE (fig. 13), époux d'Aline Mélot, père de famille, âgé de 31 ans, fut fusillé une heure après sur la route de Moulins, territoire de Warnant. Les deux autres, Alfred Wauthier et Jean Polomé, furent associés au groupe de Spontin emmené à Roly et Hotton. (Tome IV, p. 115).

Des fenêtres du presbytère, je fus inconsciemment témoin de cette scène : je suivais des yeux les soldats s'avançant à travers champs, mettant le feu aux récoltes non fauchées et tirant sans cesse. Je les croyais à la recherche de soldats français et je n'appris que le lendemain que les pauvres victimes étaient mes paroissiens.

Trois autres civils (fig. 14 et 15) furent fusillés près des ruines de Montaigle (voir rapport n° 557). Aucun d'eux n'était porteur d'armes et n'avait commis le moindre délit.

N° 554. *Warnant* reçut à plusieurs reprises des Français : le 15 août, quelques soldats; le 16 août, le 45^e^ de ligne, qui séjourna jusqu'au 21; le 22, au soir, une forte colonne qui resta deux heures, puis poursuivit sa route.

Le 23, des troupes françaises et des gardes-civiques de Charleroi passèrent à Warnant, se retirant sur Falaën, Flavion et Philippeville.

L'ennemi entra à Warnant le 24, au matin, et y soutint un combat contre des troupes belges, ainsi que nous l'avons raconté plus haut (p. 76).

Trois immeubles furent détruits dans la commune. La « Villa des Toutous » fut incendiée par des obus le 23. La ferme de Heneumont fut pillée à fond la nuit suivante; les soldats tuèrent poules, porcs et bétail, burent et mangèrent tout ce qu'ils trouvèrent, puis mirent le feu à l'immeuble, le 24 août, à 8 heures, pour faire disparaître les traces de leur orgie. La ferme d'Ohey fut brûlée le 24 août par les soldats qui se rendaient à Haut-le-Wastia.

§ 3. — *Annevoie et Rivière.*

Ce sont des soldats du 103^e^ de réserve (46^e^ brigade) qui brutalisèrent les habitants de Hun et y incendièrent une maison.

A Annevoie (rapport n° 555), il passa des éléments du 101^e^ de réserve.

Rivière est l'une des rares localités qui ne furent pas occupées pendant les premières journées de l'invasion. On lira néanmoins avec intérêt le rapport n° 556 consacré à cette localité : il montre avec quelle légèreté les troupes y ont détruit un château ancien, rempli d'œuvres d'art.

N° 555. Le 9 août (1), la 2^e^ compagnie du 148^e^, qui se trouvait jusque là à Dinant, s'établit à Rouillon; elle fut renforcée le 14 par la section de mitrailleuses du 2^e^ bataillon et, le 15, par la 7^e^ compagnie.

(1) Ce rapport, relatif à Annevoie et Hun, emprunte les données militaires aux notes qu'a bien voulu nous communiquer le général Cadoux; les autres renseignements ont été recueillis par le curé de la paroisse, M. Warnon.

A partir du 15, le barrage de Hun fut aussi gardé par une section. Le 16 août, à 14 h. 25, le sous-lieutenant Trinquant, du 5e chasseurs à cheval, arriva à Rouillon avec son peloton, pour assurer la liaison avec la 5e division de cavalerie française. A 16 heures, le pont de Rouillon fut miné par le capitaine du génie Mascart, de l'armée belge.

La 11e compagnie du 148e (capitaine Roques), qui s'était repliée du pont de Bouvignes te 15 août, vint se reconstituer à Annevoie le 17 août. Tout le 3e bataillon (commandant Bertrand) s'y trouva dès lors réuni. Le même jour, dès avant l'aube, la 4e compagnie (de Houx-Anhée), la 3e compagnie (du pont d'Yvoir), relevées par un bataillon du 45e, vinrent occuper le barrage de Hun. Les 5e et 7e compagnies et la compagnie hors-rang (de Bioul) s'établirent aussi à Annevoie et Rouillon, le poste de commandement du colonel Cadoux étant au château d'Annevoie.

Le 21 août, le général Mangin, commandant la 8e brigade, donna au 3e bataillon l'ordre de gagner Bioul (1). La 4e compagnie, de Hun, se rendit à Annevoie.

Le 22 août, le passage de Hun fut gardé par la 5e compagnie, le pont de Rouillon, par les 2e, 7e et 8e compagnies. Une patrouille ennemie se présenta à 7 heures au barrage de Hun et fut dispersée à coups de fusil.

A 16 h. 20, le pont de Rouillon fut détruit sur les deux tiers de sa portée.

Le 23, la position du versant est du bois de Salzinnes (entre Hun et Rouillon) fut occupée par la 1re compagnie (Delahaye), ramenée de Burnot, et les abords du pont de Rouillon le furent par la 2e compagnie (Dagalier).

A Hun, la 3e compagnie occupait des tranchées construites au-dessus du village.

(1) Le général Cadoux a bien voulu nous communiquer l'émouvante participation de cette vaillante troupe au siège de Namur. Mis à la disposition du lieutenant-colonel Grumbach, commandant le 45e, le 3e bataillon du 148e fut adjoint à deux bataillons du 45e, et ensemble ils arrivèrent à Namur le 22 août, à 7 heures. Le 3e bataillon fut envoyé aussitôt sur la route de Louvain, à 500 mètres sud de la borne 6 (bifurcation du chemin de Cognelée). Dans l'après-midi, il fut chargé de reconnaître les abords nord du bois des Grandes Salles, en vue de reprendre le château de Beauloy, qu'avaient abandonné les troupes belges du capitaine Dewattines. A 17 heures, l'ordre fut donné aux 9e (Gaune de Beaucoudray) et 12e compagnies (Boitel) de se porter en avant. Elles commencèrent le mouvement, mais dès leur arrivée à hauteur de l'église et du cimetière de Cognelée, elles reçurent des coups de fusil des défenseurs de Beauloy. Le major Melon, du 30e d'infanterie belge, ayant confirmé l'évacuation de Beauloy par ses troupes et le capitaine Dewattines ayant conseillé de ne pas aller plus loin, les 9e et 12e compagnies furent dispersées dans les tranchées voisines, jusqu'à ce que la 10e compagnie leur fut envoyée en renfort. Alors elles envahirent, baïonnette au canon, le parc du château et une section de la 9e compagnie, avec le lieutenant de Beaucoudray, pénétra dans la redoute, mettant en fuite les derniers défenseurs. A 19 h. 30, les tranchées qu'occupaient les 10e et 12e compagnies, prises d'enfilade par l'artillerie ennemie, durent être évacuées. Le 9e reçut aussi, du chef de bataillon, l'ordre de se replier derrière le village de Cognelée. Le lendemain, les compagnies occupèrent les abords de Champion, où elles subirent un feu affolant de batteries lourdes de campagne, invisibles, jusqu'à ce que le lieutenant-colonel Grumbach ordonna le repli, à 11 h. 15.

Le colonel du 45e, avec les 11e et 12e compagnies du 45e et les 9e, 10e, 11e et 12e compagnies du 148e, bivouaqua le 23, au soir, à 1.500 mètres de Bioul, passa le lendemain par Maredsous. Une partie du 3e bataillon retrouva son régiment, le 24, à Gochenée et Agimont et gagna de là, le 25, Doische, Mazée, Treignes, Vierves et Rocroi; le restant se reforma le 24, à 21 heures, à Fagnolles et gagna aussi Rocroi.

Attaquée dès 5 h. 30 par de l'infanterie et de l'artillerie, elle tint toute la matinée, s'opposant à la mise à l'eau de barques amenées par l'ennemi. Elle reçut, à 13 h. 15, l'ordre de se retirer, avec la 1re et la 2e compagnies, sur Bioul, où tout le bataillon devait se mettre sous les ordres du colonel Pétain, pour passer la nuit à la lisière nord de Falaën, gagner, le lendemain, Flavion et Agimont. Un officier et douze soldats français (1) du 148e, furent tués à Hun et y restèrent inhumés dans une tombe collective, à gauche de la route de Namur à Dinant, jusqu'à leur transfert au cimetière d'Anhée.

Le 103e saxon commença à franchir la Meuse à Hun le 23 août vers le soir ; il traita les civils du hameau avec une brutalité extrême. Hommes, femmes et enfants, expulsés des caves où ils se tenaient paisiblement, furent chargés sur des nacelles et passèrent la nuit sur le pavé dans le bâtiment de la poste. Le lendemain, les femmes et les enfants furent renvoyés, mais dix hommes (2) furent associés aux civils de Spontin et emmenés avec eux jusqu'à Roly et Hotton. Nous avons relaté leurs souffrances tome IV, p. 115. Le 24 août, dès 5 heures du matin, le feu était mis, au rivage, à la maison d'Alexis Woos, occupée par Clément Lecoq, dans laquelle les Français s'étaient installés.

L'ennemi ne fit son apparition à Rouillon et à Annevoie que le 24 août. A 7 heures, 12 uhlans venus par le pont d'Yvoir montèrent la côte de Bioul ; mais, reçus par les balles de quelques Français qui avaient séjourné dans les bois, ils rebroussèrent chemin. A 13 heures, des fantassins appartenant, croit-on, au 101e, et venus de Hun par les campagnes, passèrent à Annevoie, se dirigeant vers Haut-le-Wastia, et ne molestèrent pas la population. Les jours suivants, les passages de troupes furent de peu d'importance.

N° 556. Le 13 août (3) à 11 heures, le colonel Cadoux reçut du chef du 1er corps l'ordre de se transporter de Dinant à Bioul et de modifier la répartition des bataillons du 148e qu'il commandait, les espaçant depuis Anseremme jusqu'à Burnot-Lustin inclus. De ce fait, le secteur Houx-Burnot se trouvait renforcé ; la 2e compagnie s'établit le soir à Rouillon avec la section de mitrailleuses du 2e bataillon, et la 1re compagnie à Burnot.

Le 15 août à 8 heures, ces effectifs furent encore renforcés à Rouillon par la 7e compagnie, à Burnot par la 8e.

Le 15 à 8 h. 30, le bourgmestre de Godinne informa le colonel Cadoux, à Bioul, « que des uhlans s'installaient au sanatorium de Mont et paraissaient vouloir

(1) C'étaient le capitaine Victor Gautrelet ou Gautelet, de Remillies; Gaston Dumont ou Dumour, de Mézières; Florimond Huleux, de Denain; Julien Jaspart, de Cambrai; Edouard Juzert ou Gugert, de Mézières; Charles Millancourt, d'Avesne; Eugène Petit, de Lens; Désiré Pichet ou Pihet, de Mézières; Marcel Trichin ou Triclin, de Rennes ou Reims; Léon Ancelle, de Maillencourt; Georges Havet, de Valenciennes, tous du 148e; et Henri Nesrians, de Dunkerque, du 310e; enfin, un inconnu.

(2) C'étaient Alexis Woos, Alexandre Legros, Victor Legros, Victor Daffe, Victor Feraille, Léon Beaupère, Jules Beaupère, Alexandre Stavaux, Victor Pirson et Auguste Defrenne. Les deux premiers moururent des suites de ces mauvais traitements.

(3) Ce rapport, consacré à Rivière et Burnot, a utilisé les notes du colonel Cadoux, des renseignements fournis par M. Edouard de Pierpont, à Rivière, et le procès-verbal de l'enquête que nous avons faite sur place le 30 septembre 1915.

s'y retrancher, et que des Allemands auraient été vus se dirigeant vers la Meuse avec des barques ».

Le 17 août, la 6e compagnie, avec l'Etat-Major du 2e bataillon (commandant Graussaud) et la section de mitrailleuses, s'établirent aussi à Burnot-Lustin ; cette compagnie se disposa le lendemain entre Rivière et Godinne, à hauteur des Iles, à la lisière du bois de la chapelle S. Hubert. Les coteaux de la montagne de Rivière étaient préparés pour la défense, spécialement aux lieux dits : campagne des Tries, Tienne au Collin et au sommet du Sart à Socle, à l'entrée du bois et dans la pépinière dominant la Meuse. Les retranchements opérés en terrasse au lieu dit : Tienne au Collin, vers le nord du cimetière communal, étaient armés de mitrailleuses et particulièrement bien dissimulés. Ils rendaient l'accès du pont impossible.

Le 19, le sous-lieutenant Courty, de la 1re compagnie, au pont de Burnot, donna la chasse à un peloton de cavalerie ennemi, qui s'était approché du pont, venant de Mont; le feu de la section tua 6 chevaux. Un officier allemand, en fuyant, menaça le bourgmestre de Mont du revolver, en vociférant que le village serait brûlé pendant la nuit. Les habitants affolés demandèrent de la troupe pour les protéger.

Le 21, les Français arrêtèrent par quelques obus tirés de Rivière une troupe d'avant-garde qui s'acheminait vers les fonds d'Hestroy.

Le 22 de bon matin, le pont de Burnot-Lustin fut tenu non plus seulement par la 1re, mais encore par la 6e compagnie, sous les ordres du capitaine Delahaye, commandant la 1re compagnie. On signala aussi les officiers suivants : capitaine Tréca, lieutenants Létranger et Arthaud.

Le pont de Burnot sauta à 16 h. 45 et, une seule pile étant détruite, le commandant demanda par auto au général-gouverneur de Namur, 50 kilogrammes de tonite pour achever la destruction de l'ouvrage.

Le 23, dès la pointe du jour, la 1re compagnie quitta le pont de Burnot-Lustin détruit, et alla s'établir entre Hun et Rouillon, sur le versant est du bois de Salziunes, tandis que les troupes allemandes, venant de Crupet, envahissaient le sanatorium et se répandaient dans le vallée jusqu'à la gare de Lustin. Dans l'avant-midi, la voie du chemin de fer du Nord-Belge, la route dite de la corniche et le halage vis-à-vis de Rivière se couvrirent de soldats.

A 13 heures, tout le 1er bataillon du 148e (1re, 2e, 3e et 4e compagnies, Burnot, Rouillon et Yvoir) avait reçu l'ordre de gagner Bioul, Denée et le bois au nord d'Ermeton-sur-Biert.

Cet ordre n'atteignit pas la section de Capellis (2e compagnie), qui avait été envoyée, à midi, à Rivière, et s'était portée à 13 h. 20 dans les broussailles de l'éperon sud de Rivière. Des cavaliers ennemis, l'ayant remarquée du sanatorium, firent feu sur elle et bientôt la canonnèrent à l'aide d'une batterie. Ils lancèrent aussi quelques obus sur le château de M. de Pierpont. Il était 18 heures. et les habitants venaient de sortir de l'église, où s'était chanté le salut du Saint-Sacrement. La section se terra sous la canonnade et ne put diriger que des feux mal ajustés sur de petites fractions ennemies qui cherchaient à traverser la Meuse en barquette. Les villageois aperçurent soudain un soldat, membré en hercule, traverser la Meuse à la nage et s'emparer, sur la rive gauche, de l'une des barques que les Français avaient coulées à fond; il traversa à nouveau le fleuve, entraînant entre deux eaux

la lourde embarcation, que l'on répara à la hâte et qui, bientôt, permit à cinq incendiaires, dont un officier, de venir, la torche à la main, anéantir en quelques instants le château Louis XVI de M. de Pierpont (1). Un soldat de la section, Léon Lacroix, de Saint-Omer, fut tué net par un coup de feu à la face. A 18 heures, la section regagna Rouillon et, apprenant le départ de la compagnie pour Bioul, se mit à sa recherche. Elle passa à Bioul la nuit du 23 au 24 et se joignit, le lendemain, à une colonne de différents éléments dont une partie du 148e (commandant Bertrand) venant de Namur; elle retrouva son régiment le 25 août à 11 heures à Vierves.

Pendant la fusillade, toute la population avait fui vers Boilaîtrie. M. Xavier de Pierpont, attardé à l'église après le salut, y priait encore tandis que l'incendie battait son plein. M. Edouard de Pierpont et sa famille, dont de jeunes enfants, ne quittèrent qu'au moment où le feu laissait entrevoir ses premières flammes et c'est comme par miracle qu'ils échappèrent à la grêle de balles qui les assaillit à leur départ.

Ce drame du passage de la Meuse par un soldat allemand, qu'un seul franc-tireur, s'il eût existé, eût aisément empêché, est une preuve irréfutable que les troupes incendiaient par plaisir et sans utilité militaire.

Le 24 août, les troupes visèrent de la rive droite de la Meuse, sans les atteindre, quelques hommes rentrés au village, et elles bombardèrent Burnot, dont 9 maisons furent détruites ou très endommagées; puis elles gagnèrent Godinne et Yvoir.

Le 27, campèrent à Rivière environ 2000 hommes, dont des cavaliers et le corps de munition de la IIIe batterie d'artillerie à pied, sous le commandement du rittmeister von Bonin. Celui-ci dit à M. de Pierpont, en montrant les ruines : « Ce sont vos prêtres qui sont cause de ces désastres ! Ici aussi, il y a eu des francs-tireurs, dirigés par un curé ! »

§ 4. — *Sosoye-Maredret.*

Lorsque les éclaireurs de la 23e division de réserve atteignirent, le 24 août, la gare de Falaën, qui est située dans la vallée même, les soldats belges tirèrent sur eux, du bois voisin, quelques coups de feu. En punition de ce fait de guerre, cinq maisons furent brûlées, vingt-six hommes de Foy furent ligotés comme des malfaiteurs et emmenés ; trois pères de famille de Haut-le-Wastia, surpris par hasard dans les environs, furent liés à des arbres et fusillés, au lieu dit « Les Floyes ».

Le rapport n° 558 relate ce qui s'est passé à l'abbaye de Maredsous.

A Maredret (rapport n° 559), Emile Taton fut tué par des uhlans.

(1) Il y périt des tableaux, des sculptures et beaucoup d'objets d'art. On y admirait entre autres un salon en stuc, œuvre exécutée en 1777 par les frères Moretti et signée ; le plafond seul était orné de 60 personnages représentant, en douze médaillons délicatement exécutés, Cérès et les mois de l'année.

N° 557. La paroisse de Sosoye — écrit M. l'abbé Bruyr, curé de l'endroit — comprend, outre le centre, les hameaux de Marteau et de Foy. Soldats belges et uhlans se croisèrent pendant toute la matinée du 24 août dans cette région. En arrivant à *Marteau*, les Allemands procédèrent à une visite minutieuse des maisons. Josuë Binon fut sur le point d'être fusillé, parce qu'on trouva chez lui des douilles de cartouches qu'il avait conservées en souvenir des manœuvres militaires faites dans la région par l'armée belge l'année précédente; emmené par les troupes, il fut relâché près de Maredret.

Quand l'avant-garde du corps d'armée ennemi atteignit, vers 13 heures, la gare de Falaën, au lieu-dit « La Forge », au pied de la montagne sur laquelle est assis le hameau de Foy, elle reçut des coups de feu d'un groupe de soldats belges postés dans les bois qui, au sud, surplombent la gare. Deux chevaux furent tués. Après s'être mis à l'abri des balles dans les caves des maisons, les Allemands sortirent furieux, tirèrent sur la gare et sur les hôtels Couturier (1) et Devigne — où fut blessée Elvire Devigne — et mirent le feu à deux maisons et à une grange appartenant à Auguste Baivy-Tonon, ainsi qu'au magasin de marchandises du chemin de fer (2). La maison de la veuve Delaire, à Foy, fut aussi incendiée.

Les hommes de *Foy* coururent un sérieux danger : ils furent arrachés à leurs maisons au nombre de 26, liés deux à deux et les mains derrière le dos et entraînés jusqu'au château de M. Desclée, à Maredsous.

A *Sosoye*, dix hussards de la mort arrivèrent le 24 à 8 h. 30, par la route de Maredret, et furent assaillis par le feu de quelques soldats belges établis près du café Urtrel-Lurquin. Deux Allemands furent tués, l'un au pied de l'escalier qui monte à l'arrêt du train de Sosoye, l'autre, 30 mètres plus loin, au milieu de la

(1) Un témoin oculaire, M. Fernand de Bien, qui se trouvait à l'hôtel Couturier, a fait le récit suivant. « Soudain un nuage de poussière s'éleva dans la vallée, venant de la direction de Montaigle : une colonne saxonne remontait la Molignée. Nous l'aperçûmes au moment où elle arrivait près de Marteau. A cet endroit, un coup de fusil abattit un cheval; sur le champ, une maison voisine — d'où les Allemands prétendaient qu'on avait tiré — fut livrée aux flammes.

» Des fenêtres de l'hôtel, nous pouvions suivre les mouvements de la colonne. Elle avait fait halte, pendant que deux hussards, détachés en éclaireurs, venaient reconnaître les abords de la gare et que des fantassins se postaient en vedettes près du pont sur lequel la route franchit la Molignée à Marteau. A ce moment, nous vîmes un soldat belge, caché dans les broussailles tapissant le versant de la vallée, se lever et, le fusil à la bretelle, se diriger d'un pas délibéré vers les Allemands; sans s'inquiéter de ses intentions, ceux-ci tirèrent et le malheureux s'affaissa. On le crut mort, mais il se releva bientôt et disparut en rampant dans les buissons.

» Les Saxons ne se pressaient pas d'avancer. Tout à coup, deux soldats français, qui étaient restés embusqués derrière la gare, firent feu. L'ennemi riposta et tira notamment sur l'hôtel, dont les vitres volèrent en éclats. Nous descendîmes dans les souterrains. Bientôt nous entendîmes au-dessus de nous un vacarme effroyable, des cris, des vociférations : les Saxons faisaient irruption dans le café, prêts à tout saccager. « On a tiré d'ici sur nous! » nous dit un officier. Nous répondîmes que ce ne pouvaient être que des soldats.

» Pendant qu'ils fouillaient l'hôtel, d'autres soldats envahirent la gare, emmenèrent le chef de station, défoncèrent à coups de hache le plancher de la salle d'attente et y mirent le feu. Des hommes dévoués vinrent à la dérobée jeter quelques seaux d'eau sur le brasier, qu'ils réussirent à étouffer. Quant aux soldats français, ils furent aperçus dans un bois voisin et ne purent échapper à la mort.

» Des étudiants de Leipzig nous racontèrent qu'à Spontin, ils avaient perdu leur major, tué d'un coup de feu par un habitant du village. »

(2) Cet incendie semble visé dans MARSCHNER, o. c., p. 20.

route qui mène à Marteau. Un cheval fut tué à côté de son cavalier, un second put se traîner jusqu'à Chertin, un troisième jusqu'au cimetière. Plusieurs hussards rebroussèrent chemin vers Maredret, deux continuèrent vers Falaën, un dernier se cacha dans le bois. Craignant des représailles, le garde-champêtre, aidé de quelques hommes, se hâta d'enfouir hommes et chevaux. Dans l'entre-temps continuèrent à défiler des soldats belges, venant à travers champs de Bioul et se dirigeant vers les Bierts. Il en passait depuis le grand matin (1).

A 14 h. 30, arriva de Marteau à Sosoye le corps d'armée qui venait d'Anhée et se dirigeait vers Maredret; il défila sans discontinuer jusqu'à 21 heures. Le lendemain, il passa de nouveau des troupes pendant trois heures dans la matinée et pendant deux heures dans l'après-midi. Du 24 au 27 août, 5,000 Allemands logèrent dans l'église, dans les maisons et dans les granges.

Un douloureux massacre fut commis le 24 août vers 16 h. 30, au lieu dit « Les Floyes », paroisse de Sosoye. Quand on a dépassé le vieux château de Montaigle, en allant vers Warnant, on atteint l'endroit très pittoresque où le Flavion se jette dans la Molignée. Trois hommes de Haut-le-Wastia y furent fusillés dans une prairie qui borde la grand'route, entre deux des nombreux ponts du chemin de fer. Ambroise LÉONARD (fig. 14), 45 ans, époux de Marie Sacotte, et Charles GUILLAUME, 42 ans, époux de Marie Benoît, furent pris sur la voie du chemin de fer; Narcisse BORSUT (fig. 15), 59 ans, époux de Marie Danthine, arrêté près de la prise d'eau de Salet, fut amené en auto auprès des deux premiers. Ils furent liés, Ambroise Léonard à un arbuste, les deux autres à un gros saule, et tués, séance tenante, à quelques minutes d'intervalle. Un groupe de 23 personnes (11 de Marteau, 5 de Haut-le-Wastia et 7 de Salet) se trouvait caché en face de l'endroit de la fusillade, dans une sorte de grotte qui borde la voie ferrée.

N 558. L'abbaye de *Maredsous* (2), commune de Denée, occupe un site remarquable au sud de la Molignée. Dès l'aube du 23 août, un convoi de six voitures amena 36 blessés français à l'école abbatiale qui avait été aménagée, ainsi que l'école d'arts et métiers, en ambulance. Ils venaient à peine de recevoir les premiers soins qu'une estafette apporta l'ordre d'emmener vers la France tous ceux qui étaient transportables. Il en revint d'autres dans la journée et petit à petit tous les lits se garnirent.

A la suite des soldats, se présenta à la porte du monastère un lamentable cortège de fuyards éperdus venant du pays de Saint-Gérard et de la Sambre. Ils furent installés à la ferme et à l'école d'arts et métiers. Quand le bruit du canon se rapprocha, (combat de Saint-Gérard), des centaines de personnes se réfugièrent dans la grande crypte de l'église. A la soirée et pendant toute la nuit, il passa, sans discontinuer, des soldats belges et français, fuyant dans la direction de Philippe-

(1) Le 23, à 21 heures, un brancardier belge, M. l'abbé Demolder, de Louvain, sonna au presbytère et annonça que le général Michel, le général Henrard et quinze officiers de l'Etat-Major de Namur, se trouvaient chez Jules Burlet. Ils songèrent d'abord à prendre quartier au presbytère; puis ils dirent qu'ils n'étaient pas en sûreté et gagnèrent Rosée.

(2) Le carnet de route du sous-officier Burkhardt, du 100e grenadiers de réserve, relate son passage à Maredsous. V. *Les Violations*, o. c. p. 88.

ville. La croix-rouge de Namur (médecins, ambulanciers et infirmières) arriva vers minuit.

Une colonne de plus de 200 ambulanciers (major Petit) vint le 24 août dans la matinée et ne réussit pas à échapper à l'encerclement. Une patrouille de 25 à 30 hussards allemands parut bientôt devant l'abbaye et demanda à manger.

A 11 heures, on amena 71 blessés, dont quelques-uns du combat de Saint-Gérard.

Nouvelle alerte pendant le dîner : une batterie allemande chercha à atteindre les fuyards, des hauteurs de Denée, et tira quelques obus dans la direction de l'Abbaye de Sainte-Scholastique.

Le 26 et les jours suivants, on amena des blessés d'Ermeton; le chiffre des soldats soignés à l'ambulance s'éleva à 174, dont 90 Belges et 84 Français (1).

Les derniers blessés furent emmenés en Allemagne le 30 novembre, jour où fut fermée l'ambulance.

N° 559. Au hameau de *Maredret*, les premiers Français, des 84e et 284e, parurent le 20 août, accueillis comme des sauveurs. Ils partirent le lendemain et furent remplacés par des artilleurs, qui placèrent des batteries de réserve sur le terrain en déclivité qui sépare Denée de Maredret.

Puis ce fut la retraite des civils et des troupes. La journée du 23 août fut très agitée. A l'issue de la messe basse, on courut vers la gare, où venait d'arriver un train qui avait essuyé, à Anhée, le feu des mitrailleuses allemandes et en portait les traces.

Bientôt se croisent dans le village des soldats qui ont combattu vers Saint-Gérard, sur la Meuse, et à Namur. Des batteries sont postées sur les hauteurs du Chenoy. A la soirée, tout l'horizon est en feu et une odeur âcre prend les habitants à la gorge. La retraite se poursuit pendant toute la nuit.

Le 24 à 9 h. 30, un groupe de uhlans traverse le village. A 15 h. 30, le gros des troupes débouche par la route de Sosoye. La rue principale, dans la direction d'Ermeton, était remplie de troupes quand tout à coup éclatèrent des centaines de coups de feu. « On ne fusillera personne, déclara un officier à l'hôtel Gillaint-Marlet, mais l'ordre est donné d'inspirer la terreur aux habitants. »

Les occupants de plusieurs maisons furent poussés au mur, pendant que les logis étaient fouillés de la cave au grenier.

Emile TATON, 38 ans, s'était hasardé dans l'avant-midi à la rencontre de sa sœur qui devait arriver de Biert-Flavion : on le retrouva vers 11 heures, la tête percée de balles. On pense qu'il a été abattu par des uhlans.

Le 26 et le 27, une équipe d'hommes courageux parcourut les abords du village et donna la sépulture à quelques cadavres de soldats qui y furent découverts.

(1) Moururent à Maredsous quatre Belges : Ghislain Macaux, du 13e (le 25), François Mortier, 1er ch. à pied (le 27), Arthur Tillot, capitaine-commandant du 13e (le 27), Joseph Paty, du 13e (le 3 septembre); également deux Français : Mathurin Lecornet, du 41e (le 29), Louis Delille, du 2e zouaves (le 28).

La Molignée prend sa source aux environs de Stave : c'est là que la 23e division de réserve, quittant Sosoye et Maredret, atteignit le sommet du plateau, pour prendre la direction de Florennes.

Nous renvoyons le lecteur, pour Stave (1) et Florennes, au chapitre II, p. 52 à 62, ces localités ayant été surtout traversées par les troupes de la Garde.

C'est à Florennes que s'arrêta, au 24 août, l'avance de la 23e division; la tête de ses colonnes pénétra à la soirée dans cette petite ville, que terrorisait déjà, depuis 10 heures du matin, la Garde impériale.

§ 5. — *Philippeville.*

De Florennes, qu'elle quitta le 25 août au lever du jour, la 23e division de réserve se dirigea vers Philippeville. Le 100e grenadiers, qui marchait en tête du défilé, pénétra dans cette ville à 6 heures, bientôt suivi des autres régiments de la division. La coquette bourgade fut relativement respectée. Un commandant de bataillon, accédant aux instances du doyen et du bourgmestre, fit éteindre le feu qui était déjà mis à une maison. Un civil paya de sa vie quelques coups de fusil tirés par des soldats belges sur le chemin de Neuville-Mariembourg.

Les renseignements que nous faisons suivre ont été obtenus de M. l'abbé Gosset, curé-doyen de la ville, et ont été complétés à une date ultérieure par des indications que fournirent les RRdes Sœurs de Notre-Dame.

N° 560. Le couvent des Sœurs de Notre-Dame avait été transformé en un vaste hôpital. Le premier blessé français y fut amené le 16 août : c'était le lieutenant Thuillier, du 35e, d'Arras. Il en vint tous les jours suivants et surtout à partir du 22 août (2). Le lendemain, non seulement les 82 lits étaient occupés, mais salles, corridors, cour, jardin, tout en était rempli. Le 24, ceux qui pouvaient marcher partirent à pied, et des voitures automobiles en transportèrent vers Mariembourg et Rocroi. Une soixantaine ne purent être évacués, à cause de la

(1) Le 12e chasseurs de réserve, qu'accompagnait Félix Marschner, traversa Stave en feu à la soirée, fit halte en pleine nuit dans les campagnes et arriva, au matin du 25, à Florennes. Marschner, o. c., p. 22. Le pillage des caves de Florennes y est raconté.

(2) Ils appartenaient notamment aux 35e, 36e, 39e, 273e, au 3e tirailleurs algériens et au 3e zouaves. Moururent à Philippeville : les soldats Claude Martin, de Saint-Fons; Manuel Paris Leclerc, de Nanterre; Laurent Cerveau, n° 551, Le Havre; Eugène Galhaut, n° 474, Rouen-Nord; Corentin Waeslynck, n° 853, Dunkerque.

gravité de leurs blessures. On leur laissa un médecin français, M. Rigollot-Simonnet, chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph de Paris, et trois infirmiers, qui furent faits prisonniers avec leurs malades.

La nouvelle des crimes qui jalonnaient partout le passage des Allemands avait plongé la population dans un véritable effroi. On ne saurait se rappeler rien de plus lamentable que la panique causée par l'annonce de leur arrivée prochaine. L'attitude affolée des gens de Tamines et du voisinage qui s'enfuyaient au soir du 23 août, activa le départ des habitants. Pendant la nuit suivante et le lundi matin, il passa des bandes de soldats de la retraite de Namur; la 19e division française (10e corps) défila aussi, le 24 août, à travers la ville. A 13 heures, le 48e régiment d'artillerie y fut arrêté pour mettre en état de défense les lisières nord de la ville et y résister, éventuellement, avec un bataillon du 3e tirailleurs; cette résistance n'eut pas lieu et, dès 18 heures, ces unités rejoignirent la division. Le dernier millier de soldats français fut retiré de la ville à minuit, dans la nuit du 24 au 25 août.

Il restait à Philippeville à peine cent habitants sur 1,200 quand l'ennemi y pénétra, sans coup férir, le 25, à 6 heures. C'était le 1er bataillon du 100e régiment de réserve de Saxe. « Le maire et le curé! », demandèrent les premiers cavaliers qui débouchèrent sur la Grand'Place. M. Eugène Gérard, bourgmestre, arriva aussitôt, puis le doyen, qui achevait de célébrer la messe. « Vous êtes Monsieur le Maire? demanda le major baron von Miltitz, commandant du bataillon; cinq cents mille francs de contribution de guerre! » Après pourparlers, il se contenta de 25,000 marks et se montra déférent envers les autorités locales, relâchant à leur demande les habitants arrêtés, sous divers prétextes, par ses soldats, et faisant même éteindre un incendie qu'ils avaient allumé.

Entre-temps, les troupes qui continuaient leur route vers Mariembourg furent accueillies à Neuville, à 3 kilomètres de Philippeville, à coups de fusil, par des soldats belges qui battaient en retraite de Namur et étaient passés en ville une heure avant les Allemands. Ceux-ci commencèrent à incendier les maisons qui bordent la grand'route. L'un des cavaliers blessé rebroussa chemin jusqu'à la maison d'Eugène Fooz, à 20 minutes de la ville, et vint tomber de cheval à cet endroit : on trouva mort à côté de son cadavre un habitant de la ville, Jacques GENETELLI, 45 ans, et brûlée la maison Fooz, qu'il gardait. On suppose que les troupes en marche ont fusillé ce malheureux et incendié l'habitation, par représailles.

Le lendemain, la maison de Désiré Bouillon, où des soldats avaient passé la nuit, flamba à son tour.

Les soldats établis à Philippeville passèrent la journée du 25 août à piller ou à saccager les maisons abandonnées et à vider les caves. Les portes, les fenêtres et le mobilier gardèrent longtemps les traces de leur vandalisme : ils ouvraient les meubles à coups de hache et emportaient tout ce qui était à leur convenance. Maints coffres-forts furent fracturés, notamment à la gare et à la poste, mais les soldats s'attaquèrent vainement à ceux de la Banque, qui résistèrent. Ce furent partout des scènes d'orgie. La place offrait un curieux spectacle : les soudards y avaient amoncelé de la paille et installé des meubles enlevés dans les plus somptueuses maisons.

On en voyait affublés d'habits de messieurs et de robes de dames et ils buvaient dans de larges coupes champagne, vins et liqueurs. Il fallut des journées et des journées de travail pour déblayer les monceaux qui encombraient la place et les rues de la ville : débris de meubles, restes de victuailles, boîtes à conserves, tessons de bouteilles, paille et foin éparpillés, fumier et excréments, etc. (1).

§ 6. — *Neuville-Samart.*

Lorsque la 23e division de réserve arriva à hauteur de Neuville et de Samart, elle subit quelques coups de feu de la part de soldats belges surpris dans leur retraite. Par mesure de représailles, le feu fut mis à plusieurs maisons espacées le long de la route qui, à la lisière du bois de Senzeilles, gagne Mariembourg.

Le lendemain matin, 26 août, deux habitants du village et un malheureux soldat belge, quittant une retraite sûre qu'ils occupaient dans la forêt, furent surpris par les troupes qui continuaient à passer et furent fusillés. Le feu fut remis à plusieurs maisons qui bordent la grand'route; le chiffre total des incendies s'élève à seize. Voici le détail de ces faits, ainsi que nous l'ont transmis le bourgmestre de Neuville, M. Alexandre Mousty, et le curé, M. l'abbé Guyaux.

N° 561. Neuville reçut le 14 août les premiers Français, artilleurs, puis zouaves. Le 23 et le 24 août, les routes et les campagnes furent encombrées de fuyards. Les derniers Français quittèrent Neuville et Samart dans la sinistre nuit du 24 au 25 août, durant laquelle le rougeoiement des incendies voisins augmenta la terreur des quatre familles restées au village.

Les Allemands arrivèrent le 25 au matin. A 8 h. 30, à la limite des paroisses de Philippeville et de Neuville, ils incendièrent la maison d'Eugène Fooz et tuèrent devant elle Jacques Genetelli, ainsi qu'il a été relaté plus haut (rapport n° 560). A l'endroit où la grand'route est traversée par le chemin qui mène à Roly par le bois de Samart, ils mirent le feu à la maison d'Alfred Benoît, à 10 heures. Vingt-cinq maisons de la paroisse s'échelonnent ensuite le long de la grand'route de Mariembourg, sur une distance de 4 à 5 kilomètres. C'est là surtout qu'il y eut du désastre. Comme l'ennemi était arrivé au milieu de la côte de l'Haie Thomas, il se heurta à quelques soldats belges cachés dans le bois, qui tirèrent sur lui; deux de ces derniers tombèrent à l'endroit même (2), avec un soldat allemand.

(1) Le lamentable état de la ville pillée, dans la journée du 25 août, est décrit dans Marschner, o. c., p. 22 et 23.

(2) Ce sont Alphonse Verhaeven, du 23e de ligne, et Joseph De Bruyn, du 28e, 2e bat., 4e comp. de Lille-Saint-Hubert (Limbourg), que M. Mousty, bourgmestre de Neuville, conduisit au cimetière le 26 août. Le cadavre du soldat allemand fut mené à Philippeville. Six autres Belges furent blessés, dont Alphonse Borgers, du 8e de ligne, de Lierre, et un nommé Dupont, de Salzinnes. A 17 heures, M. le bourgmestre, aidé d'un médecin allemand, les chargea sur un chariot et les conduisit à l'ambulance des Sœurs de Notre-Dame de Philippeville.

Arrivés au sommet de la côte, ils mitraillèrent la maison d'Octave Renauld. A 10 h. 30, ils envahirent la ferme de Pierre Gobillon-Piette, au lieu dit « La Frisette »; ils y enlevèrent quatre chevaux, qu'ils attelèrent à un chariot chargé de céréales, et ils décapitèrent sur place trois veaux et un porc. Arrivés devant la maison de M. Baudoux-Patron, ils firent sortir Eugène Fooz et Ida Patron, prétendant que ceux-ci avaient tiré. A ce moment, brûlaient à proximité la ferme de M^me^ veuve Brogniet et les maisons Laffineur et Robert. Il était 13 h. 30.

Le 26 à 3 h. 30 du matin, Paulin GOBILLON (fig. 23), 30 ans, et Etienne PATRON (fig. 22), 20 ans, de Neuville, quittèrent le bois proche de la gare de Neuville-Sud où ils avaient passé la nuit, pour aller soigner leur bétail. Les troupes, dont le défilé se poursuivait sans répit, les surprirent, ainsi qu'un soldat belge qui les accompagnait, Emile LEFEBVRE, de Diest, du régiment des chasseurs. Quelques heures après, on les retrouva tués à 50 mètres au delà du pont de Grand-Mont. Paulin Gobillon avait reçu trois balles au front, une à l'œil et cinq dans la poitrine; Etienne Patron avait une balle à l'œil, une à la joue, plusieurs dans la poitrine. Les réfugiés entendirent, du bois, la fusillade et virent incendier les maisons Julien Leroy, Antoine Simon, Paulin Gobillon (écurie et grange), Antoine Malherbe, Julien Demeure, Louis Baudoux, Aimé Gérard, Maloteaux, et Jamain (deux maisons). Pierre Villatte inhuma les trois victimes dans l'après-midi du 26.

§ 7. — *Le combat de Mariembourg.*

A Mariembourg, c'est le 127^e^ d'infanterie française, 1^re^ brigade, 1^er^ corps, qui reçut la mission d'arrêter, le 25 août, la trop brusque avance allemande, qui compromettait la retraite du 1^er^ corps. En ce qui concerne le seul front de marche de la 23^e^ division de réserve allemande, qu'on se rappelle que, dès 9 heures du matin, le 100^e^ grenadiers de réserve s'engageait dans les bois qui séparent Neuville et Roly de Mariembourg.

Avec une bravoure admirable, les troupes françaises continrent l'ennemi aux portes de Mariembourg jusque 17 heures.

Mais le village paya cher cette résistance. Sur 180 immeubles qu'il comptait, 65 maisons et 30 granges ou écuries furent incendiées (fig. 20 et 21). La dévastation se continua pendant deux jours et c'est à grand'peine qu'on arrêta les incendiaires qui, dans leur rage de destruction, désignaient à tout moment de nouveaux immeubles, de nouvelles rues pour la destruction (1).

Un habitant fut tué. Trois autres, emmenés par le 103^e^ de réserve,

(1) D'après les bons de réquisition, les incendies du 25 août sont l'œuvre du 100^e^ grenadiers de réserve, ceux du 26 août des 101^e^, 103^e^ de réserve, du 11^e^ chasseurs de Marburg et du 23^e^ rég. de rés. d'art. de camp.

firent partie du célèbre groupe des fusillés d'Eteignères, dont nous raconterons plus loin l'histoire. (Voir rapport n° 563.)

Ci-joint deux documents : l'un, extrait de notes puisées à la *Section historique* de l'Etat Major Général de l'armée, à Paris, dépeint le combat de Mariemboug (1) ; l'autre relève les incidents survenus au village.

Un prisonnier allemand du 103e de réserve, 2e bat. 8e comp., Hermann Tscharne, a témoigné « que les maisons furent incendiées par ordre du capitaine, parce que des civils avaient, paraît-il, tiré sur nous » (2).

Le prisonnier Emile Flachs, du 100e de réserve, 7e comp., a déposé : « L'officier adjoint au chef de mon bataillon a donné l'ordre d'incendier une demi-douzaine de maisons desquelles, affirmait-il, des soldats belges et français avaient tiré sur les nôtres » (3).

Le 25 août, à 4 h. 30, la 1re division française (1er corps) — dont la queue avait été surprise la veille au soir à Romedenne — reçut l'ordre de couvrir, avec le 6e chasseurs à cheval mis à sa disposition, le passage du reste du 1er corps d'armée par le défilé de Couvin.

En exécution de cet ordre, le général commandant la 1re division donna les ordres suivants. Le 6e chasseurs se portera vers Fagnolles et couvrira dans la direction de Matagne-la-Grande ; la 1re brigade, disposant de la compagnie divisionnaire du génie et d'un groupe de l'artillerie divisionnaire, tiendra sur le front Frasnes-Mariembourg ; le 2e brigade tiendra Nismes avec le 1er régiment d'infanterie et une batterie, et organisera avec le 2e régiment de la brigade et deux batteries une position de repli en arrière.

Nous parlons seulement ici de l'action de la 1re brigade.

A Mariembourg, la défense fut assurée par le 127e (4) (formant avec le 43e la 1re brigade, 1er corps), colonel de Fonclare.

Dès 4 h. 30, le régiment, qui quittait Matagne-la-Grande, reçut l'ordre d'organiser le barrage du couloir de Mariembourg. Les unités prirent immédiatement leurs positions de combat en avant de cette dernière localité. Le 3e bataillon occupait les haies en avant de Mariembourg, face à Philippeville et Matagne, la 11e compagnie à l'extrême droite.

A 8 h. 30, puis à 10 heures, des taubes survolèrent la localité. L'attaque

(1) Sur le combat de Mariembourg, cf. Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, VI, p. 26, VIII p. 77, l'*Enigme de Charleroi*, p. 78 ; Palat, III, 333. L'incendie du village est dépeint dans Marschner, o. c., p. 23-24.

(2) Réponse du Gouvernement belge au *Livre Blanc* allemand, Paris. Berger-Levrault, 1917, p. 251.

(3) Id., p. 270.

(4) Le 127e était arrivé le 23, de bon matin, à Saint-Gérard, et y avait combattu, déployé le long de la route de Lesves, en soutien du 43e, qui avait pris place plus en avant vers Fosses et la Sambre. Il se replia partiellement à midi, mais la 11e compagnie reçut l'ordre de tenir jusque 18 heures. Le régiment atteignit le 23, à minuit, Ermeton-sur-Biert et le 24, au soir, Matagne-la-Grande.

se déclancha à 9 heures par une vive fusillade entre les avant-postes de gauche et des groupes avancés de cavalerie et de cyclistes ennemis. L'artillerie allemande entra également en action, arrosant de shrapnells et d'obus explosifs le village, les abords et la route de Mariembourg à Frasnes.

Le combat se déroula en plusieurs phases successives, d'abord en avant du village, puis dans le village même. De 9 à 16 heures, l'infanterie allemande, malgré ses efforts opiniâtres, fut contenue au nord de Mariembourg. Le tir des mitrailleuses françaises paraissait très efficace sur les colonnes ennemies qui tentaient de sortir du bois. L'artillerie, très bien postée, et qui prenait la précaution de changer de position quand elle se voyait repérée, réussit à prendre sous son feu et à démonter au moins une batterie adverse.

Vers 17 heures, le 127e qui, grâce au commandement énergique de son colonel, avait résisté à toutes les attaques et maintenu sa position, reçut avis d'avoir à préparer son mouvement de retraite vers Frasnes, sa mission retardatrice étant remplie; en effet, tous les éléments du corps d'armée avaient atteint sans encombre le défilé de Couvin. Le général de division donna l'ordre de rompre le combat sous la protection de l'artillerie. Le 84e (2e brigade, 1re division, qui tenait Nismes) devait se replier le dernier. A 18 heures, le mouvement de repli des troupes de Mariembourg s'effectua, protégé par les feux d'une compagnie du génie et de deux bataillons du 43e d'infanterie établis sur les hauteurs sud du village de Frasnes. Au prix de grands efforts, malgré les balles et les obus allemands, les éléments du 127e passèrent l'Eau Blanche, à Mariembourg, et gagnèrent la route de Frasnes. Les dernières fractions, vivement pressées par l'ennemi, qui avait gagné les abords immédiats du village, se replièrent, sous les ordres directs du colonel, sur les hauteurs boisées de Nismes et Petigny, d'où elles gagnèrent Couvin. Ces troupes rallièrent, à 23 heures, leur cantonnement de Cul-des-Sarts, très fatiguées physiquement de ces efforts successifs, mais le moral intact.

Le 127e avait 7 hommes tués, 124 blessés, dont 3 officiers, et 2 disparus.

N° 562. Le 9 août arrive à Mariembourg un escadron du 4e chasseurs d'Arras, lieutenant Vartel, suivi bientôt de troupes d'infanterie. La division d'Oran a ses effectifs renforcés; nombre de vétérans des campagnes du Maroc portent des médailles: on a en eux toute confiance pour le grand choc.

Commencée le 21, la bataille fait immédiatement sentir l'acharnement de la lutte. Les réfugiés affluent; tous les véhicules sont utilisés; un homme de Châtelineau arrive avec une brouette, dans laquelle il transporte sa mère infirme; c'est navrant. L'église recueille les femmes portant des enfants, le reste envahit tout et dort même sur les trottoirs. La température heureusement est délicieuse.

Le dimanche vers midi, plus d'illusion à se faire : c'est la retraite. La division de Namur arrive par petits groupes et une escadrille française reprend, à 16 heures, son vol vers Mézières. L'artillerie, qui repasse le lendemain, 24, paraît intacte ; ce n'est pas un désastre, mais la belle division d'Afrique a bien souffert. Un caporal de Limoges aligne 12 hommes : c'est ce qui reste d'une compagnie. « On l'a fait, dit-il, charger à 1200 mètres, sans appui suffisant. » Un turco blessé a fait de son fusil une

béquille et il marche. Un lieutenant de réserve de la 20e brigade, l'abbé Lefoul, vicaire de Rennes, relevé inanimé à Mettet, n'a plus idée de rien, et le dernier train de blessés, qui part à 17 heures, l'emmène vers Chimay, avec tous les uniformes bleu-clair des tirailleurs algériens. Le lieutenant-colonel Sibra meurt chez les religieuses de la rue Saint-Louis; son cadavre sera enterré dans le jardin, dans la nuit du 25 au 26, à la lueur des incendies.

Le 25, le 1er corps français livre un dur combat. L'artillerie s'établit sur la chaîne de collines qui va de Nismes à Dailly, tandis que les trois bataillons du 127e de Valenciennes prennent position dans le vallon sur une ligne qui s'étend de la route de Philippeville, cabane Minet, à la route de Fagnolles.

La localité bondée se vide complètement et les dernières dispositions prises par le colonel, installé rue de France, sont exécutées dans un silence impressionnant, parfois troublé par le bourdonnement d'un taube ou le pas d'un cheval. Commencé vers midi, le combat devient acharné et extrêmement meurtrier. D'après un officier, les Allemands y auraient perdu 463 hommes.

Le 100e saxon pénètre par la route de Roly, incendiant les maisons sur son passage; l'État-Major s'établit à la gare, café Demasqué. Le 103e, sortant du bois du Roi, perd beaucoup de monde dans le terrain découvert, terres du Roi, et avance péniblement le long de la route de Philippeville, où les Français, appuyés par le remblai du chemin de fer de Chimay (cabane Minet), puis par le mur du cimetière, le moulin blanc et l'école des garçons, se défendent avec héroïsme. Les Allemands ne prirent le moulin (fig. 20) qu'après la mort de ses derniers défenseurs. « Ne soyez pas nerveux, les gas, visez bien! » disait un chef (1). Un de ces héros, blessés, se débarrassa de sa capote ensanglantée et tira avec sa chemise rougie, jusqu'au coup de baïonnette final (2). Il était 18 heures. Quarante maisons brûlaient; les soldats allemands poussaient des hourrah terribles: puis, réunis devant l'usine Hecq-Lambinon, ils entonnèrent la « Wacht am Rhein ». Le pillage et les incendies continuèrent dans la nuit. Très peu de maisons échappèrent au pillage.

Le bourgmestre, M. Grambras, et le curé intérimaire, M. Sainmont, se trouvaient dans la maison Rosine Tichon à 200 mètres du moulin blanc, avec 25 personnes, dont 9 religieuses venues la veille de Walcourt. On avait prié toute la nuit et il était 6 heures du matin, le 26 août, quand les soldats enfoncèrent d'un coup de hache la porte du grillage. Sans attendre que la porte de la maison subît le même sort, la sœur cuisinière vint ouvrir, et ses explications, données en allemand, semblaient satisfaire le feldwebel, quand quelques gouttes de sang découvertes sur les habits de Fernand Huon amènent l'accusation de « francs-tireurs » et les dispositions pour la fusillade. Les explications sont données, elles sont péremptoires : Fernand Huon a découpé pour la sœur cuisinière les quartiers de bœuf abandonnés par les Français. Cette viande cuite pendant le combat fait plus que les discours pour apaiser les loups affamés. Ils dévorent le tout et se laissent servir comme des agneaux par les sœurs, parlant presque toutes l'allemand.

(1) Parole entendue de la cave du moulin par Stanislas, garçon brasseur d'Achille Jalhay.

(2) Témoignage de Mme veuve Deleuze qui vit la scène de sa maison, à quelques mètres. Le soldat envoyait ses balles, agenouillé, en répétant souvent : « tas de salauds! »

Dans la matinée, le feu a éclaté à deux pas, rue de France et l'abbé Sainmont, aidé de Charles Hennequin et de son fils Jules, met en action la pompe communale; des femmes font la chaîne, des grenadiers prêtent main-forte, et l'incendie s'arrête après avoir dévoré les maisons Eggermont et Louis.

Cependant l'abbé Sainmont avait été emmené devant le commandant de place, capitaine Leppin, du 100e grenadiers. Un long entretien en anglais aboutit à un accord et à une proclamation, affichée à la porte de l'église, et publiée à la sonnette, selon la coutume, par Jules Desselle. Cette proclamation fut déchirée plus tard; quelques débris permettent d'en rétablir la première partie :

L'abbé Dr Sainmont est chargé par le commandant de la place, capitaine Leppin, de proclamer qu'un accord est intervenu entre eux pour ramener le calme et la tranquillité à la population, que les hommes devront se tenir chez eux, les femmes pouvant sortir librement pour vaquer à leurs occupations...

Jules Desselle venait d'assister à une scène terrible. Son oncle, Auguste DESSELLE, 47 ans, avait été tué à bout portant sur le seuil de sa porte. Jules se réfugia avec ses deux sœurs dans une citerne de la cave, où les Allemands les poursuivirent et explorèrent même la citerne avec leurs baïonnettes. Ces malheureux restèrent dans l'eau pendant six heures, puis quittèrent la maison en flammes pour se réfugier dans les jardins et manger des légumes crus.

Edgar et Ernest Van Schoor (fig. 27 et 28), ainsi que Jules Nicolas, furent entraînés par des troupes de passage du 103e de réserve et conduits à Eteignères, où ils furent fusillés le 28 août, tandis qu'Achille Agneau et Hubert Carpony, emmenés par les mêmes troupes, échappèrent à la mort, ainsi que le curé de Frasnes, après un douloureux calvaire.

Quant aux habitants du village, surpris par l'ennemi, ils furent parqués dans une prairie, où ils furent forcés de s'agenouiller, de se relever, de s'étendre à plat, avec défense, sous peine de mort, de relever la tête. Ce manège dura toute une nuit.

Le 27 août, ce fut encore un passage ininterrompu de soldats qui s'installèrent en maîtres dans les maisons.

Dans l'après-midi, le conseiller communal Ernest-Désiré Robe, 55 ans, tomba mort sur le boulevard de l'Est, en rentrant en ville, tant l'avait impressionné le spectacle de la ville incendiée et saccagée.

§ 8. — *Frasnes.*

Frasnes fut occupé sans résistance le 25 août, au soir, à l'issue du combat de Mariembourg. Après une première journée relativement calme, une soudaine sauvagerie s'empara des troupes de la 23e division de réserve qui défilaient à travers le village. Alors les soldats se comportèrent comme des tortionnaires. Parmi les habitants, peu nombreux, qui avaient eu la confiance de ne pas fuir devant l'envahisseur, douze furent fusillés. Les autres eurent la vie sauve, mais

endurèrent, au cours de longues heures de détention, un supplice aussi cruel que la mort. Qu'on lise surtout l'histoire du groupe d'Eteignères : quand le curé de l'endroit, accusé sans motif d' « avoir fait des signaux aux Français et commandé le feu », fut relâché par ses bourreaux du 103e et rentra dans sa paroisse, après un voyage de plusieurs jours, il était méconnaissable. Le village fut entièrement détruit : sur 155 maisons, dix seulement furent accidentellement préservées (voir fig. 34 à 37).

N° 563. Le village de Frasnes (1) est situé à l'extrémité de la colline qui sépare les vallées de l'Eau-Blanche et de l'Eau-Noire.

Ce fut le 23 août que l'inquiétude commença à se manifester parmi les habitants, lorsque les avions français, quittant le camp d'aviation de Philippeville, regagnèrent la France par la voie de l'air, tandis que les camions qu'on avait vu passer la semaine précédente, chargés du matériel de l'armée, encombraient de nouveau les grand'routes. Toute la soirée du 23, le 24 et la matinée du 25, ce fut un défilé ininterrompu de troupes mêlées à des civils de l'Entre-Sambre-et-Meuse, surtout de la région de Fosses. Bien qu'aucun de ces derniers n'eût vu d'Allemands, ils étaient terrifiés et racontaient sur l'attitude de ceux-ci les nouvelles les plus alarmantes.

Puis, les Français firent eux-mêmes des préparatifs de combat : les maisons situées du côté de Mariembourg furent évacuées par ordre et l'infanterie y établit des mitrailleuses.

En l'absence du bourgmestre et des administrateurs, qui avaient suivi les fugitifs, M. Moreaux, curé de Frasnes, prit toutes les mesures que réclamait la gravité de l'heure, placardant des affiches pour exhorter les habitants restés au village à ne pas poser le moindre acte répréhensible.

Mardi, dans la matinée, le combat battait son plein dans la région de Fagnolles. Vers midi, quelques obus allemands atteignirent Frasnes, et il en tomba encore plusieurs dans l'après-midi. L'un d'eux éclata devant le presbytère, dont la façade et les fenêtres furent criblées d'éclats. La canonnade et la fusillade se poursuivirent jusque 19 heures.

Vers le soir, les derniers canons français défilèrent dans la direction de Couvin et gagnèrent le parc de Saint-Roch. M. le curé parcourut le village, et constata que les dégâts causés par l'artillerie n'étaient pas considérables. Rares étaient les habitants qui n'avaient pas fui. Il se rendit au « trou Hannevart », à proximité de la route de Boussu, où un groupe de gens, plus morts que vifs, avaient fait un campement dans une grotte. Il les exhorta à rentrer chez eux avant l'arrivée de l'ennemi.

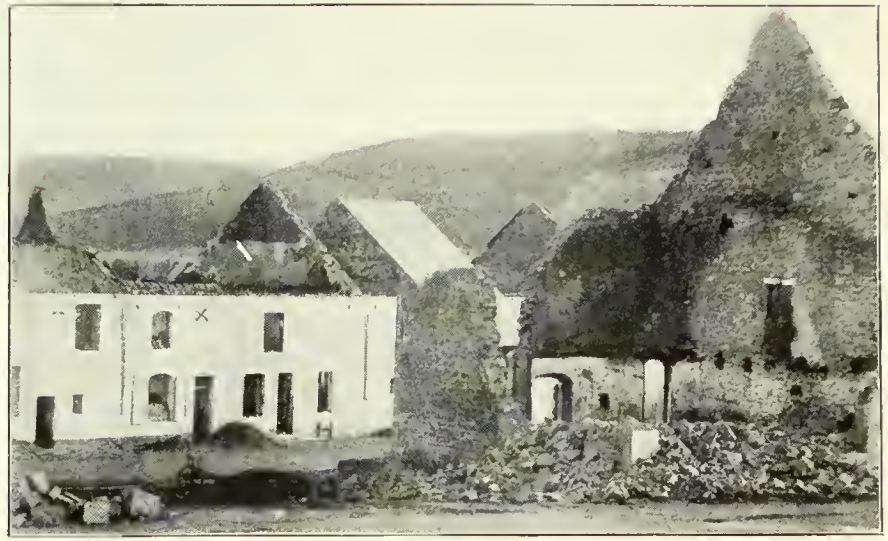
Des uhlans parurent le soir même, vers 22 heures (2). Ils respectèrent

(1) Ce document utilise surtout le récit recueilli de la bouche de M. l'abbé Moreaux, curé de la paroisse, le 1er décembre 1914. A consulter aussi : Léon Remy, *Frasnes, la journée sanglante*. Bruxelles, Société belge d'imprimerie, rue des Ateliers, 3, 1921.

(2) La publication *Dionantensis* prétend (n° 25, p. 87), que ce détachement appartenait au 72e d'infanterie.

(Photo fin 1914)

Fig. 33. — Frasnes.
Vue de l'église et du village incendiés par la 23e division de réserve.



(Photo fin 1914)

Fig. 34. — Frasnes. Entrée du village incendié du côté de Mariembourg.
(La × marque la maison de l'un des fusillés : Bertrand Damly.

(Photo 1915)

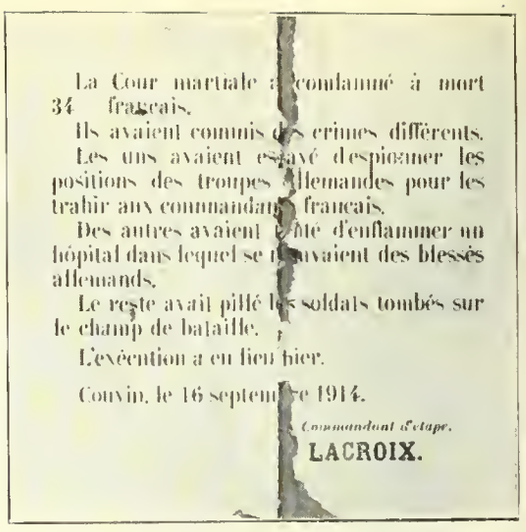
Fig. 35. — Frasnes.
Rue de la Brasserie, après l'incendie.

(Photo 1915)

Fig. 36. — Frasnes.
Tombes allemandes, en regard du village incendié.

(Photo 1915.)

Fig. 37. — Frasnes.
Ruines de la Rue Saint-Roch.



La Cour martiale a condamné à mort 34 français.

Ils avaient commis des crimes différents.

Les uns avaient essayé d'espionner les positions des troupes allemandes pour les trahir aux commandants français.

Des autres avaient tenté d'enflammer un hôpital dans lequel se trouvaient des blessés allemands.

Le reste avait pillé les soldats tombés sur le champ de bataille.

L'exécution a eu lieu hier.

Couvin, le 16 septembre 1914.

Commandant d'Etape.

LACROIX.

Fig. 38. — Frasnes.
Proclamation du commandant Lacroix, annonçant l'exécution de 34 civils français.

(Photo 1915.)

Fig. 39. — Anthée.
Maisons de la place, incendiées par la 24e division de réserve. (Sur la droite de la photographie, l'église.)

(Photo novembre 1914.)

Fig. 40. — Anthée.
Hôtel Nénon, incendié.

(Photo novembre 1914.)

Fig. 41. — Anthée.
Les ruines du presbytère.

(Photo novembre 1914.)

Fig. 42. — Anthée.
Tabernacle en cuivre de l'autel majeur, portant les traces d'effraction.

quelque peu les maisons occupées, mais ils saccagèrent avec sauvagerie les immeubles délaissés, enfonçant portes et fenêtres, brisant les meubles, emportant ou détruisant vivres, linges et literies. A leur départ, le village offrait déjà un spectacle écœurant. Un général, un colonel et un officier logèrent au presbytère.

Le mercredi 26, les troupes défilèrent pendant toute la journée, et l'avant-midi se passa sans incident, sauf que le curé, ayant voulu aller à l'église à 7 heures pour dire la Sainte-Messe, fut mis en joue et dut rentrer en hâte au presbytère. On remarqua que des réchauds à pétrole étaient allumés en quelques endroits près des lits ou des couvertures, au milieu du désordre indescriptible des maisons mises à sac. Aimé Gravier fut sur le point d'être fusillé, parce qu'il avait ramassé quelques cartouches vides sur la route : il put être sauvé grâce à l'intervention pressante de M. le curé. Cela aurait dû inspirer des craintes, mais personne ne songeait encore à la possibilité d'actes de sauvagerie comme ceux qui furent posés dans l'après-midi. Un officier raconta aussi froidement à M. Adolphe Malter, professeur à l'école normale de Couvin, en présence de M. le curé, que, par ci par là, on abandonnait aux soldats l'un ou l'autre village pour le livrer aux flammes. « Les hommes avaient, ajouta-t-il, un plaisir extrême à contempler ces sortes de spectacles. »

Vers midi, le village était cerné. Des cruchons de pétrole, de naphte et d'essence étaient déposés dans les rues. A 14 heures, des coups de feu retentirent, tirés par les soldats, mais attribués aux civils. Les troupes qui défilaient s'arrêtèrent et aussitôt fut donné le signal de l'incendie et du massacre. Le feu fut mis en un moment aux quatre coins du village, qui devint en moins d'une heure un immense brasier (1).

Les soldats tirèrent sur les civils qu'ils aperçurent et en tuèrent plusieurs Joseph REMY, 42 ans, père de deux enfants, fut tué à bout portant dans les bras de sa femme, qui arrivait quelques instants après dans le village, affolée et les bras pleins de sang, en criant : « Ils ont tué Joseph ! » Camille LECLERCQ (fig. 26), 42 ans, père de 3 enfants, fut transpercé d'un coup de baïonnette, puis achevé par des balles. Son fils, Roger, parvint à fuir et vit la soldatesque s'acharner sur un prisonnier français, le faisant tomber par terre sous des coups de crosse répétés ; puis, sur ordre, on lia les mains à ce malheureux et on le précipita dans une bergerie en feu. Désiré BERTRAND, 56 ans, après avoir réussi à fuir d'une maison incendiée dans laquelle il avait été enfermé, fut tué d'une balle et jeté dans le brasier ; sa femme dut ensevelir elle-même, le lendemain, le cadavre carbonisé. Emile MAWET, 51 ans, fut tué d'une balle au cœur, au moment où il sortait de sa maison. Sa femme, Marie DEWALQUE, 54 ans, avait été témoin du meurtre ; comme elle exprimait par des cris ses protestations et sa douleur, elle fut emmenée à l'extrémité du village, vers Mariembourg et comparut devant une sorte de conseil de guerre. La malheureuse y fut accusée d'avoir tué son mari et fut fusillée séance tenante en présence de la population captive.

Gustave GRAVIER, vieillard manchot, 77 ans, fut retrouvé contre un mur, le front percé d'une balle. Joseph GILLOT, percepteur des postes, 41 ans, Auguste ANCIAUX, 58 ans, garde-champêtre de la commune, et Arthur MANGEOT,

(1) Le P. René de Nantes, dans *Couvin pendant la guerre*, p. 57, a décrit l'aspect du village détruit.

ouvrier carrier, 42 ans, furent pris dans une cave et dirigés sur Couvin, où ils arrivèrent exténués, tant ils reçurent de mauvais traitements; arrivés près de l'usine « La Couvinoise », ils y furent fusillés, et leurs cadavres déchiquetés furent jetés dans le fossé qui longe le parc de Saint-Roch. Julien Gillot, fils du percepteur des postes, âgé de 12 ans, avait été renvoyé à mi-chemin; les soldats le rouèrent de coups et le firent tomber le long de la route, puis tirèrent dessus. Heureusement l'enfant, couché à plat, ne fut pas atteint. Célinie ANCIAUX, sœur d'Auguste, 60 ans, périt asphyxiée dans la cave du presbytère. Félicien LEMOINE, 56 ans, et Achille Robert furent poursuivis de coups de feu et atteints l'un et l'autre; le second parvint à fuir, mais on n'a jamais été fixé sur le sort de Lemoine, qu'on n'a plus revu. Hortense ROBERT, 70 ans, mourut de saisissement dans sa fuite. Plusieurs autres personnes furent blessées. Victorine Collin, épouse Edmond Gravier, reçut un projectile dans le bras. M^me^ Poucet, repoussée et enfermée dans sa maison en feu, fut poursuivie de balles dans la cave et parvint à fuir par une fenêtre qui s'ouvrait sur le jardin.

Pendant ce temps, la soldatesque se précipitait dans les maisons en hurlant, arrêtait tous les civils qu'elle rencontrait et constituait plusieurs groupes de prisonniers. Les uns, au nombre de 34, furent conduits à la sortie du village du côté de Couvin, au lieu dit « Le Congo »; c'étaient quelques habitants de Frasnes et des réfugiés de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Une mitrailleuse fut placée devant eux et ils échappèrent on ne sait comment à la mort dont ils étaient menacés. Un second groupe, composé du curé, des quatre religieuses de la Providence et d'habitants restés au village, dont une partie s'étaient réfugiés au presbytère, n'eut pas moins à souffrir. Le curé, M. l'abbé Moreaux, fut frappé et couvert de crachats sur le talus de la route; on lui reprochait la mort de deux soldats allemands que, à ce moment même, on enterrait à peu de distance et qui, d'après une enquête faite par M. le bourgmestre, avaient été amenés de Mariembourg. Quand M. le curé eut rejoint, à la bifurcation de la route de Nismes et de celle de Mariembourg, ses paroissiens, qui étaient, eux aussi, menacés de la mort, il fit en leur faveur plusieurs démarches pressantes auprès des officiers. « Fusillez-moi, répétait-il, mais épargnez mes paroissiens innocents! » Les religieuses s'offrirent aussi en victimes, mais en vain. Rien ne parvenait à calmer leurs féroces gardiens.

Les prisonniers furent alors dirigés sur Mariembourg, où des soldats très excités les jetèrent dans une écurie, puis les brutalisèrent pendant plusieurs jours, pour leur faire enfin enterrer les cadavres.

Quant à M. l'abbé Moreaux, qui était plus que tous les autres l'objet des insultes et des coups, il fut retenu. L'accusation proférée contre lui était la suivante: « Nos soldats ont vu le pasteur au clocher, agitant le drapeau et faisant des signaux; il a commandé le feu sur les troupes allemandes! » Emmené vers Couvin à la nuit tombante, par des soldats du 103^e^ de réserve, il fut joint à un groupe d'une quinzaine d'hommes de Mariembourg et d'au delà, avec lesquels se trouvait un turco. Tous les prisonniers, sauf M. le curé, étaient ligotés. Pendant la nuit, — qu'ils passèrent près de la route de Chimay, non loin du couvent de Pesche, — ils étaient couchés sur le dos, pieds et mains liés par des cordes qui leur entraient dans les chairs. Leurs gardiens ne cessaient de les brutaliser, leur crachant au

visage, les accablant de coups de pied et de crosse. Il plut pendant une partie de cette nuit et, comme ils étaient incomplètement vêtus, ils se trouvèrent, le matin, dans un état si misérable que plusieurs étaient en proie à la fièvre.

Jeudi 27 à 6 heures, on s'avança par de mauvais chemins de bois vers les « Fonds de l'Eau » et la chapelle Saint-Antoine ; on traversa la rivière en passant dans l'eau jusqu'au genou et l'on arriva à Cul-des-Sarts. Là, un peu de soupe fut distribuée aux prisonniers, pour la première fois, et ils y passèrent la nuit.

Vendredi 28, le cortège se dirigea sur Regniowez et Eteignères. A proximité du chemin de fer de Hirson à Charleville, les soldats prétendirent qu'on avait tiré sur eux d'une maison — les prisonniers se rendirent nettement compte qu'il n'en était rien ; — ils envahirent la maison et en arrachèrent six ou sept étrangers. La dame de la maison et un jeune homme furent joints aux prisonniers ; on leur fit faire volte face, pour les ramener à Eteignères, où ils furent promenés à travers le village jusque 23 heures. M. l'abbé Moreaux s'attendait encore à être fusillé et il devait à tout moment se défendre de l'accusation qui était proférée contre lui.

La sauvagerie des soldats n'avait fléchi en rien. Tandis que le curé de Frasnes était mis à part avec son confrère d'Eteignères, qui l'avait rejoint, ainsi que la dame et le jeune homme d'Eteignères et quelques autres, sept prisonniers du même groupe, dont les frères Ernest-Désiré VAN SCHOOR (fig. 28), âgé de 30 ans, et Edgard-Fernand-Ghislain VAN SCHOOR (fig. 27), âgé de 20 ans, et Jules NICOLAS, âgé de 42 ans, tous trois de Mariembourg subirent un interrogatoire sommaire et furent menés devant un banc, sur lequel on les fit asseoir. Ils furent, à l'instant même, fusillés dans cette position et leurs cadavres tombèrent en arrière. L'officier qui commandait le feu était catholique, ayant, déclara-t-il, un frère prêtre. Il envoya dans l'église les prisonniers qui avaient eu la vie sauve, échangea avec eux quelques paroles et les congédia. Muni d'un passeport, M. l'abbé Moreaux fut arrêté en route plus de cinquante fois, logea à l'Escallière et rentra à Frasnes dans l'après-midi du 30 (1). A ce moment, les forts passages de troupes étaient terminés et on ne rencontrait plus sur les grand'routes que des autos. Les traitements qu'avait subis le curé de Frasnes avaient eu pour effet de lui faire perdre presque totalement la vue.

Dans la journée du 27 août, le feu avait été remis aux maisons qui avaient échappé à l'incendie de la veille, par des soldats de Mariembourg qui en avaient reçu spécialement mission du commandant Leppin. Ce jour-là brûlèrent les maisons de Jules Robert, ardoisier, de Jules Tumblez-Hennuy, bourgmestre, les maisons Fayt, Benoît Laurent et l'école catholique des garçons.

Cent quarante-cinq maisons ont été détruites ; dix seulement ont été préservées au village même.

Le 16 septembre à 11 heures, une vive fusillade mit en émoi les habitants : 34 civils français condamnés, avec une légèreté inouïe, par une cour martiale siégeant à Couvin, étaient fusillés à la carrière du Lion, payant de leur vie des crimes imaginaires. Cette exécution barbare fut portée à la connaissance de la

(1) Les compagnons du curé de Frasnes reçurent un passeport signé Frhr von Ompteda, dont l'original a été découvert par le parquet de Dinant et est déposé aux archives de la Commission d'Enquête, à Bruxelles.

population, le lendemain par l'affiche que reproduit la figure 38 (voir rapport n° 564) (1).

Au lendemain de la catastrophe, les soldats commencèrent un pillage méthodique des caves, sous les maisons incendiées. Les familles s'étaient dispersées dans les environs, pour chercher un abri, et il ne restait plus dans la localité que quelques personnes habitant dans les caves ou dans de petites dépendances préservées, se lamentant à cause du manque de vêtements et des objets de première nécessité. En décembre suivant, 150 habitants étaient revenus, sur 600.

Massacre de trente-quatre civils français à Frasnes.

La défaite subie par les Allemands sur la Marne dans les premiers jours de septembre 1914 eut son épilogue à Frasnes le 16 septembre.

Dès l'instant où les troupes de la III[e] armée, arrivées au delà de la Marne, dans la région de Montmirail, durent reculer, elles s'emparèrent — selon la méthode de guerre qui leur est coutumière — d'un groupe de 38 civils, dont elles en amenèrent à Frasnes trente-quatre, qu'elles y fusillèrent. Aucun de ces hommes n'avait été ni interrogé, ni jugé. Toujours les mêmes accusations : « ils avaient fait des signaux, coupé les doigts aux blessés, dévalisé des cadavres, etc. »

Par un surcroît de sauvagerie, les exécuteurs interdirent de faire l'identification des cadavres. Malgré de laborieuses recherches, nous n'avons pu, après huit années, dresser qu'une liste incertaine et incomplète de ces malheureuses victimes, et le rapport ci-dessous, bien qu'il ne contienne que des données vérifiées, dont nous mentionnons l'origine, est loin de faire la pleine lumière sur cet horrible drame.

N° 564. « Le 16 septembre 1914, à 11 heures — a raconté M[lle] la comtesse de Villermont, au château de Saint-Roch, à Couvin — les soldats cantonnés à Saint-Roch se précipitèrent, affairés, vers la grand'route, et j'aperçus par la fenêtre, au travers des arbres, une escorte militaire encadrant des civils. Mon domestique me dit que c'était « un détrousseur de cadavres » qu'on allait fusiller plus loin. Emue de la chose, j'en parlai au comte Wilding de Koenigsbrück, grand'maître de la Cour du Roi de Saxe et chef de la Croix-Rouge, logé à Saint-Roch : il répondit « que je n'avais pas à m'intéresser à ces individus — il y en avait donc plusieurs —, misérables apaches, honte de l'humanité, pris à dépouiller les cadavres, dont les poches étaient pleines de doigts coupés! » Deux heures après, le baron Philippe von Feilitzsch-Keigersgrün, officier de la Croix-Rouge, entra au château, excité et jubilant. « Schrecklich! » répétait-il avec de grands gestes; je compris qu'il avait dû commander le feu qui avait mis fin aux jours de ces malheureux.

» Toute consternée, j'allai me renseigner à Couvin et j'appris que, derrière un

(1) P. René de Nantes, *Couvin pendant la guerre*. Paris, Librairie Saint-François, 4, rue Cassette, p. 80.

convoi de prisonniers français, se trouvaient 34 civils français, parmi lesquels des vieillards de 70 ans et des jeunes gens de 16 ans, venant par étapes de Montmirail, localité située au delà de la Marne à l'est de Paris, Meaux et Châlons-sur-Marne, au sud de Château-Thierry et de Reims. Cette localité marque l'extrême pointe de l'avance allemande avant la défaite de la Marne. Ces pauvres gens étaient arrivés le matin à Couvin, exténués, les habits en loques, beaucoup pieds nus. Un grand vieillard à tête blanche, dont la taille dépassait celle des autres, avait les yeux hagards et paraissait fou de terreur. On leur marqua sur le dos une grande croix à la craie blanche, comme à des victimes prêtes à être immolées et, après un arrêt d'une demi-heure devant la Place Verte, on les dirigea vers Frasnes.

» Ils y furent alignés au pied de la « Carrière du Lion » et fusillés ».

M. Jamme, commissaire de police de Couvin, songea à recueillir les papiers de ces malheureux, afin de les identifier. Il était au quatrième cadavre quand les bourreaux lui ordonnèrent de cesser. Il n'avait — est-il besoin de le dire — trouvé sur eux ni aucun instrument d'apache, ni aucun doigt coupé. Le lendemain, l'affiche suivante (voir fig. 38) fut apposée sur les murs de Couvin : elle relatait un jugement fictif, qui n'avait pas été rendu; la date du 16 avait été biffée au crayon et remplacée par le chiffre 17.

PROCLAMATION

La cour martiale a condamné à mort 34 Français.

Ils avaient commis des crimes différents.

Les uns avaient essayé d'espionner les positions des troupes allemandes pour les trahir aux commandants français.

D'autres avaient tenté d'enflammer un hôpital dans lequel se trouvaient des blessés allemands.

Le reste avait pillé des soldats tombés sur le champ de bataille.

L'exécution a eu lieu.

Couvin, le 17 septembre 1914.

Le commandant d'étape,
(S) Lacroix.

Le 17 à 15 h. 30, le commandant Lacroix pria M. Mauer, de Couvin, qui servait d'interprète à l'hôtel de ville, de signifier à la commune l'ordre de fournir 12 bêches pour creuser la fosse. Comme M. Mauer demandait d'où venaient les morts, le commandant répondit « qu'il les avait fait fusiller, parce qu'ils détroussaient les cadavres de leurs soldats ».

On serait resté sans détails sur l'identité des victimes et sur leur odyssée si l'on n'avait appris, après l'armistice, qu'il existait un survivant, Alfred-Paulin Chevalier, âgé de 63 ans, instituteur retraité, demeurant à Etrechy, par Vertus, Marne. Interrogé, il a pu fournir de précis et intéressants renseignements.

C'est le 6 septembre 1914 que les Allemands installèrent à Etrechy un parc d'artillerie et pillèrent le village. M. Chevalier fut arrêté le 6 septembre au matin, sur dénonciation d'un espion allemand, et accusé « d'avoir tinté trois fois la cloche pour avertir l'artillerie française », ou encore « d'avoir donné aux enfants la haine des Allemands », accusations fantaisistes et qui ne reposaient sur aucune preuve. Après avoir été lié pendant deux heures à un rouleau, il comparut devant le commandant du parc d'artillerie établi à Givry-lez-Loisy, puis il fut ramené à

Etrechy, et joint à un convoi de prisonniers militaires. Avec lui se trouvaient trois autres civils, un nommé Hugo, de Brugny, M. Vincent d'Olizy, de Violaine (Marne), et un troisième d'Avesnes (Nord). Ils restèrent à Etrechy jusqu'au 9 septembre au soir, enfermés dans une grange où ils reçurent des coups de bâton. Hugo avait été parqué, seul, dans un infect trou à porcs, et chaque fois qu'il montrait la tête ou les mains pour regarder hors de son taudis ou pour respirer, il était frappé, à tel point que sa tête et ses mains ne formaient vraiment plus qu'une plaie, et que, avant le départ, il dut recevoir un pansement dans une ambulance.

C'est le 9 septembre que la débâcle allemande s'esquissa : on se mit en route et on logea à Soulières. Le 10, la marche par étapes forcées commença. Après une journée d'avance sous un soleil de plomb et sans nourriture, on arriva à Germaine (Marne), où la nuit se passa dans un hangar. Le 11 au matin, le convoi prit la direction de Reims, où le groupe des quatre premiers prisonniers s'accrut d'autres civils, des cultivateurs, venant de Montmirail et environs : il y en avait onze de Corfélix, il y en avait cinq du Recoude (mairie de Le-Gault-La-Forêt); il y en avait deux de Carrobert, un de Perthuis; il y en avait de Margny et autres pays. Ils étaient faussement accusés d' « avoir coupé les fils des téléphones, d'avoir renseigné les avions, d'avoir tiré sur l'ennemi »; d'autres avaient été requis de conduire des blessés et, à un moment donné, on les avait joints au groupe des prisonniers. Parmi eux, des septuagénaires, des hommes de quarante ans, des jeunes gens de vingt; en particulier un enfant de 14 ans, Robert Martin, son père Jules Martin, 42 ans, son grand-père Louis Martin, 70 ans, de Corfélix.

M^me^ veuve Jules Martin a pu nous donner les détails suivants sur l'arrestation des siens. « C'est le 5 septembre à 8 heures du matin que les Allemands sont arrivés à Corfélix. Après trois jours de combat à travers la plaine, ils ont été obligés de reculer. Honteux de leur défaite, ils ont cherché des moyens barbares pour se venger et c'est à Corfélix qu'ils commencèrent. Emmenés une première fois hors de la cave de notre maison, nous pûmes y rentrer à la fin de la journée, poussés par la faim, et nous étions occupés à préparer un repas quand des soldats obligèrent nos hommes à les suivre. Ils emmenèrent même mon fils Robert, âgé de 14 ans; seul échappa un de ses oncles qui s'était mis au lit et passa pour malade. « On les enfermait, nous déclara un Alsacien, pour la nuit seulement, parce qu'on craignait qu'ils fissent des signaux aux Français. » Le lendemain, au lieu de les libérer, les troupes les emmenèrent, au nombre de douze. Un peu plus loin, l'un d'eux, Paul-Louis-Numance JACQUET, domestique à Corfélix, âgé de 36 ans, qui ne pouvait plus marcher, fut fusillé. C'était le 8 septembre.

La première étape les mena à Lacaure, la seconde à Epernay, la troisième à Reims, où le groupe complet fut constitué. »

Au départ de Reims, sous une pluie battante, le cortège, comprenant un millier de militaires et 38 civils, gagna La Neuvillette, où il fut entassé pour la nuit dans une grange.

Le 12, longue étape jusqu'à Bazincourt, où deux civils purent s'échapper; il en restait trente-six, Le 13 à Rethel, le 14 à Attigny, le 15 à Rocroy, où il fut question d'une exécution, mais leurs gardiens dirent « qu'ils n'avaient pas trouvé un endroit convenable ».

Tout ce voyage avait été un long martyre. Ces malheureux étaient frappés au moindre signe de fatigue. Ils devaient souvent porter les havresacs de leurs gardiens. Dans les villages, les Allemands s'échelonnaient le long des rues et se les renvoyaient de l'un à l'autre à coups de pied et de poing. Une seule parole revenait sur leurs lèvres : « ils allaient être fusillés ». Ces centaines de kilomètres furent parcourus sous une chaleur torride et dans la poussière, sans pour ainsi dire recevoir ni à boire, ni à manger. On avalait des pommes de terre, des betteraves ou des carottes trouvées le long des routes, des croûtes de pain moisi ramassées dans les fossés.

Le 16, quand fut passée la frontière belge, un vieillard exténué s'affaissa sur la route et fut tué de deux coups de feu, puis enfoui au bord du chemin.

A Couvin, dans une prairie, un officier allemand vint demander qui étaient ces gens : « Des francs-tireurs, des espions, des dévaliseurs de cadavres ! » lui fut-il répondu ; il prit sa cravache et se mit à les frapper. Alors les 35 civils furent séparés des soldats. M. Chevalier, grâce à un dolman de pompier que lui avait passé un sous-officier français, avait été rangé parmi les militaires et y resta. Les Allemands remarquèrent bientôt qu'il manquait un prisonnier, et vinrent faire une enquête à Mariembourg, parmi le groupe des militaires, mais leurs recherches furent vaines : M. Chevalier s'était fait inscrire comme G. V. C. et avait pris un faux nom (Hadot), qu'il conserva pendant de longs mois, jusqu'à ce qu'il put quitter le camp des prisonniers d'Alten-Grabow en Allemagne et gagner la Suisse, puis la France. C'est le 16 février 1916 qu'il rentra à Vertus.

Tous les 34 autres furent fusillés : aucun d'eux n'avait eu à répondre, devant des juges, d'une accusation quelconque.

Ce n'est que fin juillet 1920 que les cadavres ont été exhumés, par une équipe de soldats français, et transférés au cimetière de Frasnes. Ils y forment trois rangées : la première, comprenant les n^os^ 1 à 14, ne compte que des inconnus ; la seconde, n^os^ 15 à 20, comprend six corps identifiés, à savoir : n° 15 Grégoire Glau...t; n° 16 Jules Martin ; n° 17 Louis .....ot ; n° 18 Narcisse Prieur ; n° 19 Elie Henriet ; n° 20 Lucien Achille Camus ; la troisième rangée, n^os^ 21 à 34, ne compte non plus que des inconnus.

D'autre part, les renseignements fournis par M. Alfred-Paulin Chevalier et par M^me^ veuve Jules Martin ont permis de dresser des victimes la liste provisoire suivante :

1. ADAM, Alfred-Désiré, 60 ans, cantonnier, à Corfélix.
2. DESPÉZELLE, Théodore-Edouard, 54 ans, journalier, id.
3. HÉBERT, Auguste-Gustave-Ernest, 67 ans, garde-champêtre, id.
4. HENRIET, Louis-Elie-Théophile, 65 ans, sans profession, id.
5. MARTIN, Louis-François-Gustave, 71 ans, rentier, id.
6. MARTIN, Jules-Auguste, fils du précédent, 42 ans, cultivateur, id.
7. MARTIN, Robert-Jules, fils du précédent, 14 ans, id.
8. PHILIPPON, Léon-Gaston, 32 ans, poseur à la C^ie^ des C. B. R., id.
9. RENÉ, Auguste-Alexandre, 69 ans, journalier, id.
10. TRUFFAUT, Louis-Paul, 65 ans, manouvrier, id.
11. TRUFFAUT, Georges-Emile, 39 ans, cultivateur, id.

12. CAMUS, Lucien-Achille, 19 ans, ouvrier agricole à Désiré, habitant au Recoude, mairie de Le-Gault-La-Forêt.
13. CAMUS, Henri-Octave, 17 ans, ouvrier agricole à Désiré, habitant au Recoude, mairie de Le-Gault-La-Forêt.
14. GARNIER, Louis, 60 ans, journalier au Recoude.
15. PRIEUR, Narcisse-Barthélémy, 55 ans, cultivateur au Recoude.
16. SAVRY, Jules-Louis-Alexandre, 58 ans, manouvrier au Recoude.
17. BEDEL, Alexandre-Omer, 48 ans, cultivateur à Carrobert, de passage au Recoude.
18. BEDEL, Pierre, 16 ans, ouvrier agricole à Carrobert, de passage au Recoude.
19. BROCHOT, Marie-François, 70 ans, manouvrier à Perthuis, parti de Tréfols le 7 septembre.
20. LEFÈVE (1), Emile, 50 ans, de Talut-Saint-Prix.
21. COURGIBET, Alexandre, 70 ans, de Fromentières.
22. D'OLIZY, Vincent, de Violaine.
23. HUGO, de Brugny.
24. LABARRE, ..., d'Etrechy.
25. ..., d'Avesnes.

. . . . . .

§ 9. — *Vers la frontière française.*

Partant de Frasnes au matin du 26 août, la 23e division de réserve atteignit la France vers midi, par Cul-des-Sarts et L'Escaillière (2). Un combat d'arrière-garde se déroula à Rièzes, où le général d'artillerie von Kirchbach, commandant le XIIe corps de réserve, fut légèrement blessé (3).

Les rapports qui vont suivre (nos 565 à 572) relatent les faits, d'importance secondaire, qui se sont déroulés dans les villages frontières de Géronsart, Boussu-en-Fagne, Aublain, Dailly, Pesches, Gonrieux, Presgaux et Cul-des-Sarts.

N° 565. A *Géronsart*, écrit l'instituteur, M. Paul Bauffet, quand les habitants virent arriver les émigrés de Morialmé, d'Acoz et de Couillet, quand surtout ils entendirent les Français en retraite leur crier : « Sauvez-vous! », ce fut une fuite éperdue

(1) Les données sur les nos 20 et suivants ne sont pas officielles, tandis que les précédentes ont été fournies par les mairies de Corfélix et de Le-Gault-La-Forêt.

(2) L'ordre donné le 25 au soir pour le 26 précisait que la poursuite devait être continuée le 26, par la 23e div. de réserve, sur Le Tremblay, au sud de Rocroi. Von Hausen, *Erinnerungen*, o. c. p. 146.

Le général von Bülow note de son côté que la IIIe armée avança le 26 août son flanc droit par Mariembourg-Gonrieux-Regniowez sur Auvillers, s'écartant dans sa marche de la direction droit au sud-ouest qu'il était nécessaire de prendre et créant ainsi entre elle et la IIe armée un trou regrettable. *Mon rapport*, o. c., 67.

(3) Von Hausen, *ibid.*, p. 147.

dans les bois, où des cachettes naturelles ne manquaient pas pour se dissimuler aux yeux de l'ennemi.

Mardi 25 août, le bruit éloigné d'une fusillade venant de Philippeville tint tout le monde en haleine. Vers 10 heures, on signala les premiers Allemands aux confins de Senzeilles-Mariembourg. A midi, les derniers Français battaient en retraite, tout en combattant. A 13 heures, les Allemands s'avancèrent à travers bois, l'infanterie précédant l'artillerie. Un canon fut mis en place et tira un coup sur Frasnes. Deux aéros, un allemand et un français, combattaient au-dessus du bois. Cependant deux soldats français postés au lieu dit « Tienne Warisse « tiraient sur l'ennemi et lui tuaient plusieurs hommes, que leurs compagnons impassibles chargeaient aussitôt sur leurs canons et emportaient. Un officier allemand tomba raide mort. Plusieurs chevaux furent aussi tués. Les Allemands couvraient la forêt, au hasard, d'une grêle de balles, mais sans atteindre leurs adversaires invisibles. Bientôt Allemands et Français s'éloignèrent, se poursuivant l'un l'autre, et disparurent. Quant aux canons, au nombre de cinq, ils furent joints à quinze autres et postés dans les prairies ; vers le soir, ils partirent au galop vers Mariembourg.

N° 566. A *Boussu-en-Fagne*, le 25 août au matin, les autorités militaires françaises conseillèrent aux habitants d'abandonner leurs maisons; bientôt il ne resta plus au village que deux ou trois vieillards. Les fugitifs se virent dépassés par l'ennemi aux environs de Cul-des-Sarts et purent revenir chez eux, à l'exception de quatre familles qui avaient pénétré plus avant en France. Ils trouvèrent, en rentrant, leurs maisons intactes, car il n'était passé que deux groupes de uhlans dans la matinée du 25 : les uns s'engagèrent dans le bois, les autres venaient d'Aublain et demandèrent le chemin de Cerfontaine.

N° 567. Des Bretons — écrit M. l'instituteur Scaillet — prirent quartier à *Aublain* le 17 août. Le 18, le général Bonnier, qui résidait au presbytère, passa la revue des troupes et dit ensuite à M. le curé avec un accent qui trahissait l'affection et le dévouement : « Pauvres enfants, ils ne savent pas où ils vont ! » La revue terminée, les troupes venues de Couvin par Dailly reprirent le même chemin, pour se diriger sur Tamines.

Les fuyards qui passèrent ensuite au village étaient principalement de Tamines, d'Aiseau et de Mettet.

Le 25 au matin, il vint plusieurs centaines de fantassins français démoralisés, qui battaient en retraite et ne voulaient pas dire d'où ils venaient. On en disposa dans les campagnes à l'est du village, en ordre de bataille; ils creusèrent des tranchées, aménagèrent des cachettes avec des gerbes d'avoine et établirent un poste d'observation au clocher. Un taube circula le long du chemin de fer. Vers midi, ce fut un aéro français, qui transmit sans doute l'ordre de la retraite, car les troupes prirent le chemin de Mariembourg, où la bataille s'engagea.

Quand les gens virent, le soir, Mariembourg en feu, ils se réfugièrent « sous les Roches », dans la vallée de l'Eau Blanche. Les bois furent, pendant deux jours

et deux nuits, leur refuge. Durant le jour, les femmes s'enhardissaient à aller traire le bétail.

Quelques uhlans passèrent le 26 et le 27, se dirigeant vers Cerfontaine.

Après cela, les gens revinrent dans leurs maisons, qui étaient respectées.

N° 568. A partir du 22 août, la route de Boussu et la grand'route de Chimay, qui passe non loin du village de *Dailly*, offraient aux regards le plus navrant et le plus inoubliable des spectacles. Des familles entières s'enfuyaient devant l'ennemi, allant au hasard chercher un refuge... Elles venaient surtout de Charleroi, Marcinelle et Mettet, les unes en voiture, les autres à pied, poussant des brouettes chargées de vivres et de couvertures. Ces fuyards, qui paraissaient hantés d'horribles visions, étaient harassés de fatigue et brisés de chagrin.

Le 24 fut une journée de tristesse et d'angoisse, à cause de la retraite des troupes belges et françaises. Des pièces d'artillerie prirent position aux environs du village. La première ligne de canons se trouvait « aux Longuigneuls », à « la Haie de Frasnes », et aux « Monts de Boussu » ; tandis que l'infanterie creusait des tranchées rudimentaires à « La Faligeotte » et « au Tienne de Pesches ». Les officiers, prévoyant un combat, engagèrent les habitants à fuir; ce qu'ils firent, vers Cul-des-Sarts ou dans le bois de Gonrieux.

Le 26 au matin, quelques uhlans traversèrent le village.

Le 27, des habitants revinrent dans leurs maisons, qu'ils trouvèrent pillées, et annoncèrent aux autres que le village était calme et qu'ils pouvaient rentrer.

N° 569. Le 17 août, relate M. l'abbé J. Artus, prit quartier au village de *Pesche* un détachement de turcos et de zouaves français, que la population reçut avec un enthousiasme délirant. Partis le 18 à midi, ils furent remplacés le même jour par des soldats de l'armée de Paris ; leur Etat-Major et 300 militaires furent hébergés au pensionnat des Filles de Marie. Beaucoup d'entre eux se confessèrent et témoignèrent le désir de communier le lendemain, mais l'ordre de départ vint à minuit.

Le 21, 180 chariots, chargés de mitraille, cartouches, grenades et autres explosifs, et traînés par 700 chevaux, campèrent à l'entrée du village. Ce défilé de lourds véhicules se dirigea le lendemain à 8 heures vers Mariembourg et Philippeville. « Venez avec nous ! Nous en avons assez pour faire sauter la tête de Guillaume ! » criaient plaisamment les conducteurs aux habitants postés le long des chemins pour les acclamer.

Le 23, tandis que les vitres et les portes des maisons étaient secouées sans répit par les détonations d'une violente canonnade, la grand'route de Couvin-Chimay était sillonnée et le village envahi par des bandes de malheureux fuyards arrivant de Dinant, Tamines, Mettet et autres localités, et qui, affolés et harassés de fatigue, faisaient aux habitants le lugubre récit de l'horrible spectacle dont ils avaient été les témoins navrés. Vers 17 heures, une trentaine d'avions français abandonnèrent le camp de Philippeville et, se dirigeant sur Rocroi, survolèrent le village de Pesche. Témoins du vol effaré des grands oiseaux, les paysans ne perdaient pas confiance : « Ils vont chercher la « Turpinite », fameux gaz asphyxiant découvert

par Turpin et qui anéantira l'armée allemande ! » Chacun, la nuit suivante, reposa paisiblement, appuyé sur cette ferme espérance.

Le 24 à midi, comme je demandais à un sergent français, prêtre, qui venait de Tamines et requérait des logements, si l'armée reculait, il répondit encore : « Nous venons nous reposer un peu ». Deux heures après, un officier à quatre galons, littéralement recouvert, figure et habits, d'une épaisse couche de poussière et brisé de fatigue, me demanda un lit et me dit : « Vous êtes prêtre? — Oui. — Alors on peut vous confier quelque chose : nous reculons. Ou bien nous avons subi une lourde défaite, ou bien le plan du grand Etat-Major est de fortifier notre aile droite en Alsace et d'attirer l'ennemi en Belgique. Ce sont des barbares que nous avons devant nous. Ils brûlent et saccagent tout. Le spectacle de ces pauvres gens dont nous sommes les défenseurs et qui fuient éperdus devant l'ennemi me crève le cœur!»

Le détachement français ramenait au couvent quelques blessés, parmi lesquels deux Algériens. Le colonel Maurice Taupan, qui avait commandé les Algériens à Tamines, mourut dans la nuit du 25 au 26, après avoir reçu avec piété les sacrements de l'Eglise et fut inhumé le 26 à 19 heures, dans le cimetière du couvent, sans chant ni cérémonie, pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi qui occupait la localité.

Les Français s'étaient préparés, le 25, à la résistance et avaient garni de canons la colline « la Butte » qui domine le village, pour refouler l'ennemi qui allait déboucher, disaient-ils, par la grand'route de Couvin-Chimay ; à midi, un ordre télégraphique leur enjoignit de se diriger sur Rocroi. Alors ce fut dans le village un affolement général. Les paysans alarmés chargèrent sur des chariots quelques provisions et objets de première nécessité et s'en allèrent dans la forêt, les uns chassant devant eux leur bétail, d'autres le laissant dans les prairies ou les écuries. A 19 heures, le village était désert et dans les ténèbres, l'on n'entendait que le beuglement de quelques vaches et le craquement des lourds véhicules emportant de « la Butte » les derniers canons français. L'ennemi était à quelques kilomètres, comme nous l'annonçait la sinistre lueur des incendies.

Dans la soirée, quelques uhlans battaient déjà la campagne entre Pesche et Couvin.

Le 26 à 5 h. 30, une cinquantaine de uhlans, suivis de la masse compacte de l'infanterie saxonne, se présentèrent à l'entrée du village. Pendant toute la journée, jusque vers 16 heures, ce fut un défilé ininterrompu de soldats, de chevaux, de canons, voire même de camions de boulangerie et de lourds chariots de ferme enlevés à Dinant, Surice et autres localités incendiées. En tête du défilé, marchaient des civils, dont M. le curé de Frasnes. De temps en temps, ces masses serrées s'arrêtaient, et, tandis que le déluge d'uniformes gris couvrait les routes et les places publiques, les fiers soldats germains pénétraient dans les maisons l'arme au poing à l'instar de brigands, se faisaient ouvrir les armoires, emportaient pain, viande, lard, boissons et tout ce qui leur tombait sous la main. Si la maison était abandonnée, ils enfonçaient les portes et la dévalisaient totalement.

Déjà de nombreux soldats escaladant les murs de clôture du couvent, s'étaient présentés aux portes, terribles et menaçants, tellement défiants qu'ils soupçonnaient qu'on pût leur présenter du pain empoisonné. C'est ce que me déclara l'un d'eux qui, en mangeant la tartine que je lui avais donnée, appuyait son arme sur mon côté

gauche, prêt à faire feu. Ils étaient des centaines : tous braquaient sur moi leur arme ou leur revolver. Avertie, la Révérende Mère se fit escorter de quelques sœurs allemandes et leur fit distribuer des tartines et du café avec tant de bonhomie qu'ils se montrèrent bientôt convenables.

Le défilé des masses grises se continua pendant toute la journée du lendemain.

N 570. Le 14, de grand matin, écrit M^lle^ Elisa Rousseaux, institutrice, les premières troupes françaises défilent sur la grand'route Chimay-Mariembourg, qui coupe au nord le territoire de *Gonrieux*. Un brouillard épais enveloppe le village, on ne distingue rien, mais le bruit assourdissant des chariots réveille les habitants. On s'habille à la hâte, on court au pavé, on se relaie pour porter des rafraîchissements aux soldats.

Le 15, un régiment algérien cantonne à Boutonville, village à 15 minutes d'ici. Une véritable procession s'organise dans l'après-midi, les Arabes reçoivent en abondance lait, œufs, sucre, chocolat.

Le 17, le 125^e^ de Cherbourg arrive par la route de Cul-des-Sarts ; le lendemain il se dirige vers la Sambre et un jeune fermier conduit en chariot jusque Tongrinne les soldats dont les pieds sont endoloris par les marches forcées.

A partir de ce jour jusqu'au 22, les régiments des garnisons côtières de Saint-Lô, Saint-Malo et Saint-Nazaire, composés en grande partie de réservistes, traversent Gonrieux sans s'arrêter.

Le 20, nous arrive une colonne de ravitaillement (capitaine Holley ; chef d'escadron, comte de Vaubert de Genlis) ; le 21, elle reçoit l'ordre de rebrousser chemin et prend la route de Chimay. Presque en même temps la 9^e^ division d'ambulance entre par la route de Cul-des-Sarts : il y a 18 prêtres-soldats. Le 23, ils se succédèrent aux trois autels de l'église, offrant la divine victime pour la Patrie en danger. L'église ne désemplit pas de la journée et les offices furent émouvants. Ces soldats nous ont fort édifiés ; un grand nombre s'approchaient chaque matin de la Sainte-Table et, le soir, ils restaient bien tard à l'église, récitant leur chapelet.

Le 23, les routes de Couvin à Chimay offrent aux regards le plus navrant et le plus inoubliable des spectacles. Des familles entières de paysans s'enfuient devant l'ennemi ; elles viennent des bords de la Sambre, traînant derrière elles tout ce qu'elles ont pu rassembler. La plupart de ces malheureux voyagent à pied et poussent devant eux de petites charrettes ; ils paraissent harassés de fatigue et brisés par le chagrin. Ils emportent avec eux l'horrible vision de leurs maisons saccagées et brûlées, de leurs parents ou amis lâchement fusillés.

Les soldats passent une grande partie du 23 août dans les prés voisins de la rue Doaire, d'où l'on découvre Philippeville. Couchés à plat sur le sol, ils suivent les péripéties du combat et disent de fois à autre : « Comme ça chauffe là-bas ! » Vers 17 h. 30, soldats et habitants, appuyés sur le mur de clôture du grand verger longeant l'école, regardent dans la direction de Philippeville, écoutant anxieusement la grande voix du canon. Tout à coup, dans le lointain, un gros oiseau semble surgir de terre, puis un 2^e^, un 3^e^... on en compte 18. Après avoir plané un instant, tous prennent leur essor vers Rocroy. Ce sont les avions français qui abandonnent Philippeville : la retraite de nos braves défenseurs commence.

Le lendemain fut un jour plein de tristesse et d'angoisse. L'ambulance quitte Gonrieux dans la matinée. Vers midi, plusieurs milliers de soldats belges échappés de Namur passent sur la grand'route. Avertis par un cycliste, les parents courent embrasser leurs fils, mais ceux-ci ne peuvent s'arrêter, ils doivent rejoindre le général Michel à Rièzes. La vue de ces soldats en déroute, débandés, abandonnés à eux-mêmes, ne fait qu'accroître la terreur qui règne au village.

Dans l'après-midi, de nombreux fuyards remplissent les rues ; on les loge dans les granges, les fenils, les hangars, les classes. A peine ces malheureux sont-ils installés que le 75e d'infanterie française arrive. Il vient de Tirlemont. Les soldats sont exténués, ils marchent depuis cinq jours. A la nuit tombante, ce sont des troupes échappées à l'ennemi, elles ont quitté Rosée à 3 heures du matin. Noirs de poudre, harassés, ils se laissent tomber, sac au dos, le long des talus. « Impossible d'aller plus loin, disent-ils, si l'ennemi arrive cette nuit, nous n'échapperons plus ! » On case les fuyards dans l'église et les soldats ont à leur disposition les locaux abandonnés par les premiers. Ils reposent tranquillement toute la nuit. Dans la matinée, un grand nombre viennent se faire masser les pieds et les genoux chez les sœurs.

Comme les Allemands sont à quelques kilomètres de Mariembourg, les ambulances sont évacuées, les blessés transportés dans toutes les directions, à Couvin, au couvent de Pesche. Une charrette conduite par une femme et chargée d'un Algérien gravement blessé, arrive à Gonrieux au moment où le clairon sonne le départ des troupes en retraite. Le commandant confie le malheureux aux autorités locales ; il est déposé à l'école des garçons, en attendant qu'une voiture puisse le tranporter au couvent de Pesche, ce qui a lieu le soir même.

Le bruit du canon se rapproche de plus en plus. La plupart des habitants, affolés, s'enfoncent dans les bois pour attendre les événements.

Le lendemain, 26, les fuyards, cachés au « Fond de l'Eau », voient descendre une troupe de cavaliers avec lances et oriflammes. « Anglais ? » demande-t-on. — « Allemands ! » fut la réponse. Ces uhlans étaient suivis de près par des colonnes serrées et tout un matériel de campagne. Dans l'espace de deux jours, 42,000 défilèrent par le chemin rocailleux du bois, allant sur Rocroi. Alors les habitants, rassurés, rentrèrent au village.

Le 30, pendant les vêpres, un officier en auto arrive chez le bourgmestre et l'emmène pour faire le tour du village. C'est le lieutenant Marquardt, de Leipzig, un grand boîteux, qui prend possession de Gonrieux au nom de l'Empereur. Il s'installe dans la belle habitation de M. Luc, qui a gagné la Bretagne. Le drapeau national est enlevé du clocher par un soldat, car le clerc a refusé d'aller le prendre.

Pendant les semaines qui suivent, la commune dut fournir : lard, poules, vin, bougies, beurre, épiceries, farine, levure, lampes, pétrole, pommes de terre, produits pharmaceutiques, etc., et réparer les vélos. En même temps, on réquisitionne paille, avoine, fourrage, 11 cochons, 26 bœufs, 6 chariots, 14 chevaux pour le magasin de la 3e armée et la boulangerie (inspecteur Herman) établie au couvent de Pesche. Sept fermiers sont réquisitionnés et

partent en France avec attelages pour 5, 7, 9 et même 19 jours. L'un alla jusque Châlons et dut transporter des morts et des mourants. Trois revinrent sans chariots, ni chevaux.

N° 571. *Presgaux* (paroisse de Gonrieux) ne fut non plus visité par les Allemands que le 30 août : une auto venant de Cul-des-Sarts vint y réquisitionner des vivres.

N° 572. *Cul-des-Sarts* (1), relate M. l'abbé Seron, curé, confine aux villages français de Regniowez et La Taillette et est à 6 kilomètres nord-ouest de Rocroi.

Le 26 à 8 heures, les premiers uhlans apparurent au hameau de la Rièze et firent quelques patrouilles dans les environs. Ils furent suivis de troupes d'infanterie et d'artillerie, qui se dirigèrent plutôt du côté de Petite-Chapelle et eurent à soutenir, du quartier « Les Plains », un combat contre les troupes françaises de Rocroi et des environs; trois soldats allemands succombèrent à cet endroit et furent plus tard inhumés au cimetière paroissial.

A ce moment, les habitants s'étaient presque tous retirés dans les bois; un certain nombre avait précédé les troupes françaises et resta exilé.

Dans le centre du village, on ne vit de troupes que vers 11 heures, d'abord des cavaliers, puis des cyclistes. Une compagnie de ceux-ci était aux abords de l'église comme j'allais sonner l'Angelus; leur chef me dit qu'ils avaient dû forcer des portes pour se restaurer et me remit un bon pour ce que ses hommes avaient pris. Je pouvais, ajoutait-il, rassurer mes paroissiens.

Le gros des troupes, infanterie et artillerie, n'arriva dans le centre du village que vers 17 heures. Deux patrouilles m'enlevèrent successivement, d'abord pour perquisitionner dans l'église, puis pour m'emmener au poste de commandement. La commune était, me dit l'interprète, très suspecte. On me prenait, me dit ensuite un officier, pour deux raisons : 1° un des leurs avait été tué; j'avais en effet appris que vers 15 heures, un officier (2) en bicyclette avait été blessé par les Français aux environs du village et qu'il avait tiré un coup de revolver sur un villageois, M. Hubert-Arthur Collin, qui voulait lui porter secours et qui fut blessé grièvement; 2° des officiers avaient été empoisonnés par du vin. Le lendemain, je fus requis pour les conduire jusque près de Regniowez, puis je fus libéré et je pus encore, en rentrant, célébrer la Sainte-Messe, un peu avant midi.

Le 28 août, un officier fit marcher plusieurs civils devant ses soldats, arme au poing, les forçant à crier : « Si vous tirez, nous sommes fusillés les premiers! » A Regniowez, ils furent relâchés.

(1) Cf. Marschner, o. c., p. 25.

(2) Le lieutenant Otto von Boyneburgh, de Wichmannshausen (Hesse), décédé le 26 août.

2. — *La 24e division de réserve.*

La 24e division de réserve (général von Ehrenthal) comprenait les 47e et 48e brigades, formées des 104e, 106e, 107e et 133e régiments de réserve, appuyés d'un régiment de uhlans de réserve et du 24e régiment d'artillerie de réserve.

Partie de la région de Saint-Vith, la division s'est dirigée sur Vielsalm, la baraque de Fraiture, Erezée, Melreux, Heure, suivant pas à pas le XIe corps, et elle est arrivée le 22 août dans la région de Natoye. Nous la retrouvons ce jour-là et le lendemain terrorisant les villages de Crupet, Durnal et Spontin ; elle couvre de ruines et arrose de sang humain toutes les routes qui mènent à la Meuse.

La division demeura le 24 août à Dinant et dans la vallée de la Meuse, pour couvrir les ponts et en assurer la sécurité (1) ; ses troupes ne furent pas étrangères aux cruautés et aux dévastations qui se continuèrent, pendant cette journée, dans la ville martyre.

La division commença à passer la Meuse dans la nuit du 24 au 25 août, à minuit (2), au pont de Leffe devenu libre, et se dirigea sur Anthée, en partie par Sommière et Gérin (3), en partie par la grand'route de Philippeville (4). Le 25 août, elle fut chargée par le chef de la IIIe armée de l'attaque de la forteresse de Givet (5) et reçut à cette fin deux batteries et demi d'artillerie à pied et deux batteries de mortiers autrichiens de 30.5 (6). Commencé le samedi 29, le bombardement se poursuivit jusque dans la nuit du 30 au 31 août. Avant que commençât le siège, toute la population civile avait été expulsée des villages de la région, dans lesquels les troupes s'établirent en maîtres.

C'est le 1er corps français qui les y avait précédées. Aussi convient-il d'étudier tout d'abord les incidents qui marquèrent sa retraite (7).

Le 1er corps français, comprenant la 1re et la 2e division, reçut dans la nuit du 23 au 24 août l'ordre de retraite du général Lanrezac : « La 5e armée, en marche avant le jour, le 24, se repliera sur la ligne générale Givet-Philippeville-Beaumont-Maubeuge ».

(1) Von Hausen, *Erinnerungen*, p. 140.
(2) Baumgarten-Crusius, o. c., p. 35.
(3) Id., p. 36.
(4) Von Hausen, carte, Anlage 4.
(5) Von Hausen, o. c., p. 146 ; Baumgarten-Crusius, o. c., p. 45.
(6) Baumgarten-Crusius, o. c., p. 41.
(7) D'après les archives de la *Section historique de l'armée française*. A consulter aussi sur la retraite du 1er corps et de la 51e division de réserve, Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, VI, p. 22, et VIII, p. 76.

La 1re division (1re et 2e brigades) s'est repliée à l'ouest de la 2e ; la 1re brigade atteignit à la soirée le cantonnement des Matagne : le 43e, Matagne-la-Grande ; le 127e Matagne-la-Petite ; la 2e brigade ne réussit pas à dépasser Romerée et Romedenne, où elle fut surprise à la soirée, ainsi que nous le raconterons plus tard.

A la 2e division (3e et 4e brigades), c'est la 3e brigade qui s'est repliée la première, dès 9 h. 30, et est allée cantonner à l'arrière, le 73e, à Gimnée, le 33e, à Niverlée et Mazée.

La 4e brigade (8e et 110e) avait reçu l'ordre de couvrir la retraite, la route de Rosée à Gochenée et Agimont étant menacée dès l'avant-midi du 24 août par les troupes allemandes du XIXe corps qui avaient passé la Meuse la veille ou au matin à Hastière, à Waulsort et au Colèbi (Lenne). Le 110e est resté à Miavoye le dernier, faisant fonction d'arrière-garde : le 1er bataillon et la 10e compagnie occupaient le hameau, le 3e bataillon (moins la 10e compagnie) était posté au château de Fontaine, le 2e bataillon au sud-ouest de Miavoye. A 11 heures, le régiment reçut l'ordre de se replier : tandis qu'il se dirigeait vers Doische, où il cantonna à la soirée, les 3e et 1er bataillons formèrent un repli sur le mamelon situé entre Omezée et Soulme, où le général Deligny, commandant la 2e division, se trouvait en personne à 13 h. 40. Bien que l'artillerie ennemie fût signalée au nord-est de Soulme, les 3e et 1er bataillons ne furent pas engagés et rejoignirent, le soir même, leurs unités.

Quant au 8e régiment, il arriva à 14 h. 30 dans la région de Vodelée, où le 1er bataillon prit les avant-postes au nord du village, se reliant à l'ouest avec le 1er régiment (1re division), qui occupait alors Romedenne, et à l'est avec le 2e bataillon du 45e, qui avait quitté Morville à 10 heures et s'était arrêté à Gochenée ; le 3e bataillon du 8e s'établit au nord-est de Vodelée en soutien d'artillerie et le 2e bataillon se porta vers Agimont, où il releva un bataillon du 310e dans la surveillance du secteur Givet-Hermeton. Les 3 bataillons, formant l'arrière-garde de la 2e division, quittèrent Vodelée le 25 août à 4 heures, pour gagner Gimnée, Mazée et Dourbes.

La 8e brigade (général Mangin) était réduite à deux bataillons : l'un du 45e, l'autre du 148e, qui avaient combattu la veille au soir à Onhaye. Nous verrons que ce sont eux encore qui soutinrent le combat d'Agimont, après lequel ils se retirèrent sur Treignes et Rocroi.

Sur l'itinéraire suivi par la 24e division, les villages d'Anthée, de Maurenne et de Morville rediront longtemps la cruauté des réservistes saxons.

Les autres localités furent relativement épargnées. Une maison fut brûlée à Agimont. Six civils furent tués à Soulme. Deux maisons furent brûlées à Vodelée. Un sourd-muet fut martyrisé à Doische. A Gimnée, la population, enfermée la nuit dans l'église illuminée, fut exposée à être exterminée par les obus du fort de Givet.

Les rapports qui suivent vont nous relater le détail de ces cruautés.

§ 1. — *Gérin.*

Quand la 24e division de réserve eut escaladé la côte qui borde la Meuse et pénétra dans Sommière, au matin du 25 août, elle y avait été précédée par les troupes du XIIe corps; c'est pourquoi nous omettrons de parler ici de ce village (voir rapport n° 582, p. 137).

La division gagna de là Gérin, où se trouvait déjà depuis la veille le commandement général de la IIIe armée (1). Le village était presque désert. Un groupe d'habitants, qui y fut surpris, fut malmené à l'extrême et cinq hommes tombèrent dans l'hécatombe de Surice.

N° 573. Gérin (2) est situé à 267 mètres d'altitude, à 8 kilomètres de Dinant. Ce village fut occupé avant le 23 août par les troupes françaises, qui édifièrent la paroisse par leurs sentiments chrétiens. Au salut de chaque soir, l'église était comble; ces braves récitaient le chapelet à haute voix et chantaient des cantiques. Après l'office, M. l'abbé Thibaut, aumônier militaire de Cambrai, se trouvait au confessionnal avec le curé de la paroisse; ensemble, ils prêtaient leur ministère à ceux qui le demandaient. Le lendemain, les troupiers français s'approchaient nombreux de la Sainte Table.

Le 23 août, à 10 heures, les premiers obus allemands, tirés des hauteurs de Blaimont, tombèrent au sud-est du village et, une heure après, ils le dépassèrent. A 12 h. 30, Nicolas SIMON et son épouse Anna FERAILLE, d'Onhaye, après avoir traversé Gérin, se dirigeaient vers Anthée par le vieux chemin, lorsqu'ils y furent tués par des obus, à un kilomètre au-delà du village. A 19 h. 30, des obus mirent le feu aux maisons voisines de François Piot et de Henri Colot.

Les habitants avaient tous quitté leurs maisons à partir de 11 heures, à l'exception d'un vieillard, Désiré Colin.

L'arrière-garde française quitta Gérin à l'aurore du lundi, 24 août. Les éclaireurs allemands arrivèrent par l'extrémité nord-ouest du village, en suivant le ravin situé entre Gérin et Weillen; ils firent prisonniers cinq soldats français. D'autres cavaliers arrivaient au même moment par le chemin qui traverse le dessus du village et d'autres encore par le sud.

Le presbytère et de nombreuses maisons furent pillées; un calice de l'église et les bijoux de la statue de la sainte Vierge furent emportés.

Le 26 août, un groupe de gens qui s'étaient réfugiés à Gérin — après

(1) Von Hausen, o. c., p. 141. Mlle Bertrand, qui hébergeait l'Etat-Major, reçut l'écrit suivant dont l'original, découvert par le parquet de Dinant, est déposé aux archives de la Commission d'enquête : *Das Armee Oberkommando 3 bescheinigt Mdm. Bertrand, dass es hier beste Aufnahme gefunden hat und bitte um möglichste Rücksichtnahme und Schonung. Gérin, 25. 8. 14.* *A. B.*

Steiger, Oberleutnant d. R.

(2) Nos premiers renseignements sur Gérin ont été pris sur place le 10 septembre 1914; ils ont été ensuite complétés par M. le curé Boursoit.

avoir échappé aux massacres de Surice et assisté à la destruction d'Anthée (1), — furent surpris « à la Barrière de Gérin » ; un officier leur enleva et déchira le passeport qui leur avait été remis et, comme des criminels, les ramena à Surice, où il les mit en présence de l'horrible monceau des quarante cadavres de civils qui avaient été fusillés la veille. Parmi les victimes se trouvaient cinq notables de Gérin. L'officier se disposait encore à tuer tous ces hommes. « Sales francs-tireurs, leur dit-il, vous allez subir le même sort! » Lorsqu'il entendit proférer ce mot de francs-tireurs, un vieillard, Henri Tonglet, ne put contenir son indignation ; il répliqua avec énergie à l'officier qui allait commander l'exécution : « Monsieur, nous ne sommes pas des francs-tireurs, car là où vous prétendez qu'il y a des francs-tireurs, vous massacrez les habitants et vous incendiez les villages ; or, à Gérin, vous n'avez ni massacré, ni incendié! » Que se passa-t-il? L'officier libéra les gens de Gérin. Comme un homme affolé avait la faiblesse de remercier l'Allemand, M. Tonglet ajouta : « Cesse ces remerciements et reviens avec nous! Pourquoi remercier? Tu es innocent, tout comme nous, de ce qu'on te reproche! »

§ 2. — *Anthée et Maurenne.*

Le magnifique village d'Anthée fut entièrement pillé, incendié et détruit pendant les deux journées du 25 et du 26 août, alors qu'il ne s'y était livré aucun combat et que l'ennemi l'occupait paisiblement depuis trente-six heures.

Il a fallu à l'ennemi une singulière impudeur pour affirmer qu'il y avait été attaqué par la population civile : il restait à Anthée en tout et pour tout neuf vieillards, dont nous donnons ci-dessous les noms.

Les crimes que nous allons relater sont l'œuvre non seulement des 104e et 106e régiments de réserve, qui forment la 47e brigade (24e division de réserve) (2), mais aussi de la 23e division active (XIIe corps) qui a utilisé la route de Dinant à Philippeville jusque Rosée, et surtout du train de la 32e division active (XIIe corps) qui est passée par Anthée pour rejoindre à Rosée l'itinéraire de sa division. C'est ce que nous apprend le *Livre Blanc*.

Les gens d'Anthée et du voisinage qui tombèrent entre les mains de ces cruels Saxons endurèrent des sévices inouïs. Les premiers habitants qui revinrent au milieu des ruines retrouvèrent les cadavres, laissés sans

(1) Leur odyssée est racontée ci-dessous (Anthée, rapport n° 574, p. 124).

(2) Le 133e de réserve, célèbre à Spontin, est aussi passé à Anthée. M. Libert a découvert en 1915, en bêchant le jardin des religieuses, un cadavre de soldat allemand ; on ne put l'identifier, mais les bottes en cuir portaient l'inscription suivante : « 133 R, 1 bat. 3e corps ». Ce régiment forme, avec le 107e, la 48e brigade de réserve.

sépulture, de quatre de leurs concitoyens et de cinq inconnus, qu'à cette heure on n'a pas encore pu identifier.

Douze hommes, dont le curé, le médecin, des jeunes gens de 19 et de 16 ans, périrent dans les massacres de Surice.

Soixante-douze maisons furent brûlées à Anthée centre (fig. 39 à 42): il ne resta debout que l'église et trois maisons.

A Maurenne, hameau important de la paroisse, quarante-six maisons furent détruites sur cinquante-neuf.

Miavoye, autre dépendance de la paroisse, fut préservé, mais plusieurs habitants périrent à Surice.

Ce n'est pas sans labeur qu'a été reconstituée l'histoire d'Anthée, tant sont rares les témoins. Les vieillards, terrés dans leurs caves, n'avaient généralement rien vu; mais des gens du voisinage, entraînés par la soldatesque, ont stationné quelque temps à Anthée et y ont vu chacun l'une ou l'autre scène isolée de sauvagerie, dont ils nous ont fait le récit. C'est à l'aide de ces données qu'a été rédigé le rapport n° 574.

Anthée resta un désert pendant une bonne partie de l'occupation. Une impressionnante horreur se dégageait de ces maisons détruites et la plupart endeuillées. L'église, profanée par les troupes, fut rendue au culte à la fête de l'Ascension de 1915.

N° 574. Anthée occupe l'un des points culminants de l'Entre-Sambre-et-Meuse. La paroisse comprend les villages d'Anthée, de Maurenne et de Miavoye.

Anthée fut occupé pendant dix jours par des troupes françaises, et le général Franchet d'Esperey y séjourna avec son Etat-Major. Les soldats creusèrent des tranchées du côté de Dinant et ouvrirent des meurtrières à la Villa Philippe, dans la même direction. Les débris d'un taube capturé à proximité séjournèrent quelque temps dans une cour de ferme.

Les Français se retirèrent dans l'après-midi du 23 (1). Alors les habitants s'enfuirent épouvantés, parfois sans prendre avec eux ni vêtements ni vivres. Les uns se réfugièrent dans les grands bois situés derrière le château de Fontaine, d'autres vers Florennes, Couvin et la France, enfin un groupe de 35 personnes, celui qui fut le plus éprouvé, s'abrita à Surice. Il resta au village une arrière-garde française qui se retira dans la matinée du 24 août.

Une poignée d'habitants restait au village quand l'ennemi y entra le 24 août

(1) On lira dans Ginisty, *Histoire de la guerre par les combattants*, Paris, Garnier, p. 39 et ss., une émouvante description de la cohue aux abords d'Anthée, dans l'après-midi du 23 août, à l'heure où se préparait la retraite.

à 15 h. 15 (1), sans le moindre combat, car il ne s'y trouvait plus un seul combattant. La première journée ne fut guère marquée que par des pillages (2).

« Vers 18 heures, raconte Mme Scailteur, il vint des flots de soldats, à la fois de Dinant et d'Ermeton-sur-Biert. Ces derniers étaient assez humains, mais les Saxons, des fantassins, étaient de vrais lions. Ils avaient de petites haches, à l'aide desquelles ils enfonçaient portes et fenêtres, brisaient les meubles et cassaient les vaisselles. Ils grinçaient des dents, vous empoignaient à tort et à travers, vous battaient comme des gerbes, à coups de pied et de poing, même avec la crosse de fusil, en disant : « Vous avez caché des sales Franzous ! » Ils tuaient les uns des poules, d'autres des cochons, des moutons, des vaches, ils n'épargnaient rien. « Le curé, prétendaient-ils, avait fait tirer les hommes sur les troupes, il avait dit aux femmes de jeter de l'eau bouillante », alors que notre brave curé nous avait encore prêché le 23, à la messe, que l'ennemi allait arriver et que, s'il nous demandait quelque chose, nous devions faire un sacrifice, pour épargner les habitants. »

L'incendie du village d'Anthée remonte au 25 août. Les premiers coupables du désastre se sont fait connaître dans le *Livre Blanc* (3). C'est le train de l'Etat-Major de la 32e division (Rittmeister Heltzer, du 18e huss. de réserve).

En quittant Anthée, ils allèrent incendier Rosée.

Un groupe de civils qui avaient échappé le matin au massacre de Surice et qui, faits prisonniers, subirent un martyre de plusieurs jours, furent amenés le 25 août à Anthée et y furent témoins de l'incendie du village. « Vers 14 heures, raconte l'un d'eux, M. Debatty, curé de Morville, nous nous trouvions depuis midi parqués au fond du village, dans un verger appartenant à Joseph Burton, lorsqu'une bande d'incendiaires arriva par la route d'Hastière en hurlant, la même bande probablement qui avait incendié Maurenne (4). Elle mit le feu à la maison du garde Louis Renard, dépendance du château de Fontaine. En moins d'une heure, tout le village d'Anthée était en feu. Le presbytère et l'habitation du docteur Jacques ne flambèrent qu'après : sans doute leur fallut-il plus de temps pour les piller, car en avons-nous vu passer des chariots chargés de matelas, de meubles, de fauteuils, de chaises, etc. ! Puis nous vîmes se consumer la maison des religieuses, l'école des filles, toute la rue : nous entendions tirer quelques coups de feu et les maisons flambaient comme des torches... Le feu commençait toujours par la toiture. Les maisons

(1) C'étaient les frères Julien, Jacques et Lucien Hubert, Augustin Corbiau, frère du vétérinaire, François Dechambre père, Gustave Cleda, maréchal-ferrant, Maurice Collard, plafonneur et le vieux ménage Barbier (Félicien Barbier et son épouse Charlotte Sarto). Tels sont les francs-tireurs qui auraient pu s'attaquer à l'armée allemande !

(2) On les attribue à des troupes que commandait le général von Morgenstein, qui passa la nuit du 24 au 25 août au château de La Forge, à Anthée.

(3) Anlage 38, p. 54.

(4) Henri Laloux, cultivateur à Gérin, reçut dans la prairie Defacqz un bon de réquisition de trois chevaux, d'un nommé Scheffer ou Scheffler, qui accompagnait le convoi en question, venant d'Hastière, et qui annonça qu'on allait brûler le village. « L'incendie commença, confirme Henri Laloux, par la maison du garde Renard, puis l'officier mit lui-même le feu à la maison Burton, en tirant sur le toit de la grange. »

voisines de notre campement brûlèrent à leur tour, la chaleur devint insupportable, on recula comme on put, on s'étendit sur le sol...

» Mais voici qu'une nouvelle bande, venant toujours d'Hastière, nous avait aperçus et dirigeait sur nous une fusillade nourrie. La garde qui nous retenait prisonniers, officiers en tête, s'éclipsa derrière les murs et nous restâmes seuls au milieu de la fusillade... »

En même temps que commençait l'incendie, les soldats s'acharnaient sur les quelques civils qu'ils découvrirent au village et sur ceux qu'ils retenaient prisonniers. Plusieurs furent tués et nous allons raconter leur martyre; les autres furent mis en joue, frappés, torturés, traînés d'un village à l'autre, pour être enfin, épuisés de faim et de fatigue, rendus à la liberté.

Joseph Burton fut témoin du meurtre de son père. Il raconte que, rentré chez lui à 7 heures du matin, il dut, pendant toute la matinée, pomper de l'eau pour l'armée. Il entendit lui aussi les coups de feu tirés dans la direction d'Hastière et vit brûler la maison du garde et la salle de musique qui se trouve à peu de distance. La fusillade redoubla, puis ce furent l'école des filles, les maisons Lamarche et Botin qui prirent feu, et ainsi de suite jusqu'à la place. On n'entendit bientôt plus que des hurlements et de sauvages cris de fureur. Vers 15 heures, alors qu'il continuait à débiter de l'eau, il fut saisi à la gorge, collé contre un mur et menacé d'être fusillé si l'on trouvait chez lui des armes. La perquisition fut infructueuse. Jeté ensuite dans les rangs des soldats, il parcourut « comme un ballon de football », dit-il, une distance de 50 mètres; puis, couché sur une brouette, les soldats lui déboutonnèrent la jaquette, faisant signe de le percer de leur baïonnette. Libéré par un officier qui passait et qu'il supplia de l'autoriser à se rendre dans la maison, toute voisine, de ses parents, il y trouva les siens terrifiés et blottis dans un réduit. Le feu venait d'être mis à la maison; on chercha à fuir par une fenêtre de derrière, donnant dans le verger de M. Defacqz. Au moment où son père, Adolphe BURTON (fig. 29), 56 ans, escaladait la fenêtre, un soldat braqua sur lui son fusil. « Ne tirez pas, c'est mon père! », cria Joseph Burton; son père put encore atteindre une haie voisine, dans laquelle il se blottit. Peu de temps après, Joseph Burton, joint à un groupe de prisonniers civils, vit deux soldats quitter les rangs, entrer dans un champ attenant au verger où était son père, et tirer. Le vieillard se redressa, puis retomba en poussant un grand cri : il était mort. Le curé de Morville, put, à une distance de dix mètres, lui donner l'absolution.

Joseph Burton et ses compagnons furent encore témoins d'un second meurtre. Un inconnu qui faisait partie de leur groupe chercha aussi à se cacher dans la haie du verger Defacqz; mais il fut aperçu par des soldats, qui lui arrachèrent son paletot, lui lièrent les mains derrière le dos et le frappèrent violemment à l'aide de crosses de fusil; puis ils le poussèrent contre les fils de fer d'une clôture et lui tirèrent trois coups de fusil en pleine poitrine. Le malheureux s'affaissa sur les genoux, à demi retenu par la clôture métallique. On le vit encore faire un effort pour se redresser, le sang lui jaillit de la bouche et il retomba mort, le dos contre terre. Sous les yeux des prisonniers, deux porcs vinrent fouiller et retourner le cadavre.

Félicien BAUDOIN (fig. 32), 59 ans, arrêté au moment où il tâchait de rentrer dans sa maison, jusque là préservée, fut mené à une extrémité du village et lié à une haie par une grosse corde, à côté d'un étranger âgé d'environ trente ans. Ils y furent tués. Joseph Libert aperçut leurs cadavres près de l'école des filles, le 26 août à 4 heures du matin. Un autre civil inconnu gisait dans le fossé, la face contre terre, dans le vieux chemin de Gérin, au croisement de la route d'Hastière.

Cinq cadavres non identifiés furent retrouvés à Anthée et nous n'avons réussi à obtenir de détails sur aucun d'eux.

Xavier DELHAYE, ardoisier, 41 ans, et son épouse Céline CRÉPIN, 45 ans, voulurent revenir à la soirée dans leur maison ravagée (fig. 55); ils furent surpris et fusillés séance tenante. Deux enfants de 8 et de 6 ans qui les accompagnaient s'enfuirent et purent se réfugier au château d'Anthée.

Revenons au groupe des échappés de Surice dont nous avons parlé. Ils furent, eux aussi, bien près d'être mis à mort dans l'après-midi du 25 août. Des soldats s'élancèrent sur le curé de Gérin, en vociférant et en le menaçant de leur arme. Il passait pour le curé d'Anthée, car quelque temps après, un officier demanda à un civil : « Ce n'est donc pas le curé d'Anthée? » Vers 17 heures, les hommes furent séparés des femmes. On leur annonça qu' « ils allaient être fusillés parce qu'on avait tiré sur les troupes ». Ils furent emmenés à travers le village qui n'était plus qu'un immense brasier et alignés le long de la haie Defacqz. « On a tiré, criait un officier supérieur, nous allons vous juger et votre sort dépend de la sentence. » Il tint conseil avec deux subalternes, puis vint annoncer qu'ils pouvaient retourner à leur village.

Ils regagnèrent le groupe des femmes au verger Burton, et croyaient venue la délivrance, lorsqu'ils furent repris au nombre de 17, par des soldats du 100e régiment, qui arrivait à Anthée entre 17 et 18 heures et qui les emmena vers Rosée, ainsi que nous le raconterons plus loin.

On vit se continuer le 26 août les mêmes scènes de sauvagerie. Joseph Aneuse passa à Anthée à 16 heures, regagnant Weillen. « Nous ne vîmes, écrit-il, aucun civil, mais des troupes passaient toujours à grande allure sur la route de Philippeville. Hommes et chevaux étaient fleuris. Nous fûmes invités avec ironie à saluer le mannequin en paille d'un soldat français, lié sur un canon. Bousculés par des officiers, nous dûmes escalader le talus qui longeait la route; puis nous fûmes rejetés sur la chaussée, avec menace d'être fusillés si nous quittions encore les grands chemins. Nous arrivâmes sur la grand'place exténués et nous nous laissâmes choir sur des chaises d'église que les soldats y avaient amenées. Le feu commençait à consumer les maisons de la place. Les Allemands assis sur la margelle d'un puits chantaient et jouaient des instruments, tandis que leurs camarades emportaient des maisons un butin de toute espèce. A peine étaient-ils sortis d'un immeuble qu'il prenait feu. L'église, ouverte, présentait un aspect lamentable. Je crus bien que, elle aussi, était condamnée à périr, car j'y vis s'élever de grandes flammes ». On trouva une quarantaine de chaises brûlées dans la nef et il est permis de croire que les soldats allumèrent ce foyer pour faire disparaître, avec l'église incendiée, les traces de leurs saletés. Le bel édifice avait été transformé en écurie; les planchers du maître-autel et de la sacristie avaient été brûlés, ainsi

que quatre socles de statue et la porte d'un confessional ; les soldats avaient essayé de fracturer le tabernacle, où se trouvait la sainte réserve (fig. 42). Heureusement un aumônier catholique allemand avait transporté au château de la Forge, à la demande de M^me^ la baronne de Rosée, l'ostensoir contenant le Saint Sacrement, qui était resté exposé dans le tabernacle, pendant la journée du 23 août.

Après deux jours de sauvagerie incendiaire, il ne restait debout à Anthée que l'église et trois maisons dans le fond du village, à savoir la maison de Joseph Burton, qui fut respectée parce qu'elle est proche de la cabine électrique contenant les accumulateurs ; la maison de Gustave Toussaint, où il y eut un commencement d'incendie, et celle d'Alexandre Watrice.

Les habitations furent toutes pillées avant d'être incendiées.

Au presbytère (fig. 41) et à la maison des religieuses périrent les archives paroissiales, trois calices, un riche ostensoir et un matériel du culte considérable. La commune a aussi perdu les archives civiles.

Les trois maisons sises « au Grand Bon Dieu » et la petite section de La Forge furent préservées.

Le hameau de Maurenne, paroisse d'Anthée, fut presque complètement détruit par une poignée de soldats, dans la journée du 25 août, sous les yeux des habitants qui étaient restés dans leurs maisons et que les incendiaires parquèrent ensuite dans la chapelle. Sur 59 maisons, 13 restèrent indemnes (1).

Miavoye seul fut respecté.

Près de 450 blessés français furent soignés au château d'Anthée (2), où ils encombraient les appartements et la cour. Dans la journée du 25 août, la paille souillée sur laquelle gisaient ces malheureux fut brûlée dans une prairie. Quelques cartouches, tombées par mégarde des vêtements des blessés, vinrent à exploser, sans d'ailleurs atteindre personne. A ce moment passaient des batteries allemandes. Officiers et cavaliers sautèrent en bas de leur monture et, en un geste fou, déchargèrent fusils et revolvers sur le monceau de paille, en criant qu'il s'y cachait des francs-tireurs. Plusieurs canons furent braqués sur l'ambulance, comme pour la détruire, et on menaçait de fusiller les hommes, malgré toutes leurs protestations d'innocence. Il fallut des pourparlers de plus d'une heure pour calmer ces forcenés. Ils emmenèrent sur une auto du château les armes des blessés, avec un otage, qui put heureusement s'esquiver la nuit suivante et ramener l'auto.

Le village d'Anthée a été particulièrement éprouvé à Surice dans la journée du 25 août. C'est là que furent surpris et fusillés M. l'abbé Oscar Piret, curé

(1) A savoir les maisons Vital Roly, Louis Vandegiste, ferme Jules Lequeux (où écuries et granges furent brûlées), Félix Pierrard, l'école et l'habitation de l'instituteur, Félicien Bertrand, Maurice Bertrand, Germiat, Stampe, Martin et Vanderest.

(2) Le 13^e^ bataillon de chasseurs séjourna huit jours au château, à partir du 25 août, chargé de la protection des convois et de l'ambulance. *Direction du Contentieux et de la Justice militaire*, à Paris, dossier 317.

Le 26 août, s'établit, au château d'Anthée, le commandant de la 24^e^ division (XII^e^ corps de réserve), général von Ehrenthal. Il parut s'appliquer à faire oublier les ravages causés par ses troupes et qu'il ne pouvait ignorer. Il mit fin à l'ère de la terreur. Son corps sanitaire, composé d'une dizaine de médecins, prodigua des soins habiles aux blessés français, qui furent emmenés le 2 septembre.

Aucun soldat français n'est tombé à Anthée.

d'Anthée, 40 ans; M. Félix Jacques, docteur en médecine, 57 ans; Henri Jacques son fils, 16 ans; Olivier Delcour, 62 ans; ses deux fils, Arthur, 30 ans, et Léon, 19 ans; Alphonse Nassaut, 63 ans, et son fils Fernand, 19 ans, tous d'Anthée; également trois habitants de Miavoye, André Libert, 46 ans; Jean-Baptiste Libert, 40 ans, et Olivier Parmentier, 62 ans. Joseph Libert, 82 ans, de Maurenne, fut aussi tué à Surice au moment où il cherchait à fuir (voir Surice et fig. 77 à 98).

Quittant le village d'Anthée, la 24e division de réserve se dirigea sur Morville, pour gagner de là les localités qui sont à la périphérie de Givet-Charlemont. Le chef de la IIIe armée raconte dans ses Mémoires que le 24 août, vers 14 ou 15 heures, lorsqu'ayant traversé le champ de bataille de Lenne-Onhaye, il se rendit à Anthée, un combat se déroulait sur la hauteur située au sud-ouest de Morville entre la tête de la 24e division et une arrière-garde française (1).

§ 3. — *Agimont.*

Dans la journée du 24 août et à la soirée, les troupes de la 8e brigade française (général Mangin) continrent au nord d'Agimont et refoulèrent sur la Meuse des éléments du XIXe corps allemand, notamment le 2e bataillon du 106e qui, après s'être rendu coupable des massacres d'Hermeton-sur-Meuse, avait gagné la ferme des Onches.

Le rapport ci-dessous fait le récit de ces combats, d'après les notes qu'ont bien voulu nous communiquer le général Cadoux et la *Section historique de l'armée française* ; il relate aussi les événements survenus au village.

N° 575. Le 143e d'infanterie (colonel Proie) s'installa à Agimont le 14 août. Les habitants vécurent rassurés jusqu'au 23, car les soldats affirmaient que l'ennemi ne passerait jamais la Meuse. Le 22, le 143e partit pour Ermeton-sur-Biert et fut remplacé par des troupes de réserve, le 5e bataillon (commandant Faugier) du 310e (lieutenant-colonel Pigault).

Ce bataillon détacha, le 23 août, la 19e compagnie au « Bac-du-Prince » : c'est elle qui chassa les Allemands de la maison de l'éclusier d'Hermeton-sur-Meuse.

Le 24 août, la 19e compagnie fut relevée au « Bac-du-Prince » par les 17e et 20e compagnies, qui firent le coup de feu toute la matinée contre l'ennemi qui passait à Hastière et Hermeton. Attaquées dans l'après-midi, elles se replièrent, recueillies par la 18e compagnie. A ce moment, le bataillon recevait l'ordre de rallier la 51e division de réserve à Mariembourg, où il arriva le lendemain matin à 6 heures. Quant au restant de la division, il s'était replié, le matin, d'Onhaye et d'Anthée, sur Mariembourg et Frasnes, par Rosée, Vodecée et Sautour.

(1) Von Hausen, o. c., p. 139.

Le même 24 août à 13 h. 30 ou 14 heures, le colonel Cadoux, du 148e, et son Etat-Major arrivèrent à Agimont, avec le 2e bataillon du 148e (commandant Graussaud) et la compagnie hors-rang (1). Le village était occupé par des cuirassiers, qui avaient disposé des vedettes sur les crêtes nord, dans les bois des Onches et de Vagne, et qui reçurent, à 16 heures, l'ordre de se replier dans la direction de Rocroi. Le 1er bataillon du 148e, commandant Vannière, qui venait aussi d'arriver de Hun-Rouillon, fut chargé de les remplacer et prit les avant-postes, s'établissant sur les hauteurs boisées au nord d'Agimont, depuis le ruisseau de Soulme à l'ouest, jusqu'à la Meuse. La liaison avec le 45e, que commandait à Gochenée le général Mangin, chef de la brigade, se fit sur le ruisseau. A 19 h. 30, l'alerte fut donnée dans la direction du N. E. (gare de Heer-Agimont) ; des patrouilles allemandes s'étaient infiltrées dans le bois de Vagne et des Onches. A 21 heures, l'ennemi débordait de toutes parts dans les bois et la fusillade commença. A 22 heures, il atteignait les hauteurs qui dominent Agimont vers le N. O. On signala même un groupe de cavalerie et des cyclistes poussant leur reconnaissance jusqu'à Gochenée. L'ennemi vint bientôt à l'attaque, enfilant de ses feux la rue principale du village. D'autres troupes ennemies se glissaient vers le « Bac du Prince », le long de la rive gauche de la Meuse et commençaient à encercler les Français. Ceux-ci, un moment surpris, s'étaient ressaisis et se défendirent courageusement. Deux blessés furent amenés à l'école des Religieuses et bientôt évacués par l'ambulance. Il y eut, à d'autres endroits, quelques blessés, mais aucun mort. A 22 h. 50, le colonel Cadoux, averti d'une menace de débordement et incapable d'atteindre le général commandant la 8e brigade, dut se résigner à abandonner Agimont sans ordre, tant il y courait de risque. Il dirigea les trains et le régiment sur Petit-Doische (Maison Blanche) et installa ses troupes dans les fossés de la route de Givet à Philippeville, tandis que le train gagnait Doische. La retraite se poursuivit le 25 août à 3 h. 30 sur Doische, qu'occupait le colonel Pétain avec le 110e régiment (4e brigade). A la suite de ce dernier régiment, les troupes du colonel Cadoux gagnèrent Vierves, qu'elles eurent la mission de défendre et où les rejoignit la section de Capellis, que la 2e compagnie avait laissée le 23 à Rivière.

Dans la matinée du 25 août, des civils d'Agimont se rendirent sur les lieux avoisinant le village et y trouvèrent les cadavres de 7 soldats allemands, qu'ils enterrèrent sur place ; un huitième, atteint de deux balles, était presque mourant ; il fut transporté, avec tous les ménagements possibles, à l'hôpital de Givet.

Cependant, il fallut attendre le vendredi 28 août à 10 heures avant que l'ennemi prît possession du village. Dix otages, dont le bourgmestre et le curé, furent conduits

(1) Ces troupes avaient soutenu la veille le combat d'Onhaye et couvraient encore ce village, au matin du 24, dans les directions de Sommière, Bouvignes, Dinant, Waulsort et Hastière. Le bataillon Bourdieu, du 45e, tenait les issues du village et campait sur la grand'place. Le départ fut ordonné à 3 heures du matin. A 4 heures, le 2e bataillon du 148e se mit en route vers Maurenne et Miavoye, avec le 45e comme avant-garde ; à 5 h. 30, il organisa pour la défense la clairière au sud de Miavoye, où il fut remplacé à 8 h. 30, par le bataillon du 45e. Il gagna de là, sans incident, le village d'Agimont, par le bois du Roi et Gochenée. Il fut rejoint à Gochenée par le détachement du capitaine Boitel, venant de Namur, et à Agimont par le 1er bataillon du 148e. A ce moment, un bataillon du 310e, qui gardait la route Givet-Hermeton, face au nord, avait déjà été attaqué par des forces ennemies venant d'Hermeton, et avait été remplacé par un bataillon du 8e d'infanterie (brigade Pétain).

à Vodelée et mis en présence du major Kuchens, du 133e d'infanterie. « M. le curé, dit celui-ci à M. l'abbé Marloie, vous avez tort de vous allier aux Français ! Ils sont en déroute. Moi, je dois porter la guerre en France ; après dans le Angleterre et puis peut-être dans le Russie ! » Les otages furent ramenés à Agimont, à la nuit tombante, et presque tous les hommes du village furent enfermés dans l'église, où ils passèrent la nuit gardés par deux soldats.

Le 29 au matin, la population reçut l'ordre d'évacuer le village dans le délai d'un quart d'heure. Les gens gagnèrent Rosée et Florennes, pendant le bombardement de Charlemont, et trouvèrent en rentrant, le 1er septembre, leurs maisons pillées et prodigieusement souillées. Une maison avait été incendiée. Deux vieillards, Jean-Baptiste Cotiaux et Jules Caussin, et quelques hommes, qui n'avaient pas quitté leurs maisons, passèrent ces journées dans la terreur, molestés et menacés de mort par leurs féroces gardiens.

§ 4. — *Soulme.*

Sans les instantes supplications de quelques habitants restés à Soulme, le village eût été détruit par le feu : il était condamné et l'ordre de brûler fut donné le 25 août. Les Allemands se montrèrent sans doute vexés de ce que l'artillerie française, qui avait occupé le 24 août la localité, avait tiré dans la direction de la Meuse.

Six civils furent massacrés sur le territoire de la commune.

Nous annexons deux courts rapports sur les villages voisins de Gochenée et de Vodelée, où deux maisons furent détruites.

N° 576. Des artilleurs d'Arras logèrent à *Soulme* (1) le 14 août et se dirigèrent le lendemain sur Onhaye. Un taube survola le village pendant qu'ils défilaient. Le 15 au soir, il vint 300 pontonniers.

Les Français en retraite commencèrent à passer le 24 à 10 heures du matin. Plusieurs milliers de soldats creusèrent des tranchées. Le 27e régiment d'artillerie installa une douzaine de canons près de l'église. On croyait engager un combat contre les Allemands venant de Morville et protéger la retraite des régiments d'arrière-garde (8e, 110e, 148e et 45e). L'avant-garde du XIXe corps allemand passa en effet, vers 17 heures, à proximité du village et prit la direction de Surice : quelques éclaireurs d'abord, suivis de troupes en rangs serrés. Les Français les laissèrent passer sans tirer un coup de fusil, mais leur artillerie était entrée en action à 13 heures dans la direction de Lenne et d'Hermeton-sur-Meuse (2).

(1) Ce récit a été recueilli de la bouche du curé de la paroisse, M. l'abbé Rifflet, le 16 janvier 1915.

(2) C'était tout au moins la 1re batterie du 27e d'artillerie, régiment divisionnaire de la 2e division, et peut-être le 1er groupe de ce régiment qui avaient pris place entre Gochenée et Soulme. Il est à croire que l'artillerie française n'a pas aperçu à temps la colonne allemande. Il ne faut pas oublier non plus que le rôle d'une arrière-garde n'est pas de rechercher le combat, quand sa mission a pris fin, car on ne sait pas en principe à quelle force on risque de rester accroché.

Dans la journée, toute la population avait fui, à l'exception de quelques personnes : M. et M^lle Rigaux, M. Demareschal et la famille Dubois.

Le 25 août, à 4 heures du matin, des troupes allemandes refluant de Surice arrivaient à Soulme, pour s'emparer de l'artillerie française, mais celle-ci avait gagné, dans la nuit, Vodelée et Gimnée. Ces soldats étaient de vrais forcenés, ils poussaient des hurlements et saccagèrent en un moment tout le village, brisant portes et fenêtres, pillant les maisons. MM. Dubois, Rigaux et Demareschal durent aider à charger le butin sur des camions qui furent dirigés sur Matagne.

L'officier qui commandait ces bandits donna l'ordre d'incendier le village : on les vit, munis de récipients de pétrole et d'essence, allumer plusieurs foyers d'incendie. Une villageoise, M^me Dubois, se jeta aux genoux de l'officier, demandant grâce. D'abord rebutée, elle insista tellement qu'elle obtint gain de cause : on éteignit le feu qui avait pris à plusieurs maisons. Déjà la fumée s'échappait des fenêtres brisées du presbytère : des membres des familles Dubois et Rigaux purent jeter au dehors les matelas enflammés et empêcher le désastre.

Six civils avaient trouvé la mort à l'arrivée de l'ennemi.

Adolphe LAMBOT, 24 ans, de Florennes, qui retournait chez lui en vélo, venant de Vireux, muni d'un passeport régulier, fut arrêté sur le côté du village et fusillé séance tenante.

Trois villageois Ernest MARÉE (fig. 30), 50 ans, Nestor COGNAUX (fig. 31), 29 ans et Joseph Dubois, qui étaient à la garde du bétail, s'avancèrent au milieu des champs pour voir défiler les troupes. Voyant des cavaliers descendre de cheval et mettre le genou en terre, en épaulant leur fusil, Joseph Dubois se jeta sur le sol et s'enfuit en rampant. Ses deux compagnons essuyèrent la fusillade et tombèrent blessés ; puis les cavaliers se précipitèrent sur eux et, malgré leurs supplications, les achevèrent à coups de crosse et de hachette. On les retrouva la tête fendue. Jean-François-Désiré GUISLAIN (fig.129), 71 ans, échappé de Surice, fut tué à l'orée du bois de Dave.

Deux inconnus, âgés l'un d'environ 40 ans, l'autre d'environ 25 ans, furent fusillés le 25 août, près du moulin, au lieu dit « Dorélu » ; on retrouva leurs cadavres liés ensemble.

Mercredi, 26 août, la plupart des habitants étaient rentrés lorsque, vers 17 heures, le 133^e saxon occupa le village, jusqu'au lundi suivant. Des batteries de siège autrichiennes s'installèrent près de la scierie, entre Soulme et Gochenée, et se préparèrent au bombardement du fort de Charlemont. Celui-ci commença le samedi et cessa dans la nuit de dimanche à lundi.

Le curé et le bourgmestre furent retenus tout le temps comme otages, au corps de garde.

Le 27 août à 17 heures, on annonça l'arrivée de chasseurs français, qui firent, en effet, une courte démonstration dans la direction de Soulme, puis regagnèrent Charlemont. Craignant une débâcle, les soldats se préparèrent à fusiller les otages, et ceux-ci croyaient leur fin arrivée, quand un officier décommanda l'exécution.

Samedi 29 août, les habitants durent évacuer le village, pour gagner Merlemont et Villers-le-Gambon ; ils revinrent le lendemain et les jours suivants. Lorsqu'ils traversèrent, le 2 septembre, le village de Surice, des cadavres de soldats français et de femmes gisaient encore sans sépulture.

N° 577. Dans l'après-midi du 24, des uhlans voulurent pénétrer à *Gochenée*, mais les Français, qui occupaient le village — leurs postes les plus avancés ne dépassaient probablement pas les jardins des deux maisons de « Butia » près de l'ancienne cure — tirèrent sur ces éclaireurs et en tuèrent deux (1); les autres rebroussèrent chemin. Pendant l'escarmouche, on entendit les balles siffler dans les rues et les habitants s'enfuirent vers Doische et Treignes, où les rejoignirent, le lendemain, les troupes allemandes.

Les Saxons avaient aussi essayé de passer le 24 août par la ferme des Onches, mais nous avons raconté ailleurs qu'ils avaient rebroussé chemin.

Des uhlans arrivèrent le 24 août au soir à l'hôtel Dumont, sur l'Hermeton, entre Gochenée et Soulme.

Le 25 de bon matin, des fantassins venant de Morville ou d'Insemont vinrent camper au-dessus de Soulme.

Ce n'est que dans l'après-midi du 26 que les premiers Allemands occupèrent le village même : ils venaient de Spontin et appartenaient au 133e de réserve. Le 28, le père de l'instituteur fut arrêté et jeté, les mains liées, dans une écurie : on avait trouvé dans sa grange quelques cartouches abandonnées par les Français. Le soir, il fut mis en tête des troupes qui partaient vers Givet. Les émotions de cette arrestation le conduisirent au tombeau.

Le 29, de lourdes pièces de siège, installées au village, entrèrent en action contre le fort de Charlemont et tirèrent jusqu'au mardi suivant. La population passa trois nuits dans les bois de Rosée. Au retour, elle trouva les maisons pillées.

N° 578. Le 14 août, à 9 heures, *Vodelée* reçut avec enthousiasme les artilleurs français, qui partirent le lendemain à 4 heures.

Dans l'après-midi du 24 août, des Français firent halte pour se ravitailler et annoncèrent que l'ennemi était proche. S'il ne vint pas le jour même, c'est qu'il fut repoussé à la carrière du « Rond Tienne », territoire d'Agimont.

Dans la nuit suivante, presque tous les habitants s'enfuirent affolés par les clameurs qui venaient de Surice.

Le 25 août à 8 heures, une avant-garde de uhlans traversa Vodelée. Elle fut suivie à 8 h. 30 d'une première colonne, et à 13 heures d'une seconde colonne de soldats appartenant au XIXe corps et venant de Surice. Vexés de trouver le village abandonné, ils brisèrent portes et fenêtres et pillèrent de nombreuses maisons. Le feu fut mis chez la veuve Joseph Dossart-Dumont et chez Joseph Bouty-Golinvaux, ainsi qu'à la grange du bourgmestre, M. Anatole Minet.

Tout le village aurait péri si quelques habitants restés chez eux n'avaient réussi à parlementer. A 22 heures, les troupes s'étaient éloignées.

Le 27 août à 4 heures, le major Kuchens, du 133e de réserve de Chemnitz, obligea le curé, M. Sibille, à se lever, à rassembler la population dans l'église et à lui lire une proclamation sévère.

Le 29, les gens se retirèrent dans des carrières ou gagnèrent la région de Florennes-Philippeville, jusqu'à la chute du fort de Givet.

(1) L'un d'eux fut inhumé au bois de La Croisette, l'autre près du bois Plantet. Les chevaux qu'ils montaient tombèrent à 500 mètres de distance l'un de l'autre; on retrouva près d'un cheval les restes d'un petit feu de papier, comme si le cavalier, d'abord blessé, avait eu le temps de brûler les documents qu'il portait.

§ 5. — *Gimnée.*

A Gimnée, ni massacres, ni incendies ; mais la population a gardé le souvenir d'une scène atroce. Dans la nuit du 26 au 27 août, l'église illuminée se signalait comme un phare au fort de Givet, qui se mit à la bombarder. Or les Allemands, dans un sentiment d'inexplicable cruauté, y avaient enfermé tous les hommes ! Ils passèrent une nuit horrible, tandis que les obus sifflaient autour d'eux ; ils n'attendaient que le moment où ils seraient écrasés sous les décombres de l'édifice. Le récit de ces faits a été obtenu, en 1915, de M. l'abbé Bouchat, curé à Gimnée.

Les faits concernant Doische — où fut massacré un pauvre sourd-muet — et Vaucelles sont consignés dans les rapports n^os^ 580 et 581.

N° 579. Le 20 août, un convoi de ravitaillement et de munitions de l'armée française campa à Gimnée. Le 23 fut une journée de fièvre ; des gens venant des régions envahies fuyaient devant les barbares et nous criaient leur horreur. Le 24 au matin, des soldats de la garnison de Namur arrivèrent, noirs de poussière et harassés de fatigue, se dirigeant vers Mariembourg et Couvin. Le soir, on vit refluer des troupes françaises qui arrivaient de Surice et Romedenne ; elles passèrent la nuit au village, pour prendre un peu de repos. Vers 20 heures, on vit des flammes jaillir de Surice et de Romedenne. Durant toute la nuit, les gens se tinrent prêts à partir à la moindre alerte. La fuite s'acheva le 25, vers 4 heures du matin, « Sauvez-vous, criait un officier français en parcourant le village, les Allemands mettent tout à feu et à sang ! » Une douzaine de civils, dont le bourgmestre, restèrent chez eux.

Le 25 août à 8 heures, on vit venir les uhlans, bientôt suivis du gros des troupes. A midi le village était rempli d'artillerie. La journée se passa sans autres incidents que des bris de portes et de fenêtres et des faits de pillage. A la soirée, les habitants qui avaient fui dans les environs, apprenant que les soldats s'abstenaient de violences graves, revinrent peu à peu et assistèrent au départ des troupes qui s'en allaient, en chantant victoire, à la poursuite des Français. Ils veillèrent pendant toute la nuit suivante, Surice et Romedenne achevaient de se consumer et formaient encore deux immenses brasiers. On redoutait le même sort, car des officiers avaient dit que Gimnée serait brûlé.

La matinée du 26 août fut calme. Vers 20 heures, la tranquillité cessa subitement, pour faire place à la terreur et à l'effroi. En quelques minutes, le village fut cerné et de nouvelles troupes l'envahirent à l'instar de bêtes féroces, défonçant les portes et les fenêtres à coups de hache, chassant les gens des maisons, rangeant les hommes le long des murs, comme pour les fusiller. Bientôt on mena les hommes — villageois et étrangers, au nombre de plus de quatre cents — dans l'église paroissiale. Les soldats firent allumer les lampes et tout le luminaire disponible. Il était 23 heures et l'église était illuminée comme pour la messe de minuit, au jour de la Noël, lorsque retentit soudain, dans le silence de la

nuit, le fracas d'un obus qui venait d'éclater dans les environs. Le fort de Charlemont prenait comme objectif l'édifice éclatant de lumière. Alors ce fut une panique épouvantable. On s'étendit en dessous des bancs, le long des murailles et dans les coins. Tout le monde tremblait, priait, se préparait à la mort. Le point semblait bien repéré et on n'en pouvait douter, l'édifice allait s'écrouler, ensevelissant la foule sous les ruines. Fuir était impossible, car des sentinelles, l'arme au poing, veillaient.

L'émoi s'accrut quand, du jubé, des soldats se mirent à tirer des coups de feu. Enfin, ils firent éteindre les lumières. Mais le bombardement se poursuivit encore pendant quelque temps, jusqu'à ce que, a-t-on dit, un habitant de Vaucelles eut prévenu le commandant du fort de Givet. Plus de vingt obus vinrent, en sifflant, s'écraser aux alentours de l'église.

Le lendemain, nouvel émoi. Le bruit s'était répandu qu'on précéderait les troupes à l'attaque du fort de Givet. De profondes tranchées avaient été creusées à l'est, le cimetière avait été converti en forteresse, des réseaux de fils de fer étaient tendus de tous côtés.

Après avoir passé dans ce lamentable état deux jours et deux nuits, les hommes furent libérés. Ils avaient vieilli de plusieurs années.

Le vendredi à midi, il fallut partir pour Matagne, Merlemont et Sautour, jusqu'au 1er septembre.

Quand les habitants revinrent, après la chute de Givet, ils trouvèrent les maisons saccagées. A l'église, les soldats avaient dormi dans les ornements sacerdotaux, et utilisé les linges d'autel pour nettoyer leurs armes. Douze otages passèrent encore la nuit à l'église et accompagnèrent les troupes, le lendemain, dans la direction de Mazée.

N° 580. *Doische* est situé à cinq kilomètres de Givet.

Quatre uhlans se présentèrent le 28 août à 10 heures, venant de Gimnée. En l'absence du bourgmestre, le curé, M. Pirmez, alla à leur rencontre. A 14 heures, une douzaine d'autres éclaireurs, venus aussi de Gimnée, se dirigèrent vers Foische (France). A 19 heures, plusieurs compagnies ayant avec elles de l'artillerie vinrent prendre position, en vue de l'attaque de Givet.

Le 29 août, à 4 heures du matin, le bourgmestre fut requis de porter de maison en maison l'ordre d'évacuation. Celle-ci dura jusqu'au 1er septembre.

Un pauvre sourd-muet, Joseph DUMONCEAU, 44 ans, né à Opont, occupé à la ferme d'Hector Anceau, était resté à Doische. Quand les réservistes saxons entrèrent à la ferme, ils le harcelèrent de questions. Comme le malheureux ne répondait pas, ils le rouèrent de coups, le poussèrent brutalement au dehors et le fusillèrent en face de l'église, où il resta sans sépulture jusqu'au retour des habitants.

Quand ceux-ci revinrent, le 2 septembre, les maisons étaient pillées et souillées, le linge emporté ou détérioré, les meubles enlevés. Au presbytère, les soldats avaient pris la coupe d'un calice et une pièce d'un riche ostensoir, ils avaient brisé le reliquaire de saint Georges.

Cinquante personnes avaient gagné la France et ne revinrent qu'après l'armistice.

En regagnant sa paroisse le 1er septembre, le curé fut arrêté à Vodecée, conduit à Rosée et à Dinant, où il réussit à obtenir un passeport de libération.

N° 581. En ces journées, des troupes allemandes passèrent à Gimnée et à Niverlée, mais elles n'osèrent pénétrer à *Vaucelles*, que protégeait Charlemont. Ce n'est que le samedi 29 août, à 2 heures du matin, qu'une colonne d'infanterie, précédée d'un piquet de cavalerie, se répandit dans le village. Les soldats envahirent tout, non sans effrayer les habitants par le récit de leurs exploits à Spontin et à Dinant. « Moi, pastor Spontin, pan! », disait l'un d'eux à l'instituteur, M. Maistriaux. « Fout! la belle Dinant, kapout! », criait un autre. A 10 heures, un officier donna l'ordre d'évacuer le village. On se rendit à Mazée, à Treignes, à Matagne et à Villers-le-Gambon; et lorsqu'on revint, le mercredi suivant, on constata qu'aucune maison n'avait échappé au vandalisme de ces féroces saxons. Des soldats parcouraient plaisamment les rues affublés des soutanes du desservant.

II. — *L'avance du XII^e corps.*

Le XII^e corps actif (général von Elsa) (1), III^e armée allemande, atteignit la Meuse au matin du 23 août. « Sous la protection du feu de l'artillerie, écrit le général von Hausen, le XII^e corps avança sa 32^e division sur Houx et sa 23^e division sur Dinant (2). » « La 32^e division, écrit-il ensuite, réussit à prendre pied à Leffe et la 23^e aux Rivages, avec de faibles sections (3). »

C'est plutôt dans la région de Houx-Leffe que la 32^e division avait atteint la vallée. Le 178^e était arrivé le premier à Leffe, s'avançant à la fois par les hauteurs et par le ravin dans lequel est situé le populeux faubourg; c'est l'auteur des monstrueux massacres qui ensanglantèrent cette paroisse. Le 103^e quitta Lisogne à 16 h. 30 et vint prêter main-forte au 178^e : on le retrouve déjà à Bouvignes à 17 h. 30, tuant les civils qui paraissent dans les rues. Quant aux 102^e et 177^e, qui avaient combattu du côté de Houx, ils arrivèrent à Leffe à 22 heures; le 177^e y fusilla encore des civils en pleine nuit et le 102^e s'y distingua par le massacre de deux religieux Prémontrés.

Ces régiments passèrent la Meuse au pont de Leffe et se dirigèrent sur Rostenne, Sommière, Weillen, Falaën, Morville, Rosée.

La 23^e division envahit la ville même de Dinant. Le 108^e et le 182^e, descendus dès 7 heures du matin par la rue Saint-Jacques, versèrent le sang des civils à la ferme de Malaise, à la rue des Tanneries et dans de nombreux massacres isolés du quartier Saint-Pierre. Le sinistre 100^e qui,

(1) Voir tome IV, p. 12 et 81.
(2) Von Hausen, *Erinnerungen*, o. c., p. 126.
(3) Ibid., p. 130.

dès 6 heures du matin, dévalait en ville par la Montagne de la Croix et commençait la chasse à l'homme dans le faubourg Saint-Nicolas, et le 101e, arrivé aux premières heures de l'après-midi par la route du Froidvau, sont les régiments dont les noms resteront attachés aux massacres du mur Tschoffen, du rocher Bayard et de l'aqueduc de Neffe.

Les régiments 108e et 182e passèrent la Meuse au pont de Leffe, les 100e et 101e la traversèrent aux Rivages; ils rejoignirent la 32e division à Rosée, par la route d'Onhaye, Gérin, Anthée (1). A partir de Rosée, leur itinéraire fut commun (2).

Que fallait-il attendre de troupes qui s'étaient fait ainsi la main à tous les crimes? Telles elles avaient été à Dinant, telles elles furent dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Relevons entre autres que le 100e et le 103e ont saccagé Franchimont, le 100e, le 101e et le 102e Villers-en-Fagne ; le 108e et le 182e se sont distingués à Onhaye, à Flavion, à Couvin et y ont massacré l'abbé Gilles; le 178e est l'auteur de la tuerie de Flun. Tous ont leur part dans les destructions et les meurtres que nous allons relever presque à chaque pas : à Sommière. à Weillen, à Onhaye, à Anthée, à Morville, à Rosée, à Villers-le-Gambon, à Nismes, à Petigny...

Von Hausen écrit que, arrivant, le 25 au soir, au château de Merlemont (voir fig. 58), « il apprit que les troupes, dans le courant de la journée, n'avaient pas seulement eu à briser la résistance d'arrière-gardes françaises, notamment à Samart, à Villers-en-Fagne et à Mariembourg, mais qu'elles avaient aussi eu fort à souffrir de l'hostilité de la population civile. En maint endroit, les habitants étaient sortis des maisons, combattant et soutenant les Français; mais, de préférence, ils laissaient les Allemands traverser tranquillement une localité et ils s'attaquaient alors de façon sournoise et par derrière aux États-Majors, aux trains d'arrière et même aux transports de blessés (3) ».

C'est ainsi qu'un chef d'armée allemande écrit l'histoire! Il était là, en tête de ses troupes, et il a pu se rendre compte par lui-même que, partout, devant lui, les habitants avaient fui. Que pouvaient donc faire quelques vieillards, quelques infirmes, contre des troupes nombreuses et exercées!

(1) Bien que les villages d'Onhaye, Gérin et Anthée se trouvent sur l'itinéraire du XIIe corps, nous avons été amenés à traiter ailleurs leur histoire. La première de ces localités intéresse le XIXe corps, qui y a soutenu le combat du 23 août, et les deux dernières ont aussi été traversées par la 24e division de réserve.

(2) A consulter sur cet itinéraire : von Hausen, *Erinnerungen*, o. c., p. 16; *Die Schlachten und Gefechte*, p. 16 ; de Dampierre, *Carnets de route*, o. c., p. 27 ; Les *Violations*, o. c., p. 89 et 114.

(3) *Erinnerungen*, p. 145.

§ 1. — *Sommière.*

Ce village, situé au sommet du plateau qui domine Bouvignes, fut violemment bombardé le 23 août et la population s'enfuit, à l'exception d'une femme et de trois hommes, dont un fut tué le lendemain.

L'ennemi arriva le 24 août de bon matin. A en croire un témoin allemand qui est passé à Sommière, « le 178e régiment avait déjà fait une marche de nuit sur la hauteur, par une route en lacets, vers Rostenne (1) » où il arriva à 5 heures. Il ajoute que, de Sommière, le 178e « fit un grand crochet en quittant la route de Philippeville, pour gagner Morville par Weillen et Falaën ». Arrivé à Morville le 24 à 22 heures, il en partit le 25 à 9 heures pour gagner Rosée (2).

Le rapport que nous faisons suivre est du curé de Sommière, M. l'abbé Gilles.

N° 582. Du 15 au 23 août, le village fut occupé par plusieurs milliers de Français, du pays de Saint-Omer, qui ont laissé d'excellents souvenirs. Le capitaine About, commandant la 11e compagnie du 8e d'infanterie, occupa le presbytère. Les troupes et l'artillerie s'installèrent dans les fermes voisines de l'église, creusant des tranchées aux abords du village et surveillant l'activité de l'ennemi. Presque tous les soldats s'approchèrent des sacrements, bien qu'ils l'eussent déjà fait avant de quitter la France. Le 15 août, la grand'messe fut troublée par le son, tout proche, du canon et, à la sortie de l'office, vers 11 h. 30, un officier nous prévint que le village allait être bombardé. Beaucoup de familles partirent aussitôt pour Weillen, Falaën et Sosoye. Le curé se rendit jusqu'au lendemain à la ferme d'Hontoir.

Le 23 août, le canon commença à gronder à 6 heures. On apercevait au-dessus des lignes allemandes un ballon captif. Une messe basse fut dite à 7 h. 30 et suivie par une vingtaine de personnes. A l'évangile, on vint crier que des obus allemands tombaient dans le village, venant de Gemmechenne, qui n'est guère distant à vol d'oiseau que de deux kilomètres; alors les derniers habitants, affolés déjà par les incendies qu'ils avaient aperçus sur l'autre rive, s'enfuirent; le curé emporta le Saint-Sacrement et se rendit à la ferme de Ftroul (Weillen).

Dix-huit obus tombèrent autour de l'église et la tour fut atteinte à 9 h. 30. Ce sont des obus qui mirent le feu à la ferme d'Alexis Gérard, à Rostenne, et à l'étable de la ferme Bouchat, à côté de l'église.

Le 27e d'artillerie français riposta de la drève des fermes d'Hontoir, de 16 à 18 heures.

Trois hommes et une femme (3) restaient au village quand le 178e y pénétra dans la matinée du 24 août, en poussant des cris sauvages, qui les glacèrent

(1) De Dampierre, *Carnets de route*, o. c., p. 24.

(2) *Ibid.*, p. 26-27.

(3) Joseph Rolin, Désiré Dave, Désiré Deleuse et Mathilde Jacquet, épouse Ferdinand Pierre.

d'effroi. Les maisons furent pillées; les chevaux, le bétail, la volaille furent enlevés des étables. Treize chevaux furent pris, notamment à la ferme Jules Bouchat. La porte de l'église fut fracturée, les troncs violés, les bijoux de la statue de la Vierge enlevés.

Désiré DELEUSE (fig. 46), 62 ans, ancien garde-champêtre et sous-officier de l'armée, fut tué le 25 à 10 heures, dans les circonstances suivantes. Des soldats lui demandèrent de leur renseigner, sur une carte, le chemin de Weillen. Comme il le leur indiquait, ajoutant quelques explications, ils se saisirent brusquement de lui et le fusillèrent dans la cour de sa maison, à laquelle ils mirent ensuite le feu.

Cinq autres habitants furent fusillés à Flun, dans une métairie située sur la route de Falaën à Weillen (voir rapport n° 584 et planche n° 4) (fig. 43 à 49, 53 et 54).

Le drapeau national qui flottait à la tour de l'église fut abattu à coups de fusil et brûlé dans une écurie voisine.

La terreur continuait à régner. Quelques hommes qui avaient voulu revenir furent mis au mur et on ne sait comment ils eurent la vie sauve; ils durent pendant des journées donner à boire aux hommes et aux chevaux.

Environ 700 prisonniers, belges et français, venant de Bioul, passèrent à Sommière le 25 août.

Cependant les soldats recherchaient activement le curé. Prévenu à temps, celui-ci revêtit des habits civils et s'abrita d'abord à la ferme de Stroul, puis au presbytère de Falaën. Un mois se passa avant qu'il pût reprendre ses fonctions sans danger.

§ 2. — *Weillen.*

Le 23 août, pendant la messe de 10 heures, un cri retentit : « Ils ont passé la Meuse ! » Les assistants se précipitèrent au dehors et toute la population s'enfuit.

Il restait quelques personnes seulement dans les maisons quand l'ennemi parut, le 24 août, à 6 heures du matin.

Le village fut pillé (1); une maison fut incendiée (rapport n° 583).

Un horrible drame se déroula à Flun, sur le chemin de Falaën, le 24 août à 14 h. 30. Cinq personnes de Sommière qui s'y étaient réfugiées dans la ferme d'Olivier Mathieu, y furent massacrées, avec le propriétaire et son fils, par les éclaireurs qui précédaient le 178e (rapport n° 584 et fig. 43 à 49, 53 et 54).

(1) Le sous-officier Hugo Hoppert, de la 3e batt. du 29e rég. d'art. de camp. du XIIe corps de réserve, prisonnier de guerre, a déposé ce qui suit. « Le 25 août, nous arrivâmes à 4 h. 15 du matin à Weillen. La cure et l'école furent pillées, parce que le curé avait promis 20 mks par tête d'Allemand. Il fut pendu. » Allusion aux accusations proférées contre le curé de Dorinne, jugé à Weillen. Cf. tome IV, p. 137. *Direction du Contentieux et de la Justice Militaire*, à Paris, dossier 1055.

N° 583. Le 15 août au matin, écrit M. Joseph Aneuse, de Weillen, dès avant 3 heures, arrivent des troupes françaises, le 8e d'infanterie et le 27e d'artillerie qui, après une longue marche de nuit, vont prendre part à la bataille de Dinant. Placés immédiatement à l'arrière du front de combat, nous passons une journée très mouvementée. A un moment donné, un détachement se fortifie à l'est du village, sur la route Onhaye-Sommière, tandis qu'un autre s'établit au nord-ouest, sur la hauteur du Liez, qui domine Weillen. La population est, en même temps, avertie de se tenir prête à évacuer le village. Un peu plus tard, le 6e escadron du 6e chasseurs, qui restait ici en réserve, part pour Dinant, et l'ambulance n° 4 de la 2e division du 1er corps se retire dans la direction de Florennes.

A l'heure même où les habitants ont commencé à fuir, nous apprenons le recul de l'ennemi, la reprise de la citadelle et la victoire des troupes françaises.

Comme les voitures d'ambulance ne doivent arriver qu'à la soirée, des villageois se rendent sur le champ de bataille avec des chariots de ferme, pour relever les blessés. Je les accompagne. Sur les hauteurs qui dominent la rive gauche, le château de Meez et la ferme Cézaire achèvent de se consumer. A cet endroit, environ 70 Français sont tués. Les blessés sont très nombreux; nous les ramenons à l'ambulance installée au château du baron de Giey, à Weillen. Huit d'entre eux y moururent les jours suivants, un adjudant, six soldats du 8e, un soldat inconnu du 73e; ils furent enterrés au cimetière paroissial (1).

Pendant la semaine du 16 au 23 août, les paysans se remettent aux travaux des champs, persuadés que l'ennemi ne passera pas la Meuse. Les troupes françaises les édifièrent profondément par leur assiduité aux offices de l'église et par leurs communions fréquentes.

Samedi 22, le canon se fait entendre de nouveau. Dès le matin du 23, la bataille fait rage. Toutes les troupes de réserve sont parties vers la Meuse.

Pendant la grand'messe de 10 heures, on crie tout-à-coup du dehors de l'église : « Les Allemands sont passés! » Alors c'est la panique. La foule se précipite au dehors. Déjà des fuyards passent en courant et des blessés reviennent du champ de bataille. A midi, une batterie s'installe aux abords du village, sur le « tienne d'Onhaye » et ouvre le feu dans la direction d'Hastière. Une heure plus tard, des mitrailleuses s'établissent au même endroit. Des groupes se forment et prennent des directions diverses.

Par la route de la gare arrivent bientôt des gardes-civiques et des soldats belges. Tous ces éléments se mêlent et prennent la direction de Rosée, par Flavion. La foule grossit à chaque croisement de route, formant bientôt une cohue indéfinissable, qui se continuera sur tous les chemins de l'Entre-Sambre-et-Meuse pendant les jours de la retraite.

Auprès de « Belle-Vue », des soldats français dispersés parmi les civils tirent individuellement sur un taube allemand qui passe et repasse au-dessus de nos têtes. Plus loin, nous rencontrons un détachement d'une centaine d'hommes qu'un officier a groupés et qu'il dirige sur Weillen, dans le but d'entreprendre la défense

(1) Voici leurs noms : Alphonse Busin, adjudant au 8e; Ernest Egels, Henri Wiels, Victor Brebion, Robert Maze, François Leroy et Lucien Delattre, soldats du 8e. Ils furent transférés en 1916 à Anhée.

à outrance du village. Il y renonça, M. le curé lui ayant objecté qu'un combat isolé en cet endroit causerait la destruction du village, sans aboutir à un résultat certain.

Durant la nuit suivante, nous contemplons avec effroi la chaîne de feu qui se développe le long de la Meuse et de la Sambre, d'Hastière à Namur et de Namur à Charleroi.

Le 24 août à 6 heures, l'ennemi entre au village et commence par dévaliser le château. Il se montre grossier, exigeant, cruel, envers les quelques habitants restés dans leurs maisons ou surpris après leur retour. C'est ainsi que Gustave Petit et son épouse, qui ont passé la nuit dans les bois et viennent de rentrer, sont arrêtés vers 11 heures, avec la famille Storm, d'Onhaye, et celle d'Adelin Côme; les hommes sont emmenés sur la route de Sommière, où ils restent trois heures à côté d'un prisonnier français attaché à un arbre, puis vers Flavion; ils finissent par obtenir un passeport de libération. Paul Mathieu, qui est revenu pour soigner son bétail, doit accompagner les Allemands pendant deux jours entiers et leur procurer tout ce dont ils ont besoin ; le mardi soir, en rentrant chez lui, il tombe exténué et meurt.

A 14 h. 30, se déroule à Flun le massacre qui fait l'objet du rapport n° 584.

Le 26 août, le bourgmestre, M. Louis Waha, est fait prisonnier à son tour et enfermé pendant quatre jours, sans nourriture, dans une annexe du château, menacé à tout moment de la mort. De là, il voit les soldats se promener affublés de chasubles et d'ornements sacerdotaux, et s'acharner à briser des crucifix et des emblèmes religieux. Le curé, qui a eu la prudence de revêtir les habits civils, est activement recherché. On n'entend que ces mots : « Où est le Pastor? Pastor Kapout! »

A mesure que les habitants reviennent, ils trouvent les maisons bouleversées, les meubles brisés ou emportés. Tout est couvert d'ordures. Le presbytère et la maison des Religieuses ont particulièrement souffert : portes, rampes, tables, lits, meubles, tout est brisé ou défoncé ; mobilier, vaisselle et bibliothèque sont jetés dans le jardin. Un grand Christ a la tête brisée, des ornements d'église sont foulés aux pieds.

A l'église, le désordre est grand : le tabernacle du maître-autel est ouvert; le coffre-fort placé derrière l'autel porte des traces d'effraction, les soldats emportent un calice et un reliquaire. Les linges d'autel servent à envelopper des quartiers de viande. Le jubé est couvert d'immondices.

Dans les écoles, les images de nos Souverains sont brisées, piétinées. Les encriers sont jetés violemment contre les murs.

A plusieurs reprises le village est menacé d'être incendié. Parmi les habitants qui sont demeurés dans leurs maisons ou y sont revenus, il n'est personne qui n'ait enduré de grandes souffrances, morales et physiques.

On relève la présence à Weillen en ces journées de la 24e col. de munitions de réserve, du 13e chasseurs de réserve, du 104e d'inf., de la 4e col. de munitions d'artillerie de réserve et de la 2e batt. du 24e rég. d'art. de camp. de réserve.

Fig. 43. — Henri PIRLOT, 47 ans
massacré à la ferme de Flun.

Fig. 44.
Olivier MATHIEU, 52 ans
père de Gaston, blessé et carbonisé
à la ferme de Flun.

Fig. 45. — Gaston MATHIEU, 25 ans
tué à la ferme de Flun.

Fig. 46.
Désiré DELEUZE, 62 ans
fusillé à Sommière.

Fig. 47.
Valentin MATHIEU, 29 ans
carbonisé
à la ferme de Flun.

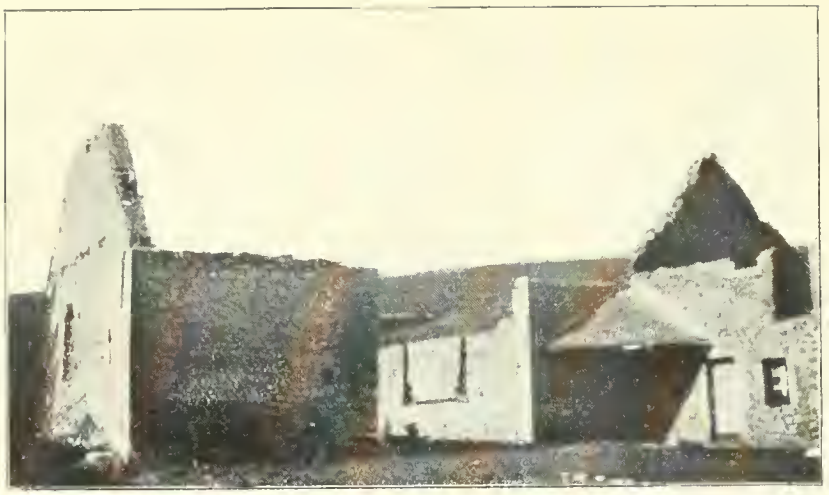
Fig. 48.
Joseph PIETTE, 20 ans
(à l'âge de 9 ans)
carbonisé à la ferme de Flun.

Fig. 49.
Octave MATHIEU, 54 ans
père de Valentin,
tué à la ferme de Flun.

Fig. 50. — Nestor WIAME,
46 ans, de Villers-le-Gambon,
tué sur la route de Givet.

Fig. 51. — François PIERRE, 58 ans
Echevin de Vodecée,
y fusillé.

Fig. 52. — Adelin WOINE, 53 ans
Instituteur à Villers-en-Fagne,
fusillé aux abords du village.



(Photo 1915)

Fig. 53. — Flun.
Corps de logis et grange de la ferme qui fut le théâtre du massacre (du côté de Falaën).

(Photo 1915)

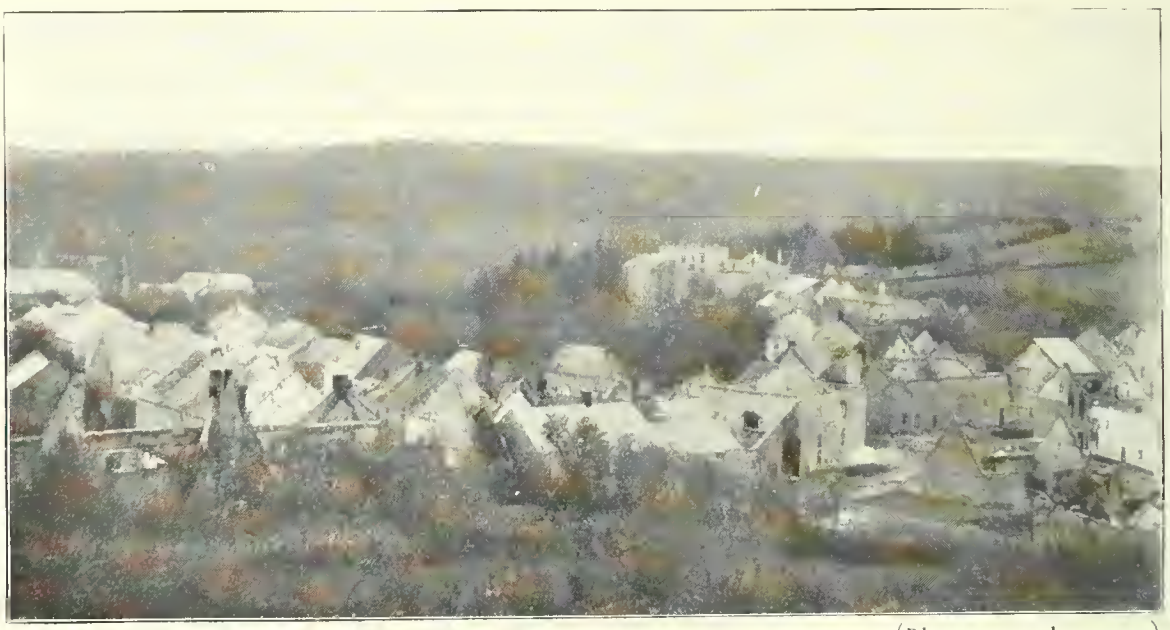
Fig. 54.
Ferme de Flun et chemin de Weillen.

Photo 1915)

Fig. 55. — Anthée.
Maison Barbier, incendiée sur la route de Philippeville, où urent tués Xavier Delhaye et son épouse.

(Photo 1915)

Fig. 56. — Morville.
Ecoles incendiées des Religieuses de la Providence, à Lassurance.



(Photo novembre 1914)

Fig. 57. — Dourbes. Panorama du village incendié par les troupes du XII^{e} corps.

N° 584. Le 24 août, a déposé M. Oger Mathieu, un groupe de personnes de Sommière qui s'étaient réfugiées à Falaën pendant le bombardement de leur village et qui s'en retournaient chez eux, s'arrêtèrent dans la métairie nous appartenant, située à *Flun*, sur le chemin de Weillen à Falaën (fig. 53 et 54).

Il était 14 h. 30. Les hommes qui composaient notre groupe étaient assis sur le seuil de la grange quand douze uhlans arrivèrent près de la ferme. Deux d'entre eux se détachèrent, dépassèrent la ferme Pirson qui borde la route et se posèrent à l'autre entrée de la ferme située vers Falaën. Les autres pénétrèrent en courant dans la cour, par le chemin situé vers Weillen. Mon père et moi, nous allâmes à leur rencontre, pour leur offrir un rafraîchissement. « Que faites-vous ici? », demanda l'un d'eux en français. « Ce sont, répondit mon père, des parents de Sommière, qui sont ici à cause du bombardement du village. » Le soldat ajouta : « N'y a-t-il pas de Français? » Tous trois, nous répondîmes : « Non », leur faisant comprendre qu'ils pouvaient visiter la maison. Pendant ces courtes explications, un uhlan mettait déjà le feu à une charrée de foin qui se trouvait dans la cour, d'autres entraient en hurlant, se précipitant vers nous avec leurs baïonnettes et leurs revolvers. Le premier coup de lance m'était destiné : je l'évitai par un brusque écart et me glissai derrière la porte de la maison, jusqu'au seuil de la cave, d'où je pus voir toute la scène. M'ayant manqué, le soldat perça de son deuxième coup mon cousin Stanislas MILCAMPS, 53 ans, qui mourut sur le champ. Alors commença la fusillade. Je vis mon oncle, Henri PIRLOT (fig. 43), 47 ans, tomber sur la porte de la grange, atteint d'un coup de revolver. Mon père, Olivier MATHIEU (fig. 44), 52 ans, blessé lui aussi par une balle, se traîna dans la grange et s'y cacha sous une voiture : nous l'y retrouvâmes carbonisé, ainsi que Henri Pirlot. Puis je vis mes deux cousins, Valentin MATHIEU (fig. 47), fils d'Octave Mathieu, 29 ans, et Joseph PIETTE (fig. 48), 20 ans, entrer en se sauvant dans l'écurie, où ils périrent carbonisés, sans même avoir été blessés. Les soldats tirèrent aussi sur mon cousin Octave MATHIEU (fig. 49), 54 ans, et sur mon frère Gaston MATHIEU (fig. 45), 25 ans, qui tombèrent morts sur le seuil de la maison.

De l'entrée de la cave, je rentrai par le corridor dans la maison, et en passant devant les fenêtres, je faillis être atteint par trois balles tirées du dehors. Je rejoignis les femmes et les enfants qui se trouvaient à l'intérieur, et tandis que nous montions à l'étage, nous pûmes examiner ces barbares qui s'amusaient à tirer des coups pour mettre le feu à la maison, à la grange et même au fumier. Ils contemplèrent l'incendie qui faisait rage et lorsqu'ils furent persuadés qu'aucun de nous n'échapperait à la mort, ils partirent dans la direction de Falaën. Il était grand temps de fuir, car la fumée allait nous asphyxier. Enjambant les cadavres, nous pûmes fuir par la porte du jardin et gagner le bois voisin, où nous passâmes la nuit.

§ 3. — *Falaën.*

Plusieurs patrouilles de cavalerie ennemie sillonnaient déjà les abords de Falaën dans l'avant-midi du 24 août, ce qui donna lieu à de multiples rencontres avec les soldats belges et français qui poursuivaient leur retraite.

C'est peut-être en guise de représailles que deux soldats, un Belge et un Français, qui étaient tombés aux mains de l'ennemi, furent froidement fusillés à la ferme de Bellevue, vers 17 heures, en présence des habitants terrifiés, ainsi qu'il va être raconté dans le rapport suivant, qui résulte d'une minutieuse enquête faite auprès des témoins du drame.

N° 585. Le 24 août dès 7 h. 30 du matin, dix uhlans pénétrèrent à Falaën. Jules Lekeux les aperçut qui traquaient un soldat français sans armes, venu de Sommière. Quand ce soldat fut arrivé dans le jardin de la forge, les uhlans tirèrent sur lui et le blessèrent ; le malheureux put encore se traîner quelques mètres plus loin et fut achevé d'un coup de revolver par un cavalier descendu de sa monture. De Falaën les uhlans allèrent à Sosoye, où ils laissèrent plusieurs victimes. Un second soldat français fut tué à Falaën dans l'avant-midi, près de la maison de Désiré Demanet, qui l'enterra en même temps que le premier.

De nombreux soldats belges se trouvaient encore à Falaën dans les premières heures de l'après-midi. Un groupe de quatre-vingts, sous les ordres du lieutenant Caussin, qui étaient arrivés à la ferme de Bellevue à 9 heures, purent s'évader à 14 heures et gagner la France. Quatorze autres soldats belges se heurtèrent à des Allemands vers 15 heures au lieu dit « Boly » ; ils purent fuir à l'exception d'un seul, Arsène Pirson, de Sommière, qui se cacha derrière une haie, tira sur eux et y fut tué.

Deux autres soldats belges furent retrouvés tués près du château de Beauchêne.

Vers 15 heures, des cavaliers saxons passèrent à la ferme de Bellevue, et n'inquiétèrent pas les gens qui s'y trouvaient. Des fantassins (1), un officier supérieur en tête, s'y présentèrent à 17 heures et expulsèrent la famille du fermier, à savoir M. Sylvain Navaux père et son fils, M. Detelle, de Fosses, et sa dame née Navaux ; les frères Amaury et Joseph Hosselet, de Falaën, et deux ouvriers flamands qui faisaient la moisson. Menés dans un bosquet de sapins, à cinquante mètres de l'habitation, ils durent se mettre tour à tour à genoux, puis se relever, etc., et crurent leur dernière heure arrivée, car les soldats semblaient vouloir les fusiller. Quand ce jeu eut duré une demi-heure, on amena un soldat belge en tenue militaire et sans arme et un soldat français, habillé en civil. Ils venaient, croit-on, de Bioul et avaient été pris dans le bois de Fayat. Officiers et soldats échangèrent quelques paroles qui décidèrent de leur sort, puis on leur lia les mains derrière le dos et dix soldats vinrent se poster devant eux, cinq à genoux et cinq debout. On fit approcher les membres de la famille Navaux, afin qu'ils vissent de très près la scène du massacre ; puis sur un signal de l'officier, les exécuteurs tirèrent : les deux victimes s'affaissèrent sans pousser un cri. Les civils terrifiés furent reconduits à la ferme. Peu de temps après, ils reçurent l'ordre de prendre des outils et d'enterrer les cadavres. Quand la fosse fut creusée, M^me^ Detelle les y déposa et les recouvrit d'un peu de paille, puis on referma la tombe. « C'est moi, dit l'officier, qui ai fait détruire et fusiller Spontin et Dinant. » Il paraissait pressé de partir et il s'éloigna

(1) Le 100^e^ Grenadiers est signalé le 24 août près de Falaën. V. DE DAMPIERRE, o. c., p. 27.

avec la troupe. Quelques semaines plus tard, les Allemands remplacèrent la croix de bois qu'y avait mise le fermier, par une autre croix qui portait l'inscription suivante (1) : « Ici reposent un soldat français et un soldat belge tués par une patrouille. » Les cadavres furent exhumés en 1917 et transférés au cimetière de Mont (2).

§ 4. — *Morville.*

Dans ce village, où bifurquent les grand'routes de Namur à Givet et de Dinant à Philippeville, il passa des troupes considérables : celles de la 23e et de la 32e division allemande, se dirigeant vers Rosée ; celles aussi de la 24e division de réserve, se rendant dans la périphérie de Givet, pour le siège de cette forteresse (voir p. 128).

Les quelques habitants restés à Morville attestent que ce fut, pendant plusieurs jours, un enfer, tant était élevé le diapason de la férocité et de la sauvagerie. Le curé de l'endroit, après avoir été dix fois exposé à la mort, parvint à être libéré et resta pendant quinze jours caché au fond des bois, revêtu d'habits civils. Quarante-deux maisons furent incendiées (voir fig. 56), en dehors de tout combat; deux civils furent tués, dont un à Surice.

N° 586. Les habitants délaissèrent Morville le 23 août, après le passage de la Meuse par l'armée allemande. Les Français avaient pris possession du presbytère vers 19 heures et y avaient creusé des meurtrières dans les murs pour y installer des mitrailleuses.

L'ennemi fit son entrée le 24 août, sans combat, et mit toutes les maisons à sac. Quarante-deux maisons furent brûlées par pure sauvagerie, dans la journée du 25 août. Le curé de Morville, M. l'abbé Debatty, vit brûler le hameau de L'Assurance, d'Anthée, où il était retenu prisonnier : vers midi le feu y consumait la maison des religieuses (fig. 56), l'école des sœurs, les maisons Braibant, Mottint, Galand et Jourdain. C'est devant ce brasier que fut fusillé un civil qui n'a pu être identifié, et dont le corps repose au cimetière d'Anthée. Une dizaine de personnes, dont Lucien Roba, d'Anthée, y furent malmenées à l'extrême et contraintes à rester devant les flammes, à genoux et les bras en croix, pendant des heures. A 18 heures, le curé de Morville, emmené vers Rosée avec ses compagnons de captivité, longea de nouveau son village où la rue principale était en feu. « Vous, curés belges, tous crapules ! lui disait avec rage l'officier du 100e saxon qui les brutalisait. Vous avez commandé à vos gens de tirer sur nos soldats ! Vous viendrez en promenade avec

(1) Cette mensongère inscription n'a malheureusement pu être conservée.

(2) Il ne nous a pas été possible d'identifier sûrement les deux victimes. On connaît les noms de trois soldats tombés à Falaën : J.-B. Waegemans, belge, de Turnhout ; Erveld, belge, 13e de ligne, 24369 ; Edouard Mion, français, de Béthune. On croit que les deux Belges en question ont été tués près de Beauchêne.

nous jusque Paris! Vous nous servirez de sécurité! » Les incendies se poursuivirent pendant toute la nuit suivante.

L'église de Morville échappa à l'incendie, mais fut extraordinairement souillée et pillée. Chaises et bancs, jetés au dehors, furent mis en pièces et brûlés; la lampe du Saint-Sacrement fut brisée, les ornements sacerdotaux lacérés, un calice, les boîtes des saintes huiles, des coussins d'autel, des livres liturgiques, un costume de bedeau, des bannières furent enlevés, les nappes et linges d'autel emportés et déchirés, les troncs fracturés.

Les archives civiles périrent dans l'incendie de la maison communale.

On évaluait, en 1914, les dégâts causés en une journée dans la commune à 1,200,000 francs.

Hortense DELOBBE, 40 ans, fut tuée sur les escaliers de la cave, d'une balle en pleine poitrine, tirée de l'extérieur à travers la porte d'entrée. Les meurtriers s'opposèrent au transfert de la victime au cimetière.

Emile Viscardy, 70 ans, fut tué à Surice, en dehors de la fusillade collective (voir Surice).

Outre les troupes venant d'Anthée, le 133e est passé à Morville.

§ 5. — *Flavion.*

Les premiers éléments du XIIe corps entrèrent dans Flavion désert le 24 août à 17 h. 45.

C'est le 108e, 46e brigade, 23e division, qui mit le feu au village le 25 août. On signale aussi la présence, le 26 août, du 103e (32e division).

Les notes qu'on va lire ont été partiellement données, le 2 novembre 1915, par M. l'abbé Lambiotte, curé de l'endroit au moment des événements, et complétées ensuite par son successeur, M. l'abbé Mauclet.

N° 587. L'ambulance établie au château de M. Closon reçut, après le combat du 15 août, 325 blessés du 33e de ligne, dont 75 l'étaient gravement; il en mourut quatre (1).

Le 23, le village entier s'ébranla vers le sud quand vint le flot de la Basse-Sambre, que suivit, le lendemain, une partie de l'armée belge coupée à Namur. Les derniers soldats se heurtèrent à l'armée allemande et neuf d'entre eux furent tués dans les Bierts (2).

L'avant-garde ennemie pénétra dans Flavion désert le 24 août à 17 h. 45; le gros de l'armée, venant de Sosoye, Falaën et Weillen, vint à 22 heures. Un soldat français, Ernest Barrant, surpris dans le village, fut traqué chez Antoine François et se blottit en dessous d'un lit; il y fut tué par des balles tirées de l'étage

(1) Dont Emile Coupart, de Lille, et Albert Ravaux, de Lille.

(2) On connaît les noms de Pierre Noë, de Villers-l'Évêque, du 10e, d'Arthur Lemailleux, de Septon, et de J.-B. Charles, de Jemeppe-sur-Sambre, du 13e; un autre appartenait aux chasseurs. Deux furent inhumés sur la route d'Ermeton, un aux confins de Falaën, trois au « Fond Susset » et trois sur la route de Falaën.

inférieur, à travers le plancher. Les Allemands traînèrent ensuite son cadavre au dehors et le jetèrent dans le jardin.

Le lendemain à 17 heures, ils mirent le feu à la maison de la veuve Mottint; puis le 26 août aux maisons veuve Vassaux-Petit, veuve Collignon et veuve Robe. On en accuse les troupes du 108e. Le 28 août, le feu fut remis au presbytère, mais il put être éteint. Les ornements sacrés qui y avaient été déposés furent retrouvés lacérés.

§ 6. — *Rosée.*

Le 101e saxon (23e division) est entré à Rosée sans combat au soir du 24 août; il mit le feu le lendemain dans trois quartiers différents du village. Les incendies étaient déjà, semble-t-il, terminés quand parut le 178e (32e division), dans l'après-midi du 25 août (1).

Deux habitants du village furent tués à Fagnolles.

Le *Livre Blanc* a désigné les incendiaires : c'est le train de l'Etat-Major de la 32e division d'infanterie (rittmeister Heltzer). On reconnaît dans le rapport de ce dernier (Anlage 38, p. 54) le cliché habituel : « On a tiré *par derrière, au signal donné; l'attaque était préparée* ».

Le curé, M. l'abbé Collard, fut déporté en Allemagne et y resta à la prison d'Ohrdruf jusqu'au 6 octobre (2); c'est à son retour d'Allemagne qu'a été reçu son témoignage, reproduit dans le rapport qui va suivre.

De Rosée, le XIIe corps se mit en marche au matin du 25 août, la 23e division en tête. Nous savons par le carnet d'un officier saxon du 178e que la 32e division quitta Morville à midi, formant une colonne de marche de sept kilomètres de longueur. On fit un arrêt d'une demi-heure à la soirée. A Merlemont, deux civils furent empoignés et relâchés à Dourbes seulement, où la division arriva le 26 à 5 heures du matin. Quand elle traversa Villers-en-Fagne, ce village était déjà en feu (3).

Nous annexons un court travail sur Omezée, village qui eut moins à souffrir de l'invasion.

N° 588. Sur le territoire de *Rosée* se trouve le point culminant de l'Entre-Sambre-et-Meuse, à 313 mètres d'altitude.

Les Français y arrivèrent le 14 août et organisèrent plusieurs cérémonies religieuses, très impressionnantes par le nombre des soldats qui y assistèrent, autant que par leur ferveur dans la prière et dans les chants.

(1) De Dampierre, *Carnets de route*, o. c., p. 28. Des bons relevés à Rosée accusent le passage du 178e et aussi du 3e bataillon du 106e de réserve, XIIe corps de réserve.

(2) Cf. à son sujet Van Langenhove, *Comment naît un cycle de légendes*. Paris, Payot, p. 46.

(3) De Dampierre, *Carnets de route*, p. 27.

La population, affolée par la retraite des troupes et des civils le 23 août, s'enfuit le lendemain de grand matin, à l'exception de quelques vieillards, d'une famille voisine de l'église et du personnel du presbytère. Des blessés français soignés dans la première maison du village craignaient d'être achevés : je leur promis de me trouver auprès d'eux au moment de l'arrivée de l'ennemi et d'aller à sa rencontre.

Au soir, quand les premiers Allemands, une douzaine de uhlans, arrivèrent au galop de leurs chevaux, je me plaçai devant eux les bras levés, et leur dis quelques mots en allemand. Ils n'inquiétèrent pas les blessés. Un colonel et un capitaine soupèrent au presbytère. et me demandèrent « si les gens n'étaient pas cachés dans les caves pour tirer ». Comme je les rassurais, ils ripostèrent « qu'on disait la même chose à Dinant et qu'ils avaient vu une jeune fille tirer sur un de leurs officiers ». Ils rentrèrent à minuit, se faisant accompagner d'une quinzaine de grenadiers.

Le 25 dans la matinée, les soldats se mirent à piller les maisons et à en incendier quinze. Une veuve, fort âgée, qui habitait « les ruelles », à l'est du village, et était revenue de bon matin, fut témoin de l'incendie de huit maisons de ce quartier (1). Le pillage étant terminé, les soldats tiraient des coups de feu sur les toits des maisons, qui bientôt prenaient feu. La dame éloigna sa vache, puis s'assit sur le seuil de sa demeure en pleurant; elle les supplia comme elle put d' « avoir pitié d'une pauvre femme qui n'avait fait de mal à personne ». Comme les soudards répondaient « qu'ils avaient reçu des ordres », elle se mit à pleurer de plus belle. Un officier mandé aussitôt lui dit : « On a tué nos frères, nos amis, nos camarades. Nous devons venger nos morts. Les bons pâtiront pour les mauvais ». Il lui permit d'emmener un veau et quelques vêtements, puis il mit le feu à la modeste habitation.

Trois maisons situées sur la route de Philippeville avaient été touchées le 24 août au soir par des obus, qui y avaient mis le feu. Deux maisons voisines, dont le local du patronage, furent encore incendiées, sans motif, dans l'après-midi du mardi (2).

Enfin, le même jour à 14 heures, on vit des soldats tirer dans les toitures de deux belles habitations voisines de l'église, qui furent bientôt consumées (3).

Une centaine de civils, rencontrés pendant la journée, furent emprisonnés à la ferme du bourgmestre. J'y fus mené aussi le soir, avec les religieuses, que j'avais reconduites chez elles.

Mercredi 26 vers 11 heures, des officiers supérieurs me demandèrent dans la cour de la ferme. « On avait tué à Rosée un officier (4) et le meurtrier était probablement un villageois; les curés étaient la cause que les soldats allemands

(1) Maisons veuve Honoré André, Léon Collinet, Joseph Riffont, Albert Denis, Léandre Dubois, Benoni Gilliard, Dumont frères et sœurs, Emile Cléda.

(2) Maisons Félicien Riffont, Alexis Posset, Léopold Achez (occupée par Céline Fécherolle), Edouart Hubot et le patronage.

(3) Maisons Zéphyr Gillain et Léon Moriamé.

(4) Une enquête fut faite sur place par l'ennemi en juillet 1915. L'officier tué s'appelait, dit-on, le capitaine von Elsa, fils d'un général qui se trouvait à Laon. Les recherches restèrent sans résultat.

étaient attaqués par les civils; ils avaient une grande influence sur le peuple; pour cela je serais déporté en Allemagne ». Conduit dans une salle voisine, où se trouvaient deux officiers belges prisonniers, j'en sortis à 13 heures. « Le chariot était prêt, me dit-on, il fallait partir. » Je ne fus pas autorisé à faire mes adieux à ma famille et je dus avant le départ haranguer les prisonniers, leur recommandant le calme, dont ma vie dépendait. Puis je partis pour Dinant, accompagné d'officiers, d'ambulanciers et de quelques blessés montés avec moi sur le chariot; quant aux soldats non blessés, ils suivaient à pied.

A Dinant, un capitaine me laissa entendre que je serais libéré le lendemain; mais jeudi 27, je dus suivre la colonne, qui gagnait Leignon, Marche et Melreux.

Là, on m'avait déclaré, de rechef, que je n'irais pas plus loin, lorsqu'un train entra en gare : j'y fut poussé en hâte à la suite des prisonniers et nous arrivâmes samedi à Coblence, puis à Ohrdruf, où je fus mis au cachot.

Pendant tout le voyage, j'avais été copieusement insulté. A la prison, le commandant, baron von Moffling, n'avait reçu aucun dossier à mon sujet. Il me traita avec beaucoup d'égards. Quant aux subalternes, ils m'appelaient « franc-tireur ou espion » et me menacèrent souvent de la mort. Je fus bientôt associé à un groupe de civils de Neufchâteau, qui avaient été déportés comme moi, et je fus rendu à la liberté le 6 octobre.

Armand ANTOINE, 20 ans, et Joseph GILLAIN, 44 ans, avaient fui et revenaient en vélo le 26 au matin, devançant les membres de leur famille, lorsqu'ils tombèrent entre les mains des Allemands dans les environs de Fagnolle. Le curé et le bourgmestre de cette localité les aperçurent, ainsi qu'un troisième civil dont on ignore le nom, couchés par terre, les mains liées derrière le dos, violentés par des Allemands aux allures sinistres qui leur tenaient le genou sur la poitrine et leur faisaient subir un interrogatoire. D'après ce qu'ils purent saisir, il était question d'une convocation de garde civique trouvée sur eux. Vers 15 heures, ils furent emmenés dans la direction de Mariembourg et on est resté, depuis lors, sans nouvelles à leur sujet.

Eugène VISÉE, 29 ans, né à Ghlin, garçon d'hôtel chez Adelin Henroteaux, à l'Hôtel des Voyageurs, à Dinant, avait quitté cette ville le 22 août. Le 25 août, il se trouvait dans les campagnes de Rosée, lorsqu'il fut aperçu par les Allemands qui passaient sur la grand'route et abattu comme un vulgaire gibier. Enterré d'abord sur place, les Allemands le transférèrent ensuite dans leur cimetière.

N° 589. Un détachement français — écrit M. l'abbé Genin, curé — passa à *Omezée* la nuit du 23 au 24 août. Le 24 dans l'après-midi, d'autres Français, venant de Morville par les bois, gagnèrent Surice. A 16 h. 30, il en vint encore, par les campagnes de Soulme, qui engagèrent les habitants à fuir : « Les Allemands avaient, disaient-ils, fusillé le doyen de Dinant et d'autres prêtres ».

Le 25 août à 4 heures du matin, les derniers civils restés au village, terrifiés par l'incendie de Surice, se dirigèrent vers Franchimont, sous la conduite de leur curé, et y arrivèrent au moulin une heure avant les Allemands. Ceux-ci passèrent à 7 heures, venant de Surice, où ils avaient enlevé un fils du jardinier Debuisson; c'étaient des soldats du 101e. Ils obligèrent les gens d'Omezée à donner à boire à

leurs chevaux, puis un capitaine remit à M. le curé un passeport collectif (1) pour regagner Omezée, Il ajouta qu'il venait d'incendier le village, parce qu'on avait tiré de ce côté; en réalité, il avait, à 6 heures, de Lautenne, à une distance d'un kilomètre, bombardé le hameau de « Champelle ». La maison de la veuve Chaltin prit feu et trois autres maisons furent plus ou moins détériorées par des obus. Ces troupes passèrent à Franchimont à 7 heures, y enlevèrent Frédéric Delvaux, d'Omezée, pour le conduire à Merlemont et gagnèrent de là Villers-en-Fagne.

A Omezée même, il passa le 25 août à 6 h. 30 environ 200 cavaliers allemands, qui contournèrent le village, venant de Soulme et se rendant à Surice. Le même jour au soir, deux autos traversèrent la localité.

Jules Pirson (fig. 24), 53 ans, fut tué à Franchimont, le 25 août, vers 23 heures; Clémence Saint-Guillain, veuve Xavier Howet, 47 ans, fut tuée « au Piche », à Lautenne (Surice), le 26 août à 10 heures: elle était mère de sept enfants, qui sont orphelins (voir Surice).

Le 28 août, sur l'ordre du commandant de Lautenne, le village fut évacué sur Florennes, en vue de l'attaque de Charlemont. Ces habitants furent reçus chez les Frères des Ecoles Chrétiennes. Lorsqu'ils revinrent, après quatre jours, ils trouvèrent leur village entièrement pillé.

§ 7. — *Franchimont.*

Elle est particulièrement émouvante l'histoire de Franchimont. Ce petit village était presque désert quand parurent les premières troupes, le 25 août à 6 h. 30. Elles passèrent sans s'arrêter; un faible détachement, laissé sur place, se borna à piller les maisons.

D'autres troupes du XII^{e} corps, excessivement sauvages, arrivèrent à 20 h. 30 et mirent le feu au village : cinquante-deux maisons, sur 83, furent détruites. Quatre civils furent massacrés. Une trentaine de civils, dont beaucoup d'étrangers, furent faits prisonniers; les soldats du 103^{e} infligèrent un vrai martyre à onze d'entre eux, et surtout à Emile Demeuldre, un brave jeune homme qui fut finalement assassiné par deux officiers, par pur plaisir de répandre le sang humain. On signale aussi la présence dans le village, aux heures des massacres, du 48^{e} d'artillerie.

Le précis et intéressant rapport qu'on va lire est extrait des notes qu'a écrites, sous l'occupation, le curé de l'endroit, M. l'abbé Patron, et qu'on trouve consignées dans un registre de la fabrique d'église.

(1) En voici la traduction « Franchimont, 25 août 1919. La commune de Franchimont s'est montrée pendant le passage des troupes très convenable et secourable. J'ai délivré au curé de la commune, sur sa demande, cette attestation, afin de le mettre en état de ramener les autres habitants de la localité. (s) von Zenbau (?), capitaine au 101^{e} régiment (XII^{e} corps) ».

Nous pensions que notre petit village serait préservé des horreurs de la guerre, séparé qu'il est des grand'routes par des bois, des collines et des vallées profondes ; mais telle était la multitude envahissante qu'elle eut besoin de tous les chemins.

Les habitants avaient fui le 24 août, entraînés par l'exemple de tant d'étrangers qui, pendant la journée, avaient, en une lamentable procession, traversé nos rues sans savoir où ils allaient, poussés en avant les uns par les autres comme les moutons d'un troupeau. Restaient au village, avec le curé et le garde-champêtre, quatre hommes et deux femmes pour le haut, trois familles pour le bas, dont deux quittèrent aussi leurs demeures l'après-midi du 25.

L'ennemi parut le 25. Dès 7 heures, des chemins escarpés de Lautenne, Omezée et Surice dévalaient des troupes de toutes armes, usant, dans la traversée du village, des routes les plus étroites, les plus rocailleuses, les plus montueuses. Un contingent d'environ 300 hommes bivouaqua dans la terre dénommée « Petite campagne », dont le grain déjà mis en gerbes fut livré aux chevaux, piétiné et gaspillé de toute façon. Ces soldats visitèrent les maisons, brisant les fenêtres et les portes qu'ils trouvaient fermées, enlevant les boissons, les vivres, surtout les jambons dont, après leur départ, on retrouva un grand nombre dans les fossés des chemins. Ils firent surtout de longues stations dans les cabarets, buvant, chantant, dansant, activant des « harmonica » et des « orgues de barbarie ». Ce qu'on vit dans la suite de bouteilles vides et de verres brisés!

J'avais dû me rendre de grand matin à Villers-le-Gambon ; quand j'appris que les Allemands étaient à Franchimont, j'y retournai, et je fus témoin, dès mon arrivée, du pillage et du sac des maisons. Etant entré dans la cour de l'école, je rencontrai deux officiers, qui m'accompagnèrent à la cure en disant : « Wein, Wein! » Je leur servis du vin. « Nous avons tout le monde contre nous, me dit l'un d'eux, mais nous avons la volonté de vaincre et nous vaincrons tout le monde! Déjà Liége tombé, Namur tombé! »

Le presbytère fut ensuite visité par des bandes de soldats, dignes descendants des Germains dont César fait le portrait dans ses Commentaires : ils emportèrent sur leur dos, comme des sacs de blé, des charges de bouteilles; dans la montée, celles-ci se brisaient et les sacs saignaient abondamment... Abusant de mon ignorance de la langue allemande, l'officier Scheppel me remit en tout et pour tout deux bons, l'un de 5 bouteilles pour la 4^{e} batterie du 48^{e}, l'autre de 8 bouteilles pour la 1re batterie. Une petite réserve que j'avais dissimulée dans les coins et recoins du presbytère, ainsi que la provision de vin de messe furent découvertes. « Plus de messe! », me dit en emportant ce dernier, un sergent, digne fils de Luther.

Le soir, les pillards partirent et il vint une autre compagnie, celle qui incendia la localité(1). M. Piret-Leclercq rentrait au village en même temps que ces soldats y arrivaient et leur commandant lui dit : « Inutile d'aller plus loin, nous allons brûler! »

J'avais accueilli au presbytère, pour la nuit, un voisin E. Defoin, et M. Jules Pirson, d'Omezée, avec sa fille Maria. A peine nous étions-nous retirés

(1) Les incendiaires venaient de Lautenne-Omezée-Surice. Ils n'étaient guère qu'une cinquantaine, affirme le garde-champêtre du village, et étaient de vrais sauvages.

pour nous reposer que commencèrent la fusillade et l'incendie du village. Des coups de feu crépitèrent autour du presbytère, des balles y creusèrent des éclats dans la pierre. Un coup d'œil jeté à la hâte par une fenêtre nous fit apercevoir en face, à quelque deux cents mètres, la grande ferme transformée en une immense fournaise, d'où jaillissaient d'énormes gerbes de flammes et d'épaisses colonnes de fumée.

Thomas Demeuldre, de Lautenne, qui a été mêlé de si près au drame de Franchimont, me raconta plus tard comment procédaient les soldats. A la nuit tombante, il essayait de regagner son village avec sa famille et son attelage lorsqu'il arriva à Franchimont. Il y avait, me dit-il, des soldats « tout massif ». Quand il fut à mi-côte d'un chemin escarpé « à la Basse-Voie », des soldats du haut de la côte tirèrent sur eux, puis accoururent, prirent ses chevaux et les vivres qu'il emportait et le firent prisonnier avec les siens. Un officier le rudoya, le bouscula, le frappa d'un fort coup de crosse à la tête et força ce vieillard septuagénaire à parcourir à la course le village désert en criant : « Villageois, ne tirez pas! » En face du presbytère, l'officier épaula son fusil et allait tirer ses balles incendiaires lorsqu'une fenêtre s'éclaira : il laissa alors retomber la crosse du fusil et ne tira pas. Le tour du village fini, M. Demeuldre fut mené au camp « à la petite campagne », trébucha dans les fils de fer et reçut de l'officier un coup de revolver à bout portant, qui lui blessa la cuisse, puis il fut porté sur un tas de paille, où sa femme vint le rejoindre, puis bientôt après son fils Emile, pour y être assassiné, comme nous le verrons bientôt.

La vue de l'incendie avait été au presbytère le signal du sauve-qui-peut. L'un de mes hôtes, Jules PIRSON (fig. 24), 53 ans, qui avait voulu retourner à la ferme Baudhuin pour ne pas laisser périr ses quatre chevaux dans le feu, fut retrouvé assassiné dans un étroit sentier; il portait une blessure à la poitrine et la tête était fendue verticalement au-dessus de la nuque. Sa fille fut emmenée au bivouac, où les soldats la ligotèrent, ainsi que Marthe Henrard. Quant à moi, je m'enfuis par l'enclos des poules, je dévalai les pentes du « Pachis du curé » et pareil à une bête fauve pourchassée, j'allai me blottir immobile, soufflant de chaud, dans les buissons du fond. M. Defoin était à côté de moi, sans me voir, ni m'entendre.

Je n'avais pas en vue le village, mais le feu devait faire rage et l'incendie se propager, car le ciel étoilé était tout assombri par des nuages de fumée se poussant et se succédant sans cesse. A travers le feuillage des grands arbres qui me couvraient, une pluie de flammèches et d'étincelles tombait tout autour de moi et jusque sur mes vêtements. Une odeur de paille, de foin et de bois brûlés emplissait l'air. Dans la clarté de l'incendie, je voyais seulement s'élever la masse de l'église et du clocher, et les fenêtres étincelaient d'un sinistre éclat. Si je ne pouvais rien voir, j'entendais le roulement d'un char et des décharges de fusil, le tout entremêlé de cris, de vociférations et de chants. Il me semblait que les incendiaires célébraient à l'égal d'une victoire pour la puissante Allemagne chaque nouvelle maison qui prenait feu. Alors, le cœur gonflé d'indignation et de colère, je me jetai à genoux et je mis sur mes lèvres la prière du Psalmiste qui, dans ses psaumes imprécatoires, invoque les vengeances du Seigneur contre les ennemis de son pays : *Redde vicinis nostris septuplum... Sicut ignis qui comburit silvam, ita persequeris eos in tempestate tua !*

Les incendiaires ne firent pas leur besogne à demi. Les quartiers auxquels ils mirent le feu à l'aide d'explosifs ou de grenades furent tout détruits. Pas une maison ne demeura debout. Cinquante-deux belles habitations devinrent la proie des flammes, avec les écuries et les granges adjacentes, remplies de foin et de grains nouvellement remisés, ainsi que l'école, la salle communale et les archives. Deux petits quartiers ont été épargnés : en tout une bonne vingtaine de maisons.

Il était 23 heures, et les soldats s'étant éloignés, le silence commençait à se rétablir. Je me décidai à aller demander, par de grands détours, l'hospitalité à mon confrère de Villers-le-Gambon.

Avant de poursuivre le récit, revenons au début de l'incendie, pour relater la mort de deux autres victimes, Jean Scieur et Alzir Anciaux, son beau-frère, telle que me l'ont racontée les survivants du drame.

La famille Anciaux comprenait Julien Anciaux, ses enfants Elvire et Alzir, Jean Scieur, époux en secondes noces d'Elvire, Marthe Henrard, fille d'Elvire, d'un premier mariage. Cette famille avait été la dernière à fuir et fut la première à rentrer : le 25 août à la tombée du jour, elle arrivait au tilleul Sainte-Anne, à trois minutes du village. Les troupes qui campaient en cet endroit ne les inquiétèrent point et leur dirent de rentrer bien tranquilles. Ces gens purent revenir chez eux avant l'incendie du village, ils déchargèrent leur chariot, déposèrent caisses, matelas et vivres et lièrent le cheval fatigué à l'écurie. Tout à coup, ils entendirent une bande de soldats accourir et la frayeur les fit sursauter. Cinq soldats se précipitèrent vers eux en poussant des hurlements de bêtes fauves. L'un d'eux, la crosse du fusil en avant, s'élança sur Jean SCIEUR, 45 ans, en criant : Kapout ! Le malheureux se jeta à genoux, leva les bras en un geste de supplication et dit : « Grâce ! Pardon ! Ne nous faites pas de mal ! » Mais déjà un coup de crosse l'avait terrassé. Les soldats l'entraînèrent dehors, avec Alzir ANCIAUX (fig. 25), 20 ans, et Marthe Henrard et le jetèrent à cent mètres de là, sur la place du village. Ils mirent aussi le feu à la maison, en jetant sur la toiture une grenade incendiaire.

Cependant, le grand'père, Julien Anciaux, entendant cette horrible scène, sauta par la fenêtre, enjamba une haie et se blottit, avec sa fille Elvire, dans un fossé servant à l'écoulement des eaux, que masquaient d'épais buissons.

Peu de temps après, en présence de Marthe, un soldat enfonça sa lance dans le ventre, puis dans le crâne de Jean Scieur, et un autre déchargea sur lui son revolver. « Tuez-moi aussi ! » criait sa fille. « Non, vous pas fusillée, mais autre chose ! » Laissant là le cadavre, qui portait une plaie béante à la tête et était inondé de sang, ils emmenèrent Alzir et sa nièce et leur firent faire trois fois la même randonnée dans les alentours, assénant sans cesse à Alzir des coups de crosse, de pied et de poing. Lorsqu'ils furent arrivés auprès d'un champ de pommes de terre, ils séparèrent l'oncle de la nièce. Alzir suppliait Marthe, en lui prenant la main, de ne pas l'abandonner ; Marthe voulait le suivre, mais les soldats la retinrent sur la route, d'où elle entendit un officier, à peu de distance, redire au malheureux la sempiternelle et stupide accusation : « Vous avez tiré ! » puis retentirent quelques coups de revolver. Alzir n'était plus. La victime fut enfouie dans le champ de pommes de terre. Tandis que Marthe allait rejoindre M^lle^ Pirson au campement, où elles passèrent une nuit atroce, liées, mises à genoux, menacées de la mort, les

soldats amenèrent table et chaises et s'amusèrent longtemps à boire à côté du cadavre encore chaud. Plus tard la famille explora vainement le champ à sa recherche : le sol avait été entièrement nivelé et le corps de la victime ne fut retrouvé qu'au moment de l'arrachage des pommes de terre.

La journée du 26 août. Les deux groupes de prisonniers. Supplice des prisonniers du premier groupe et exécution de l'un d'entre eux.

Dès le matin du 26 août, bien qu'on me le déconseillât comme une grave imprudence, je voulus revenir à Franchimont. Arrivé à mi-chemin du sentier de Sainte-Anne, j'aperçus un soldat qui me faisait de grands gestes d'appel. J'allai vers lui. Brusquement il m'empoigna au collet par derrière, et, me poussant devant lui, il me culbuta dans le fossé d'un champ où était le bivouac des troupes. Trois, cinq, dix soldats se ruèrent sur moi en hurlant, me rouèrent de coups et me mirent sur le cœur des cartouches en criant : fousillé ! « Vraiment, me dit une de mes paroissiennes, j'ai cru assister à une scène de la Passion ! » Au centre du bivouac, se trouvaient déjà sur de la paille une dizaine d'hommes, deux du village, les autres de Lautenne et de Surice, qui avaient été arrêtés le matin dans les rues ou sur les routes, et étaient étroitement gardés par deux sentinelles. De leur nombre Julien Anciaux, qui était revenu pleurer sur les ruines fumantes de sa maison. Ce fut le premier groupe de prisonniers, qui eut le plus à souffrir.

Plus loin, avait pris place un second groupe de prisonniers, non gardés, ayant des chaises pour s'asseoir et des vivres à manger, dont Marthe Henrard, Maria Pirson, le garde-champêtre, la famille Z. Arnould, la seule qui ait passé la nuit dans son habitation, une petite et modeste maison, située à l'écart, qui ne fut pas non plus respectée. La famille de ce pauvre ouvrier comprenait le mari, sa jeune femme et trois petits enfants. La nuit de l'incendie, à 23 heures, une grosse pierre fut lancée avec violence à travers l'unique fenêtre. A 4 heures du matin, des soldats chassèrent les gens hors du lit, ils leur permirent seulement d'emporter les enfants endormis et quelques hardes, puis ils mirent le feu à la chaumière. Les derniers incendies furent allumés le 26, car, durant la première expédition incendiaire, deux ou trois maisons n'avaient pas pris feu, d'autres n'avaient pas encore subi l'attaque des grenades, entre autres le magasin d'un négociant, qu'il fallait sans doute piller au préalable. Dans la matinée du mercredi, il sortit du campement un détachement de soldats qui vint achever la sinistre besogne. Quand les flammes nouvellement allumées montèrent dans les airs, comme nous les contemplions avec douleur, un officier nous dit : « La guerre ! C'est la guerre ! Ce sont les lois de la guerre ! »

A ce second groupe on adjoignait, au fur et à mesure de leur capture, des Franchimontois et des gens des villages voisins arrêtés en revenant chez eux, auxquels les soldats commençaient par dire : « Pastor, fousillé ! » au point qu'ils croyaient tous ma dernière heure arrivée.

Peu après mon arrestation, l'officier qui surveillait le camp me fit subir un court interrogatoire, puis je fus l'objet de la curiosité malveillante et des sarcasmes des soldats. L'un d'eux me jeta à la tête, en ricanant, un chapelet de Lourdes à gros

grains, un autre se frottait le ventre en disant : « Guter Wein, Pastor », un autre me montrait le linge qu'il avait pillé au presbytère. Comme j'avais exhorté mes paroissiens à penser à Dieu et que, étendu tout de mon long, j'étais absorbé dans l'accomplissement de mon ministère, un cavalier recula pour prendre son élan, puis lança à bride abattue sa monture sur notre groupe, en sorte que le sabot du cheval me frôla la tête, bien qu'un cri d'épouvante poussé par mes voisins me l'eût fait retirer. Un sergent, après m'avoir dit : *Loquor paululum linguam latinam, audi me*, s'assit solennellement derrière notre groupe et continua ainsi : *Odio ego habeo ecclesiam romanam ; sacerdos romanus fur est et latro !* (1)

Le plus à plaindre de nos compagnons d'infortune fut assurément le pauvre Emile DEMEULDRE, 30 ans, de Lautenne. Fuyant les coups de feu, comme nous l'avons raconté, il parvint à regagner la maison paternelle. Elle était occupée par l'ennemi : il voulut s'en aller de nouveau et fut encore arrêté. Le voilà donc définitivement entre les mains des soldats, pauvre agneau tombé dans les griffes de loups furieux ! Il reçut d'abord une volée de coups de pied, de poing et de crosse, puis amené au campement de Franchimont, il y fut, en notre présence, renversé, roulé à terre, battu comme plâtre. Son père, Thomas Demeuldre, dont la jambe était déchirée et bandée, eut la force de se lever et s'avança au devant des tortionnaires, implorant pitié pour son fils : il fut brutalement repoussé. Les soldats firent asseoir Emile sur un coffre qu'ils avaient pris au village et lui lièrent les mains derrière le dos par une grosse et solide corde. Ils lui poussaient contre la poitrine leurs lances, leurs baïonnettes, ou le canon de leur revolver, comme pour lui faire entendre qu'il n'échapperait pas à la mort : « Vous, tiré, vous fusillé ! » répétaient-ils ; « Je n'ai rien fait », répondait chaque fois le jeune homme. Tout le long du jour, ce ne fut de la part d'Émile qu'une plainte, qu'un cri. Il se débattait, il faisait des efforts inouïs pour dégager ses mains, il pleurait, il suppliait qu'on lui rendît la liberté, il implorait miséricorde : « Pardon ! répétait-il, je suis innocent ! » Et les soldats de s'amuser, de rire, de se moquer de ses efforts, de le secouer violemment, de le battre pour l'obliger au repos, à un repos impossible : le pauvre garçon était dans la fièvre, le terrible *fousillé* retentissait sans cesse à ses oreilles, la pensée de la mort, d'une mort imméritée, ne le quittait plus. Dans l'après-midi, sa raison paraissait sombrer, ses propos devenaient incohérents. Chaque fois que paraissait l'officier, il redoublait ses larmes et ses prières. « Tais, tais », lui criait le brutal Allemand, dans son langage inculte ; et d'autres fois : « Taisez, taisez, ou bien fousillé de suite ! » Ce qui rendait cette scène encore plus navrante, c'est que son vieux père et sa vieille mère se faisaient aussi suppliants, protestaient de la douceur et de la bonté de leur enfant. Non seulement ces hommes cruels ne les écoutaient pas, mais ils leur refusèrent brutalement ce qu'ils finirent par demander comme une faveur, comme une grâce : être autorisés à rester au camp avec leur fils et ne pas être séparés de lui ; car seules, leurs caresses parvenaient à le calmer. A 16 heures, la liberté fut rendue aux prisonniers ordinaires ; M. et M^me^ Demeuldre durent abandonnner leur pauvre enfant sans compagnie, entre les mains de ces tigres assoiffés de sang.

(1) Traduction : « Je parle un peu le latin, écoutez-moi... Je hais l'Eglise romaine ; le prêtre romain est un voleur et un larron. »

Vers le milieu du jour, sa corde, à force d'être tirée, avait fini par se délier : vite les soldats reprirent la besogne, ils y mirent à eux trois toutes leurs forces, ils serrèrent le nœud si violemment, me dit un de nos compagnons placé tout près, qu'il semblait qu'on entendît craquer les os du patient, qui hurlait de douleur. Après sa mort, on trouva la corde profondément entrée dans les chairs et le couteau ne put couper l'une sans entamer les autres.

La nuit s'avançait. Emile Demeuldre était toujours prisonnier avec les dix hommes du premier groupe, plus compromis aux yeux des Allemands, et qui formaient une catégorie à part. Pour moi, j'avais été en fin de compte mené au bout du camp, comme otage, et on avait mis à ma disposition une chaise, une couverture, un pot de crème pour ma nourriture et une sorte d'abri fait de paille.

Vers le soir, on délia les mains à Emile Demeuldre. Etait-ce enfin la délivrance? Hélas! non... Des loups lâchent-ils leur proie? Au contraire, il allait être soumis pour la nuit à un ligotage plus douloureux, il allait être torturé non plus seul, mais avec ses dix compagnons, de façon à ne faire d'eux tous qu'une seule chaîne...

Des soldats les lièrent les uns aux autres, bras contre bras, le bras droit de chacun étant attaché par plusieurs tours d'une corde solide au bras gauche de son voisin de droite, et le bras gauche étant fixé de même au bras droit du voisin de gauche. La corde enserrait fortement les deux bras depuis l'épaule jusqu'au poignet, puis faisait plusieurs tours autour du corps pour aller rejoindre les deux autres bras. « Malheureux, disais-je longtemps après, à une victime de ce ligotage odieux, Julien Anciaux, vous avez dû gémir toute la nuit. — Gémir, me répondit-il, dites donc hurler! Mes poignets étaient tout en sang; mes bras demeurèrent paralysés pendant plusieurs mois; il suffisait d'une légère poussée exercée contre l'un d'entre nous pour nous faire tomber tous avec lui à la renverse, sur le tas de paille. Nous sommes demeurés onze heures d'horloge dans cette position, couchés sur le dos, la figure en l'air, la tête sans appui. La nuit, il est tombé une forte averse : nous devions fermer les yeux pour les protéger de l'eau. — Mais, ajoutai-je, vous n'avez plus été gardés, c'était peine inutile. — Deux soldats se relayaient toutes les heures, l'un se mettait du côté des pieds, l'autre du côté des têtes. Et parce que nous hurlions comme des malheureux, et que nous remuions les jambes tant que nous pouvions, ils nous injuriaient, ils nous frappaient. Ce n'est pas pour cela que nous sommes demeurés tranquilles : ils pouvaient nous fusiller de suite, autant maintenant que plus tard, disions-nous. Finalement plusieurs étaient dans la fièvre, ils divaguaient, ils battaient la campagne, ils disaient les choses les plus drôles, en sorte qu'il y avait à la fois à rire et à pleurer... Un tel disait ses *Pater* comme un saint, quand tout à coup, au milieu d'un *Ave*, il se mettait à blasphémer contre les Boches, à les traiter des plus sales noms d'animaux qui lui passaient par la bouche.., »

Jeudi 27, à 7 heures, il vint un officier supérieur. Il parut s'apitoyer sur le sort de ces malheureux et les fit délier. Les troupes s'éloignaient à ce moment et la fin de la tragédie approchait.

Trois officiers, restés sur place, congédièrent l'un après l'autre les dix hommes. Julien Anciaux ne se hâta pas de partir, car il désirait savoir ce qui allait advenir d'Emile Demeuldre.

Bien qu'il eût été délié comme les autres, cet infortuné jeune homme ne s'était pas relevé. Il était tranquillement couché par terre, exténué, à bout de forces. Ce n'était plus qu'une loque humaine. Les indicibles souffrances qu'il avait endurées l'avaient rendu presque inconscient. « Relevez-vous! », commanda l'un des officiers. Il se leva lentement et, se retournant vers eux, il dit en pleurant : « Je ne saurais marcher... j'ai mal au bras... » A l'instant même, l'un d'eux lui mit le revolver sur la poitrine, et tira ; les deux autres en firent autant, et la victime s'affaissa à leurs pieds. Puis ils s'en allèrent en riant... se hâtant pour rejoindre la troupe. La justice allemande était satisfaite.

Pour la nuit du 26 au 27, je fus autorisé à rentrer au presbytère. En compagnie d'un officier et de six soldats, nous traversâmes notre pauvre village abandonné et désert, par le quartier sinistré, dont toutes les maisons, des deux côtés, étaient encore en pleine combustion. A l'église, deux soldats sonnèrent les cloches à toute volée pour convoquer la population et l'officier m'obligea à faire une proclamation, « pour engager les gens à ne pas tirer sur les troupes ». Il vint quatre personnes et je leur débitai ma harangue. Comme cet exercice oratoire me paraissait passablement ridicule, je terminai ainsi : « Du reste, tirez ou ne tirez pas : votre curé est *foutu* ».

Je devais rentrer au camp le lendemain à 7 heures, mais les troupes s'étaient éloignées et le village était vide.

§ 8. — *Villers-le-Gambon et Vodecée.*

Les éclaireurs du XII[e] corps entrèrent à Villers-le-Gambon (rapport n° 591) et à Vodecée (rapport n° 592) le 25 août à 8 heures et s'y conduisirent comme des bandits. Quatre habitants furent fusillés, deux maisons incendiées.

Relevons spécialement que l'échevin de Vodecée, François Pierre, fut abattu pour venger la mort d'un uhlan tué, sous les yeux de l'ennemi, par des soldats français (1).

C'est le 100[e] grenadiers qui est entré le premier à Villers ; le 182[e] y est signalé le 26 août (2).

De Villers-le-Gambon, une partie des troupes se dirigèrent sur Villers-en-Fagne, par Sautour (rapport n° 593), tandis que d'autres allaient par Merlemont (rapport n° 594) et Sart-en-Fagne (rapport n° 595). A Merlemont, vers 10 heures, les Allemands subirent un court arrêt, l'artillerie française, de Fagnolles, les ayant contenus pendant une heure.

(1) Le chef de la III[e] armée, général von Hausen, a dû être témoin de cette scène, qu'il raconte dans ses Mémoires, p. 145.

(2) On a retrouvé quelques bons de réquisition délivrés par la 12[e] comp. du 100[e] Leib Grenadier (le 25 août), par la 8[e] du 182[e] (le 26 août), et par le 12[e] bat. de pionniers (le 26 août).

N° 591. La paroisse de *Villers-le-Gambon* et *Vodecée* — écrit M. l'abbé Bouchat, curé (1) — est située sur la ligne de faîte de l'Entre-Sambre-et-Meuse, entre les routes de Philippeville à Dinant et de Philippeville à Givet. Elle est bordée au nord et à l'est par une forêt touffue, que traverse la première de ces routes.

Il fut beau le départ de nos soldats rappelés sous les armes ! Ils étaient animés d'un grand enthousiasme et pleins de courage ; ils consolaient leurs familles éplorées et juraient de faire tout leur devoir. « Nous mourrons s'il le faut, disaient-ils, mais nous ne céderons pas ! »

Les troupes françaises s'installèrent le 14 août dans la paroisse, suivies chaque jour d'autres colonnes. Lors de leur départ vers Dinant, la sainte communion leur fut distribuée à une heure du matin.

Le 25 août à 8 heures, tous les chemins déversèrent des Allemands dans nos villages. Quand les habitants entendirent les hurlements de bêtes fauves, véritablement assoiffées de carnage, que poussaient ces soldats, ils furent pris d'une panique générale et la plupart des habitants qui n'avaient pas encore quitté leurs maisons les jours précédents allèrent se cacher dans les carrières et dans les bois. On ne pouvait pas comprendre, ni se faire une idée de cette façon de faire la guerre. Tous les habitants de Vodecée avaient aussi quitté leur village dès le lundi 24 août. A Villers-le-Gambon, j'étais resté avec une vingtaine de paroissiens, dont une douzaine s'étaient réfugiés au presbytère. En arrivant, les Allemands pillèrent quelques maisons, mais ils s'acharnèrent surtout sur quelques victimes qu'ils rencontrèrent à l'intérieur.

Il arriva d'abord une colonne composée d'automobiles, qui descendit la grand'rue ; les soldats qui les montaient tenaient le fusil braqué sur les habitants et sur les émigrés qu'ils rencontraient et les terrorisèrent par leurs menaces. Le chemin de la gare déversa ensuite une seconde colonne venant vraisemblablement de Franchimont et composée de vrais démons, qui poussaient des hurlements effrayants. Enfin des uhlans, suivis de près par de l'infanterie, vinrent du côté de Vodecée par la route de Philippeville.

Ces fantassins firent prisonniers Edmond Dricot, Victor Masson, puis plus tard Lucien Mottuit, qui portait dans ses bras son petit enfant, ainsi que Emmanuel Defoin, de Franchimont. Ces quatre civils racontent de la façon suivante les scènes dont ils furent témoins.

« La bande en tête de laquelle nous marchions pénétra d'abord chez Thomas. Un officier y tira à bout portant sur un jeune homme, Raoul Thomas : la balle lui traversa le soulier et le pied de part en part.

» Puis, les soudards dépassèrent la gare, après avoir fouillé toutes les maisons; ils allèrent jusqu'aux usines des Dolomies et d'eaux gazeuses, puis revinrent par le même chemin : tout était vide.

» En descendant, les uns escaladèrent le grenier d'Alfred Bayenet, d'autres se postèrent sur la route entre cette dernière maison et celle de Victor Masson, et de ces deux endroits à la fois, ils tinrent sous leurs fusils toute la place Verte. Celle-ci était déserte. Un seul homme la traversa, Jean-Baptiste BRISBOIS, 74 ans, qui allait à la recherche des siens. Une fusillade éclata aussitôt, il tomba criblé de

(1) La plupart des données contenues dans ce rapport ont été recueillies le 19 juin 1915.

balles, les bras étendus, la face contre terre. Alors on nous poussa en avant vers Vodecée. Quand nous fûmes à cinq cents mètres des premières maisons, sur la route de Philippeville, la colonne se divisa en trois groupes de vingt hommes. De chaque côté de la route, un groupe organisa une battue dans les champs d'avoine, tandis que les autres nous faisaient avancer. Soudain des coups de feu éclatèrent : c'étaient deux soldats français cachés dans les hautes herbes, derrière une meule, qui tiraient leurs dernières cartouches, mais les Allemands leur répondirent et ils tombèrent foudroyés (1).

» Vis-à-vis de la maison d'Arthur L'Hoest, on nous montra le cadavre d'un officier (2) et un cheval à côté de lui : c'était l'œuvre des deux Français qui venaient de tomber. « Civils, voilà votre œuvre! » nous dit l'officier. A ce moment, un paisible habitant de Vodecée et échevin de la commune, François PIERRE (fig. 51), 58 ans, venait de rentrer et regagnait sa maison à deux cents mètres plus loin. On l'appela, on le força à venir. Un officier le renversa d'un coup de pied dans les reins et, lorsqu'il se fut relevé, il le mit en présence du cadavre. « Qui a tiré? Sont-ce des civils? Sont-ce des militaires? » lui demanda-t-il. Le pauvre homme balbutiait, les mains jointes, implorait pardon. Après un court instant de délibération, on le fit mettre à genoux à deux mètres de nous et dix soldats le tuèrent à bout portant. Impossible de décrire cette scène d'horreur : nous vîmes les sursauts du cadavre, qui retomba inerte à nos pieds.

» Les Allemands mirent ensuite le feu à trois maisons qui bordent la route. La maison Joseph Limborg-Bayot, la grange de Louise Luc, veuve Arthur L'Hoest, et la meule qui avait abrité les soldats français, furent incendiées ; le feu fut mis aussi à la maison de François Pierre, mais il s'éteignit.

» Toujours en tête de ces monstres, qui nous maltraitaient de toute façon, nous revînmes à Villers et nous fûmes congédiés sur la route de Givet, aux abords des Sablonnières, à 10 h. 30. Nous avions vécu deux heures atroces. »

Pendant ce temps, à 9 h. 30, sur le quai de la gare, Adolphine DUMONT, 86 ans, de Florennes, revenait de Merlemont avec sa fille, son gendre Lefer et sa petite fille. Une patrouille passa sans les inquiéter, puis arrivée vers la fabrique des eaux gazeuses, à une distance de 300 à 400 mètres, elle ouvrit le feu sur le groupe de civils : la fillette eut les vêtements troués de balles, sa mère eut la jambe brisée au-dessus du genou et Adolphine Dumont eut les deux cuisses fracassées ; elle en mourut le 27 août.

Nestor WIAME (fig. 50), 46 ans, père de cinq enfants en bas-âge, voulut aller rejoindre sa famille réfugiée à Sart-en-Fagne ; à peine avait-il franchi deux kilomètres sur la route de Givet, vers 10 h. 30, qu'il tomba sous les balles, près des Sablonnières, dans le fossé du chemin.

Le soir, avec l'aide du R. P. Amand, bénédictin de Maredsous, et de quelques habitants, je donnai la sépulture religieuse à J.-B. Brisbois. A peine avais-je déposé les ornements sacrés que des Allemands, qui me guettaient, me firent otage et m'emmenèrent dans une maison où je passai la nuit sous la garde de vrais bandits. Je ne raconterai pas les horreurs de cette nuit, ni ce que j'ai souffert, ni combien

(1) L'un d'eux se nommait Auguste Montuit, 29 ans, le second était d'Oran.

(2) Major-médecin, croit-on, qui a été inhumé à Philippeville.

de fois j'ai cru ma dernière heure arrivée! Pendant deux longues heures, je restai collé contre un mur sur la place Verte.

Le 26 à 5 heures, je fus mis en tête de la colonne qui quittait le village, pour la conduire à Merlemont.

A ma rentrée, je m'occupai des morts, que j'enterrai, ainsi que des malades et des blessés que j'avais recueillis chez moi.

Quatre fois encore, il vint d'autres troupes et je fus chaque fois fait otage.

N° 592. *Vodecée* reçut, le 17 août, un détachement de soldats français du 20e et un groupe d'artillerie, qui se dirigèrent le 20 sur Agimont, et furent remplacés par 1,200 zouaves; ceux-ci partirent dans la nuit suivante pour Fosses.

Ils revinrent le 23 en annonçant qu'ils avaient fait des pertes dans les bois de Biert; les chariots transportèrent leurs blessés vers Mariembourg. Le 24 à 14 heures, toute la population avait fui, à la suite des gens de Tamines, Mettet, Stave, Morialmé, Hanzinne, etc., qui étaient passés depuis la veille.

Le 25 août à 11 heures, une patrouille allemande de 20 hommes apparut sur la route de Givet et fut reçue par des coups de feu de deux Français. Ce fut l'occasion du meurtre de François Pierre, ainsi qu'il a été raconté au rapport précédent.

Le même jour, deux fils du bourgmestre, arrêtés à Villers-en-Fagne, furent conduits, ligotés, à Merlemont, puis à Rosée et enfin à Dinant, où ils durent enterrer des cadavres. Ils rentrèrent méconnaissables, quelques jours plus tard.

N° 593. *Sautour*, site pittoresque, occupe en partie la colline où se trouvait l'ancienne place forte, en partie la vallée que traverse la route de Philippeville à Villers-en-Fagne.

Le village fut plongé dans l'épouvante lors de l'incendie de Villers-en-Fagne : on entendait distinctement les chants de joie des Allemands, mêlés au son des cris et des instruments. Les habitants attendaient, affolés, l'arrivée de ces troupes barbares, mais elles ne vinrent pas. Ce n'est que deux jours après qu'une douzaine de soldats traversèrent le village, se dirigeant vers Philippeville.

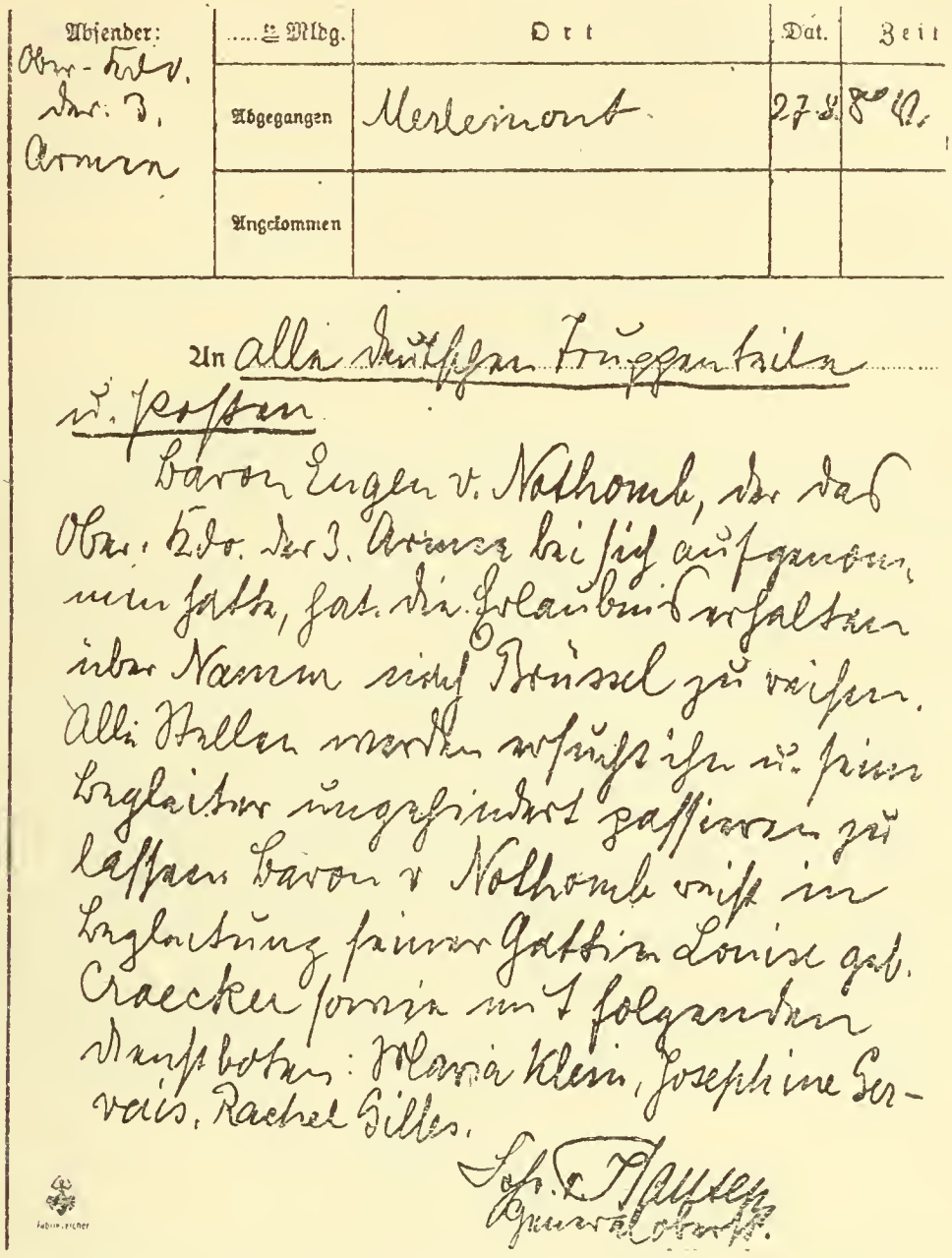
N° 594. *Merlemont* est situé en îlot sur une éminence, faisant face aux hauts plateaux des Fagnes (Niverlée, Romerée, Matagne-la-Grande, Matagne-la-Petite et Fagnolles), à proximité de la route de Philippeville à Givet.

Des régiments français, troupes de combat et train de ravitaillement, arrivèrent au village à partir du 14 août à 5 heures. Des troupeaux de bestiaux furent abattus à Merlemont et les quartiers de boucherie étaient emportés dans toutes les directions par des autobus de Paris.

Une ambulance fut établie par l'armée française au château de M. le baron Nothomb et dans le local des œuvres paroissiales. Six cent quatre-vingt-sept blessés du combat de Dinant furent soignés au château du 16 au 20 août, puis dirigés sur la France. Un blessé, Arcadius Le Telle, instituteur à Auchel (Pas-de-Calais), succomba et fut inhumé au cimetière paroissial.

Les premiers uhlans parurent le 25 août à 7 h. 20 venant de Villers-le-Gambon. De 10 à 11 heures, des batteries françaises établies à Fagnolles tirèrent sur Merlemont quelques obus, qui ralentirent un peu de temps l'allure de l'armée

allemande à Merlemont, sans d'ailleurs faire de dégâts dans le village. Aussitôt après, l'avalanche allemande suivit son cours. Le général Freiherr von Hausen,


Absender: Ober-Kdo. der 3. Armee

..... Mldg. | Ort | Dat. | Zeit

Abgegangen | Merlemont | 27.8. | 8 V.

Angekommen

An alle deutschen Truppenteile u. Posten

Baron Eugen v. Nothomb, der das Ober-Kdo. der 3. Armee bei sich aufgenommen hatte, hat die Erlaubnis erhalten über Namur nach Brüssel zu reisen. Alle Stellen werden ersucht ihn u. seine Begleiter ungehindert passieren zu lassen. Baron v. Nothomb reist in Begleitung seiner Gattin Louise geb. Craecker sowie mit folgenden Dienstboten: Maria Klein, Josephine Gervais, Rachel Gilles.

Gen. Oberst.

Fig. 58. — Billet délivré à Merlemont par le général von Hausen, commandant la III^e armée allemande.

commandant la III^e armée, et son état-major, comprenant 60 officiers, dont le Kronprinz de Saxe, s'établirent au château le mardi à 15 heures (1) et le quittèrent

(1) von Hausen relate dans ses mémoires, p. 147, sa rencontre avec M. le baron Nothomb, auquel il délivra, le 27 août, l'écrit ci-dessus (fig. 58). Traduction. « Merlemont, 27 août 1914. Aux troupes et postes de l'armée allemande. Le baron Eugène Nothomb, qui a hébergé le commandement supérieur de la III^e armée, a reçu l'autorisation de se rendre à Bruxelles, par Namur. Tous les postes sont requis de le laisser passer sans ennui, lui et ses compagnons. Le baron Nothomb voyage en compagnie de son épouse, née Louise Craecker, ainsi que des personnes de service dont les noms suivent : Maria Klein, Joséphine Gervais, Rachel Gilles. (s.) Baron von Hausen, generaloberst. » Le général von Hausen eut aussi, le 27 août, une conférence avec le général von Ehrenthal, commandant la 24^e division de réserve, qui assiégeait Givet.

au matin du 27 août. Le prince Joachim, fils de l'Empereur, arriva mystérieusement le 28 au soir, exténué de fatigue.

Un jeune homme, Sylvain SCIEUR, âgé de 30 ans, fut retrouvé tué dans un buisson, à quelques centaines de mètres de sa maison, et les circonstances de sa mort sont restées incertaines.

Au presbytère, les soldats arrêtèrent M. l'abbé Faucomont, curé de Saint-Aubin, qui s'y était réfugié avec sa famille, et l'emmenèrent dans la direction de Villers-en-Fagne.

Au soir du 25 août, quelques habitants restés au village purent contempler le sinistre spectacle de l'incendie des villages de Surice, Romedenne, Villers-en-Fagne et Franchimont.

N° 595. *Sart-en-Fagne*, écrit M. l'abbé Péters, curé, est privé pour ainsi dire de communications avec l'extérieur, et n'est relié qu'avec Merlemont et Villers-en-Fagne par des chemins communaux. Le curé de la paroisse, M. Botte, partit à la mobilisation comme brancardier.

Trois mille Français du 6e tirailleurs algériens et de la compagnie d'Oran furent reçus le 16 août et transformèrent pour un jour le village en une vaste caserne.

Les villageois portèrent, les jours suivants, des linges, des vêtements et des douceurs à l'ambulance de Merlemont.

L'ennemi pénétra au village le 25 août. Trois uhlans vinrent dans l'avant-midi. A 13 heures, il passa un détachement d'artillerie de 150 hommes, allant vers Matagne, et à 17 heures, un millier d'hommes, dont les deux tiers étaient des fantassins. Ces troupes furent correctes à l'égard des rares habitants qui avaient résisté à l'affolement général ; vers minuit ceux qui avaient logé continuèrent leur marche en avant.

Un convoi de ravitaillement arriva le 26 vers 17 heures, pour partir à son tour le 27 à 6 heures du matin. Les gens rentrèrent aussitôt et tout redevint calme.

§ 9. — *Villers-en-Fagne.*

Village perdu au milieu des bois, à l'écart des grand'routes, Villers-en-Fagne comptait, en 1914, 185 habitants.

Le 100e grenadiers, 23e division, XIIe corps, venait d'y pénétrer le 25 août vers 9 heures, quand l'artillerie française chargée d'arrêter l'avance allemande ouvrit le feu. A l'issue du combat, vers 14 heures, les grenadiers et les hussards s'acharnèrent sur le village presque désert : sur 72 immeubles, 51 furent détruits à partir de 16 heures. Quand la 32e division traversa la localité, dans la nuit suivante, elle était tout en feu (1).

Un officier saxon du 178e, qui passa à Villers-en-Fagne à la soirée,

(1) de Dampierre, *Carnets de route*, p. 28-29.

justifie ainsi ce désastre : « La population avait averti les Français de l'approche des grenadiers, par un signal fait du haut du clocher. L'artillerie ennemie avait tiré dessus quelques shrapnells et blessé ou tué des grenadiers. Là-dessus des hussards avaient mis le feu au village. Le curé et d'autres habitants ont été fusillés (1). »

En réalité, cinq civils furent massacrés, mais le curé, qui était absent, eut la vie sauve. On verra dans le rapport ci-joint — dont les éléments essentiels ont été recueillis le 24 juin 1915 — ce qui a donné lieu à cette légende.

Roly, village situé sur la route de Mariembourg, fut préservé (voir rapport n° 597).

N° 596. Du 10 au 24 août, *Villers-en-Fagne* fut occupé par des troupes françaises.

Cinq uhlans arrivèrent le 25 août à 9 heures et furent suivis à 9 h. 30 du gros de la troupe. Plusieurs taubes avaient déjà évolué au-dessus du village vers 8 heures.

Le premier acte de l'ennemi fut de fusiller un soldat français. Celui-ci revenait de la direction de Fagnolles et se heurta, dans le bas du village, vers 9 heures, à un détachement ennemi. Il leva les bras et fut fait prisonnier, sans résistance. Séance tenante il fut fusillé, en présence d'Amour Haulin et de Joseph Wallon. Ce dernier fut tué lui-même peu de temps après.

Un fort contingent de cavaliers, qui avait suivi les premiers uhlans, était parvenu au-dessus du village lorsqu'un obus français vint éclater dans leurs rangs et les mit en déroute ; on vit repasser à la hâte des Allemands blessés, des chevaux sans cavaliers et des soldats désarçonnés. Peu de temps après, de nombreuses batteries allemandes prirent place sur la côte dite « Tienne à Gahi », s'étendant sur une ligne d'environ un kilomètre et demi jusque près d'Ingremez. Elles entrèrent aussitôt en action et fonctionnèrent jusque 14 heures. Des obus français tombèrent en maints endroits du village, mais surtout au « Tienne à Gahi », où furent tués de nombreux chevaux et, croit-on, des soldats allemands (2).

C'est à l'issue du combat que le village eut à souffrir, car les Allemands rendirent les habitants responsables de la défense française.

Le feu fut mis en premier lieu au presbytère (3) vers 16 heures et se poursuivit

(1) Ibid. p. 29. Le parquet de Dinant a relevé à Villers-en-Fagne un bon délivré par le 2e bat. du 101 et par le 28e d'art.; une inscription découverte chez Joséphine Noël accuse la présence du 2e bat. du 103e ; le secrétaire communal a signalé une paire de chaussettes marquées au 101e et Léontine Gerin, épouse Bourmbourg, 2 chemises du 102e rég. 2 bat. (Archives de la Commission d'enquête, à Bruxelles.)

(2) On signale au village les tombes de 6 officiers.

(3) Dans les jours qui suivirent, les soldats — notamment un officier saxon du nom de Rosbecq — se glorifièrent à plusieurs reprises d'avoir « brûlé le curé » dans la maison de cure, parce qu' « il avait fait des signaux aux Français à l'aide d'un drapeau ». Or, le curé était absent au moment de l'incendie du village, s'étant rendu à Roly, le 24 août, pour la fête de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Ce qui a pu donner occasion à cette rumeur et faire croire aux habitants eux-mêmes que le propos tenu par les Allemands était fondé, c'est qu'un aumônier volontaire de la 51e division, le P. Zimmermann, religieux français de la Compagnie

pendant la nuit suivante et la matinée du 26 août (1). Camille Belvaux, d'Ermeton-sur-Biert, qui se trouvait en ce moment à Villers-en-Fagne, raconte ainsi les premiers incendies : « A 15 heures, comme il nous semblait que toute la troupe était passée, nous nous décidâmes à partir. A peine avions-nous fait quelques mètres que des uhlans qui sortaient du bois nous arrêtèrent, puis nous laissèrent continuer notre route. Quand nous fûmes un demi-kilomètre plus loin, nous vîmes qu'en un instant toutes les maisons étaient la proie des flammes.

» Dans les rues, ce n'étaient plus que soldats et cavaliers, canons et fourgons, se rendant vers Mariembourg. Nous voulûmes rebrousser chemin, mais ce fut impossible, tant nous étions noyés dans la troupe. Au fond du village, une ferme, transformée en croix-rouge, était remplie de blessés. Un peu plus loin, nous vîmes couchés dans le fossé deux Allemands tués. Plus loin, on transportait dans un jardin le cadavre d'un capitaine. A ce moment nous vîmes des soldats tirer des coups de feu sur une maison et elle fut, en un instant, réduite en flammes. Une autre ferme qui était devant nous fut aussi incendiée, après que la troupe eut fait sortir le bétail des écuries et emporté les meubles sur un chariot, auquel peu de temps après, ils mirent aussi le feu. « Sales Belges, tué nos soldats ! » nous dit en nous mettant le revolver sur la poitrine un officier de cavalerie, qui précédait sa troupe. »

Céli-Joseph DUMONT, 60 ans, qui habitait chez son frère, secrétaire communal, fut retrouvé carbonisé.

Félix DEFOIN, 66 ans, fut arrêté après le combat, dans sa maison, où il était retourné pour chercher des vivres. Il fut emmené sur la route de Merlemont, à 200 mètres du village, et fusillé. Les soldats avaient trouvé sur la cheminée de sa maison quelques cartouches abandonnées par les Français.

Adelin WOINE (fig. 52), 53 ans, instituteur communal, fut surpris et fouillé aux abords du village au moment où il y revenait ; trouvé porteur d'un revolver non chargé, il fut arraché aux étreintes de son épouse et abattu à un détour du sentier, puis dépouillé de l'argent qu'il portait sur lui.

Joseph-Constant WALLON, 57 ans, fut d'abord contraint à abreuver les chevaux sur la place, puis il fut conduit à la sortie du village, du côté de Merlemont, et fusillé le long d'un mur.

Hubert NOËL, 34 ans, fut réquisitionné avec ses chevaux, au moment du combat, pour conduire des vivres à Fagnolles. Son cadavre fut retrouvé dans le bois, le long d'un fossé.

de Jésus, se trouvait le 24 août après-midi à Villers-en-Fagne, ayant quitté Rosée dans la nuit précédente avec l'ambulance dirigée par le docteur Ernest Faucon. Il partit de Villers-en-Fagne à la soirée même du 24, afin de céder son lit au colonel de Riols de Fonclare, qui venait d'arriver à Villers-en-Fagne et y regroupait son régiment décimé. A Merlemont, où il se rendit en quittant Villers-en-Fagne, l'alerte fut donnée dans la nuit même et le 25 au matin l'aumônier disait la messe à Petigny. Plusieurs habitants de Villers-en-Fagne, qui avaient aperçu le religieux la veille et le croyaient hébergé au presbytère, ont pu supposer qu'il avait été surpris dans l'incendie de la maison du curé et carbonisé.

(1) Sur 72 maisons, les suivantes furent préservées : la ferme Noël et la maison Rihoux, dans lesquelles se trouvaient des blessés ; les maisons François Haulin, Nicolas Demotte, Braibant, Auguste Defoin, Félicien Jomot, Théophile Gérin, Félix Jomot, Emile Lotin, Jules Gérin, Michel Dumont, Désiré Gérin, Arthur Colonval et l'école.

La plupart des habitants restés au village (1) y endurèrent un vrai martyre, que partagèrent bientôt tous ceux qui y revinrent, après avoir fui vers Mariembourg. Plusieurs furent parqués à l'étage de la maison, non incendiée, de Théophile Gérin, où la soldatesque les terrorisait en leur montrant le pétrole qui allait servir à les brûler vifs. Le 26, à 17 heures, ils furent emmenés à Sart-en-Fagne avec défense de revenir encore au village.

N° 597. A *Roly*, écrit M^lle^ G. Braibant, institutrice communale, le 23 août dans l'après-midi, un flot d'étrangers dont les visages reflètent l'épouvante, envahit les rues et les maisons. Ils viennent de Fosses, de Tamines, de Dinant. Ils racontent leur triste sort et nous prédisent le nôtre.

Le 24 août, la journée est consacrée aux préparatifs du départ. Les chariots s'emplissent de provisions, les familles se groupent, on décide de partir ensemble. Les heures deviennent angoissantes. Bientôt fantassins et cavaliers belges arrivent et se confondent en un pêle-mêle affreux. Les locaux publics sont aménagés pour servir d'ambulance, et de pauvres blessés y sont déposés par centaines. Mais l'ennemi approche et la troupe doit partir. Les malheureux blessés sont de nouveau hissés sur des camions ou des autos et la retraite continue.

Le 25 août va décider du sort du village. Partira-t-on ou restera-t-on ? La généralité opine pour cette dernière alternative. Quelques familles se réfugient dans les bois voisins, tandis que d'autres cherchent un abri dans leur cave. Vers 13 heures, le combat s'engage dans les environs. A 16 heures, les Allemands, l'arme au poing, l'air menaçant, font leur entrée au village. Les autorités vont à leur rencontre, elles satisfont à leurs exigences et .. les loups s'apaisent.

§ 10. — *Matagne-la-Grande et Fagnolles.*

Le combat qui s'est livré sur le territoire de ces localités et aux environs, dans l'avant-midi du 25 août, se rattache à l'effort général tenté par les Français pour enrayer l'avance ennemie et permettre aux 1^er^ et 10^e^ corps français de s'écouler vers le sud.

Le 25 août, à 4 h. 30 du matin, la 1^re^ division (1^er^ corps) avait reçu l'ordre de couvrir le passage du 1^er^ corps par le défilé de Couvin. A cette fin, le 6^e^ chasseurs à cheval, mis à sa disposition, se porta vers Fagnolles, couvrant dans la direction de Matagne-la-Grande. Tandis qu'il se portait vers Matagne-la-Petite, il tomba sous le feu d'une batterie ennemie installée en arrière du village. Les escadrons se replièrent en hâte et on les vit repasser à Dourbes, à 11 heures, au sein

(1) Vingt hommes et un petit nombre de femmes et d'enfants.

Joseph Bourtembourg a raconté dans la publication « Dionantensis » n° 23, p. 59, comment il échappa à la mort, dans la cave de sa maison en feu. M^me^ Firmin Gérin et son mari, paralysé, furent mis au mur de l'école et menacés d'être bombardés à bout portant. (Ibid., p. 60.)

d'un nuage de poussière. Le lieutenant-colonel Sanson fut tué, le colonel de Gramont fut porté comme disparu, trois officiers furent blessés, plus de 50 hommes mis hors de combat.

La 1re brigade (43e et 127e régiments), avec la compagnie divisionnaire du génie et un groupe de l'artillerie divisionnaire, devait tenir sur le front Fagnolles-Mariembourg-Frasnes.

Nous joignons deux rapports qui contiennent quelques détails sur ces opérations.

N° 598. Dans la nuit du 24 au 25 août, écrit M. Pierre, instituteur, les maisons de *Matagne-la-Grande* regorgeaient de Français. Vers 1 heure du matin, des hommes vinrent frapper aux portes, prétendant qu'un uhlan, dont ils avaient reconnu la silhouette, avait traversé au galop la localité. Les lignards ne parurent pas accorder la moindre importance à ce bruit et achevèrent leur sommeil. Vers 5 heures, deux à trois cents dragons français poussèrent une reconnaissance jusqu'à la fabrique de dynamite et, à leur retour, engagèrent habitants et réfugiés à fuir. Le départ fut fort laborieux, tant était compacte l'armée française : canons, charrois, hommes couchés sur les chemins obstruaient tout passage. Il fallut quatre heures à certaines gens pour s'avancer d'un demi-kilomètre. A ce moment quelques centaines de fantassins prirent position au pied du grand « Tienne », qui domine le petit cimetière. Sur la crête s'établirent plusieurs batteries. Vers 8 heures, le duel d'artillerie commença, sur les indications d'un colonel français, installé à quelques mètres du cimetière. Bientôt des uhlans apparurent aux portes de Matagne et se répandirent dans les prés, suivis d'autres cavaliers, toujours plus nombreux, que l'on voyait s'avancer en courant. Pendant une heure, ils furent tenus en échec par les canons et les mitrailleuses françaises.

Mais leur masse croissait toujours, au point de pouvoir bientôt prendre de flanc les batteries françaises, qui occupaient les sommets de la même ligne de crête, tirant à la fois de Romerée, de la route de Bieure, et de « Gramemont ».

Pendant que les pièces d'artillerie de Bieure, maintenant repérées, essayaient d'éviter les projectiles ennemis en se déplaçant sans cesse dans la campagne, l'interminable théorie des convois militaires et civils, émue par le son du canon et le bruit de la fusillade, poursuivait le plus rapidement possible sa marche tumultueuse et encombrée. Les Français durent les suivre à leur tour, laissant trois morts près du cimetière (1).

Peu de temps après, les Allemands occupèrent le sommet du « Tienne ».

Au village, une maison voisine de l'église avait été incendiée par des obus; l'église elle-même avait été plus ou moins endommagée par des éclats.

N° 599. A *Fagnolles*, écrit M. l'abbé Derselle, curé de la paroisse en 1919, lorsque la population vit refluer les troupes françaises, elle fut prise d'affolement et gagna les forêts voisines. Seuls le curé, le clerc et quelques habitants attendirent l'ennemi.

(1) Jules Delain et Alexandre Douly, de Saint-Omer et Le Coester, de Dunkerque. Maurice Hallain, atteint au flanc, put se traîner dans un bois voisin, où on retrouva son cadavre. Un officier fut blessé.

Un combat, qui marque la dernière résistance française, fut ouvert le 25 août, vers 7 heures du matin. Au village combattirent le 43e de Lille et le 127e de Dunkerque, appuyés par de l'artillerie. Un escadron français de chasseurs à cheval, muni de deux mitrailleuses, avait à peine commencé l'installation de celles-ci que déjà il était dépisté par un taube et couvert de grenades, qui firent plusieurs victimes. Tués et blessés furent enlevés séance tenante par les ambulanciers.

La bataille battait son plein vers 10 heures. Des batteries françaises tiraient à 200 mètres du presbytère, celles de l'ennemi occupaient les hauteurs de Villers-en-Fagne. Forcée de quitter les avant-postes par un tir nourri, l'infanterie française se retira à l'arrière. Une ligne de tranchées resta cependant garnie pour recevoir l'ennemi : c'est là que cinq soldats du 43e furent tués par un shrapnel tombé à quelques mètres derrière eux (1).

Les Allemands parurent à 14 h. 30 et défilèrent sans s'arrêter, pendant deux heures, dans la direction de Dourbes; on remarqua notamment des troupes du 100e régiment.

Le 26 août vers 7 heures, Casimir Seilleur fut sur le point d'être fusillé : on avait trouvé chez lui un fusil chargé et une caisse de cartouches à ballettes. Le curé, M. l'abbé Guyaux, parvint à le sauver.

Dans la journée, le curé fut sommé d'accompagner un officier en auto à Mariembourg.

Cinq soldats français et un Allemand furent tués à Fagnolles. Joseph Machelard, de Fagnolles, 48 ans, a été fusillé à Petigny. Deux civils de Rosée (voir p. 147) furent tués à Fagnolles.

§ 11. — *Dourbes.*

Dourbes, coquet village de 360 habitants, qu'arrose le Viroin, fut respecté par la 23e division qui y passa le 25 août, et même par les premières troupes de la 32e division qui le traversèrent le lendemain. C'est ce que nous croyons conclure du fait que le 178e entra à Dourbes le 26 à 5 heures du matin et en partit à 8 h. 30, croisant en gare de Nismes le 64e d'artillerie et le 18e hussards (32e division) (2). Les incendies commencèrent dans la journée et se continuèrent le lendemain : 58 maisons, soit les deux tiers, furent détruites (voir fig. 57). Cet inutile désastre devait punir quelques coups de feu tirés par l'arrière-

(1) Ce sont le caporal Bourgain, de Lille, et les soldats Blanchat, de Roubaix, Bufquin, de Roubaix, Derudder, de Saint-Omer, et Bekaert, de Dunkerque. Un hussard allemand fut aussi retrouvé mort à 100 mètres des Français.

(2) DE DAMPIERRE, o. c. p. 29. Arrivé à Dourbes le 25 août, le lieutenant Reisland, du 177e, écrit : « Encore de nombreux incendies. Un village haut perché flambait presque tout entier. A le regarder de loin, je pensai aussitôt à l'embrasement de la Walhalla dans le *Crépuscule des Dieux*. Tableau merveilleux, mais émouvant. » *Les Violations*, o. c. p. 114.

garde française. Trois civils furent tués. On lira avec un vif intérêt le récit de M. le curé Husquin, témoin oculaire, récit qui a été recueilli dès le 28 octobre 1914.

Olloy est l'un des rares villages qui ne connurent pas l'invasion (rapport n° 601).

N° 600. Il passa à *Dourbes*, vers le 10 août, des troupes des 8e, 73e et 110e d'infanterie française (3e et 4e brigades, 2e division, 1er corps). Le 127e était à Pétigny. Le 21 août, il passa des convois de ravitaillement et d'ambulance.

Le 23 et les deux jours suivants, les chemins furent encombrés par le triste défilé des gens du pays de Bioul, Fosses, Auvelais. ainsi que des chariots et charrettes qu'ils emmenaient avec eux. Des centaines d'étrangers logèrent dans les granges et à la belle étoile.

Le 25 août à 7 heures, lorsque j'eus dit la messe, les trois quarts des habitants s'étaient enfuis à leur tour et les dernières troupes françaises se retiraient. Une douzaine de canons étaient restés près du village, au lieu dit : « Es valli », et purent tirer de 10 h. 30 à 13 h. 30 sans être repérés ; des obus allemands tombèrent dans les campagnes voisines, sans atteindre ni les artilleurs, ni le village.

Vers 11 heures, une bande de chevaux sans cavaliers dévala de Matagne, dans un nuage de poussière ; ils étaient suivis d'un escadron du 6e chasseurs à cheval français, qui venait d'être décimé près du cimetière de Matagne-la-Grande. A la demande d'un capitaine, je donnai quelques soins à un sous-lieutenant blessé, qui fut aussitôt remis sur la voiture d'ambulance, puis le capitaine conseilla aux quinze habitants qui restaient d'abandonner le village.

Je rejoignis mes paroissiens qui, pour la plupart, s'étaient déjà abrités dans un taillis, entre deux rochers, dans la direction d'Olloy.

A 13 h. 30, les batteries françaises se retirèrent, abandonnant un canon dont le timon était brisé, et le combat prit fin.

Nous rentrâmes à quelques-uns au village, mais nous dûmes nous retirer précipitamment, poursuivis par les éclaireurs allemands qui arrivaient par la route de Matagne. « Couchez-vous ! » me crièrent subitement mes compagnons, qui avaient aperçu l'ennemi tirer dans ma direction ; deux balles me frôlèrent la tête. Nous parvînmes à regagner notre abri.

En ce moment les troupes ennemies envahissaient les rues et se livraient au pillage des maisons. Celles-ci furent pour la plupart non seulement dépouillées de ce qu'elles contenaient, mais saccagées.

Dépassant le village, l'ennemi se trouva bientôt en contact avec les Français dans les campagnes qui séparent Dourbes de Nismes. L'après-midi, nous assistâmes de loin à leur rencontre le long du Viroin, dans les prairies voisines de la tannerie ; nous entendîmes pousser des clameurs et des cris.

Nous passâmes la nuit suivante sur les pierres, à côté des rochers.

Le 26 août, je revins au village avec une vingtaine d'hommes. A ce moment les troupes de la veille étaient parties dans la direction de Nismes et trois soldats

français cachés dans les environs tiraient sur elles du lieu dit : « Hinry », à environ 300 mètres, tuant un major et blessant deux soldats (1).

Cependant d'autres troupes avaient pris possession du village et s'attaquaient aux civils qui y avaient été surpris. Sortant du presbytère, j'aperçus plusieurs de mes paroissiens qui rampaient dans les fossés ou se glissaient contre les murailles. Trois hommes furent atteints. PALMYR TONGLET (fig. 66), 46 ans, eut les deux tempes percées d'une balle sur le « tienne Delvaux », un peu en dehors du village ; sa femme et sa fille, qui s'étaient penchées sur lui, durent l'abandonner pour échapper à la mort. CLÉMENT COGNIAUX, 68 ans, fut atteint au dos d'une balle qui le transperça de part en part, devant l'école des religieuses ; JULES GODEFROID (fig. 67), de Somzée, 42 ans, reçut deux balles dans la poitrine et tomba hors du village, sur la route de Nismes.

Un groupe de civils qui ne réussit pas à fuir fut arrêté et eut beaucoup à souffrir. Il comprenait Honorine Hurion, épouse Clément Gaye, son fils Désiré Gaye, Clément Hurion et sa fille Marthe. Le feu venait d'être mis au village vers 10 heures ; ils durent le traverser et furent menés jusqu'à la maison du garde Cyprien Jacmart, où l'officier allemand avait été tué le matin ; ils furent sur le point d'y être fusillés. Honorine Hurion, sous la menace du revolver, dut visiter toute la maison pour s'assurer que personne n'y était caché. On leur fit retraverser le village et on les aligna au bord de la route de Nismes ; puis ils furent relâchés.

Le 26 août furent incendiés le château et les maisons de « la cour », celles de la route de Nismes, de la place et de la route de Fagnolles.

Le 27 août, les troupes continuèrent leur marche en avant. Il en vint d'autres, qui poursuivirent la destruction du village en incendiant la maison communale, où périrent les archives civiles, les maisons voisines et une partie de celles de la route de Matagne-la-Grande. Il ne resta de Dourbes que la rue conduisant à l'église, dans le bas du village, avec l'église, les écoles et le presbytère.

Cinquante-huit maisons furent détruites, soit les deux tiers, au cours de ces deux journées.

N° 601. Le 25 août, après la retraite française et le passage des populations qui fuyaient, quelques obus allemands atteignirent *Olloy* vers 15 heures. Tirés des hauteurs de Matagne-la-Petite, ils tombèrent aux environs de la ligne du chemin de fer et en deçà du bois qui s'étend jusqu'à Oignies. Une batterie française de 75 fut alors installée à Neviaux, non loin du cimetière, dans les prairies qui longent le Viroin ; découverte par un taube, elle eût été aussitôt couverte par les shrapnels qui furent envoyés vers elle si déjà elle ne s'était retirée vers Couvin, par Petigny. Au bruit de la canonnade, le petit nombre d'habitants qui étaient restés se rendirent dans les bois voisins, où ils passèrent la nuit. Les Allemands suivirent en partie la voie Dourbes, Nismes et Petigny, en partie celle de Vierves et Le Mesnil. Ainsi contournèrent-ils Olloy sans y entrer, et, le lendemain à 6 heures, la messe put être dite

(1) C'est le fait qui a amené la destruction du village. Un officier a déclaré à plusieurs reprises, les jours suivants, qu' « à Dourbes, un civil a tiré trois coups à ballettes sur les Allemands ; un capitaine a été tué, deux soldats blessés ».

comme de coutume. Un cycliste ennemi passa le 26 à 9 heures, et demanda le chemin de Saint-Joseph (Nismes); deux heures après, vingt-cinq fantassins demandèrent à boire, puis se dirigèrent vers Couvin.

§ 12. — *Nismes.*

C'est la 2e brigade (1re division, 1er corps français) qui reçut, au matin du 25 août, la mission de tenir Nismes, avec le 1er régiment d'infanterie et une batterie, et d'organiser, avec le 2e régiment de la brigade et deux batteries, une position de repli à l'arrière.

Les défenseurs se comportèrent avec vaillance : l'ennemi, qui débouchait déjà de Dourbes vers 14 heures, ne put entrer à Nismes qu'à 18 h. 30 (1).

Le lendemain, le feu fut mis à 3 maisons et sept civils furent massacrés. Voici ce qu'a écrit à ce sujet le curé de la paroisse, M. l'abbé Gruslin.

N° 602. Le village de Nismes est traversé par l'Eau Noire, qui se réunit un kilomètre plus loin à l'Eau Blanche, au pied de la Roche à Lomme, pour former le Viroin.

Le 25 août, au matin, les derniers habitants, quand ils virent que la retraite française était terminée et que l'arrière-garde effectuait sur les Tiennes quelques travaux de défense et barricadait les quatre ponts de l'Eau Noire, se réfugièrent dans les bois de Regniessart, à 4 kilomètres de la localité. Il ne resta que le curé et un petit nombre de personnes, la plupart des vieillards et des infirmes.

Dans les premières heures de l'après-midi, l'ennemi se dirigeait en rangs serrés vers la tannerie Houben quand des Français embusqués dans un bosquet et le long de la rivière, au pied de la Roche à Lomme, ouvrirent le feu. Une vive fusillade se poursuivit de part et d'autre et des ouvriers qui se trouvaient à la gare de Nismes entendirent distinctement un capitaine français crier à quelque 50 soldats qu'il avait sous ses ordres : « Courage, mes amis, tenons ferme! » Plus loin les Allemands vociféraient, poussaient des cris.

L'artillerie ennemie vint à l'aide des fantassins et la poignée de défenseurs français dut battre en retraite, gagnant le village de Nismes (2). On vit encore un

(1) Voir DE DAMPIERRE, o. c. p. 29. — M. Fettweis, substitut du procureur du Roi à Dinant, a relevé les traces, le 25 au soir, du 102e et de l'Etat-Major de la 23e division, qui y a passé la nuit.

(2) Un témoin oculaire, Auguste Deprez, habitant la « Montagne aux Buis », face à la gare, a fait le récit suivant du combat, auquel il a assisté de la montagne, à environ 300 mètres de sa maison. « Les Français étaient placés le long du Viroin et de l'Eau Blanche, et sur les côteaux boisés qui séparent Nismes de Petigny; le commandant se trouvait au « Tienne du Fourneau », face à la Roche à Lomme et à la gare. Les Allemands se présentèrent vers 16 heures, venant de Fagnolles et de Dourbes; ils disposèrent cinq canons entre la Montagne aux Buis et la Roche à Lomme, d'où ils tirèrent quelques coups seulement, ayant été repérés aussitôt par les Français. Une quinzaine de ceux-ci, commandés par un officier et formant arrière-garde, se repliaient tout en gardant contact avec l'ennemi. Arrivés derrière un tas de perches, je les vis encore ouvrir le feu. Trois de leurs officiers vinrent à leur aide et l'un d'eux fut fait prisonnier. Un soldat français qui se trouvait

soldat, près d'être fait prisonnier, se jeter dans la rivière et chercher un abri sous de fortes racines. Un autre fit le dernier coup de feu, dissimulé dans un monceau de perches, près de la gare (1).

Puis des Allemands s'avancèrent, les canons traversèrent la rivière, escaladèrent le remblai du chemin de fer, franchirent les haies et gagnèrent la route.

A 18 h. 30, les premiers uhlans pénétrèrent à Nismes, venant de Matagne et de Dourbes et se dirigeant sur Petigny et Couvin. Le défilé dura jusque 21 h. 30. En passant devant l'église, des soldats firent une large brèche à la porte d'entrée, forcèrent la porte du jubé et enlevèrent le drapeau qui flottait au clocher.

Dans la nuit suivante et le lendemain, 26 août, les soudards s'acharnèrent sur les maisons, brisant portes et fenêtres, pillant tout ce qui était à leur convenance.

Les troupes de passage commencèrent le pillage du château Licot, qui se poursuivit pendant des semaines (2). Meubles, tableaux, vaisselle et tout ce qui s'y trouvait furent brûlés et détruits ou emportés, au point que bientôt il ne resta plus que les murs.

Le 26 août, vers 16 heures, les soldats mirent le feu, sans motif aucun, aux maisons de Victor Fichet et d'Agathan Danis, ainsi qu'aux deux maisons Magotaux-Danis, occupées par François Hallard et François Delvaux, enfin au chantier de bois d'Octave Danis, entrepreneur. Une tentative d'incendie chez la veuve Laurent resta sans suite.

Le même jour, sept civils trouvèrent une mort atroce.

Victor FICHET, vieillard de 72 ans, fut trouvé affreusement blessé et à moitié carbonisé sur un fumier, en face de sa maison incendiée.

Emile PERLEAUX (fig. 69), 43 ans, père de trois enfants, Alfred GRÉGOIRE (fig. 72), 36 ans, Gaston LAPOTRE (fig. 71), 22 ans, et Achille COLLART (fig. 73), 23 ans, furent arrêtés le 26 août sur la route de Petigny, en revenant du bois, avec le docteur Morren. Celui-ci put échapper en invoquant sa profession; mais les autres furent aussitôt garrottés. Emile Perleaux et Gaston Lapotre furent tués à coups de fusil ou de revolver à mi-chemin de Petigny. Alfred Grégoire et Achille Collart furent tués à l'entrée de Petigny. Ce dernier fut achevé par de nombreux coups de baïonnette, et des habitants de Petigny, cachés dans une cave voisine du lieu de l'exécution, furent les témoins épouvantés de son agonie, sans oser se porter à son secours, tant le danger était grand.

seul sur la route de la gare y fut tué. Les soldats envahirent alors les environs de la gare, nous les entendîmes qui brisaient portes et fenêtres en hurlant et nous les vîmes ramasser les morts et les blessés. Quand ces troupes — des grenadiers — partirent vers Nismes le lendemain, à 4 heures du matin, les prairies étaient couvertes de matelas, de tables, de chaises et de quartiers de viande.

(1) Nous avons relevé les sépultures suivantes de soldats français du 127e. A la gare, Florimond Tachery, 1910, Lille, n° 552; sous Saint-Roch, François Pau, 1908, Lille, n° 2897, Albert Hennebert, 1910, Lille, n° 2464, et deux soldats non identifiés; à la Croix de Frasnes : Constant Vandeputte, 1910, Lille, n° 818, Oscar Des Fontaines, 1910, Arras, n° 171, Jules Bray, 1910, Lille, n° 5950, Pierre Van Hove, Lille, 1913, n° 5809 et un inconnu.

Furent aussi inhumés : à la gare le major allemand Schrödel, du 102e; dans le parc de Mme Moreau-Philippe, le capitaine Walter von Elsa, fils d'un général, du 102e; dans le parc du château, un officier inconnu du 102e.

(2) Le 30 août s'y trouvait l'Etapp. Fuhrpark Kolonne 5 (XIX, 2 K. S. Armee Korps).

Jules NICOLAS (fig. 68), 56 ans, père de cinq enfants et Ernest MOREAU, 23 ans, deux voisins, furent fusillés en rentrant chez eux, alors qu'ils revenaient de la montagne aux buis. Quelques civils cachés à peu de distance les entendirent faire appel à grands cris, mais en vain, à la pitié de leurs bourreaux.

A ces victimes, il faut ajouter un septuagénaire originaire d'Oignies, Joseph TIBAUT, qui fut abattu sur la voie ferrée, en cherchant à atteindre Mariembourg.

Après les longues heures d'un séjour très pénible dans la forêt, les habitants revinrent au village et n'y trouvèrent plus qu'une poignée de soldats.

Le prince Max de Saxe célébra la messe à l'église paroissiale le 27 août et fit remettre au curé un billet ainsi conçu :

En passant par ici, je me suis permis de dire la messe à votre maître-autel avec les ornements et le calice que j'ai avec moi.

Max, prince de Saxe,
Dr theol. et juris.,
en ce moment aumônier militaire de la 23e division (1re de Saxe) (1).

Le 5 septembre, le curé et le secrétaire communal furent emmenés par une escorte de soldats, vrais léopards, qui les internèrent dans une maisonnette, à la sortie du village vers la gare. Ils y furent l'objet de menaces de la part d'un capitaine et furent libérés après quelques heures.

§ 13. — *Petigny.*

L'ennemi entra à Petigny sans la moindre résistance, au soir du 25 août. Il restait dans ce village un moribond et quelques vieillards. Il n'empêche que le feu fut mis, le lendemain, à quatorze maisons. Quatre étrangers surpris aux abords de la localité y furent massacrés, ainsi qu'on le lira dans le récit de M. l'abbé Capelle, curé de Petigny.

N° 603. Toute la population, sur le conseil du curé, s'enfuit dans les bois dans la journée du 25 août et y resta jusqu'au matin du 28. Lorsque le 25 au soir l'ennemi occupa le village, il y restait trois vieillards.

Les troupes se livrèrent à un pillage complet. Bien qu'il n'y eût pas un soldat français pour les inquiéter, elles mirent le feu, sans autre motif que le plaisir de détruire et le souci de terroriser, à 14 maisons situées dans la rue principale du village, reliant Oilcy à Couvin. Ces bâtiments sont : une grange isolée appartenant au moulin; un pâté de quatre habitations, dont deux nouvellement construites, flanquées chacune de grange et écurie; une ancienne habitation avec écurie; le local du patronage, comprenant corps de logis et salle de concerts; une grange spacieuse, reliée à six habitations finissant la rue vers Couvin, qui avec une grange-remise intercalée furent la proie des flammes; une habitation et une grange neuve.

(1) L'original est conservé à Bruxelles, aux archives de la Commission d'enquête; également un billet signé d'un médecin du 3e bat du 102e.

Le 26 août à 5 heures, un vieillard, Désiré Chabot, fut aperçu par deux uhlans, au moment où il chassait du bétail dans une pâture. A quelques mètres de distance, ils tirèrent sur lui quatre coups de feu. « Kapout! » cria l'un d'eux, et ils se retirèrent. M. Chabot resta sur place trente-neuf heures, baignant dans son sang. Deux civils de Couvin vinrent le charger sur une brouette. Il guérit après un mois de soins, mais resta infirme.

Le même jour, les troupes rencontrèrent un groupe d'étrangers qui avaient commis l'imprudence de sortir du bois. Ils furent fusillés près du moulin, sous les yeux de Victor Masson. Ce sont Omer LOTHIER, 24 ans, de Mariembourg; Joseph MACHELARD, 48 ans, de Fagnolles; Louis DERNIÉVOIX, 41 ans, et son fils Ernest, de Bouffioulx, et les quatre civils de Nismes dont nous avons déjà donné les noms (voir Nismes).

Le 26 au matin, le XII[e] corps poursuivit son avance et entra de bon matin à Couvin, à Bruly-de-Pesche et autres villages voisins. La 23[e] division marchait en tête. La 32[e] passa à Le Bruly, qui était déjà en feu, à 16 heures (1); le 178[e], qui fait partie de cette division, passa la frontière à 16 h. 45 (2) et arriva à 17 heures au Gué-d'Hossus, qui était aussi en flammes. Les pages qui vont suivre retraceront l'histoire de cette journée du 26 août.

C'est seulement lorsqu'elle eut mis le pied sur le sol français que l'armée allemande semble s'être rendu compte de la sauvagerie dont elle avait fait preuve en traversant la Belgique. « La division, écrit alors un soldat allemand, intervient une bonne fois, Dieu merci, énergiquement, contre ce brûlage et ce massacre de civils. Le ravissant village du Gué-d'Hossus aurait été tout à fait innocemment livré aux flammes. Un bicycliste serait tombé, ce qui aurait fait partir son fusil. On a simplement jeté les habitants mâles dans les flammes. De pareilles horreurs ne se reproduiront plus, il faut l'espérer (3). »

§ 14. — *Couvin.*

Dans Couvin se réunissent trois grand'routes : celle de Philippeville, celle de Matagne et Fagnolles, celle de Nismes et Petigny; de la ville partent ensuite les voies qui mènent à Chimay et à Rocroi.

Bien qu'il n'y restât pas un soldat français et seulement une poignée de civils, cette petite ville fut sérieusement exposée à une ruine totale. Le feu fut mis à deux reprises par le 102[e] et huit maisons furent détruites.

(1) de Dampierre, *Carnets de route*, p. 30.
(2) *Ib.*
(3) *Ib.*, p. 31.

Les troupes avaient défilé paisiblement pendant la journée du 26 lorsqu'à la soirée, une fusillade menaça d'amener les plus grands malheurs. Un prêtre que toute la population estimait pour sa science et sa piété, sa bonté et sa douceur, et qu'elle vénère maintenant comme un martyr, M. l'abbé Paul Gilles (fig. 70), vicaire de Couvin, fut surpris par des soldats du 182e au moment où il allait visiter un malade. Il fut cruellement massacré. Les soldats emportèrent son corps meurtri — peut-être son cadavre — sur un chariot et le déversèrent dans un ravin, en dehors de la ville (1).

Un groupe de 21 prisonniers, dont plusieurs femmes et une fillette de dix ans, fut entraîné jusqu'au Gué-d'Hossus, village français de la frontière, lui aussi incendié; ces otages endurèrent des angoisses mortelles; un des leurs, Pierre Boutal (fig. 75), fut fusillé sous leurs yeux.

Au rapport sur Couvin (n° 604), nous joignons un court travail sur Bruly-de-Pesche (n° 605). hameau perdu au sein de la forêt, dans la direction de Cul-des-Sarts.

N° 604. Vendredi 7 août, dans l'avant-midi, un escadron de chasseurs, commandé par le comte de Boisset, fit son entrée à Couvin; il partit pour Mariembourg le lendemain au soir. D'autres troupes se succédèrent les jours suivants jusqu'au 22 août.

Le 23, d'interminables convois de fugitifs de l'Entre-Sambre-et-Meuse jetèrent les Couvinois dans une grande panique, qu'accrut bientôt le passage des avions français regagnant Rocroi (2). Le 24, ce fut la retraite des troupes françaises, qui s'effectua en un ordre parfait. Il n'en était pas de même des soldats belges qui avaient pu s'échapper de la place forte de Namur. « La vue de ces soldats en déroute, dépareillés et débandés, abandonnés entièrement à eux-mêmes, ne fit qu'accroître la terreur qui régnait déjà dans la ville (3). »

En pleine nuit du lundi au mardi, le général Franchet d'Espérey, qui avait pris quartier chez le docteur Lambotte, fut prévenu que les Allemands avaient passé la Meuse à Revin. Il se leva et donna des ordres.

Le 25 à 14 heures, combat de Mariembourg, que soutint le 127e français. Les

(1) On a notamment relevé à Couvin le passage des 108e et 182e et du 48e d'art. (23e div. XIIe corps), des 102e, 103e et 178e et du 18e hussards (32e div. XIIe corps), des chasseurs de Marbourg (11e bat.), du 100e de réserve (XIIe de réserve).

(2) Mme la comtesse Henriette de Villermont décrit ainsi cette retraite: « Dans un nuage de poussière, un flot incessant d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, passent harassés, la plupart chargés de valises, de paquets, au milieu de chariots, de voitures, de charrettes de toute espèce, traînées par des chevaux, des ânes, des chiens, et aussi par des hommes. Des piles de meubles, de matelas, d'objets de toute sorte y ont été entassés en hâte et se balancent comme pour s'écrouler. Une figure livide de malade en émerge quelquefois. Tout cela défile sans trêve, tandis que les fantastiques automobiles des aérostatiers, des autos de toute espèce, traversent en trombe cette foule qui s'ouvre, se déplace, se referme dans une soumission et un silence impressionnant. »

(3) P. René de Nantes, *Couvin*. Librairie Saint-François, rue Cassette, à Paris.

derniers défenseurs repassèrent à la soirée, couverts de poussière et exténués de fatigue, et prirent le chemin de Rocroi. A ce moment il ne restait à Couvin qu'une poignée d'habitants pour recevoir l'ennemi, des femmes et des vieillards.

Le 26 août, de bonne heure, on cria : « Voilà les Anglais ! » C'était l'avant-garde allemande, bientôt suivie de troupes plus considérables, qui défilèrent d'abord assez paisiblement à travers la ville, sans rencontrer d'ailleurs le moindre obstacle. Dès 4 h. 30, Désiré Chabot fut blessé grièvement par des uhlans sur la route de Petigny. La maison voisine de la sienne, appartenant à M. Magotteaux-Poulain, fut incendiée à 5 h. 30. Quelques hommes, surpris sur la rue, furent requis de conduire les premières colonnes jusqu'au village voisin.

Vers 9 heures la situation empira. Une centaine de Saxons envahirent le château des comtesses de Villermont et le couvent des Pères Capucins, et y semèrent l'épouvante. « Nous étions assemblés, a écrit le P. René de Nantes, dans notre salle d'études, ne nous doutant pas de ce qui se passait autour de nous. Soudain, un grand bruit se fait entendre, la porte extérieure du couvent s'ouvre avec fracas, et les crosses de fusil résonnent dans le couloir. En même temps, des cris désespérés de femmes et d'enfants (fugitifs d'Ermeton), mêlés aux cris féroces de la soldatesque, frappent nos oreilles et nous glacent d'effroi... « Heraus ! Sortez ! », crient à tue-tête ces énergumènes; et le revolver braqué sur nous, les yeux menaçants, ils nous saisissent vivement par notre habit et nous forcent d'évacuer la place. La foule ahurie, ne comprenant rien au langage qu'elle entendait, pousse des cris de terreur et cherche à se répandre dans le couvent (1). Quelques-uns même de ces malheureux se rappelant le chemin de la cave, conçoivent l'idée de s'y réfugier; mais nous nous y opposons de toutes nos forces... » Les soldats procédèrent à une perquisition générale, aussi minutieuse que grotesque, durant laquelle ils commirent, à 9 h. 30, leur premier crime.

L'un des réfugiés, jardinier du château d'Ermeton, Vital BLAIMONT, 48 ans, trompant la surveillance des religieux, avait réussi à gagner la cave. Un soldat se mit à sa poursuite, l'aperçut blotti dans l'angle d'un escalier et déchargea trois fois sur lui son revolver.

A ce moment, les Saxons s'étaient répandus dans toute la ville et saccageaient furieusement les maisons abandonnées. Le pillage se poursuivit pendant l'après-midi. Dès 8 h. 30 du matin, la ville avait été condamnée à fournir 20,000 rations de pain pour le lendemain. Toutes les femmes y travaillèrent, M. Pamelard courut chercher des levures à Nismes et les Allemands défoncèrent les portes de toutes les boulangeries. Mais on avait beau cuire des pains à tour de bras : les troupes qui passaient venaient les enlever au fur et à mesure.

Vers 17 heures, on entendit une fusillade qui s'étendit de proche en proche. Beaucoup de soldats étaient remplis de vin et de liqueurs et tiraient. « Caché derrière

(1) Au même moment, M^me^ la comtesse H. de Villermont était entraînée dans la cour par un officier ; devant elle se plaçait un double rang de soldats, le premier un genou en terre, le second debout, la tenant en joue. Les soldats criaient : « Feuer, Tod ! » et tiraient dans les moindres buissons. Deux femmes, dont une jeune fille de 16 ans, surprises dans un buisson où elles s'étaient cachées, furent amenées auprès de M^me^ la comtesse. La jeune fille s'accrochait à elle, poussant des cris de terreur : « Sauvez-nous ! on va nous fusiller ! »

l'une des fenêtres de la bibliothèque, écrit encore le P. René, je pus observer sans peine les mouvements désordonnés de cette bande furieuse. Les uns visent dans la direction du parc, comme s'ils venaient d'apercevoir l'ennemi au milieu des bois; d'autres dirigent leur tir vers l'usine Saint-Roch et sur l'épaisse charmille qui, longeant l'étang, conduit au cimetière. Ils tirent encore, ils tirent toujours, et leur visage et leurs gestes trahissent manifestement la surprise et l'effroi. »

« Nous allons tout brûler, et fusiller tous les civils comme à Dinant », dirent des soldats près de la maison Louis Antoine, en présence de M. Mauer, régent de langues modernes à l'école moyenne. Le feu fut mis, en effet, à ce moment « au Petit Village » à deux maisons appartenant aux comtesses de Villermont. Il y eut aussi plusieurs victimes. Trois hommes de Frasnes furent massacrés le long du parc de Saint-Roch (voir Frasnes, p. 103). Un ouvrier attardé dans une pâture fut grièvement blessé et un jeune homme de 25 ans, en manches de chemise, vêtu comme un cultivateur au travail, tomba mort, atteint de plusieurs balles. On retrouva son cadavre dans l'étang du parc de Saint-Roch. « Il n'en a plus pour longtemps à vivre », avait dit le matin à M. Pureur, vétérinaire à Couvin, un officier, qui se vantait d'avoir déjà tué quatorze civils ce jour-là.

Dès le début de la fusillade, le doyen de la ville, M. Demanet, le Frère Léon, capucin âgé de 80 ans, et M. Pamelard, pharmacien et échevin — le bourgmestre et autres autorités avaient suivi les fugitifs et les troupes en retraite — furent arrêtés au moment où ils étaient à la recherche de cercueils pour enterrer les morts « Vous êtes nos garants! » leur dirent les sentinelles. Comme ils se trouvaient devant l'ambulance établie à l'école normale, un officier demanda à M. le doyen : « Connaissez-vous Karl Marx? — « Non », répondit-il. Le doyen et M. Pamelard furent mis le visage au mur. On amena le civil en question, puis M. le doyen fut invité à le regarder. « Le connaissez-vous? » Il l'avait précisément vu, le matin même, à l'église de Couvin, escorté de sa jeune fille; il répondit : « C'est le chef de gare intérimaire ». L'officier lui mit le revolver sur la tempe : « Pourquoi dites-vous que vous ne le connaissez pas, alors que vous le connaissez? — Je savais qu'il était chef de gare intérimaire, arrivé depuis quelques jours à Couvin, mais je ne connaissais pas son nom. » Charles-Augustin Marx avait la vie sauve; non reconnu, il eût été vraisemblablement fusillé comme espion.

Les trois otages durent alors parcourir la ville, escortés d'un officier qui prévint le doyen « qu'il avait fusillé six de ses frères à Surice »; précédés d'un tambour, ils devaient annoncer que « si quelqu'un tirait, ils seraient tous trois fusillés et la ville incendiée ». Après avoir fait le tour des rues, ils étaient revenus en face de l'école normale quand deux soldats amenèrent devant sept ou huit officiers supérieurs de toutes armes, à cheval, rangés à côté, un vieillard de 77 ans, Alexandre BAUDAUX, qui avait été pris, lui aussi, comme suspect. Il ne pouvait pas marcher, parce que la culotte lui était tombée sur les pieds. « Le connaissez-vous? », demanda brusquement un officier à M. le doyen. Celui-ci ne le connaissait pas et le déclara à l'officier, sans se douter que la vie de ce malheureux fût pour cela en danger. Le pauvre vieillard fut conduit séance tenante dans une ruelle voisine et abattu. Il était 17 heures. M. le doyen entendit le coup de feu : « C'est le petit vieux, lui dit l'officier, vous pouvez l'enterrer demain! »

Le doyen et M. Pamelard passèrent la nuit comme otages à l'imprimerie Melin, où logeait une bande d'officiers supérieurs (1).

C'est au moment de la fusillade générale que commença le martyre de M. l'abbé Paul GILLES (fig. 70), 30 ans, docteur en philosophie et en théologie de l'Université grégorienne, vicaire de Couvin (2).

Appelé auprès d'une malade, M^me^ Destrée, il fut surpris par la pétarade près de l'Harmonie et voulut rebrousser chemin, mais des soldats du 182^e^ d'infanterie qui l'aperçurent tirèrent sur lui. Il put gagner sans être blessé la maison du docteur Focquet et il s'y reposait de sa course, lorsque des énergumènes entrèrent précipitamment et l'emmenèrent au dehors, avec le docteur et M^lle^ Focquet.

Arrivés à l'entrée du Grand Pont, ces derniers furent relâchés, mais le jeune prêtre resta entre les mains des soldats, qui continuaient à tirer et proféraient des clameurs confuses.

M. Mauer qui avait été requis d'accompagner des officiers à la gare et à l'hôtel de ville, passait à ce moment; il vit le vicaire encadré de deux soldats, pâle et défait, agitant les bras pour faire comprendre qu'il n'avait pas d'armes. M. Mauer se rendit compte aussitôt que sa vie était en danger, tant la fureur et la haine brillaient dans les yeux des soldats. Il s'avança pour expliquer que le jeune prêtre était l'homme le plus paisible du monde; mais un capitaine, intervenant, lui imposa silence et le saisissant lui-même par l'épaule, il lui cria, en le menaçant de son revolver : « Marche devant moi, chien, ou je te tue ! »

Pendant ce temps, les bourreaux s'en prenaient plus violemment à leur victime, la frappant à coups redoublés avec la crosse du fusil, sur la tête et dans le dos. Lorsque le pauvre vicaire, déjà tout meurtri, passa devant l'atelier de M. Dunand, électricien de la ville, celui-ci se trouvait sur le seuil et vit l'un de ces forcenés lui asséner de son arme un tel coup dans le dos que, excité par la douleur, il fit en avant un bond désespéré et distança de plusieurs mètres ses assaillants. Puis, réunissant dans un suprême effort ce qui lui restait de forces, il poursuivit sa course jusqu'à la maison de M. Meunier, à une centaine de mètres du Grand Pont. Là une grêle de balles fut tirée sur lui. Il tomba, ses jambes étaient atteintes et le sang coulait. M. Dunand, pris de pitié, s'élança courageusement pour lui porter secours, mais il ne put l'approcher, car il fut refoulé parmi les otages et emmené avec eux sur la route de Rocroi.

Le pauvre martyr gisait donc sur le sol, en face de la maison de Jules Hosselet, appuyé sur le côté gauche, le bras droit levé vers les soldats en un geste de terreur et de supplication. Il restait là, impuissant à se relever et gémissant, tandis que

(1) Parlant des religieux de Leffe qui avaient eu tant à souffrir, un aumônier protestant dit : *Credo eos fuisse innocentes, attamen non habebamus tempus ad inquirendum.* Avec l'aumônier se trouvait un officier : « A Couvin, dit-il, on a tiré sur nos troupes. » Le doyen répondit : « On a tiré à la gare, mais une dame a désigné le coupable, un soldat allemand, qui a dû le reconnaître ».

(2) A ce moment se trouvaient en ville, au témoignage du *Livre Blanc Allemand* (Anlage 42, p. 56), le train des 177^e^ et 178^e^ d'infanterie, ainsi que du 28^e^ rég. d'artillerie de campagne; enfin la 4^e^ batterie du 64^e^ rég. d'artillerie de campagne, que commandait l'officier Mackemehl. Ce dernier a dû jouer un rôle considérable dans les incidents de la journée, car il signe le rapport publié au *Livre Blanc*; mais il a soin de se taire sur le meurtre du vicaire.

défilait à côté de lui la troupe. A Auguste Jordan, qui passait vers ce moment, il dit encore en montrant sa blessure : « Que dois-je faire? », comme pour le prier délicatement de l'arracher à ses ennemis. M. Jordan tenta en effet de s'approcher de lui, mais un soldat accourut et le força brutalement à s'éloigner.

Un officier voulut encore obliger le blessé à rentrer dans les rangs, mais il lui fit comprendre qu'il en était incapable.

C'est alors que, au témoignage de deux enfants, derniers témoins du drame, un canonnier descendit de cheval et, s'approchant du blessé, lui déchargea un coup de revolver dans le dos. Des soldats hissèrent son corps pantelant sur un chariot de l'armée, couvert d'une bâche, qui l'emporta. On croit qu'il vivait encore et des personnes qui l'ont vu passer aux Fonds-de-l'Eau ont affirmé qu'on lui donnait des coups de crosse en pleine poitrine.

Qu'arriva-t-il ensuite? Dans Couvin, la terreur était telle que les témoins eux-mêmes n'osaient parler. On ne parvenait pas à savoir ce qu'il était advenu du pauvre vicaire. M. le doyen poursuivait ses recherches : peut-être le blessé avait-il été emmené dans une ambulance...

Huit jours plus tard, le cantonnier Jules Baudaux découvrit une sépulture dans un ravin bordant la route de Bruly-de-Couvin. Il l'ouvrit et revint en ville avec une bottine, un mouchoir, un crayon et un lambeau de soutane, car le cadavre était complètement méconnaissable. On fit appeler Elise, la servante de M. l'abbé, qui s'écria, après avoir examiné ces divers objets : « C'est bien lui! » Il fut inhumé sur place.

Le 18 octobre suivant, nul n'osait encore aviser l'autorité allemande : frauduleusement, dans le mystère, à l'insu de l'ennemi, le cadavre fut exhumé et transféré au cimetière de Couvin.

Quant à M. Mauer et aux autres otages au nombre de 21, dont cinq femmes et une fillette de dix ans (1), que la soldatesque avait péniblement ramassés, ils furent emmenés, derrière le véhicule qui emportait le vicaire blessé, jusqu'au Gué-d'Hossus et eurent beaucoup à souffrir. « Je ne trouve pas de mots, a témoigné M. Mauer, pour décrire les vociférations de bête sauvage que le capitaine du bataillon nous adressait. Vous devinez quelle était l'épouvante et la consternation des otages! Il faut avoir vécu de pareilles minutes pour en concevoir toute l'horreur. Je vis, par exemple, le capitaine frapper comme une brute avec un gros revolver dans le dos de Louis Antoine, père, parce que ce vieillard malade et à peu près impotent, soutenu par son fils et sa femme, ne marchait pas aussi vite que le chef allemand le voulait! »

Quand les prisonniers partirent de Couvin, les maisons Emile Moreau, Marcel Moreau, Alcide Guislain et Jean Mélin, « à la Marcelle », étaient en feu et on pouvait craindre que ce fût, comme ailleurs, le commencement de l'incendie général de la ville. « Voilà les francs-tireurs! A mort! », criaient les soldats qu'ils croisaient sur la grand'route.

Près de la chapelle des Fonds-de-l'Eau, on rebroussa chemin pour prendre

(1) Voici les noms de plusieurs d'entre eux : Pierre Boutal, M. Antoine, Emile Bastin, Frédéric Dunand et ses fils, Maurice et Georges, M. et M^me^ Michel Gouttier et leur fille âgée de 10 ans, Louis Guérin, M. Mauer, M. et M^me^ Emile Hollogne, Augustin Poulain, Elisa Galoux et deux étrangers.

l'ancienne route, très montueuse, de Rocroi, tandis qu'une partie du charroi entraînait sur la nouvelle route de Bruly le corps de M. l'abbé Gilles. C'est alors que sans le moindre motif ou prétexte, la soldatesque se complut encore une fois à verser, sous les yeux des otages saisis d'horreur, le sang innocent. PIERRE BOUTAL (fig. 75), 53 ans, fut placé contre le mur de la maison Rousseau, près de la chapelle des Fonds-de-l'Eau, et fusillé. Il était 15 heures. Le capitaine hurlait même qu'il allait en abattre trois, pour donner un exemple à la ville. Cet homme brutal se tourna alors vers M. Mauer qui parlait la langue allemande et servait d'interprète : « Proclame de suite devant mes troupes, lui dit-il, que j'ai eu raison de faire tuer ton curé, et que nous faisons bien de fusiller vos chiens de Belges, ou tu es mort ! » Pour éviter de nouveaux malheurs, le professeur dut répondre qu'il avait raison, s'il possédait la preuve que ces gens avaient commis des actes contraires aux lois de la guerre. Vers ce moment, Elisa Galoux et Mariette Gouttier — celle-ci âgée de dix ans — reçurent un passeport signé du baron Gregory, pour regagner Couvin (1).

A l'entrée de la forêt, les otages furent disposés en bouclier, pour protéger les soldats contre toute attaque française, et on annonça qu'ils seraient abattus au premier coup de feu tiré contre la troupe.

Ils traversèrent, dans la nuit, le village du Gué-d'Hossus, qui était en feu. Dans une masure, où on les fit entrer, un officier procéda à 22 heures à une sorte d'interrogatoire. Après une nuit pleine d'angoisse, le capitaine Franck leur remit, à 5 heures, un passeport de libération (2).

Dans les jours qui suivirent, la situation ne s'était guère améliorée. Chaque soir, des bandes de soldats envahissaient les maisons en hurlant, défonçaient des vitrines, pillaient ce qui avait échappé à leurs devanciers, chargeaient et emportaient des meubles. Il faut avoir vécu cette période pour en apprécier l'horreur : aucune plume n'est capable d'en donner seulement une faible idée.

Une contribution de guerre de 20,000 francs a été exigée par le général de l'Etappen Inspektion der 3. Armee, logeant à Saint-Roch.

N° 605. A *Bruly-de-Pesche*, écrit M. l'abbé Etienne, chapelain, il vint d'Eteignères, le 17 août, un convoi français de ravitaillement, bientôt suivi de tout un régiment : c'étaient des soldats du Calvados (Granville et environs). Les voitures couvraient la place et les prairies voisines. Les soldats s'installèrent à l'école, dans les maisons et les granges, mais le nombre en était si grand qu'une partie dut camper dans le bois. Ils partirent le lendemain pour Morialmé.

Puis ce fut l'arrivée des civils de Philippeville, Berzée, Chastrès, etc., dans des conditions pitoyables.

Le 26 août à 7 h. 30, les Allemands apparurent sur la route de Couvin à Cul-des-Sarts, qui passe à côté de Bruly-de-Pesche. Il n'y eut pas plus d'une demi-heure d'intervalle entre le départ des Français qui lancèrent les premiers le

(1) L'original de cet écrit est aux archives de la Commission d'enquête, à Bruxelles; il est ainsi conçu : « Madame E. Galoux mit Kind hat Erlaubniss nach Couvin zurückzukehren. Frhr v. GREGORY, Hptm. »

(2) « 18 Einwohner von Couvin, welche zur Sicherung als Geisze mitgenommen worden, sind entlassen. (s.) FRANCK, Oberst und Kdr. »

cri d'alarme, et l'arrivée de l'ennemi. En un clin d'œil, les habitants gagnèrent les bois. Quelques uhlans perquisitionnèrent dans le village abandonné entre 8 et 9 heures. Après une nuit passée au dehors, les habitants revinrent chez eux.

§ 15. — *Le Bruly.*

L'ennemi poursuivait son avance sur la route de Rocroi. Un court combat d'artillerie s'engagea quand les éclaireurs parurent au Bruly, le 26 août, vers 6 heures du matin. Le gros des troupes ne pénétra dans le village qu'à 10 h. 30 et se vengea de la résistance qu'il avait rencontrée, en mettant le feu à dix maisons et en tuant deux civils, ainsi que le relate M. l'abbé Hiernaux, curé de la paroisse.

N° 606. Le 15 août, nous reçûmes des tirailleurs français. Le 22 août, commença l'exode des fuyards de Fosses et de Charleroi, de Walcourt et de Philippeville.

Dans la nuit du 25 au 26, le village fut mis en état de défense. Ce que voyant, la plupart de mes paroissiens s'enfuirent vers la France; soixante ne rentrèrent qu'en 1919. Il ne resta que quelques familles, et encore elles s'étaient réfugiées dans les bois environnants, où plusieurs passèrent la nuit du 26 au 27 août et les jours suivants, pour rentrer à partir du 30.

Le colonel et le drapeau d'un régiment d'arrière-garde française passèrent au presbytère la nuit du 25 au 26 août. Dans la soirée, quelques soldats échappés du combat de Mariembourg vinrent dire que les Allemands approchaient, que le lendemain matin ils seraient ici.

De fait, le 26 août, vers les 6 heures du matin, des uhlans apparurent sur les hauteurs de la ferme « du Capitaine », distante d'un kilomètre de l'église, à vol d'oiseau. Une batterie allemande postée aux environs de cette ferme bombarda Rocroi. Les canons français ripostèrent quelque temps. Le village, situé entre ces deux hauteurs, n'eut guère à souffrir du duel d'artillerie : la maison de Victor Dupont-Gautier, située au « Moulin-Manteau », fut fortement secouée par un obus qui éclata sur la toiture, et la maison habitée par Blin-Renelle, au lieu-dit : « Tauminerie » fut probablement incendiée par un obus.

C'est le 26 août vers 10 h. 30 que les Allemands firent leur entrée à Bruly. Aussitôt les maisons sont livrées au pillage : les soldats boivent, mangent, volent ici un cheval, là une vache; leurs bouchers abattent le bétail sur place, emportent les plus beaux morceaux et abandonnent tout le reste sur le bord du chemin. A la salle communale, ils éventrent le coffre-fort et détruisent les armes qui y ont été déposées. A l'église, ils fracturent les troncs. Le presbytère échappa à l'incendie, bien que le feu eût été mis à une garniture de fenêtre et à une chaise cannelée. Neuf maisons furent incendiées (1).

(1) L'une d'elles (Blin-Renelle) a pu être brûlée, comme nous l'avons dit, par explosion d'obus. La maison Leroy-Carra a été incendiée prétendument en guise de représailles. Les autres maisons incendiées

A la dernière maison du village, les Allemands entrent, demandent des vivres et obligent un vieillard de 72 ans, Eugène LEROY, en ce moment alité, à se lever; ils sortent, pour entrer au bureau des douanes, qui est voisin, et où se trouvent Alphonse MILICHE, 44 ans, succursaliste, en fonctions depuis un mois, ainsi que sa femme et ses deux petits enfants, arrivés la veille. Tout à coup, M. Miliche entre en courant chez M. Leroy, poursuivi par les balles, tandis que sa femme fuit à travers champs, emportant son enfant, qui déjà est blessé. M. Miliche fut retrouvé derrière la maison, la poitrine percée de balles et complètement dévalisé. Entre-temps, M. Leroy debout sur la porte de la cave, est lui aussi mortellement atteint et tombe dans la cave. Sa femme, Léonie Carra, et sa belle-sœur l'y suivent pour lui porter aide, mais déjà la maison est en feu. Les dames, à demi-asphyxiées, poussent des appels au secours désespérés, auxquels les soldats répondent par des cris sauvages. Ils finissent pourtant par se laisser toucher. Ils démolissent le soupirail et aident les deux malheureuses à sortir, mais à aucun prix ils ne consentent à arracher aux flammes le cadavre de M. Leroy. On retrouva sous les décombres son squelette calciné.

Les jours suivants, les troupes continuèrent à se déverser sur la France à flots pressés. Chaque fois qu'une colonne s'arrêtait au village, quelques hommes arrivaient au presbytère baïonnette au canon : « Si on tire, vous serez fusillé! Venez avec nous, il nous faut des poules, de l'avoine, etc. »

§ 16. — *Petite-Chapelle.*

En août 1914 déjà, le feu fut mis au village, mais le dommage se limita à la destruction de deux maisons.

La localité eut plus à souffrir un mois après. Le 26 septembre, des troupes appartenant aux 108e et 181e saxons envahirent la commune. Le curé et les civils furent rendus responsables de quelques coups de feu tirés par des soldats installés à la gare. Une enquête fut ouverte et le commandant de Rocroi dut reconnaître que l'affaire était « ténébreuse », mais il était trop tard. Toute la population avait enduré, pendant trois jours, un vrai martyre, dont voici le bilan : une dame et quatre hommes massacrés, le feu mis à l'église, au couvent, à plusieurs immeubles, dont deux brûlèrent, le curé brutalisé pendant trente-six heures, les hommes tenus sous la menace de la mort. Nous donnons ci-dessous le fidèle récit de ces tragiques événements, dû à la révérende sœur supérieure du couvent.

sont les suivantes : Alphonse Gallois-Dupont, isolée; Adolphe Gallois-Bauduin, Émile Saquet-Jacques, Joseph Wilmart-Collard, sous le même toit; Eugène Hubert-Goulard, isolée; Eugène Richoux-Druart et Richoux-Dacoin, réunies; enfin la maison habitée par Eugène Leroy, dont l'annexe servait de bureau de douanes.

N° 607. Le 26 août, les Français, reculant devant l'ennemi, avaient quitté Petite-Chapelle vers 9 h. 30. Les premiers Allemands apparurent à 11 h. 30. Déjà le village du Gué-d'Hossus, éloigné de 3 kilom. environ, était en flammes et son église complètement détruite. La panique devint presque générale et, de tous côtés, on voyait des gens qui fuyaient. On me pressait d'en faire autant, mais j'avais vu la guerre de 1870 à Rethel et j'espérais que les Allemands de 1914 auraient comme alors une conduite assez bénigne. La communauté resta calme, malgré l'arrivée matinale de seize sœurs de la Providence de Couvin. Les Allemands qui vinrent chez nous réclamèrent des vivres : nous donnâmes tout ce qu'il était possible de trouver et ils s'en montrèrent reconnaissants.

Ils venaient de Cul-des-Sarts par « Les Plains », où ils avaient été bombardés par des troupes françaises postées plus au sud, sur le plateau de « La Taillette ». Ils mirent le feu à la ferme de M^me^ veuve Jules Robin-Draily, et formèrent un groupe de personnes dont il se firent précéder pour aller vers la maison curiale ; ils brisèrent des portes, des fenêtres et du mobilier, et pillèrent plusieurs maisons. Dans l'après-midi, ils mirent le feu à celle de M. Jacquet, louée aux familles Legros et Dumont.

De nouvelles troupes succédèrent aux premières. Quand le flot de l'invasion fut passé, nous restâmes assez tranquilles. On arriva ainsi au 24 septembre.

Depuis deux ou trois jours, les Allemands avaient organisé des chasses dans les bois voisins. Dans l'avant-midi du 24, les soldats qui occupaient la gare se rendirent au café tenu par Elie Collet-Pierot et y tuèrent quatre poules à coups de fusil. « Petite-Chapelle alles kapout, Pastor und Benedictines Kapout ! » disaient-ils à ce moment déjà. Vers 17 heures de l'après-midi, l'un d'eux, Paul Brocker, de Gesweilen (Saarbruck), qui remplissait les fonctions de chef de gare, et un second, qui était connu sous le nom de Joseph, tirèrent des coups de feu sur les fils téléphoniques, en présence de Rosa Collet. Des balles atteignirent déjà en ce moment le jardin du presbytère.

Vers 18 h. 30, je me trouvais à l'entrée du couvent quand une nombreuse troupe de soldats vint à passer le fusil sous le bras ; ils côtoyaient la rue, glissant pour ainsi dire le long des maisons. Une seconde et une troisième bande passèrent de la même façon, à quelques minutes d'intervalle, et un soldat qui marchait en tête du dernier groupe tira un coup de fusil en l'air en criant : « Nicht schiessen ! Ne tirez pas ! » Pourquoi dit-il cela, me demandai-je, puisqu'il tire? Puis, sur un commandement bref, les soldats se mirent sur deux rangs et tournèrent leur fusil contre l'établissement. « Rentrez, fermez les portes ! » cria un officier en français. A peine avions-nous fermé la porte qu'il éclata une fusillade nourrie à laquelle prenaient part environ 250 soldats. Une mitrailleuse fut actionnée un peu plus loin contre le couvent et contre l'église, dont trois vitraux furent brisés. Les fenêtres volèrent en éclats, la toiture fut gravement endommagée, la façade fut criblée de balles. C'est miracle que, sur les dix-sept personnes qui circulaient dans la maison, aucune n'ait été atteinte. Je priai une sœur allemande d'aller donner des explications ; elle sortit, mais mal lui en prit : ces énergumènes l'accusèrent d'être un homme déguisé en femme et la menacèrent de mort.

Pendant ce temps, les soldats avaient fait irruption dans le presbytère. « J'avais

devant moi, raconte M. l'abbé Bastin, des mines effroyables. C'était chez eux de la rage. Précipité violemment du haut de quelques marches dans le jardin, je me trouvai entouré de plus de 20 baïonnettes. Ce n'étaient que cris sauvages. Mon père subit le même sort. On me fit rentrer. Traqué à coups de poing et de pied, je les précédai au grenier et à la cave.

A 19 heures, je fus mené dans la pâture d'Olivier Magniette, où je trouvai la sœur allemande. On voulait d'abord me tuer sur place, puis on ajourna l'exécution. « Es-tu vicaire?, me demanda un officier. — Non. — Es-tu curé? — Oui. — curé français? — Non. — Curé belge? — Oui. — Ah! sale Belge! », et il me lança deux violents soufflets. « Tu es curé! Et moi aussi », ajouta un pasteur protestant et il me souffleta lui aussi. Puis plusieurs soldats, prenant une corde double munie de nœuds espacés de 6 à 7 centimètres, me la placèrent sur la bouche, la serrant si fortement que le menton m'entrait dans la gorge et qu'il m'était impossible de dire une parole. Bientôt, je reçus l'ordre de crier de toutes mes forces : « Je suis le curé de Petite-Chapelle ; si vous tirez, vous serez fusillés! » Le bandeau me fut donc enlevé et servit à me lier les poignets sur le dos. Trois ou quatre fois de suite, je reçus des volées de coups de poing à en tomber assommé ; je défaillais et restais quelques instants sans connaissance. Les ordres étaient contradictoires : tel officier, fatigué de mes cris, m'ordonnait de me taire; tel autre me forçait à crier plus fort. »

Vingt minutes s'étaient écoulées lorsque, tout à coup, les cris redoublèrent. M. le curé fut poussé brutalement dans notre couvent, où les soldats voulaient, disaient-ils, tout saccager. A l'aide de haches et d'autres instruments, ils mirent en pièces les portes et fenêtres du rez-de-chaussée, en poussant des hurlements de bêtes fauves. Des pâtures situées derrière le couvent, vers lesquelles nous avions fui, nous entendions le fracas des meubles et objets brisés. Les soldats poussaient M. le curé devant eux, couraient à travers chambres et escaliers hurlant comme des démons, répandant du pétrole et y mettant le feu : bientôt nous vîmes l'incendie s'allumer à divers endroits. M. le curé vit rassembler à ses pieds et arroser de pétrole les balustres et la rampe d'escalier, brisés en morceaux, et y mettre le feu, si près de lui que les flammes léchaient ses vêtements.

En même temps, le feu était mis dans le village. La maison d'Émile Goulard fut détruite et deux personnes risquèrent d'y être brûlées vives. A la maison communale et au logement contigu de l'instituteur, le feu fut mis, mais ne prit pas. La maison Barré-Magniette fut fortement endommagée. L'église elle-même ne fut pas respectée : quand M. le curé fut emmené du couvent, il vit les soldats enfoncer la porte et l'enduire de pétrole : « Regarde, cochon, criaient-ils, ton église va brûler! » La porte, bien encadrée d'une solide maçonnerie, fut seule à brûler.

Quant au couvent, aussitôt après le départ des soldats, nous parvînmes à éteindre les 17 foyers d'incendie qui y avaient été préparés. Nous passâmes la nuit sur des chaises, dans une salle commune, à prier et à nous exciter au courage.

M. le curé continue ainsi son récit : « Je fus ensuite mis en présence du cadavre d'Armand DUMONT (fig. 74), 44 ans, qui venait d'être tué près de l'église, devant sa femme et ses enfants, qui passèrent par d'inexprimables angoisses.

Elie COLLET, 56 ans, gisait inanimé près du cimetière; il avait été frappé de cinq balles, au moment où il sortait de chez lui pour aller à la rencontre de sa fille aînée, qui tardait de rentrer.

Je fus ensuite conduit à Rocroi, bousculé et insulté sur tout le trajet. Un grand brasier avait été allumé sur une place publique : je fus menacé d'y être jeté. Dans une petite habitation voisine de la prison où je fus mené, je retrouvai la religieuse allemande et Alcide Dumont, fils de la victime, à qui je vis asséner plusieurs formidables coups de poing à la nuque. Je reçus ensuite entre les épaules des coups de crosse tels qu'ils m'ébranlèrent la poitrine : j'avais l'impression que mes poumons se déchiraient et que le sang me montait à la gorge.

J'arrivai enfin à la prison, où un officier supérieur me dit : « On a tué deux soldats dans votre village. Vous êtes responsable. Vous avez caché des francs-tireurs dans votre église. Des villageois ont tiré sur nos soldats. Demain vous serez fusillé. » Je réfutai ces accusations fantaisistes. Il était minuit quand je pus me retrouver seul, sur un peu de paille, dans un infect cachot, dont le sol était souillé d'un fumier nauséabond. Sans m'arrêter à un premier refus, j'insistai vivement pour qu'on mît fin à l'horrible souffrance que me causaient les liens et la tension des épaules : un soldat me passa une baïonnette entre les poignets et coupa les cordes. Je récitai mon chapelet, puis je m'endormis, tant j'étais anéanti.

Vendredi 28 août, l'avant-midi se passa en insultes et en menaces. A 11 heures, nous fûmes interrogés tous trois, et on voulait nous faire avouer un complot. Puis on m'apporta un morceau de pain et de l'eau dans laquelle les gardiens avaient craché.

Nous fûmes ensuite ramenés à Petite-Chapelle, par « La Taillette ». Les religieuses furent encore expulsées du couvent et les soldats le pillèrent.

Pendant que les soldats ramassaient tous les hommes du quartier « Verte-Place », pour leur faire subir un interrogatoire, j'appris que, à deux cents mètres d'une chapelle établie à la bifurcation des deux routes qui mènent au village, avaient été tués aussi, la veille, Arthur DUPONT, 49 ans et son épouse, Elisa DRAILY, 39 ans, honnêtes et paisibles propriétaires qui, en rentrant des champs, avaient eu le malheur de rencontrer la sinistre bande saxonne.

On amena à ce moment deux jeunes gens de Cul-des-Sarts, dont l'un avait assisté Jean-Baptiste MANISE (fig. 76), 51 ans, cinquième victime de la veille : il avait reçu une balle à la tête et n'expira que le vendredi au soir. »

Quand l'enquête fut terminée, M. le curé fut reconduit à Rocroi. Je fus contrainte de m'y rendre aussi, mais je fis état de mes 70 ans pour refuser d'y aller à pied, et j'y fus menée en landau, en compagnie de trois officiers.

Après un interrogatoire assez insidieux, je fus libérée. Je réclamai la sœur prisonnière et nous pûmes revenir en voiture.

Quant à M. le curé, il passa encore à Rocroi une nuit très pénible, et fut délivré le samedi à 7 heures, après être resté 36 heures entre les mains de cruels bourreaux. Il n'accepta de rentrer que si son compagnon, Alcide Dumont, était lui aussi libéré. « L'affaire est ténébreuse ! », c'est tout ce que le juge avait trouvé à dire. Ce verdict proclamait clairement l'innocence des civils. Il eût dû, pour être complet, reconnaître l'injustice des mesures prises par les troupes et châtier leur cruauté.

III. — *L'avance du XIX^e corps.*

Le XIX^e corps (2^e saxon, de Leipzig) avait suivi, pour arriver à la Meuse, l'itinéraire : Clervaux, Tavigny, Ortho, Champlon, Rochefort.

Le chef de la III^e armée raconte dans ses mémoires qu'il songea d'abord à pousser le XIX^e corps tout entier au sud de Givet, pour séparer la 5^e armée française de la 4^e et même encercler les troupes françaises et anglaises qui luttaient à l'ouest de la Meuse. S'il renonça à ce dessein, c'est en raison des hésitations du chef de la II^e armée, qu'il raconte longuement (1).

Ainsi que nous l'avons vu au tome IV (p. 48 et ss.), une faible partie seulement de ce corps d'armée fut dirigée le 23 août sur Willerzie et Hargnies, à 15 kilomètres au sud de Givet. Ces troupes, que conduisait le général Götz von Olenhusen, perdirent les deux journées qui suivirent en cherchant à passer la Meuse dans cette région. A Fumay, le pont était détruit. On s'adressa en vain au VIII^e corps, qui avait besoin de son matériel de pontonniers sur la Semois et sur la Meuse. Après s'être arrêtée le 25 à Haybes-Hargnies, la division gagna Revin qui, à vol d'oiseau, n'est distant que de 8 kilomètres, mais est en réalité difficilement accessible. Dès le 26 août, Fumay fut occupé par la partie du XIX^e corps venue par la rive gauche, et c'est le 27 seulement que Götz von Olenhusen put passer le fleuve sur un pont jeté par lui à Revin (2). C'est ainsi que les hésitations de ces troupes firent totalement échouer le projet qui avait guidé leur avance (3).

Quant à la majeure partie du XIX^e corps, elle passa la Meuse, ainsi que nous l'avons raconté au tome IV (p. 42 et ss.) au pont du Colèbi, en regard de Lenne.

L'ordre de l'armée n° 3, lancé à Dinant le 24 août à 9 h. 45, enjoignait à ces éléments du corps d'armée de s'avancer sur Romedenne, Romerée, Oignies et Fumay (4).

(1) Von Hausen, *Erinnerungen*, p. 128 et ss.

(2) Baumgarten-Crusius, o. c., p. 38; et von Hausen, o. c., p. 142.

(3) Le 179^e, qui passa à Fumay, s'y rendit aussi coupable de crimes, qu'a consignés un réserviste saxon. Cf. *Les Violations*, o. c., p. 111. — Sur les régiments 134, 139 et 179 qui se dirigèrent sur Willerzie-Hargnies-Revin, voir le *Journal d'un réserviste saxon du 179^e* dans de Dampierre, carnets de route, o. c., p. 147 et ss.

(4) Baumgarten-Crusius, o. c., p. 35.

Nous avons consigné dans le rapport ci-dessous tout ce qu'on sait sur l'itinéraire suivi par les régiments nos 104, 106, 107, 133 et 181 pour atteindre les hauteurs à l'ouest de la Meuse, ainsi qu'il résulte surtout des minutieuses recherches faites en 1919 par le parquet de Dinant (1).

Les premières troupes allemandes qui ont pénétré à Onhaye et y ont soutenu le combat du 23 août appartenaient au XIXe corps : c'étaient des éléments du 181e et du 104e, qui avaient passé la Meuse entre Anseremme et Hastière (2).

Le lecteur se demandera ici pourquoi ces troupes se sont écartées de l'itinéraire qui était assigné au XIXe corps; pourquoi, au lieu de gagner Surice par Hastière-Insemont ou bien par Hermeton-Gochenée, elles se sont dirigées sur Onhaye. Cette manœuvre n'avait vraisemblablement d'autre but que de protéger le flanc du gros des troupes, engagé dans des chemins encaissés et périlleux, contre les attaques dont il pouvait être l'objet à sa droite.

Ce qui confirme cette interprétation, c'est que, après avoir fait l'ascension du plateau et envahi Onhaye le 23 août au soir, ces troupes reprirent ensuite la route de Lenne et de la ferme Wilmer et redescendirent dans la gorge de Tahaut (route d'Hastière), pour reprendre de là la route d'Insemont, assignée au corps d'armée. Au matin du 24 août, ce sont des troupes du XIIe corps qui, venant de Dinant, ont pénétré dans Onhaye et gagné Anthée.

Revenons au XIXe corps. Une seconde partie du 181e, de Waulsort, a gagné

(1) Aux *Archives de la Commission d'enquête*, à Bruxelles.

(2) Il résulte des recherches faites par M. le juge Herbecq, à Dinant, et des renseignements fournis par M. G. Machuray, à Waulsort, que le passage s'effectua en trois endroits : 1° entre Moniat et Freyr, à hauteur de la carrière (rive droite) et du passage à niveau (rive gauche), en regard d'un vallon qui gagne les hauteurs, en aval de la ferme de Lenne. C'est affirmé par M. Jules Remy, fermier à Waux (Falmignoul), par M. Rolin, fermier à Chaleux, et par M. G. Machuray. Des fantassins appartenant, croit-on, au 106e, y passèrent la Meuse le 23 août avant l'aube, à la lueur de lampes prises à la gare de Walzin, au moyen de barques trouvées sur la Lesse à Walzin et transportées sur chariots. Ils se dirigèrent ensuite sur Lenne par les sentiers du bois de Freyr ; 2° à Waulsort, des fantassins des 1e, 2e et 3e comp. du 181e passèrent sur le barrage vers 6 heures; puis des cavaliers, descendus de Falmignoul par le Chestia, le Drery, les Cascatelles, traversèrent le fleuve à la nage, de la rampe du Drery à la rampe des Hôtels, suivis de fantassins des 1re et 2e comp. du 104e; 3° au Colèbi, les premiers pontons et les matériaux nécessaires à la construction du pont provisoire furent amenés de Falmignoul, par le chemin du Colèbi, et mis à la Meuse le 23 août à 10 heures, sous le feu d'une mitrailleuse française postée au « Paradis des Chevaux », à l'éperon qui commande la courbe de la Meuse, au-delà du château de Waulsort. Cette mitrailleuse fit plusieurs victimes et c'est peut-être en guise de représailles que furent tués à cet endroit deux civils (voir tome IV, p. 47). Les premiers fantassins ennemis qui purent traverser le fleuve en barquettes s'abritaient derrière le mur de soutènement de la voie du chemin de fer. En même temps des pionniers construisaient des radeaux pour passer les chariots du ravitaillement. A 11 heures, l'artillerie allemande postée sur la route de Falmignoul repéra la mitrailleuse, qui dut se retirer : la mule qui la traînait fut tuée près de la ferme de Lenne. C'est vers 13 heures que les troupes commencèrent à passer le fleuve sur le pont de bateaux. Ces unités appartenaient au 181e et au 104e; on signala notamment une compagnie du 104e qui se trouvait encore le 23 août à 1 heure du matin à Blaimont, descendit à la pointe du jour à Hastière-par-delà, où elle commença les massacres, puis, éprouvant de la résistance des Français, regagna Blaimont, de là Falmignoul, puis le Colèbi, pour y passer la Meuse. Cette compagnie avait été remplacée à Hastière-par-delà par des éléments du 133e, qui continuèrent l'incendie de ce village.

Hastière-Lavaux, aussitôt après les éclaireurs de la cavalerie, puis a fait l'ascension d'Insemont. Les éclaireurs qui marchaient en tête atteignirent la ferme du bois de Lens dès 7 h. 30 du matin. Onze fantassins vinrent mettre le feu à cette ferme à 15 heures. Une demi-heure après vint le régiment, qui n'alla pas plus loin, campa à la ferme et partit le lendemain à 1 heure du matin (1). Il y fut dépassé par le 104e, puis par le 106e et le 107e, ainsi que nous allons l'expliquer.

Le 104e — déduction faite de la compagnie ci-dessus — est monté sur le plateau par la route d'Insemont, suivi du 106e.

Le 106e se trouvait le 24 à 11 heures du matin près de l'église de Hastière-Lavaux, venant probablement de Waulsort. Il réquisitionne chez Hasquin, arrête M. l'inspecteur Pierrard (c'est le 2e bataillon), pille et brûle l'hôtel Brouet; dans les premières heures de l'après-midi, le même 2e bataillon se rend à Hermeton, qu'il saccage, tandis que le reste du régiment (2) suit le 104e sur le plateau pour gagner avec lui, et le 107e, la route de Morville à Soulme et prendre part à la bataille, puis aux massacres de Surice.

Une compagnie du 133e s'était établie le 23 à Hermeton-sur-Meuse dans les bâtiments de l'éclusier (rive gauche) et s'y était maintenue dans la journée; mais la 19e compagnie (5e bataillon) du 310e d'infanterie (51e division de réserve) lieutenant-colonel Pigault (3), en délogea l'ennemi à la soirée à l'aide d'une pièce de canon qu'elle avait amenée.

Les massacres d'Hermeton-sur-Meuse ne sont pas toutefois l'œuvre du 133e, mais bien, comme nous l'avons dit ci-dessus, du 2e bataillon du 106e, qui y arriva aux premières heures de l'après-midi, après avoir stationné jusqu'alors aux environs de la gare d'Hastière. Vers 17 heures, quand le massacre fut terminé, ce bataillon voulut gagner Gochenée, par « La Vieille-Justice », et s'y heurta, à 14 heures, près de la ferme des Onches (Agimont), à quelques Français. Il laissa sur le terrain plusieurs morts (4), qu'abrite une tombe collective près de la ferme. Puis il rebroussa chemin par où il était venu, redescendit dans la vallée et grimpa à Insemont pour rejoindre le reste du régiment.

(1) *Archives de la Commission d'enquête,* rapport du fermier Félix Lespagne.

(2) Auguste Demanet, cantonnier à Hastière-par-delà, reçut à midi l'ordre de mener la troupe à Insemont et à la ferme du bois de Lens. Il fut libéré à Insemont à 13 heures et reçut le passeport suivant : « Le porteur a montré le chemin au 106e d'infanterie et peut regagner Hastière. (s) Schröter III/106. » (Original aux archives de la Commission d'enquête).

(3) Notes de la *Section historique de l'Etat-Major général de l'Armée française,* à Paris.

(4) Sept soldats de la 6e compagnie du 106e, dont le lieutenant Gérard Vetter, tués sur le chemin de terre dit « des Onches », qui longe la carrière du « Rond-Tienne » et relie la métairie « des Onches » à la route Gochenée-Agimont.

Voici quelques détails, recueillis sur place, de cet engagement. Plusieurs centaines de soldats du 106e arrivèrent à la ferme des Onches, vers 18 heures. Un officier obligea le fermier, M. Arthur Masson, à les conduire vers Gochenée et Vodelée. Quinze hommes partis en avant-garde avaient eu à peine le temps de parcourir 100 mètres que les Français, masqués par des sapins et par la carrière du Rond-Tienne, ouvrirent sur eux un feu nourri. Les Allemands battirent aussitôt en retraite, protégés par sept des leurs qui en avaient reçu la mission et dont on retrouva les cadavres étendus dans la tranchée rudimentaire qu'ils s'étaient creusée. Parmi les autres sept soldats seulement passèrent la nuit à la ferme des Onches et aucun n'atteignit ce jour-là Gochenée. Deux ou trois jours après, le fermier fut rendu responsable. Accusé d'avoir tiré, il fut enlevé avec son domestique; il passa une nuit lié à un chariot, puis fut conduit à Agimont. Terrifié par les menaces

Le XIX^e corps atteignit le 24 août à 18 h. 50 Surice et Romedenne, où il se heurta aux Français qui n'avaient pu pousser plus loin leur retraite. Ces villages furent pour cela traités avec la dernière cruauté (voir p. 194 et ss.).

Le 25 août à 8 heures, l'ennemi avait dépassé Romerée (rapport (n° 612 et se présentait devant Matagne-la-Petite (rapport n° 613).

Dans l'après-midi, les derniers villages belges furent occupés et, le 26 août, le corps d'armée atteignit la frontière, où fut engagé le combat dit du « Trou-du-Diable » (1).

On pouvait croire que, en quittant, le 23 août, les rues de Waulsort, d'Hastière et d'Hermeton saccagés, le XIX^e corps était saturé d'ivresse, de feu et de sang ; mais il n'en continua pas moins ses ravages dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Les villages d'Onhaye, de Surice et de Romedenne gardent les traces et le souvenir de ces cruels Saxons.

Abordons maintenant le récit détaillé de ces événements.

§ 1. — *Onhaye*

L'antique paroisse d'Onhaye, célèbre par le pastorat de saint Walhère, dont elle possède le tombeau, est la première qui eut à souffrir de la sauvagerie du XIX^e corps.

Situé à 256 mètres d'altitude et à trois kilomètres seulement de la Meuse à vol d'oiseau, ce village est traversé par la route de Dinant à Philippeville et Beaumont, ainsi que par les routes qui mènent, au nord à Weillen et Gérin, au sud à Waulsort et Hastière.

Des soldats du 181^e, du 104^e et du 106^e (2), 4^e division d'infanterie, auxquels la retraite des réservistes français avait fait la voie libre, firent dès le matin du 23 août l'ascension des crêtes qui bordent la Meuse entre Waulsort et Anseremme. A 9 heures, ils étaient aux abords de Lenne ;

incessantes de mort et, notamment, parce que le domestique, qui comprenait l'allemand, lui apprenait « qu'on allait les faire périr à petit feu », il tenta, dans un moment de désespoir, de s'ouvrir la gorge à l'aide d'un couteau de chasse. Laissé d'abord pour mort, sur place, il fut traîné par les soldats derrière une maison. Le lendemain, il revint à lui et put regagner sa métairie, tandis que le domestique et trois autres civils étaient entraînés jusque Melreux.

(1) Sur l'itinéraire de la 24^e division, cf. Sack, *Die Schlachten und Gefechte*, o. c., p. 16. On trouvera des données sur l'engagement du « Trou-du-Diable » dans A. Libermann, *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied*, Paris, Plon, p. 47 et 48.

(2) Le soldat Franz Dobratz, de la 9^e compagnie du 106^e, franchit la Meuse en barque le 23 et participa le soir au combat d'Onhaye (Paris, *Direction du Contentieux et de la Justice militaire*, dossier 1055, rapport 184). Le parquet de Dinant a saisi à Onhaye la marque d'un vêtement militaire ainsi conçue : Soldat Rudolf 4 Kp. 7 Inf. Reg. König Georg n° 106.

entre 17 et 18 heures, ils entraient dans Onhaye, où une poignée de réservistes de la 51e division les retint à l'extrémité est du village jusqu'à ce que vînssent les renforts français.

En effet le général Franchet d'Espérey avait été averti, vers midi, de l'avance allemande. Estimant qu'elle pouvait devenir gravement menaçante pour les opérations des troupes françaises et belges, il avait aussitôt dirigé sur Onhaye le 2e bataillon du 148e et le 1er bataillon du 45e, sous les ordres du général Mangin. Ces troupes, en un élan impétueux, refoulèrent l'ennemi hors du village, qu'elles réoccupèrent jusqu'au matin (1).

Le 24 août, les soldats allemands du XIXe corps s'étaient retirés vers la Meuse; ils furent remplacés dès la première heure par des troupes du XIIe corps (2), puis de la 24e division de réserve, venues de Dinant. Ces troupes continuèrent à s'acharner sur cette localité vide de civils et que les Français avaient totalement évacuée dès l'aube du 24 août. Il fallut deux jours entiers à ces sauvages pour achever leur œuvre de destruction. Cent quatorze maisons furent brûlées sur 144; quelques-unes seulement avaient été légitimement détruites par l'artillerie.

Les rares personnes qui avaient eu l'imprudence de rester eurent beaucoup à souffrir. Les éclaireurs du XIIe corps firent marcher devant eux deux vieillards et un prêtre, et tirèrent sur eux quand ils aperçurent quelques Français. Six personnes trouvèrent la mort à Onhaye même, dont trois accidentellement. Le curé, M. l'abbé Ambroise, compte, avec son oncle, son beau-frère et trois de ses paroissiens, parmi les victimes de l'affreux massacre de Surice (voir p. 203).

Dans le rapport que nous faisons suivre sont fusionnées les dépo-

(1) « Nos soldats ont repris Onhaye avec un entrain superbe. Jamais au cours de la guerre, je n'ai assisté à une attaque aussi vivement menée et couronnée d'un tel succès! » Paroles dites à M. le juge Herbecq, à Dinant, par un officier qui avait participé à l'attaque.

De son côté, le général von Hausen écrit : « La 24e division d'infanterie réussit à gagner Lenne à la tombée du jour, puis chercha à se rendre maîtresse d'Onhaye. Repoussée par des forces supérieures, elle conserva cependant les bois de Freyr et de Lenne comme points d'appui pour le changement de rive de la IIIe armée au 24 août », o. c., p. 130.

Sur le combat d'Onhaye, voir Lanrezac, o. c., p. 175; Isaac, o. c., p. 82 et 120; Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, V, p. 295 et VI, p. 23; l'*Enigme de Charleroi*, p. 71, 79, 85; Général Mangin. *Comment finit la guerre*, p. 27; Engerand, o. c., p. 538 et 545; Ginisty, *Histoire de la guerre par les combattants*, p. 139; Palat, o. c., III, p. 332; von Hausen, o. c., p. 130; *Die Schlachten und Gefechte*, o. c., p. 14; *Les Violations*, o. c., p. 89.

(2) On signale surtout les régiments appartenant à la 23e division. Le soldat Büttner, du 100e grenadiers, 23e division, qui a traversé la Meuse à Dinant le 26 août et est passé à Onhaye, écrit : « Tout est détruit, tout est pillé ». *Les Violations*, o. c., p. 89.

Les habitants ont gardé le souvenir d'un officier à cheval du 108e fusiliers, roux, de haute taille, coiffé d'un shako à plumet : il fut le chef des incendiaires, le 24 août. Il partit le 25 au matin, passa à Morville et mit le feu à L'Assurance. (*Rapport du parquet de Dinant*, aux Archives de la Commission d'Enquête, à Bruxelles.)

sitions d'une dizaine de témoins oculaires recueillies de 1915 à 1919, ainsi que les nombreux éclaircissements fournis par M. l'abbé Rousseau, qui succéda dès le mois d'octobre 1914 à M. Ambroise et administra la paroisse tout en résidant à Gérin, sa maison de cure étant incendiée.

Les données militaires sont extraites, pour la plupart, du récit du combat que le général Cadoux a publié dans *Vers l'Avenir*, journal de Namur, 1920, n^os^ 273 à 275.

N° 608. Avant le 23 août, l'infanterie et le génie français avaient mis la partie sud-est du village en état de défense, y creusant des tranchées dans les campagnes et des meurtrières dans les murs de plusieurs maisons.

Dans la nuit du 22 au 23, le 208^e^ de réserve, relevant des éléments du 1^er^ corps, occupa les emplacements qui lui avaient été assignés d'Hermeton à Anseremme, par Hastière, Waulsort, Lenne et Freyr. Les réservistes, brisés de fatigue, — ils venaient de Vierves et Treignes — ne se savaient pas si proches de l'ennemi qui, à travers l'étroite vallée, put constater leur présence, suivre leurs mouvements et repérer leurs emplacements. Le 23 dès 2 heures du matin et surtout à partir de 6 heures, l'artillerie allemande commença à les couvrir de son feu, les pourchassant bientôt dans la direction de Lenne et d'Onhaye. Dès 9 heures, des soldats du 181^e^ saxon, venant de Waulsort, étaient repoussés aux abords des fermes de Lenne. A 10 heures, l'artillerie de la 51^e^ division de réserve (lieutenant-colonel Aillaud) arriva à Onhaye, mais à peine avait-elle, vers midi, ouvert le feu contre une batterie ennemie située à Grandchamp, direction de Freyr, qu'elle fut anéantie (1). Les premiers obus allemands atteignirent le village à 9 heures. Vers 11 heures, ce qui restait de la population s'enfuit vers Gérin, Fter, Serville, Weillen et Anthée. L'Etat-Major de la 102^e^ brigade (général Leleu) et le général de division Boutegourd se retirèrent vers Anthée, avec les batteries qui avaient été préservées.

Vers midi, le général Franchet d'Esperey, chef du 1^er^ corps, dont une division était échelonnée de Sart-Saint-Laurent à Lesves, allait attaquer la Garde, qui constituait le flanc gauche de l'armée de von Bülow, lorsqu'on l'informa du fléchissement, sur la Meuse, des réservistes de la 51^e^ division. On ajoutait, par erreur (2), que l'ennemi avait occupé Onhaye. Il retira aussitôt du front le gros de la division Deligny, qu'il dirigea sur Anthée, et donna l'ordre à deux bataillons de la 8^e^ brigade Mangin de se porter aux environs d'Ermeton sur Onhaye. Le général de brigade Mangin gagna lui-même Onhaye, et, découvrant l'artillerie Aillaud, en retraite, il la disposa au nord de la route d'Anthée, d'où on avait vue sur Onhaye.

Le bombardement d'Onhaye par l'artillerie tirant de Falmignoul et d'Anseremme avait cessé à 15 heures. La maison de Norbert Fallay (plan 7). avait pris feu à 14 heures, mais on put l'éteindre. L'école des filles (plan 9), l'étable de Joseph

(1) Le capitaine Gouillard se fit tuer à ses pièces, en voulant les sauver. Il tomba au fond de Foqueux, près de la route de Philippeville, à 200 mètres du cimetière de Dinant et fut inhumé dans le caveau de M. Herbecq, à Dinant.

(2) Plusieurs historiens ont, à leur tour, accepté ce détail inexact.

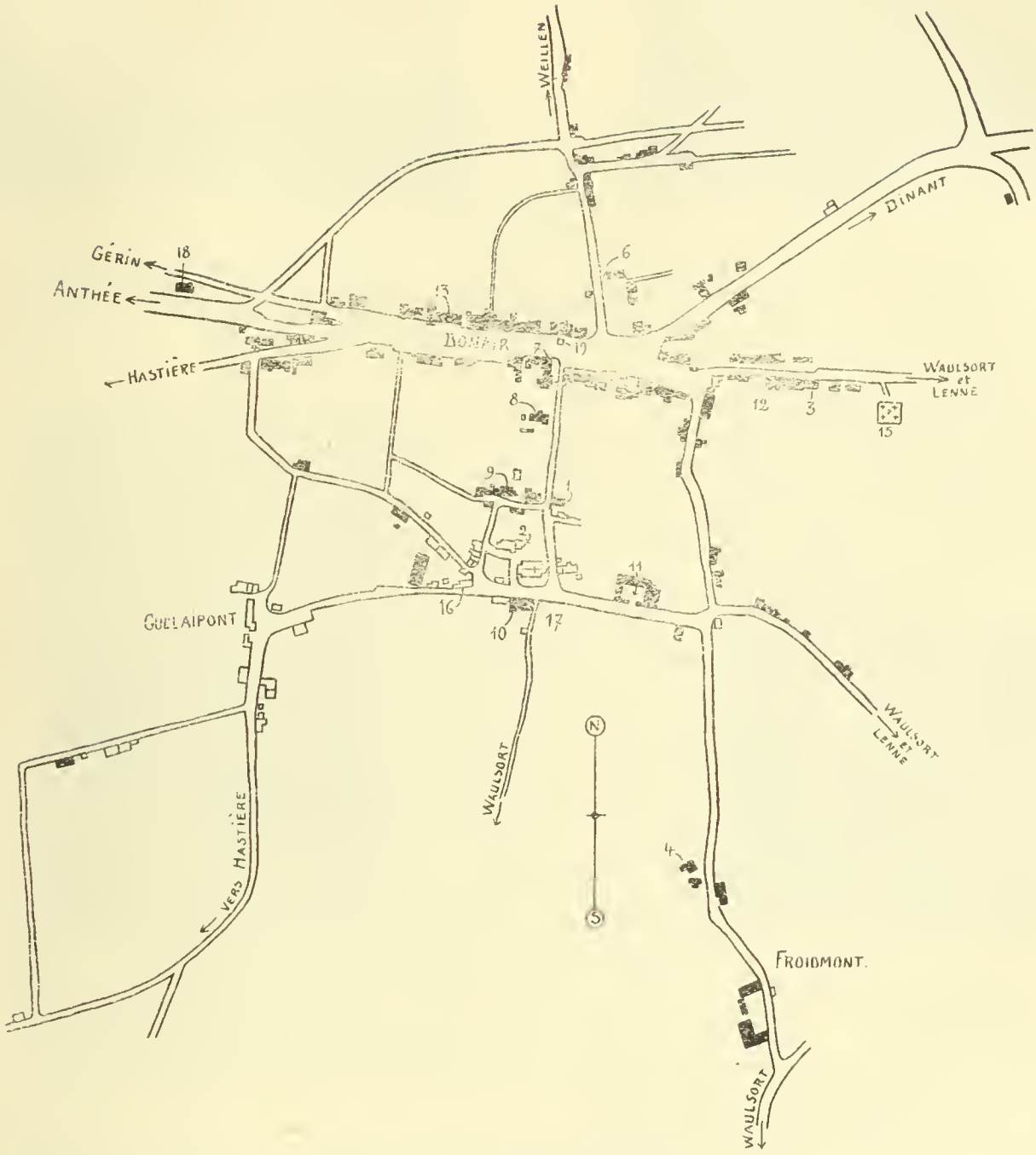


Fig. 59. — Plan d'Onhaye (1).

(1) Légende du plan : N° 1. Presbytère ; 2. Maison d'Adelin Frérotte, tué à Surice ; 3. Maison d'Adolphe Pochet, tué à Surice ; 4. Maison de Cyrille Colot, tué à Surice ; 5. Maison de Charles Laret, disparu ; 6. Maison de l'enfant Léa Collignon, tuée à Onhaye ; 7. Maison Norbert Fallay ; 8. Ecole des garçons ; 9. Ecole des filles ; 10. Etable de Joseph Dujardin ; 11. Ferme de la Sicaille ; 12. Le Forbot ; 13. Maison du chevalier Diericx ; 14. Maison de Désiré Dujardin ; 15. Cimetière militaire actuel ; 16. Maison Barvaux, où trois Français se tinrent cachés ; 17. Verger du docteur Cassart ; 18. Poste ; 19. Chapelle de Bon-Air.

Les maisons incendiées du village sont en noir ; celles qui sont en blanc ont été préservées.

Dujardin (plan 10), le hangar de la veuve François Demaret (sur le chemin de la ferme de la Sicaille au Forbot), et la maison d'Anna Demoulin, épouse François Quoilin (en face de la chapelle de Bon-Air), avaient aussi été incendiés par des obus.

Cependant des troupes toujours plus considérables de la 88e brigade de Chemnitz (104e et 181e) et quelques pièces du 78e d'artillerie de campagne, avaient passé la Meuse tant au pont de bateaux du Colèbi, qu'à plusieurs barrages d'écluses et même en barquettes. La retraite des réservistes français leur avait fait le champ libre. Entre 16 et 17 heures, elles quittèrent Lenne et s'avancèrent vers Onhaye à la fois par le « Clavia » et par la ferme Wilmer. Aux extrémités est et sud-est du village, elles se heurtèrent à des réservistes français qui gardaient encore la localité. Ceux-ci firent feu sur elles et les empêchèrent de s'installer déjà à l'aise dans le village presque désert (1).

Vers ce moment, avant que ne vinssent les renforts français, des troupes allemandes occupèrent déjà le hameau de Froidmont, la ferme de la Sicaille (plan 11), et le quartier est du village appelé Forbot (plan 12), quartier auquel elles mirent le feu dès les premiers coups de fusil tirés contre elle. Dans le village même, elles s'avancèrent jusqu'à la propriété de M. le chevalier Diericx (plan 13), où elles

(1) Voici la liste exacte des habitants qui n'avaient pas fui : Emile Frérotte, son épouse Caroline Dujardin, leur petite-fille Séraphine Frérotte, Félix François, son épouse Noémi Godfroid, Maria Bodson, Héloïse Bodson, épouse Julien Valtin, Léopoldine Guilmin, épouse Gillard, Adèle Thomas ; à la ferme de la Sicaille, Denis Biot, son épouse Julie Vany, leurs enfants Marie, Alphonse et Héloïse ; Jules François, son épouse Ida Raiwez et leurs enfants Joseph et Jean, Alphonse Pochet-Frérotte, Louis Henrotte.

La plupart de ces gens, terrés dans les caves, n'ont rien vu de ce qui s'est passé à Onhaye, dans l'après-midi du 23 août. Voici les seuls témoignages intéressants que nous ayons pu recueillir.

Alphonse Pochet, au Forbot, reçut encore à 16 heures des Français qui se retiraient en courant. Un peu après 17 heures, il vit devant sa maison trois Allemands, qui lui demandèrent à boire. Il prit un seau d'eau, auquel ils le firent boire le premier ; puis ils allèrent frapper aux portes et aux fenêtres des maisons voisines. Un moment après, trois autres soldats les avaient rejoints. Quand ils arrivèrent devant la maison de Jules Noël (la dernière maison du Forbot à droite avant d'arriver au village), des Français cachés un peu plus loin tirèrent sur eux ; ils revinrent en arrière. Alphonse Pochet descendit alors dans sa cave et dix minutes plus tard, il vit des troupes allemandes, précédées cette fois d'un officier à cheval, qui traversaient le Forbot. Devant la maison de Jules Noël, nouveaux coups de feu et elles rebroussèrent chemin, mettant le feu, à ce moment même, à plusieurs maisons du Forbot (les maisons de Jules Noël, Jules Colot, veuve Clément Collard, Xavier Frérotte, Clément Collignon, Joseph Mathieu, la grange d'Alphonse Pochet, brûlèrent successivement; pour cette dernière, le propriétaire vit mettre le feu à l'aide d'allumettes). Il était 17 h. 30 ou 18 heures. Après s'être caché jusqu'à la nuit noire, M. Pochet parvint à gagner Freyr.

A la ferme de la Sicaille, des Français réquisitionnèrent encore une voiture vers 17 heures pour emmener des blessés vers Gérin. A peine un quart-d'heure après, les Allemands arrivaient et buvaient le lait que les fermières étaient occupées à turbiner. Intimidée, Marie Biot, fille du fermier, s'enfuit vers 17 h. 45. Par le jardin du presbytère et la chapelle de Bon-Air, elle gagna le quartier de « L'Abbaye », au nord, direction de Weillen ; elle avait ainsi traversé une bonne partie du village, sans rencontrer âme qui vive. Cachée derrière un buisson, elle vit des Allemands s'approcher de deux Français qui faisaient le mort, mais qui, en réalité, n'étaient pas blessés et purent fuir ; puis elle se réfugia près de chez Alexandre François, à peu de distance du Forbot, dont elle vit brûler les maisons, tandis que les Allemands qui se trouvaient près d'elle et aux environs tiraient dans la direction de Gérin. C'était le combat. Entre 19 et 20 heures, elle vit brûler la ferme de la Sicaille, puis elle gagna Weillen.

De son côté, le colonel Cadoux a relaté que, à 17 heures, la brigade de cavalerie colonel Champvallier a traversé le village d'Onhaye, qui était désert. L'ennemi n'y avait pas encore pénétré.

(Photo 1915)

Fig. 60. — Onhaye.
A l'extrémité du Forbot,
où eut lieu le combat à l'arme blanche.

(Photo 1915)

Fig. 61. — Onhaye.
Propriété de M. le chevalier Diericx de ten Hamme,
où fut tuée Léa Collignon
et où mourut Joseph Dubois, de Lenne.

(Photo 1915)

Fig. 62. — Onhaye. Route du Forbot,
(La maison marquée d'une croix
est celle d'Adolphe Pochet,
fusillé à Surice).

(Photo 1915)

Fig. 63. — Onhaye.
Quartier incendié de Bonair.

(Photo 1915)

Fig. 64. — Onhaye.
Ferme de Freidmont, au sud-est du village,
aux environs de laquelle se livrèrent plusieurs combats
à l'arme blanche.

(Photo 1915)

Fig. 65.
Onhaye. — La chapelle de Bonair.

Fig. 66. — Palmyr TONGLET,
46 ans, de Dourbes,
tué au « Tienne Delvaux ».

Fig. 67. — Jules GODEFROID,
42 ans, de Somzée,
tué entre Dourbes et Nismes.

Fig. 68. — Jules NICOLAS,
56 ans, tué à Nismes.

Fig. 69. — Emile PERLEAUX,
43 ans, de Nismes,
tué sur la route de Petigny.

Fig. 70. — Abbé Paul GILLES, 30 ans,
docteur en Phil. et en Théol.,
massacré à Couvin.

Fig. 71. — Gaston LAPOTRE,
22 ans, de Nismes,
tue sur la route de Petigny.

Fig. 72. — Alfred GRÉGOIRE,
36 ans, de Nismes,
tué sur la route de Petigny.

Fig. 73. — Achille COLLART,
23 ans, de Nismes,
tué sur la route de Petigny.

Fig. 74. — Armand DUMONT,
44 ans, tué à Petite-Chapelle.

Fig. 75. — Pierre BOUTAL, 53 ans,
de Couvin, fusillé
près de la chapelle des Fonds de l'Eau.

Fig. 76. — Jean-Baptiste MANISE,
15 ans, tué à Oignies.

vidèrent de nombreuses bouteilles de vin, que, avant de se retirer, elles prirent la peine de ranger tout autour du cadavre de Joseph Dubois, fermier de Lenne, qui venait d'y être apporté.

Cependant, à 17 h. 45 précises, le groupe du colonel Cadoux quittait Anthée. A 18 h. 25, le 2e bataillon du 148e, commandant Graussaud, qui avait pris la tête de la formation de marche, fut accueilli par un feu de mousqueterie de l'ennemi, déployé à la lisière ouest du village. Deux compagnies furent disposées en première ligne, de part et d'autre de la route, et deux autres compagnies furent placées en soutien, à 400 mètres en arrière. Le 1er bataillon du 45e, commandant Bourdieu, se disposa en réserve à 600 mètres de la 2e ligne.

A ce moment, on put heureusement faire appel à l'artillerie divisionnaire, sous les ordres du lieutenant-colonel Aillaud, qui venait de se replier; des batteries furent mises en position, avec ordre de battre Onhaye par un tir progressif de fauchage et d'exécuter un tir de barrage en arrière du village, pour rendre impossible l'arrivée de renforts. Sous la protection de ce feu d'artillerie, qui empêchait l'ennemi de riposter, l'infanterie put progresser à bonne allure et, peu après 19 heures, le 148e, drapeau déployé, puis le 45e, au son de la Marseillaise, réoccupèrent le village. Il y eut presque des corps-à-corps dans les rues, que les Allemands évacuèrent précipitamment. Déjà ils avaient mis le feu à toutes les maisons situées depuis la route qui descend à l'église, jusqu'au bout du Forbot, ainsi qu'à la ferme de la Sicaille, occupée par M. Biot, à la ferme de Froidmont, occupée par M. Navaux, et à la maison de Désiré Dujardin. A 20 heures, il y eut un essai de contre-attaque, une mitrailleuse ennemie ayant tiré de la pointe du village vers Waulsort : une section française pourchassa l'ennemi, baïonnette dans les reins, jusqu'au bout du Forbot, à l'extrémité est du village, près du cimetière militaire actuel; le commandant Graussaud, du 148e, et le capitaine Didier, de la 6e compagnie, tombèrent mortellement blessés, à quelques pas du lieutenant Woiry, qui venait d'être tué. A 21 heures, les Allemands, mis de tous les côtés en déroute, avaient fui vers Waulsort et Hastière. Le bataillon du 148e s'établit en pleins champs et le bataillon du 45e campa sur la place et garda les issues du village. A 22 heures, nouvelle manœuvre ennemie dans la direction de Lenne : une partie des Français, sortant du village, poursuivirent cette fois l'ennemi jusque Lenne même, où le lieutenant Legrand, de la 6e compagnie, tomba à son tour. Il repose à Waulsort.

Le 24, à 2 heures du matin, les Français se retirèrent, sur ordre, vers Agimont, par Miavoye et Gochenée.

Les premiers Allemands, venant cette fois de Dinant, réapparurent au point du jour. Trois soldats français étaient restés chez Barvaux (plan 16) et y furent découverts : deux d'entre eux se rendirent, mais le troisième, Edouard Mirlier (1), refusa de se constituer prisonnier et répondit qu'il se défendrait jusqu'à la dernière cartouche; sortant de chez Barvaux, il se retira, pourchassé par les Allemands, vers l'église, contre laquelle plusieurs habitants le virent tuer. Il fut retrouvé

(1) Classe 1903, de Lille, n° 1644.

inhumé à quelques mètres de là, au sud de l'église,dans un verger appartenant à M. le docteur Cassart (plan 17) (1).

Dès la première heure, des Saxons venant de Lenne par la ferme Froidmont se mirent à la recherche de civils pour se protéger contre les Français qui pouvaient encore se trouver dans les environs. A 4 heures du matin, Joseph Gillard et Julien Valtin, vieillards respectivement âgés de 72 et de 67 ans, furent pris dans la maison Gillard, voisine de l'église, et emmenés en face de la poste (plan 18), à l'extrémité ouest du village, où se trouvait l'armée allemande. « Moi fusiller vous, commandant l'a dit! », disait l'une des sentinelles. Un troisième civil vint les rejoindre : c'était M. l'abbé Gaspard, préfet de discipline au collège de Bellevue, à Dinant, qui s'était enfui la veille au moment où l'établissement prenait feu, en compagnie des religieuses et des domestiques attachés à l'établissement. Le groupe, après avoir erré toute la nuit, s'efforçant d'échapper aux éclaireurs qui rôdaient dans les campagnes, rencontra une quarantaine de soldats français qui, se voyant cernés, décidèrent de se rendre. Civils et prisonniers français furent gardés à cet endroit, à l'exception de M. l'abbé Gaspard, qui fut sommé de précéder deux cavaliers dans leur marche en avant, jusqu'à ce qu'il rejoignit les deux vieillards d'Onhaye.

Ils durent alors marcher tous les trois devant deux officiers et quelques éclaireurs, dans la direction de Gérin. « Ils devaient les conduire dans tout le pays et, si un soldat français ou un civil tirait, ils seraient fusillés. » S'il arrivait à M. l'abbé de tourner la tête de côté, il était menacé aussitôt du fusil et un soldat l'interpellait : « Regarde avant toi, curé! » — « Français, ne tirez pas! », devait-il crier de temps en temps.

Au delà de Gérin, en regard de Maurenne, on rencontra des soldats français, qui firent feu sur les uhlans. Ceux-ci ripostèrent et, exécutant la menace qu'ils avaient proférée, ils tirèrent aussi sur les civils, qui se trouvaient devant eux à une distance de quinze à vingt mètres. Joseph Gillard et Julien Valtin s'affaissèrent sur le chemin, gravement atteints : le premier avait reçu une balle dans le bras et une autre dans l'abdomen ; le second avait la jambe transpercée d'une balle de fusil, et l'épaule d'une balle de revolver. Après le départ des soldats, ils parvinrent à se traîner d'abord dans une meule de froment, puis au village de Maurenne, où ils se cachèrent dans la cave de la ferme Lekeux, jusqu'à ce que, vers minuit de la nuit suivante, les Allemands y mirent le feu; alors ils furent transportés à l'école. Tous deux ont survécu à leurs blessures.

(1) Environ 200 Allemands et 200 Français sont tombés à Onhaye. On on a pu identifier les Français dont les noms suivent : Jules Gillon, du 43e, César Lefebvre, du 43e, Emile Chaumette, du 243e, René-Alphonse Fortier, du 148e, Marcel-Eloi Hau, du 148e, Aimé Drouet, du 148e, Joseph Delattre, du 273e, Alfred Vincent, du 148e, Robert Dumenil, du 45e, Auguste-Edmond Midoux, Louis Lheur, du 148e, Désiré-Auguste Berquint, du 233e, Charles Paté, du 148e, Henri Cambay, du 148e, Lipen Lannoy, du 243e, Félix-Antoine Lovera, sergent du 48e, Alphonse Gochey, du 43e, lieutenant Paul-Maurice Hubert, du 33e, Adolphe Desrivières, du 33e, Prosper-Michel Coupatetz, du 243e, Léon-Lucien Malot, capitaine Gustave Didier, du 148e, lieutenant Pol Woiry, du 148e, Eugène Lalliaux Baudhuin, du 208e, Georges Murnaer, François Delannoy, Emile Joly, du 208e, Eugène-Ovide Gressier, 8 R. 208, Léopold Larde, 27e d'A., Dekeyser (présumé), Mirlu (présumé), Molier (présumé), Paul Vansteene, adjudant du 33e, Joseph Toussaint, sergent du 233e; enfin les suivants, qui sont dans le cimetière mais non identifiés : Léon Istace, du 148e, Alphonse Planquette, 1910, Lille, n° 1644, Gabriel Saget, 1912, Lille, n° 2230.

Les uhlans continuèrent dans la direction d'Anthée, avec M. l'abbé Gaspard. Un peu plus loin, cinq soldats français attaquèrent les uhlans qui, se voyant en nombre moindre, tournèrent bride, tout en faisant feu contre leur dernier prisonnier, qui déjà s'enfuyait et eut la soutane traversée par plusieurs balles. Il rejoignit bientôt un groupe d'officiers français, les instruisit de ce qui venait d'arriver et les suivit jusque Rosée. Après avoir pris un peu de lait dans une maison « au Gros Frâne », il gagna Surice où il put raconter les détails qu'on vient de lire à l'un de ses élèves, Léa Burniaux; il y fut fusillé le lendemain.

Revenons au village d'Onhaye, le lundi matin.

Les quelques habitants restés au village furent parqués, au fur et à mesure de leur arrestation, dans la serre de M. le Chevalier Diericx de ten Ham (plan 13) et dans la chapelle Saint-Walhère, de « Bon Air (plan 19) », avec un petit nombre de fugitifs de la veille qui s'étaient trop pressés de rentrer.

A 11 heures, les hommes furent arrachés à leurs épouses et à leurs enfants et conduits à Rosée, où ils furent gardés à vue dans la ferme « de la Cour », occupée par le bourgmestre, M. Louis Valtin, et laissés sans nourriture jusqu'au vendredi.

Il ne resta ainsi à Onhaye qu'une poignée de femmes, seuls témoins de la destruction de leur beau village. Cette destruction commença dans la journée de lundi. Au fur et à mesure que les maisons importantes étaient pillées, les soldats tiraient des coups de feu dans les fenêtres ou sur les toits et le feu se déclarait. Séraphine Frérotte, une enfant de 13 ans, chassée de sa maison vers 17 heures, vit des soldats charger sur un véhicule les meubles, les literies, la vaisselle et le linge de M. Leclef; elle en vit d'autres monter sur un chariot qu'ils avaient mené dans une grange, et lancer à l'intérieur de l'immeuble une boule — sans doute une grenade — par le cordon qui y était attaché : aussitôt les flammes s'élevèrent des toitures.

Une malheureuse infirme, âgée de 84 ans, Joséphine FASTREZ, veuve Hubert MERVEILLE, n'avait pu être emportée hors de sa maison, située sur la place : elle y fut brûlée vive.

Sur 144 maisons, 114 furent détruites, dont le presbytère — où périrent deux ostensoirs, dont un de très grande valeur, un ciboire, un calice et les précieuses archives d'une antique paroisse — la maison communale, avec les archives civiles, et l'école des garçons. A l'école des filles, incendiée par des obus, avait été détruit un matériel du culte considérable. Il n'est resté du village qu'un petit nombre de maisons à côté de l'église et au hameau de Guelaipont, sur la route d'Hastière.

Le 25 août est le jour où furent tués à Surice, où ils s'étaient réfugiés, M. l'abbé Alphonse Ambroise, 55 ans, curé d'Onhaye, avec deux de ses parents qui l'y avaient accompagné, Félix Ambroise, son frère, 54 ans, professeur à Vilvorde, et Gustave Copienne, 67 ans, son oncle, d'Evrehailles ; également trois autres habitants d'Onhaye : Hadelin Frérotte, 59 ans, Adolphe Pochet, 28 ans, et Cyrille Colot, 42 ans (voir Surice).

Comme de nouvelles troupes de la 88e brigade et de la 40e division (XIXe corps), ne cessaient de défiler à travers le village, à tout moment recommençaient des scènes de sauvagerie. C'est ainsi que le mardi 25 août, une fillette de 6 ans, Lea COLLIGNON, fut tuée presque à bout portant par un officier. Sa mère,

Constance Merveille, épouse Xavier Collignon, était rentrée à 13 h. 15 de Weillen et de Ftroul où elle s'était réfugiée la veille, et venait d'être internée avec ses enfants et un grand nombre d'autres personnes dans la serre de M. Diericx lorsque, à 13 h. 30, un officier qui passait sur la route, en tête d'une compagnie, tira un coup de revolver dans leur direction. Léa fut atteinte à l'abdomen. Sa mère l'emporta dans la grotte du parc, puis dans un massif de buissons. Comme l'enfant réclamait à boire, elle lui humecta les lèvres avec sa propre salive et, dix minutes après, elle mourut. M^me^ Collignon se cacha, dans l'après-midi, dans un parc de pois, tenant toujours sur les bras le corps de la petite, et ayant à côté d'elle ses autres enfants, Claire et Alice. Jeudi 27 août, elle entra dans le fournil de Clément Roba et déposa le cadavre dans un pétrin. Des soldats voulurent la contraindre à l'enterrer, mais elle s'y refusa. L'inhumation eut lieu à la soirée, par les soins de Henri Demoulin et d'Elisée Liégeois, aidés de quelques femmes.

Charles LARET, 30 ans, après avoir fui, rentra au village le 25 août, pour se rendre compte de l'état de sa maison. Il fut repris par des soldats féroces qui le traquèrent devant eux au trot de leurs chevaux. Juliette Frérotte et Ida François le virent passer sur la route d'Onhaye à Anthée, près de Gérin, dans un état lamentable. Le malheureux, qui allait à la mort, put encore crier à ces dames : « Je vais être fusillé. Prévenez ma femme. Ayez soin de mes deux enfants ! » On n'a plus eu depuis la moindre nouvelle à son sujet et on ne l'a retrouvé dans aucune des exhumations faites dans la région.

Nicolas SIMON, 63 ans, et Anna FERRAILLE, son épouse, 57 ans, furent atteints par des éclats d'obus entre Gérin et Anthée.

Albert LENGLET, 17 ans, blessé le 23 août à 9 h. 30, à Lenne, par un éclat d'obus, fut emmené par Joseph Demoulin sur un chariot, avec Joseph Dubois, fermier de Lenne, blessé plus grièvement. On croit que Joseph Dubois était déjà mort quand il fut déposé chez M. Diericx ; quant à Albert Lenglet, il fut transporté à Rosée, où il mourut exsangue dans la nuit.

Les journées qui suivirent furent encore marquées par des vexations continuelles, car le passage des troupes se poursuivit pendant près d'un mois.

§ 2. — *Surice et Romedenne.*

L'histoire de Surice et de Romedenne constitue en réalité un drame unique. Ces villages furent condamnés à une ruine totale pour venger les pertes, d'ailleurs peu considérables, qu'avaient subies les troupes du XIX^e^ corps en entrant dans ces localités.

C'est qu'en effet, le 1^er^ corps français, venant de la région de Sart-Saint-Laurent et Malonne, était loin d'atteindre, à la soirée du 24 août, la position Mariembourg-Vierves qui lui avait été assignée (1). L'arrière-garde de la 1^re^ division (1^er^ régiment d'infanterie) était encore à Surice et

(1) Section historique de l'État-Major-Général de l'armée, à Paris.

Romedenne à 20 h. 30, quand le 104e allemand se présenta à l'entrée du village de Surice. Il s'engagea alors un court combat, dont le lecteur pourra se faire une idée précise en prenant connaissance du rapport suivant, qui relate l'activité de la 8e compagnie (2e bataillon) française et d'une section de mitrailleuses qui se trouvaient aux avant-postes.

Le 24 août à 16 heures, après une marche effectuée par une chaleur accablante, le 1er régiment, venant des environs de Sart-Saint-Laurent, arriva à Romedenne.

Le 2e bataillon fut envoyé aux avant-postes. La 8e compagnie fut postée à l'est du cimetière, la 7e et la 6e à l'ouest du chemin de Surice à Romedenne, la 5e à l'est de ce même chemin; le 1er et le 3e bataillon et l'Etat-Major étaient à Romedenne.

L'attaque du bivouac débuta vers 19 h. 15, par une fusillade, à laquelle succéda le canon vers 20 heures. Dès que le petit poste de la 8e compagnie fut aux prises avec un groupe ennemi, comprenant cavalerie, auto-canon et auto-mitrailleuse, le capitaine Frère fit prendre les emplacements de combat et se porta sur les lieux. Il fut aussitôt blessé. Le lieutenant Delgore prit le commandement, mais le déplacement de la compagnie se faisait difficilement, car elle recevait le feu en avant, venant de l'ennemi, et en arrière, venant des unités de réserve et des mitrailleuses. La section de mitrailleuses du lieutenant Carbenay était installée à 500 mètres au nord de Romedenne, sur la route de Surice et tira environ 2,000 cartouches.

Le premier obus ennemi tomba contre le mur du cimetière, un autre en avant de la 3e section, deux autres sur le village. Il était 20 h. 15. La 4e section, qui se trouvait dans une zone particulièrement battue, fut très éprouvée.

La 2e et la 3e section de la 8e compagnie gagnèrent par bonds un emplacement situé au nord de la route, mais se trouvèrent bientôt isolées. La nuit était venue. Dans un moment d'accalmie, une partie des 4e et 1re sections rejoignit la compagnie, qui se replia dans la direction de Surice, contourna Romedenne bombardé et gagna le sud. Le lendemain matin, la compagnie rejoignit le régiment; elle comptait 52 tués (1), blessés et disparus; parmi les blessés, outre le capitaine, le lieutenant Delerne.

A Romedenne, le bombardement commença à 20 heures. Au poste de police, situé près de l'église, plusieurs Français furent tués et blessés (2).

(1) Les soldats dont les noms suivent ont été retrouvés inhumés sur le territoire de Surice : Léon Bayet, classe 1913, Péronnes 747; Maurice Bricourt, 1911, Cambrai 1632; Constant Bourlet, 1912, Cambrai 2140; Fernand Dumont, 1912, Lille 6218; Louis Delroque, 1910, Cambrai 1921; Désiré Debarge, 1909, Béthune 625; Constant Duquenoi, 1913, Lille 3373; Henri Guillaume, 1908, Cambrai 683; Anatole Orison, 1909, Béthune 2476; Henri Hetega, 1910, Lille 411; Gédéon Lorrioux, 1911, Lille 5060; Lucien Lebret, 1910, Béthune 1348; Henri Lemaitre 1911, Béthune 2919; Emile Mast, 1910, Arras 735; Gaston Martel, 1911, Béthune 3838; Maurice Maronnier, 1913, Avesnes 13; Marcel Mayeur, 1913, Béthune 1687; Charles Mullier, 1913, Lille 4604; J. M....poul, 1913, Cambrai 37; .... sse Monnot, 1911, Lille 6156; Fernand Ollevier, 1909, Avesnes 764; Guislain Queva, 1910, Arras 809; Our Radult, 1908, Béthune 1816; Fernand Rousseau, 1913, Saint-Omer 3727; Marcel Taquet, 1909, Cambrai; Charles Verbreggen, 1910, Saint-Omer 906.

(2) Ces données ont été obligeamment communiquées par les capitaines Carbonay et Lesaint, qui participèrent comme sous-officiers à l'attaque de Surice.

Dans la nuit qui suivit ce combat, le feu fut déjà mis par sauvagerie à quelques maisons et plusieurs habitants furent tués dans les rues.

Le lendemain matin, un bruit étrange courut parmi la troupe : « Une jeune fille de 16 ans a tiré sur un officier . » Ce fait est faux et jamais les Allemands n'ont essayé d'en faire la preuve.

Aussitôt furent décidés l'incendie des deux villages et le massacre général des hommes. A Surice, 130 maisons furent détruites sur 138 ; à Romedenne, 119 sur 198.

A Surice, 69 personnes furent massacrés : 36 étaient du village même, 33 de l'étranger (1) ; 58 de ces victimes trouvèrent la mort à Surice même, 11 dans les villages voisins (2). Une seule fusillade collective, qui ne le cède en rien aux monstrueuses exécutions de Dinant, de Tamines et d'Andenne, faucha 38 existences, l'élite, peut-on dire, de la région.

Romedenne, où un plus grand nombre d'habitants avaient fui, compte moins de victimes ; mais si la sauvagerie fut, de ce chef, limitée, elle trouva une compensation facile : ici, des femmes, des fillettes et de jeunes enfants furent massacrés à l'égal des hommes. Les familles Bastin et Penasse, de Surice, surprises à Romedenne, y furent exterminées, à l'exception d'une enfant de 7 ans, laissée parmi les victimes, mais qui revint à la vie : précieux témoin d'une scène particulièrement monstrueuse.

Le drame de Surice est l'un des plus émouvants de l'invasion. L'univers en a lu le récit sous l'occupation même, et l'horreur qu'il a suscitée n'a pas peu contribué à soulever contre l'Allemagne les peuples qui étaient restés indifférents jusque là au déchaînement de la grande guerre.

Le *Livre Blanc* a gardé le silence sur les événements de Surice ; mais ils figurent au n° 16, sur la liste des 23 faits contraires au droit des gens que la Wilhemstrasse notifia en 1915 aux diplomates accrédités auprès des pays neutres ou alliés de l'Allemagne (3).

(1) A savoir 11 d'Anthée, 5 de Gérin, 4 d'Onhaye, 4 d'Ermeton-sur-Biert, 2 de Dinant, 1 d'Evrehailles 1 de Gerpinnes, 1 de Hastière, 1 de Le Roux, 1 de Morville, 1 de Vilvorde, 1 de Vitrival.

(2) 9 à Romedenne, 1 à Franchimont, 1 à Soulme.

(3) *Direction du Contentieux et de la Justice militaire*, à Paris, dossier 762. En voici le texte exact : « Le 24 août au soir, commença à Surice une attaque des habitants contre les troupes allemandes, qui avaient devant elles l'ennemi et dans le dos les francs-tireurs. Un certain nombre de ceux-ci, dont trois prêtres, durent être fusillés, en conformité des lois de la guerre ». Les nombreux témoins de la fusillade sont là pour rappeler ce qu'a dit l'officier exécuteur : les victimes n'ont pas été accusées d'avoir tiré, on les savait innocentes, mais on les tuait en guise de représailles, « parce qu'une jeune fille avait tiré ».

Fig. 77.
Olivier PARMENTIER,
62 ans,
de Miavoye.

Fig. 78.
André LIBERT, 46 ans,
de Miavoye.

Fig. 79.
Auguste DURDU, 50 ans,
échevin de Surice.

Fig. 80.
Jean-Baptiste LIBERT,
40 ans,
de Miavoye.

Fig. 81.
L'abbé Gustave GASPARD, 34 ans,
de Thon, professeur
au Collège de Bellevue, à Dinant.

Fig. 82.
L'abbé Alphonse AMBROISE,
55 ans.
curé d'Onhaye,

Fig. 83.
Félix AMBROISE, 54 ans,
professeur à l'Ecole d'horticulture de
Vilvorde.

Fig. 84.
Gustave COPIENNE, 67 ans,
d'Evrehailles,
oncle de M. l'abbé Ambroise,
curé d'Onhaye.

Fig. 85.
Adelin FRÉROTTE,
59 ans,
d'Onhaye.

Fig. 86.
Alphonse NASSAUT, 63 ans,
d'Anthée.

Fig. 87.
Félix JACQUES, 57 ans,
docteur en médecine à Anthée

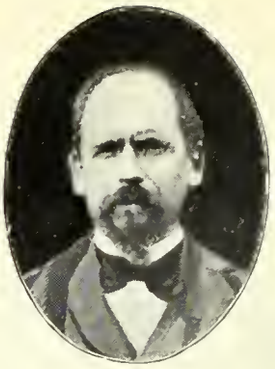


Fig. 88.
Olivier DELCOUR, 62 ans,
d'Anthée, fusillé avec ses fils
Arthur et Léon.

Fig. 89.
Henri JACQUES, 16 ans,
fils de Félix Jacques,
élève au collège de Bellevue
à Dinant.

Fig. 91.
l'abbé Oscar PIRET, 40 ans,
curé d'Anthée.

Fig. 92.
l'abbé Marcellin POSKIN, 55 ans,
curé de Surice.

Fig. 90.
Arthur DELCOUR, 30 ans,
d'Anthée, fusillé avec
son père et son frère Léon.

Fig. 93.
Edmond SCHMIT, 37 ans,
Inspecteur de l'enseignement
primaire à Gerpinnes.

Fig. 94.
Léon DELCOUR, 19 ans,
d'Anthée, fusillé avec
son père et son frère Arthur.

Fig. 95.
Jean-Baptiste QUOILIN,
54 ans, de Gérin.

Fig. 96.
Jean QUOILIN, 18 ans,
fils de Jean-Baptiste,
de Gérin.

Fig. 97.
Louis DELCOUR, 54 ans,
gendre de J.-B. Quoilin,
de Gérin.

Fig. 98.
Ursmer DERAVET, 16 ans,
de Gérin (à l'âge de 16 ans).

Le soldat Franz Dobratz, de la 9e compagnie du 106e, a témoigné dans sa captivité qu' « il a participé, le 24 août, à l'incendie du village de Surice et qu'il y a fusillé des civils; le 25, à 7 heures, six hussards ramenèrent de la forêt 37 civils et 3 prêtres, ainsi que des femmes et des enfants. Les 37 hommes et les prêtres furent passés par les armes sous les yeux des femmes et des enfants » (1).

Ainsi se sont révélés les criminels dont il nous reste à raconter les tristes agissements. Nous publions deux travaux, l'un relatif à Surice, l'autre relatif à Romedenne. Ils fusionnent, en les résumant, une quarantaine de dépositions, dont les plus importantes ont été enregistrées de bonne heure (celle de Mme Jacques le 1er octobre 1914, celle de M. le curé Baudine le 15 janvier 1915); d'autres récits de témoins oculaires, recueillis sur la fin de l'occupation et aussitôt après l'armistice, nous ont été fournis par MM. Dupiereux et Dautrebande, curés actuels de ces paroisses.

N° 609. L'alerte fut donnée à *Surice* dans l'après-midi du 23 août, lorsque des gens d'Anthée vinrent dire que des obus allemands étaient tombés dans le village et que les troupes françaises préparaient leur retraite. A 18 heures, à la sortie du salut, des militaires belges en auto racontèrent que « Namur était pris et qu'il fallait fuir ». A la soirée déjà, Surice était engorgé de gens de Falaën, Florennes, Roux, Oret, Vitrival, Anthée, etc., qui y passèrent la nuit.

Le 24 août, cinq prêtres dirent la messe à l'église paroissiale. A 10 heures, on annonça que les Français, qui poursuivaient fiévreusement leur retraite, fortifiaient Romedenne et que beaucoup de gens s'en allaient. Des fugitifs de Soulme, de Gochenée, et de maintes autres localités continuaient à passer. Dans les premières heures de l'après-midi, arriva M. l'abbé Gaspard, surveillant au collège de Bellevue, à Dinant. Il avait pu fuir de la ville incendiée et échapper deux fois à la mort. Jusque 17 h. 30, ce fut un défilé ininterrompu de troupes belges et françaises, où toutes les armes étaient mêlées. A la soirée, un bon nombre de familles avaient déjà fui; la plupart cependant, ayant décidé de rester et ayant gardé, malgré tout, confiance dans la correction des troupes allemandes, ne quittèrent qu'au moment du combat ou sous les balles.

Les Français s'étaient quelque peu organisés pour arrêter l'ennemi qui semblait proche Une mitrailleuse était installée sur une sorte de crête, « aux Fosses » (voir plan de Surice, en *a*), à mi-chemin de Romedenne, dominant de là le chemin de Soulme. Un autre groupe de Français avait pris place près du cimetière (plan, 3).

(1) Ibid. dossier 1055, rapport 184. Le 106e serait, d'après cela, compromis dans le massacre. D'autre part, Honoré Marotte a retrouvé près du champ du carnage des débris de linge portant la marque du 104e régiment (3e bat. 2e comp.). Arthur Burniaux a retrouvé des objets appartenant aux 104e et 107e. Des bons mentionnent les 1e, 9e, 10e, 11e et 12e comp. du 104e, les 8e, 9e, 10e et 11e comp. du 107e, le 19e hussards (4e esc.) et la 3e bat du 77e rég. d'art de camp (Archives de la Commission d'enquête, à Bruxelles).

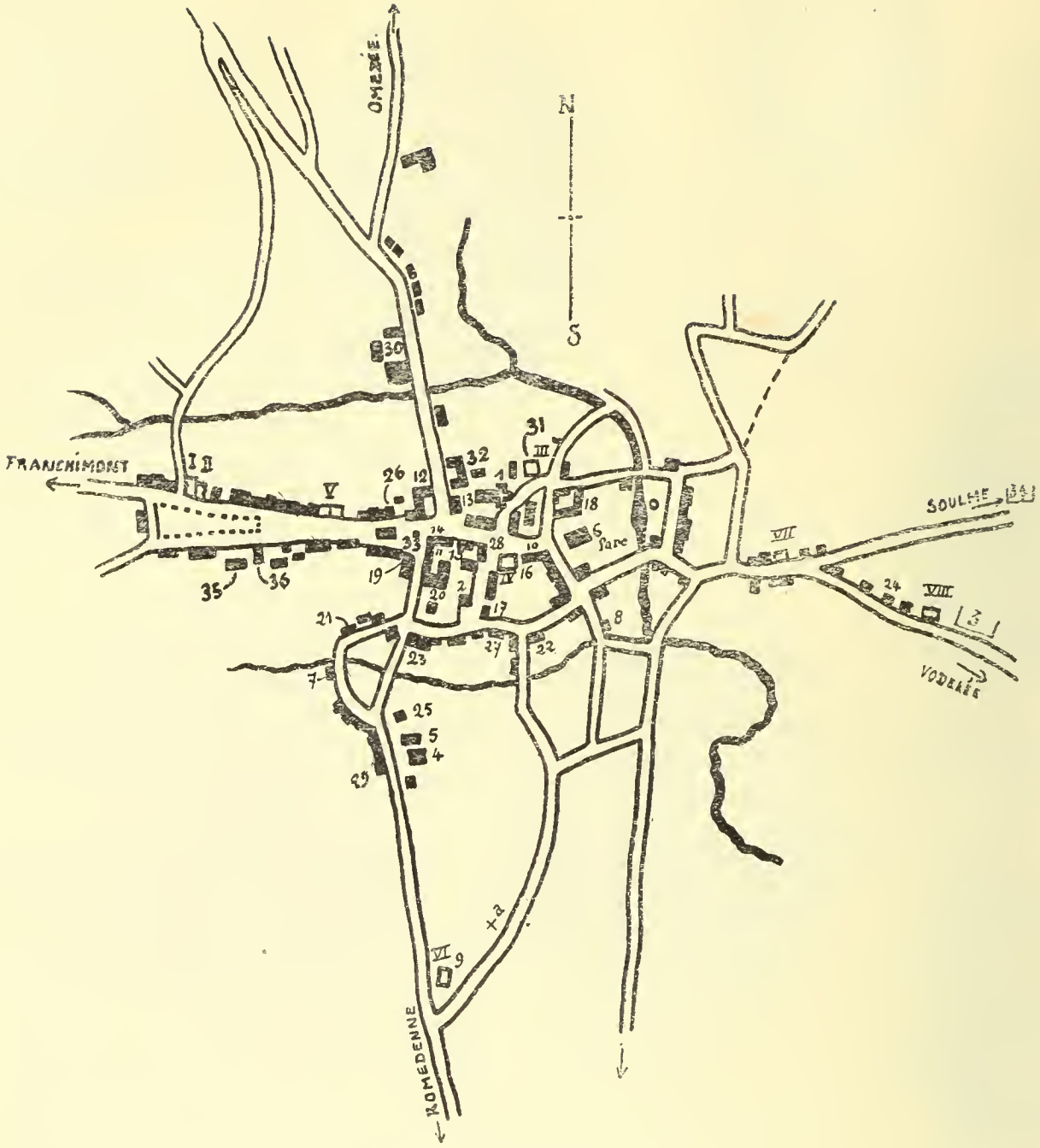


Fig. 99. — Plan de Surice.
(Les maisons en noir ont été incendiées.)

Légende. — 1. Église de Surice; 2. Ancienne cure; 3. Cimetière; 4. École des garçons; 5. École des filles; 6. Château Diericx et parc; 7. Patronage; 8. Maison Penasse; 9. Maison Canton; 10. Joseph Hubert; 11. Olivier Dubuisson; 12. Docteur Bouty; 13. Édouard Burniaux; 14. Grange Maron; 15. Fermier Laloux; 16. Ern. Lebrun, percepteur des postes; 17. Charles Colot; 18. Ferme du château; 19. Esther Mathieu; 20. Henri Burniaux; 21. Arthur Burniaux; 22. Auguste Durdu; 23. Léopold Burniaux; 24. Elisée Pierard; 25. J.-B. Gérard Balbeur; 26. Adrien Maron; 27. Adèle Cogniaux; 28. Baijot; 29. Victor Cavillot; 30. Camille Cuvelier; 31 (ou III). Sœurs françaises (maison Félicie Renson); 32. Veuve Laurent; 33. Monument 34. Cimetière militaire; 35 Veuve Brassart; 36. Pères de la Sainte Famille (maison Alice Renson); *a*. Endroit de la fusillade; *o*. Grotte.

Maisons non incendiées : I Paulus Burniaux; II Alphonse Burniaux; III Maison Renson (Sœurs françaises, nouvelle cure); IV Poste; V Maison Colinet Ghislain; VI Maison Canton; VII Maison Xavier Soumoy; VIII inoccupée, appartenant à Henri Burniaux, habitée en dernier lieu par Jacquemot.

Il était exactement 18 h. 50 quand l'ennemi se présenta et que commença la fusillade. Les habitants gagnèrent les caves. Tandis que fonctionnaient canons et mitrailleuses, les Allemands se ruaient à l'assaut du village. Des autos blindées en amenèrent, vrais sauvages, qui saccagèrent plusieurs maisons et les incendièrent (1). Le feu des mitrailleuses ennemies avait surtout atteint les maisons situées au tournant, près du château Diericx (plan, 6), et la maison Penasse (plan, 8) qui se trouve dans un sentier voisin.

« Vers 20 heures, écrit Arthur Burniaux, quatre uhlans arrivèrent près de l'école. Deux soldats français embusqués près du local du patronage, qui se trouve en face de chez moi, en tuèrent deux, puis se retirèrent, tandis que les deux uhlans restés en vie rebroussaient chemin. »

« Vers 20 heures, raconte Joseph Hubert (plan, 10), un officier, revolver au poing, suivi d'une troupe de soldats, me somma de les conduire à Romedenne; lorsque nous fûmes près de chez Canton (plan, 9), les Français ouvrirent le feu; je pus m'esquiver et gagner le chemin de Vodelée. Près du cimetière, je vis deux Français tués, et un peu plus loin huit autres. »

On retrouva cinq cadavres de soldats allemands près de la maison de Jules Canton.

Des civils furent tués dès la première heure. Lambertine Marchand, épouse d'Olivier Dubuisson (plan, 11), entendant le bruit du canon et apprenant que Romedenne était en feu, quitta sa maison située sur la place, pour fuir. « Tout à coup, raconte-t-elle, nous voyons arriver des soldats habillés tout en gris. Ma fille me dit : ce sont des Allemands, ils ont des casques à pointe! Effrayée, je fis un mouvement; et aussitôt ils s'élancèrent vers nous, les uns baïonnette au canon, les autres tirant des coups de feu. Nous sommes rentrés affolés. Une grêle de balles pleuvait dans la maison. Nous nous sommes couchés à plat ventre. Ma fille est entrée dans une armoire de coin, autour d'elle des balles se figèrent dans les murailles. Alors nous nous sommes traînés dans la basse cuisine, hommes, femmes et enfants, priant à haute voix. Après être monté à l'étage, mon fils Charles en est redescendu, criant que le feu était au grenier. Affolée par la crainte d'être brûlée vive, Juliette GENARD (fig. 120), 22 ans, d'Ermeton-sur-Biert, voulut partir, en longeant le pignon. Mon fils l'avertit vainement que les Allemands étaient au coin. Elle n'avait pas fait deux mètres qu'elle était touchée; elle tourna sur elle-même en jetant un cri et tomba sur le bord d'un fumier. Son mari, Alexandre ROUYRE (fig. 118), 26 ans, était parvenu à traverser la route; j'ai vu les Allemands qui le ligotaient avec des cordes et, le lendemain, il gisait tué près de la maison. Le père de Juliette, Arthur GENARD, 45 ans, sa mère, Elvire COPPÉE, 45 ans, sortirent à leur tour, et furent abattus. Le cadavre du père Genard gisait encore huit jours plus tard au coin de l'habitation du docteur Bouty (plan, 12), où l'on dut le brûler, à cause de l'état avancé de décomposition (2).

(1) Les premières maisons qui brûlèrent furent celles du « Pauquis » : la maison Brasseur, la ferme Diericx, la maison de L. Pingaut; et dans le centre, celles d'Aimé Sagin et de Joseph Burniaux-Deroyer.

(2) Ces quatre habitants d'Ermeton-sur-Biert s'étaient d'abord réfugiés dans la grange Maron (plan, 14); quand le feu fut mis à cette dernière, ils réussirent à passer chez Dubuisson.

» Nous avons ensuite vu enfoncer les portes et les fenêtres à coups de hache, chez Edouard Burniaux (plan, 13). « Pardon ! grâce ! pitié ! Nous demandons la paix ! criaient des civils ou des soldats français. » Le feu faisait rage dans tout le village. Jusque 1 h. 30 du matin, on entendit les coups de fusil et les détonations du canon ; les mitrailleuses résonnaient, les soldats poussaient des hourras, les bêtes à cornes rôties dans le feu hurlaient. Quelle nuit épouvantable !

» A 1 h. 30, nous avons entendu les Allemands charger leurs morts et leurs blessés et s'éloigner. A 3 heures, le silence s'était fait. Mon fils Charles, étant sorti, aperçut le fermier M. Laloux (plan, 15), qui se disposait à partir avec chevaux et chariot. »

Ernest Lebrun, percepteur des postes (plan, 16), fuyant l'incendie de sa maison, s'était réfugié avec son collègue d'Anthée et sa famille dans son jardin ; à quelques mètres de là fut tué Charles COLOT (plan, 17), clerc de l'église, âgé de 88 ans, et ils entendirent le coup de feu qui l'abattit sur le seuil de sa maison (1). Jules Mathieu en retrouva les restes calcinés le 1er septembre ; il fut inhumé dans la « terre du Gouverneur » avec les restes d'un soldat français.

M. Ernest Diericx, fuyant la ferme du château en feu (plan, 18), passa la nuit avec sa famille dans une oseraie marécageuse située à proximité. Vers 4 heures du matin, tandis que sa fille Marguerite, son oncle et sa tante allaient, comme nous le raconterons plus loin, se cacher dans une grotte, au parc de Mme Laurent, il se dirigea vers « La Caracole » et aperçut, à ce moment, sur la porte de l'étable le cadavre d'Antoine WAUTELET, 70 ans, échevin de Le Roux (Fosses), qu'il retrouva plus tard dépouillé et carbonisé.

Dix-neuf personnes, dont M. l'abbé Debatty, curé de Morville et M. l'abbé Lamort, passèrent la nuit dans une cave du village, chez Mme Esther Mathieu, Vve Foulon (plan, 19 et fig. 104). Ils s'y étaient barricadés de leur mieux, fermant les soupiraux à l'aide de coussins. Quand l'ennemi pénétra sur la place déserte, vers 21 heures, ils entendirent une mêlée confuse, des cris gutturaux, le son de fifres et de tambours. Puis ce fut la ruée des soldats sur les maisons : ils enfonçaient les portes, brisaient fenêtres et volets, saccageaient les meubles et mettaient le feu. Tout à coup la maison elle-même où ils se trouvaient fut envahie et le bruit des talons résonna durement sur les parquets ; heureusement la cave fut respectée. Puis un canon fut installé sur la place et bombarda la maison presque à bout portant (2). Il tira de même sur presque toutes les maisons de la place, qui gardèrent jusqu'à leur démolition les traces et les trous des obus. A 4 heures du matin, quand le calme se rétablit, le curé de Morville jeta, par le soupirail, un coup d'œil sur la place et aperçut l'attelage du fermier Edouard Laloux

(1) Charles Colot était déjà blessé près de la porte de sa maison, quand Louis Bastin quitta sa demeure qui prenait feu, à 22 heures, et gagna son jardin par s'y cacher dans le ruisseau.

(2) On connaît l'auteur de cet exploit brutal : c'est le lieutenant Bischoff, de Vahr-bei-Bremen, de la 3e batterie du 77e rég. d'art. de campagne, ainsi que l'a raconté tout au long l'ouvrage intitulé : *Artillerie*, Hermann Hillger Verlag, Berlin, p. 26. Détail significatif : l'officier a reçu, en récompense de ce fait d'éclat, la croix de fer de 2e classe et la croix de chevalier de l'Ordre de Saint-Henri !

qu'accompagnait aussi le curé de Gérin. Ils sortirent de leur cave (1) et gagnèrent Lautenne (2).

M. Laloux raconte ainsi ses impressions de la nuit tragique. « Mon fils Moïse et mon neveu surveillaient, d'un fenil, les abords de la ferme. Ils virent arriver les monstres, qui jetèrent des bombes à la poste (plan 16, préservée) voisine de notre habitation. Informés par eux de ce qui se passait, nous allâmes nous blottir, à 30 personnes, dans les arbustes du jardin de M. Henri Burniaux (plan 20). Terrifiés par les hurlements des soldats, nous retenions notre souffle, de crainte de nous signaler. Plusieurs fois, nous entendîmes des cris de femmes (3) : « Au secours,

(1) A ce moment, les maisons de la place étaient encore intactes, sauf celles de Jules Hubert, Julien Maron et Dubuisson. Le feu venait d'être mis chez Edouard Burniaux et l'habitation de M^me^ veuve Laurent ne brûlait pas encore.

(2) L'odyssée de ce groupe mérite d'être relaté. Quand ces gens, à peine sortis du cauchemar de la nuit précédente, eurent dépassé Lautenne, des hussards de la mort qui marchaient en tête d'un régiment d'artillerie leur firent lever les bras en l'air pendant un quart d'heure, puis les ramenèrent à Lautenne. Ils y assistèrent vers 5 heures au passage d'importantes troupes qui gagnaient Surice, puis ils poursuivirent leur route vers Rosée, Morville et Anthée, espérant toujours dépasser le flot de l'invasion.

Faits prisonniers à leur arrivée à Anthée, et parqués dans le verger de Joseph Burton, ils assistèrent à de multiples scènes de sauvagerie et à la destruction du village. A 17 heures, les hommes, séparés des femmes, furent sur le point d'être fusillés, mais ils eurent finalement la vie sauve et furent congédiés. Aussitôt qu'ils eurent rejoint le groupe des dames, ils furent repris. Sous la conduite d'un jeune et brutal officier du 100^e^, ils reprirent la route de Rosée et longèrent Morville en feu. Quand ils eurent monté la côte, Gustave Cléda, maréchal-ferrant à Anthée, s'évanouit devant eux : alors le groupe fut licencié à l'exception des trois ecclésiastiques. Ceux-ci, traqués à coups de cravache et de crosse, furent rangés près la grille de la propriété de M. le comte van den Stegen, à Rosée. Ils virent saccager et piller le château de fond en comble; puis, en compagnie de deux gardes, ils précédèrent la troupe pour la visite du parc. « Tous seraient fusillés, s'il y avait un seul Français dans le bois. » Ils traversèrent encore des angoisses mortelles, puis l'officier qui les avait pris les congédia à 20 heures. Un verre d'eau avait été leur seul aliment.

Deux cents mètres plus loin, ils se heurtèrent à des soldats excessivement brutaux. L'un d'eux, sautant de son véhicule, saisit le curé de Morville à la gorge, le menaçant d'un énorme coutelas, et s'en prit de même au curé de Gérin. Ils eussent été égorgés sans l'intervention d'un officier qui se montra bon pour eux et les ramena à la grille du château de Rosée. Ils passèrent la nuit chez un garde et le 26 août, à 2 h. 30 du matin, trompant la surveillance de leurs gardiens, ils s'enfoncèrent dans la forêt, vers Soulme, Agimont et Hermeton-sur-Meuse. Exposés à tout moment à se heurter à l'ennemi, ils déchirèrent les vêtements ecclésiastiques qu'ils portaient, de façon à paraître habillés en civils et vécurent, jusqu'au vendredi à midi, de feuilles et de racines. Exténués de fatigue, démoralisés et trempés jusqu'aux os, à la suite d'un orage et de deux nuits pluvieuses, ils arrivèrent le 28 août, après de multiples incidents, à une maison de garde sise à Crupet-Hastière, où Jules Léonard et Jules Tumson les abritèrent charitablement, dans le plus grand secret, pendant dix et quinze jours. Encore ces ecclésiastiques ne purent-ils rentrer aussitôt dans leurs paroisses, car ils apprirent qu'à Morville les Allemands avaient fait, huit jours durant, des battues dans les bois à la recherche du curé.

Revenons au groupe des civils. Quand ils eurent été séparés des prêtres, Henri Laloux, Honoré et Ernest Marotte, le percepteur des postes d'Anthée et son fils, M. Cléda et son fils se détachèrent de leurs compagnons et abordèrent des officiers, leur demandant un passeport pour regagner Gérin. Ils furent arrêtés et ramenés à Rosée, puis à Gérin, où ils passèrent la nuit dans l'écurie d'un café, en face de la ferme Laloux. Le lendemain, des troupes de cavalerie les ramenèrent à Surice, les faisant courir sur la voie du tramway vicinal au galop de leurs chevaux, puis les amenèrent « aux Fosses », devant le tas des cadavres de civils dont nous allons raconter le massacre. Tirant solennellement son sabre, un officier leur dit : « Voilà les francs-tireurs de Surice! Vous allez subir le même sort! » Après un simulacre de jugement chez Canton, et une mise en scène d'exécution, ils furent remis en liberté.

(3) C'étaient probablement les membres de la famille Genart, d'Ermeton-sur-Biert.

grâce, pitié ! » puis un coup de feu éclatait et les cris cessaient. A cinq mètres de nous, l'usine Burniaux brûlait. Nous entendions pousser des hourrahs chaque fois qu'une nouvelle maison flambait ; puis c'étaient des coups de sifflet, des galops de chevaux, des hurlements de bestiaux restés dans les étables en feu : tout cela était terrifiant.

» Quand le jour commença à poindre, nous sortîmes du jardin. Notre maison commençait seulement à brûler et nous pûmes sauver le bétail ainsi que les chevaux de mon frère de Gérin. Nous attelâmes deux chariots, et toute la famille y prit place. A ce moment, l'artillerie descendait le village et les soldats nous firent signe de les laisser passer. Ayant pris la direction de Lautenne, nous rencontrâmes bientôt des uhlans, qui nous firent lever les bras, jusqu'à ce que nous ayons rejoint l'armée qui suivait. A Lautenne, l'officier supérieur qui marchait en tête des troupes, après nous avoir questionnés, dit : « S'il y a un seul soldat français dans votre village, vous serez tous fusillés sans pitié ! » Ils tirèrent quelques coups de canon dans la direction de Surice, Omezée et Franchimont, et comme les Français ne répondaient pas, ils nous laissèrent partir. »

Revenons à Surice. Dans la seconde partie de la nuit, le village parut désert, mais vers 6 heures du matin, des troupes réapparurent. Sans doute s'étaient-elles cachées jusque-là dans des jardins. Les soldats, de vrais tigres, se mirent à grouper les hommes, dont ils avaient décidé l'exécution en masse.

Les premiers qui tombèrent entre leurs mains étaient des gens de Miavoye qui avaient passé la nuit dans une dépendance des dames Diericx et s'étaient enfuis sur le matin, quand le feu vint les menacer. Menés une première fois « aux Fosses » (plan *a*), à l'endroit où eut lieu plus tard la grande fusillade, ils réussirent, à force de supplications, à être libérés ; mais revenus au village, ils furent aussitôt repris. André LIBERT (fig. 78), 46 ans, eut les mains liées derrière le dos ; Olivier PARMENTIER (fig. 77), 42 ans, et Jean-Baptiste LIBERT (fig. 80), 40 ans, furent liés ensemble par le poignet. Une jeune fille de 16 ans eut aussi les mains liées. Une autre demoiselle fut fouillée à deux reprises, parce que, disaient les soldats, une jeune fille de 16 ans avait tiré sur eux. Ils furent menés sur la place de l'église (plan 1), où on les fit arrêter.

Vers ce moment arrivait devant l'église le groupe pris au presbytère (plan, 2) il comprenait M. l'abbé Marcellin POSKIN (fig. 92), 55 ans, curé de Surice, sa mère âgée de 80 ans, sa sœur, son beau-frère, M. Edmond SCHMIT (fig. 93), 37 ans, inspecteur de l'enseignement à Gerpinnes, son épouse et leurs quatre enfants. Avec eux se trouvait Edmond GUILMIN, 24 ans, de Vitrival, qui fut sur le point d'échapper, avec la famille d'Arthur Burniaux (plan, 21), chez laquelle il avait passé la nuit; pendant que M. Burniaux regagnait son chariot qu'il avait préparé au milieu du village, M. Guilmin échangea quelques paroles, sur les horreurs de la nuit écoulée, avec M. l'inspecteur Schmit, et fut capturé avec lui et le personnel du presbytère, quelques moments après.

On amena ensuite tous ceux qui avaient été pris au château (plan, 6), à savoir M. l'abbé Oscar PIRET (fig. 91). 40 ans, curé d'Anthée; M. l'abbé Gustave GASPARD (fig. 81), 34 ans, surveillant au collège de Dinant, dont nous avons déjà

parlé ; M. l'abbé Alphonse AMBROISE (fig. 83), 55 ans, curé d'Onhaye, son oncle Gustave COPIENNE (fig. 84), 67 ans, d'Evrehailles, son frère Félix AMBROISE (fig. 83), 54 ans, professeur à l'école d'horticulture de Vilvorde, Adelin FREROTTE (fig. 85), 59 ans et son neveu Adolphe POCHET, 28 ans, tous deux d'Onhaye, et d'autres membres de leur famille; M. Félix JACQUES (fig. 87), 57 ans, docteur en médecine, à Anthée, sa femme et son fils Henri JACQUES (fig. 89), âgé de 16 ans; Olivier DELCOUR (fig. 88), 62 ans, d'Anthée, et ses deux fils, Arthur DELCOUR (fig. 90), 30 ans, et Léon DELCOUR (fig. 94), 19 ans; Alphonse NASSAUT (fig. 86). 63 ans, d'Anthée, son fils Fernand NASSAUT, 19 ans.

Voici comment M^me^ Jacques raconte leur arrestation.

« Le 25 août au matin, mon mari remarqua que des officiers, revolver au poing, fouillaient les bosquets du jardin, pour y découvrir ceux qui auraient pu s'y cacher.

» Tout à coup, vers 6 heures, des soldats crièrent : « Ouvrez! »; mais avant qu'on ait pu ouvrir, les portes avaient volé en éclats. Une frayeur profonde s'empara de nous tous. Chacun recommanda son âme à Dieu. M. le curé d'Anthée donna l'absolution à ceux qui étaient avec lui. M. l'abbé Gaspard la donna à ceux qui étaient dans le vestibule, puis il se mit lui-même à genoux devant M. le curé d'Anthée. Les soldats entrèrent en hurlant comme des sauvages, nous mettant le revolver sur la poitrine. Tous instinctivement levèrent les bras. Les dames Diericx, pour bien montrer qu'on était animé de dispositions bienveillantes, leur offrirent des rafraîchissements et des vivres : rien ne les calma; un soldat prit des œufs et se mit à jouer avec eux sur la pelouse. Brutalement ils nous obligèrent tous à sortir, sans excepter la dame Nassaut, très âgée, des petits enfants, dont un bébé d'Onhaye. Quand parurent les trois prêtres, les soldats grincèrent des dents, leur montrèrent le poing et leur appuyèrent la baïonnette à l'endroit du cœur. Une dame Diericx voulut prendre une petite valise; un soldat la frappa sur le bras pour l'en empêcher; sa sœur fut bousculée et eut sa robe lardée de coups de baïonnette. Nous stationnâmes devant le perron, pendant que les soudards faisaient le tour de la maison et brisaient les fenêtres à coups de crosse.

» Puis un officier cria : « Quatre par quatre! »; après nous avoir mis en rang, il cria : « En route, dépêcher! »

» On s'avançait sans penser à rien, et nous disions notre chapelet. Les prêtres, qui nous avaient soutenus pendant toute la nuit, continuaient à nous réconforter, à nous inspirer confiance. M. Olivier Delcour (fig. 88), père, ne marchait que péniblement, appuyé sur son bâton : on le lui enleva. Ma fillette de quatre ans, qui me donnait la main, ne marchait pas assez vite : elle était poussée en avant à coups de pied. »

Au moment où cet important groupe allait à la mort, il fut rejoint sur la place de l'église par tous ceux qui avaient été pris chez Durdu (plan, 22) et qui étaient amenés par « les ruelles » et la rue du presbytère. L'un d'eux, Léonard SOUMOY, 69 ans, en passant à côté de M^lle^ A. Diericx de Tenham, lui glissa à mi-voix : « Cette fois-ci, nous y sommes ». Avec lui se trouvaient son épouse Célestine Mathieu, leur gendre Auguste DURDU (fig. 79), 50 ans, premier échevin de la commune, et l'épouse de ce dernier, Marie Soumoy, avec leurs quatre petits

enfants âgés de 4 à 9 ans ; un voisin Camille SOUMOY, 32 ans, sa femme, son enfant âgé de 8 ans et sa belle-mère, Gustavine Marotte ; enfin quatre hommes de Gérin : Alexandre QUOILIN, 78 ans, son fils Jean-Baptiste QUOILIN (fig. 95), 54 ans, son petit-fils, Jean QUOILIN (fig. 96), 18 ans, son gendre Louis DELCOUR (fig. 97), époux de Stéphanie Quoilin, 54 ans, et Ursmer DERAVET (fig. 98), 16 ans, et quatre dames de Gérin. Ces gens, pendant l'incendie de la maison Durdu, s'étaient réfugiés dans le jardin, puis étaient rentrés dans une cave située sous la grange et donnant accès au jardin, où ils furent surpris.

Un horrible massacre ensanglantait à l'heure même la maison du facteur des postes (plan, 23) Léopold BURNIAUX (fig. 110), 53 ans. « Quand nous arrivâmes devant cette maison, raconte M^lle^ Aline Diericx, nous entendîmes des cris déchirants. La femme du facteur, Eléonore Hubert, demandait grâce. Son mari, son fils aîné, l'abbé Armand BURNIAUX (fig. 112), 25 ans, professeur au collège Saint-Louis à Namur, et son fils cadet, Albert BURNIAUX (fig. 117), âgé de 14 ans — qui reposait sur son matelas, parce qu'il s'était cassé la jambe la veille — venaient d'être fusillés à bout portant dans la cuisine-cave où ils avaient passé déjà une nuit horrible, tandis que les soldats allaient et venaient au-dessus d'eux, au rez-de-chaussée et à l'étage. M. Burniaux père avait reçu un coup de feu dans le côté, l'abbé dans le genou, Albert dans la jambe qui n'était pas brisée. La pauvre mère et son dernier fils, Gaston BURNIAUX (fig. 115), 21 ans, furent séparés de force des trois blessés, et grossirent le triste cortège de ceux qui étaient emmenés vers le lieu d'exécution, où Gaston devait périr à son tour. Ce n'est que jeudi, 27 août, que M^me^ Burniaux put rentrer chez elle : le cadavre de son mari gisait près de la porte de la cuisine, ceux de ses deux fils un peu plus loin. Outre le premier coup de feu, chacun en avait reçu un second dans la gorge, en sorte qu'ils avaient été achevés. Les Allemands avaient, de plus, enlevé le calice de l'abbé et une somme importante qui avait été placée dans un écrin, avec le calice, sous le matelas du petit blessé. »

Quittant la place de l'église, — seules celle-ci, ainsi que les écoles et la maison communale étaient encore debout — tout ce cortège d'hommes, de vieillards, de femmes et d'enfants avait donc été dirigé vers Romedenne.

Entre Surice et Romedenne, au lieu dit : « aux Fosses » (plan, *a* et fig. 106), on s'arrêta. Il était 7 h. 15. Dans les fossés qui longent la route, il y avait des cadavres de Français et de chevaux. Le groupe, encadré de sentinelles, fut placé dans une pâture appartenant à Paul Burniaux ; à côté, des soldats avec des mitrailleuses montraient le poing, menaçaient du revolver.

Vers ce moment, d'autres civils furent joints à toutes les victimes que nous avons déjà citées. Elie PIEROT (fig. 113), 54 ans, avait été aperçu à la lisière d'un bois où, accompagné de sa femme Alphonsine Pétrizot et de son fils, il avait transporté sur un fauteuil sa belle-mère impotente, Ursémie Béroudiaux, veuve Pétrizot ; ceux qui l'arrêtèrent avaient tiré sur eux, mais sans les atteindre.

Alexis THIRY fils (fig. 114), 31 ans, se trouvait sur la place avec le groupe d'Arthur Burniaux ; il était revenu au village pour emmener la veuve Pétrizot, qui habitait chez son gendre, Elie Piérot, près du facteur des postes, M. Burniaux.

Elisée PIERARD (fig. 116), 71 ans, n'avait pas fui avec ses enfants et fut pris dans « les ruelles », au moment où il revenait de la campagne pour soigner le bétail.

On amena aussi trois hommes de Surice qui avaient été pris dans la cave de la maison (plan, 25) située près des écoles, au delà d'une drève d'arbres, à savoir : Jean-Baptiste GÉRARD, dit BALBEUR, 54 ans, Henri BILLY, 48 ans, et son fils Erasme BILLY, âgé de 18 ans; enfin Adrien MARON, un vieillard âgé de 85 ans, avait été découvert dans sa demeure (plan, 26) sur la place, et joint au groupe venant du château et de la cure.

« On ne formait jusque là, raconte M^me^ Jacques, qu'un groupe compact. Tout à coup on sépara les hommes des femmes et des enfants (1). Eut-on alors un pressentiment : on fondit en larmes, on s'embrassa, on se dit au revoir. Mon fils Henri me dit : « Maman, nous nous reverrons au ciel! » M. le curé d'Anthée nous recommanda encore d'être courageux et nous donna la bénédiction. Comme l'une de mes jeunes filles lui offrait un biscuit, — on n'avait plus rien mangé depuis la veille à 16 heures — il répondit : « Non, tantôt je pourrai peut-être dire la messe! » Il espérait donc encore avoir la vie sauve.

» Les hommes furent conduits à environ 50 mètres, près des soldats qui tiraient les mitrailleuses. Ils y furent prestement mis par rangs de quatre, aux bords du chemin creux qui va de la maison Canton (plan, 9) au groupe de maisons appelé « Pauquis » (plan, VII). En avant les quatre prêtres, mon mari et mon fils. Maurice Schmit, âgé de 14 ans, allait être mis avec eux, quand un soldat le repoussa parmi les femmes.

» Un officier s'approcha de nous et dit : « Aux femmes et aux enfants, on ne fera rien; mais les hommes vont être fusillés, parce qu'une jeune fille de 16 ans a tiré sur un de nos chefs ».

» Ce qui se passa alors n'est pas à décrire. Femmes et enfants se mirent à crier, à implorer grâce et pitié; elles se jetèrent à genoux, elles demandèrent à être fusillées. Un soldat allemand pleurait avec elles. L'officier, impassible, avait tourné les talons et préparait activement la fusillade.

» Pendant ce temps, un nouveau groupe arrivait à travers champs, par le sentier venant du « Pauquis ». Il comprenait Armand VAN DURME (fig. 111), 43 ans, de Dinant, sa nièce Marguerite Diericx, la mère de celle-ci, M^me^ Ernest Diericx et Julia Hubert. Ces gens avaient été surpris dans une grotte (plan, o) derrière le parc de M^me^ Laurent-Mineur. M. Ernest Diericx, avait pu, comme nous l'avons dit, se cacher dans une oseraie, puis gagner les bois. Quand les soldats les découvrirent, ils tirèrent dans la grotte, blessant au pied Marguerite Diericx et au bras Julia Hubert — qui venait déjà d'être atteinte par une balle à la cuisse au tournant d'une rue, au moment même de l'arrestation de M. le curé, chez lequel elle avait passé la nuit. Un domestique, Gustave Bernet, de Villers-le-Gambon, qui s'y trouvait aussi, ne fut pas vu et eut ainsi la vie sauve. Tous les autres furent

(1) Avant que s'opérât cette réparation, M^me^ veuve Durdu entendit M. l'abbé Poskin, curé de Surice, dire à des officiers : « Je jure qu'il n'y avait plus une seule arme dans la commune. Epargnez mes paroissiens! Prenez-moi à leur place! » Un Allemand blessé — il avait la tête bandée — vint le menacer de son revolver. M^lle^ Thérèse Poskin pria son frère de ne plus insister, voyant que c'était inutile.

dirigés vers « les Fosses » (1). Quand M^lle Diericx parvint sur le champ du massacre, un médecin allemand examina le pied blessé : « Balle française, mademoiselle ! » dit-il. « Non, monsieur, balle allemande ! » répondit-elle avec fermeté.

» Cependant une troupe de soldats armés se disposait devant les hommes. Ceux-ci étaient trop loin pour pouvoir nous adresser une seule parole. Mon fils s'appuyait sur l'un des prêtres, comme pour trouver refuge auprès de lui et on l'entendit dire : « Je suis trop jeune, je n'ai pas le courage de mourir ! » Alors nous les vîmes agiter les mains ou le chapeau, en un suprême adieu, pendant qu'éclataient les coups de feu et que ces pauvres et innocentes victimes s'affaissaient les unes sur les autres.

» Des officiers s'en approchèrent ensuite et donnèrent des coups de revolver dans la tête à ceux qui vivaient encore. »

A ce moment, on amena un dernier civil, Victor CAVILLOT, 57 ans; il était sur le point de fuir avec son beau-frère, Jules Canton, quand il songea à rentrer un moment chez lui; il y fut découvert, amené auprès des victimes et tué isolément.

Un nommé Emile Prangey, de Sart-en-Fagne, qui devait être aussi fusillé, dut son salut à ce qu'il fut reconnu par un officier allemand qui l'avait rencontré avant la guerre aux usines d'Aubrives.

Heureusement un bon nombre d'hommes parvinrent à se cacher, tel Louis Bastin, qui se blottit sans bouger dans un jardin jusqu'au mercredi, témoin ignoré de toutes les horreurs qui se commirent dans son voisinage. Joseph Martin, son fils Emile et sa sœur Lucie s'enfoncèrent dans le ruisseau, au fond de leur jardin. L'instituteur, M. Delobbe, sa femme et ses trois filles, se cachèrent au « Fond des Vaux ».

Pendant que coulait ainsi à flots le sang innocent, tout ce qui restait de Surice brûlait. On apercevait maintenant les flammes de l'église (fig. 101 et 102), du château, des écoles, de la maison communale et des maisons qui avaient échappé la veille. Des 138 maisons que comptait le village, huit furent préservées : celles des religieuses françaises, de Ghislain Colinet, d'Alphonse Burniaux et de son voisin Gillain Burniaux, de Xavier Soumoy, le bureau des postes et deux maisons situées aux extrémités du village, l'une près du cimetière, qu'habitait ci-devant Victor Jacquemot, l'autre près du lieu du massacre, occupée par Jules Canton. Encore le feu fut-il mis chez Ghislain Colinet, chez Xavier Soumoy, à la poste et à la maison des religieuses.

Revenons à la scène du massacre et écoutons la fin du récit de M^me Jacques. « Ce n'était pas encore assez de cruauté. « Partons, allons-nous en d'ici ! » ne cessait de redire M^me Léopold Burniaux, qui venait de perdre son troisième fils. On vint

(1) A l'exception de Julia Hubert, à laquelle ils firent faire trois fois le tour de la place, avant de s'éloigner. Laissée seule en face du couvent des Pères de la Sainte-Famille, elle voulut traverser une maison qui achevait de se consumer, tomba dans les décombres incandescents et se brûla gravement les bras. Elle resta quatre jours cachée soit dans les jardins, soit dans une écurie de porcs, où elle s'abritait contre la pluie, sans prendre pendant ce temps aucune nourriture. Un Allemand étant passé à côté d'elle, alors qu'elle gisait, couverte de sang, sur le sol, la crut morte et passa outre.

demander que six femmes allassent chercher des bêches, afin de creuser un trou et d'y jeter les victimes. C'en était trop. Personne n'accepta. Nous demandâmes à prendre sur les morts les souvenirs et les valeurs qu'ils portaient : cela nous fut refusé. Les soldats se chargèrent eux-mêmes de dépouiller la plupart des cadavres.

» Les troupes continuaient à défiler sur le chemin. Nous cherchions à passer, pour nous éloigner de l'horrible et douloureux tableau qui s'offrait à nous : les soldats nous rebutaient, en nous menaçant du sabre. Il fallut attendre l'heure de midi ; alors seulement nous pûmes nous disperser l'une d'un côté, l'une de l'autre. Un groupe important passa la journée, la nuit suivante et le lendemain au bord d'un ruisseau, dans le bois qui se trouve entre Morville et Omezée. »

Les religieuses, qui étaient restées pendant la nuit cachées dans leur propriété et étaient rentrées de grand matin dans leur couvent, en furent expulsées mardi matin à 6 heures. D'abord alignées au mur de la cour, elles furent ensuite poussées vers l'ambulance de la place et plus tard sur le chemin de Florennes. Une religieuse impotente resta au couvent, avec une consœur infirmière, qui fut prise à la gorge et menacée du revolver.

Entre les faits isolés de sauvagerie dont nous pourrions remplir de multiples pages, nous relèverons le suivant.

Maurice Galant, de Maurenne, son épouse Marie Libert, leurs trois enfants et un vieillard de 80 ans, de Miavoye, Joseph Libert, après avoir passé le lundi dans les bois, gagnèrent Surice, où ils se réfugièrent dans une dépendance du château de M^me^ de Gaiffier. Le 25, à 6 heures, les Allemands tirèrent un coup de feu, par le soupirail, dans la cave où ils étaient et mirent le feu à la maison. Obligés de sortir, ils furent emmenés vers Romedenne, à l'endroit où eut lieu, peu après, le massacre général des hommes. Avec eux se trouvait Cyrille COLOT, d'Onhaye, 42 ans. Comme il était retourné sur ses pas pour prendre des papiers qu'il avait oubliés, ils le virent à genoux, les mains jointes, suppliant ses bourreaux d'avoir pitié de ses quatre petits enfants, qu'il avait à côté de lui. Ils répondirent : « Pas de pitié ! C'est la Belgique qui nous a déclaré la guerre ! » Il fut tué sur le champ, tout près de la propriété Diericx.

Maurice Galant, son épouse et leurs enfants, arrivés « aux Fosses », parvinrent à obtenir leur liberté et s'engagèrent dans une ruelle qui conduit au village par les jardins. Ils y furent aperçus par des soldats qui tirèrent sur eux : Marie Libert fut atteinte de plusieurs balles et s'affaissa dans le fossé. Un projectile, entré par la clavicule droite, était sorti par l'omoplate, un autre avait traversé le bras droit au-dessus du coude, un troisième le poignet gauche ; de plus, un soldat bondissant sur elle, lui fendit d'un coup de baïonnette le sein droit. Son père et son mari voulurent la relever, mais on les obligea brutalement à s'éloigner. Deux fillettes âgées de cinq ans ne voulurent point quitter leur mère et purent rester auprès d'elle. Dans l'après-midi, deux civils de Surice chargèrent la blessée sur une brouette et la conduisirent sur la prairie du massacre, où étaient groupés des blessés. C'est alors qu'un soldat, passant à côté d'elle, lui offrit de l'achever et de tuer ses deux enfants. La mère demanda pitié, cet homme sauvage n'insista pas et s'éloigna. Un peu plus tard, elle fut transportée à la Croix-Rouge établie chez Canton et

fut étendue sur une botte de paille. Le lendemain, M. le curé de Serville vint à passer et lui conféra les derniers sacrements. Le 27, comme on annonçait que le fort de Charlemont pouvait bombarder Surice, elle fut évacuée sur Waulsort, où elle se rétablit de ses blessures.

Quant à Maurice Galant et son beau-père Joseph LIBERT (fig. 124), 80 ans, ils avaient pu s'esquiver et fuir vers Lautenne. Des soldats tirèrent sur eux, tuèrent le vieillard et emmenèrent son gendre à la ferme de Rosée.

D'autres victimes encore tombèrent isolément dans cette affreuse journée du 28 août.

Adèle COGNIAUX, 70 ans, dame impotente, ne put fuir comme on le lui proposait et fut brûlée vive dans sa maison (plan, 27); on n'a retrouvé d'elle que quelques ossements.

Le 25 août à 13 heures, Joseph BURNIAUX (fig. 125), 41 ans, revenait de Roly, où il avait fui; il conduisait sur un chariot sa femme, Hélène Deroyer, Céline Grégoire épouse Sagin et Rosalie PIÉRARD (fig. 128), 70 ans; celle-ci portait sur ses genoux son petit-fils âgé de 2 ans. Comme ils arrivaient en vue de Surice, les soldats tirèrent sur eux. Joseph Burniaux et Rosalie Piérard furent tués, Hélène Deroyer reçut une balle dans la jambe droite et resta sur place, abandonnée, jusqu'au soir; sa compagne, affolée, avait fui avec l'enfant.

Tous les gens qui eurent à circuler ce jour-là aux abords du village peuvent témoigner qu'on ne cessait de tirer sur les civils, à la mitrailleuse et au fusil.

Jules Bastin, organiste de l'église de Surice (fig. 119), 39 ans, sa femme (fig. 121), 31 ans et leur enfant, 15 mois, ont été tués à Romedenne le 25 août, aux environs de la station. (Voir Romedenne.)

René BAIJOT, 38 ans, négociant, son épouse Marie-Céline JACQUEMIN, 38 ans, leurs enfants NOÉMIE, 12 ans, et CHARLES, 1 an, étaient restés chez eux le 24 août, mais avaient disparu depuis. Leurs corps furent retrouvés le 7 juillet 1915, dans la citerne de leur maison incendiée (plan, 28), par des plafonneurs qui avaient besoin d'eau. La pierre qui fermait l'orifice avait été placée incomplètement pour permettre à l'air d'y pénétrer, mais elle était recouverte d'une légère couche de déblais.

Le 26 août ne ramena pas encore le calme à Surice. Clémence SAINT-GUILLAIN, veuve Xavier HOWET, 47 ans, d'Omezée, revenait ce jour-là de Roly, regagnant son village. Lorsqu'elle arriva au Piche (Lautenne), vers 10 heures, accompagnée de ses sept enfants et d'autres personnes de son village, des soldats tirèrent sur elle : elle fut tuée sur le coup. Ses enfants ne furent pas autorisés à reprendre l'argent qu'elle portait sur elle, ni à emporter son cadavre.

Désiré-François Guislain, de Surice (fig. 129), a été fusillé à Soulme le 26 août, sur le chemin de Rosée, au moment où il sortait du bois.

Emile VISCARDY, 70 ans, de Morville, a été tué à Surice dans des circonstances qu'on ignore. Il a été vu au café Maron le 24 août au soir et ses enfants ont ensuite reconnu son cadavre aux chaussures et aux restes d'habits qu'il portait; il avait été jeté dans la fosse commune avec les victimes de la fusillade collective, bien qu'il ne fût pas du nombre de celles-ci.

(Photo 1915.)

Fig. 105. — Surice.
Ruines de la maison Emond, à gauche de laquelle s'ouvre le sentier par lequel le curé de Morville et ses compagnons purent fuir vers Pérémont.

Fig. 106. — Surice.
Lieu dit « Les Fosses », où eut lieu la grande fusillade. La pierre indique l'endroit de la fosse commune ; plus loin, la maison Canton.

(Photo 1916.)

Fig. 107. — Romedenne. L'église incendiée.

(Photo 1915.)

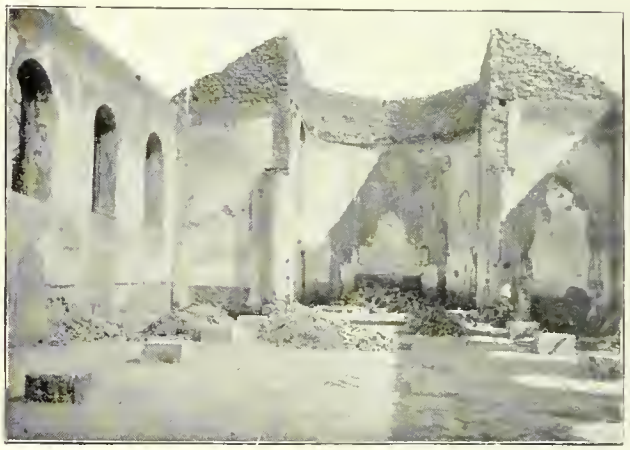
Fig. 108. — Romedenne.
Route de Romerée-Couvin et ruines de la gendarmerie nationale.

(Photo 1915)

Fig. 100. — Vue générale de Surice, prise de la route de Romedenne à Franchimont.
(sur la droite, l'école; au centre, l'église; à gauche, la maison des Pères de la Sainte-Famille.)

(Photo novembre 1914)

Fig. 101. — Surice. L'église en ruines.
(A gauche, maison Baijot, où quatre personnes périrent dans la citerne.)



(Photo 1916)

Fig. 102. — Surice.
Intérieur de l'église incendiée.

(Photo fin 1914)

Fig. 103. — Surice.
Place située en haut du village.
La chapelle, épargnée, de Notre-Dame de Lourdes.

(Photo 1915)

Fig. 104. — Place de Surice.
(La maison marquée d'une croix est celle dans laquelle se tinrent cachés, pendant la nuit du 24 au 25 août, le curé de Morville et ses compagnons.)

Des témoins de la grande fusillade, Rose Nassaut, épouse Joseph Burton et sa grand'mère âgée de 83 ans, après avoir passé la nuit du 25 au 26 dans le bois, furent traquées à coups de feu le lendemain, dans la campagne de Morville, par des soldats qui passaient sur la route de Soulme.

Les auteurs des massacres ne se préoccupèrent même pas d'inhumer leurs victimes. Ils avaient mis en terre, dès la première heure, les corps des Allemands tombés dans la bataille, mais ils négligeaient systématiquement les cadavres des Français et des civils. Le 26 août, ils arrêtèrent Léon Pierrard, Ernest Péters, Léon Goffinet et Paul Toussaint, qu'ils avaient surpris à leur rentrée au village. Ils attelèrent d'abord ces hommes à un chariot chargé d'épiceries pillées chez Alphonse Burniaux, puis ils leur firent enterrer des chevaux dans une terre voisine, enfin ils les amenèrent auprès du monceau des fusillés, avec un jeune homme de Bambois (Fosses). « Voilà les francs-tireurs! » leur dirent-ils. « Non, répondirent les hommes. Toutes les armes ont été remises et nous pouvons vous montrer où elles ont été brûlées; et notre curé, dans ses sermons, nous a exhortés à bien vous recevoir. » Sur l'ordre des soldats, ils creusèrent une vaste fosse et ils étaient occupés à ranger convenablement les premiers cadavres, lorsque ces brutes les obligèrent à les jeter les uns sur les autres, pêle-mêle, sans respect et sans soin. Cinquante fois, assurent ces malheureux, ils durent, sous la menace de coups ou d'une balle, se mettre à genoux, ou demander pardon, ou crier « Vive l'Allemagne! » Peu après ils virent ramener sur des autobus les blessés qui avaient été déposés chez Canton.

Cependant les soldats ne négligeaient pas le butin qui avait échappé à l'incendie. Le pillage se poursuivit, sans honte ni retenue, pendant plusieurs jours. Ils emportaient tout, même des pots de confitures. M. Burniaux, fabricant de tabacs, vit charger sur des autos jusqu'à des bronzes qui avaient été préservés chez lui. Les soldats s'essayèrent à fracturer le coffre-fort de la poste, mais sans réussir. Le coffre-fort de M^me^ Laurent fut dynamité et on y déroba des pièces d'argenterie tordues, avec des titres et valeurs.

L'ordre d'évacuer fut donné à Surice, comme dans les villages voisins, le 28 août, à cause du fort de Charlemont. En l'absence des quelques habitants qui étaient revenus jusque là dans le village détruit, les Allemands jetèrent des matières inflammables sur les cadavres d'hommes et de chevaux qui traînaient encore dans les rues et y mirent le feu ; mais ils n'avaient fait les choses qu'à moitié. Les civils durent, à leur retour, le 1^er^ septembre, s'en occuper de nouveau et inhumer aussi les cadavres des soldats français, qui gisaient encore dans les chemins.

Bien plus, il devenait urgent d'assurer aux victimes du massacre une sépulture convenable et définitive. De la fosse, trop peu profonde et mal recouverte, dépassaient ici un pied, là un bras, dans un état de décomposition très avancée. Il s'en dégageait une odeur nauséabonde. C'est le 8 septembre qu'à l'intervention de M. le juge Allard, de Florennes, on ouvrit la fosse collective. Les cadavres, identifiés, furent alignés dans une nouvelle tombe, en deux rangs superposés, à l'exception des corps de M. l'abbé Poskin et de son beau-frère, qui furent transférés au cimetière, et de Gaston Burniaux, qui fut inhumé dans le jardin de ses parents,

à côté de son père et de ses deux frères. Le 10 septembre, la famille de M. Piret, curé d'Anthée, insista pour obtenir le corps du défunt : on crut devoir accéder à sa demande. Pareille demande fut renouvelée le lendemain pour M. l'abbé Gaspard, mais les fossoyeurs n'acceptèrent plus à aucun prix.

Le charnier fut cependant encore ouvert à des dates ultérieures, d'abord pour M. l'abbé Ambroise, curé d'Onhaye, puis le 8 décembre pour M. l'abbé Gaspard.

N° 610. A *Lautenne*, les maisons de Félicien Defoy et de la veuve Donat Dehaibe furent incendiées mercredi 26 août à 6 heures du matin. De nombreux habitants de ce hameau eurent beaucoup à souffrir. Plusieurs furent emmenés à Rosée et entassés dans une grange de la ferme ; d'autres furent liés dans les campagnes voisines du village, à l'aide de grosses cordes et leurs bourreaux s'amusaient à les culbuter.

Nous avons relaté à Franchimont (page 153 et ss.) le martyre d'Emile Demeuldre, de Lautenne ; son père échappa avec une balle dans la jambe.

N° 611. Le 14 août à 3 heures du matin, les avant-gardes françaises entrèrent à *Romedenne*. Un défilé de troupes se continua pendant la journée et un bon millier de soldats, de la région de Cambrai, cantonnèrent au village la nuit suivante, pour partir les uns vers minuit, les autres le lendemain.

Le 23 août, dès le matin, on vit arriver beaucoup de civils fuyant devant l'ennemi, à la fois du pays de Falisolles-Mettet et de Hastière-Dinant.

Le 24 août, ce fut le tour des soldats belges et français. Ceux-là seuls qui en ont été témoins peuvent se faire une idée exacte de ce que furent et cette panique et cet exode. Pris dans le mouvement général, les gens de Romedenne s'enfuirent eux aussi les uns après les autres.

A 16 heures, on annonça que les Français avaient installé des batteries à Soulme, pour couvrir leur retraite. On croyait à un combat prochain. A 17 heures, M. le baron de Fontbaré passa à pied, avec son jardinier, se rendant à Couvin : les Allemands, dit-il, arrivaient à Rosée. Cependant des Français annonçaient que l'ennemi était encore à une journée de marche. A l'église (plan, 1), M. l'abbé Ph. Thibaut, aumônier militaire de Cambrai, faisait transporter des gerbes de paille pour la nuit.

Les Français qui devaient loger au village étaient exténués, à la suite d'une marche forcée : beaucoup venaient d'une position située au nord de Malonne. Ils avaient faim et le service du ravitaillement était désorganisé.

A 19 h. 30, tandis qu'au presbytère (plan, 2), un capitaine, quatre lieutenants et un aumônier étaient à table, on entendit des coups de feu. Les officiers sortirent, donnèrent des ordres, puis se remirent à table. « C'était, dirent-ils, une regrettable méprise : les hommes avaient tiré sur leurs camarades, un capitaine était blessé. » Un moment après, retentit un coup de canon. « Les Allemands, leur dit le curé, ne vous suivent pourtant pas de si près! » Puis la servante vint dire que la pharmacie Debin (plan, 10) était en feu. L'État-Major constata, en effet, qu'un obus venait d'embraser la toiture : on ne revit plus aucun de ces officiers et les derniers soldats restés au village s'ébranlèrent prestement vers le sud. Quelque temps après, les

maisons Goffin (plan, 11) et Xavier Burniaux (plan, 12) brûlaient aussi, allumées par des obus incendiaires.

M. Baudine, curé de Romedenne, raconte ainsi l'évacuation du village, au début du combat, et son voyage à Matagne-la-Petite.

Fig. 109. — Plan de Romedenne.
(Les maisons en noir ont été incendiées.)

Légende. — 1. Eglise de Romedenne ; 2. Presbytère ; 3. Ecoles ; 4. Cimetière ; 5. Gare ; 6. Endroit proche de la gare où fut tué Emile Collard ; 7. Endroit sur la route où fut tué Arthur Poncelet ; 8. Prairie où furent massacrés des membres des familles Penasse et Bastin ; 9. Ruisseau de Chinelle ; 10. Pharmacie Debin ; 11. Maison Goffin ; 12. Maison Xavier Burniaux ; 13. Maison Jules Bastin ; 14. Maison veuve Leclercq ; 15. Maison Jallet ; 16. Endroit où fut tué Jules Bastin.

« M. Demeuldre, voisin du presbytère, m'annonça que son chariot était attelé et je me décidai à partir avec lui. La nuit tombait. Comme je me rendais à l'église pour emporter le Saint-Sacrement, arrivé sur la place, j'entendis des Français, cachés derrière des murailles, crier : « Ne passez pas, il y a du danger ! » Sortant de l'église, je suivis d'abord la route de Franchimont; mais elle était tellement

encombrée que les Français me firent faire volte-face. Je revins à l'église, où l'on venait de transporter des blessés, puis je partis vers Romerée.

« La route qui mène à cette localité était encombrée de troupes françaises qui s'avançaient fiévreusement, au pas de course. Attelages et piétons étaient souvent obligés de se garer. Le chariot de M. Demeuldre seul était respecté, parce qu'on y avait installé le capitaine blessé. Près de l'école des garçons (plan, 7) on cria : « Couchez-vous ! » des balles sifflaient à nos oreilles. A partir de ce moment, tout danger cessa.

« A Romerée, à 21 h. 30, à Matagne-la-Petite, à 22 h. 30, village et chemins regorgeaient de troupes et de fuyards. Je passai la nuit au presbytère de Matagne, avec les curés de Serville et de Soulme, j'y fus témoin le lendemain de l'arrivée des Allemands et je rentrai à Romedenne le 26, dans l'avant-midi.

« Dans ce village vide et abandonné, quel désastre ! Au presbytère — comme d'ailleurs dans toutes les maisons — les vitres étaient brisées, les portes enfoncées, la vaisselle jetée par terre, les suspensions arrachées, les tableaux lacérés. Après un premier pillage, assez superficiel, celui des boissons et des vivres, il s'en était fait un second : des autos et des voitures avaient emporté denrées, literies, linges, meubles, tout ce qui pouvait convenir à l'armée ou à l'Allemagne. »

Quelques familles seulement, plus confiantes que les autres, avaient attendu l'ennemi : combien elles eurent à le regretter !

Les Allemands entrèrent à Romedenne le 25 août vers 5 heures du matin. Désirée Marotte, qui était restée avec son père et sa sœur, pour soigner sa mère malade, en fut témoin. Ces gens avaient passé la nuit avec la famille Debin-Cogniat et Arthur Poncelet, jardinier à Hastière-Lavaux, dans la cave de la famille Debin. Le 25 août au lever du jour — il pouvait être 5 heures — en ouvrant la porte de la rue, ils virent M. et M^me^ Penasse et leurs enfants, de Surice — dont nous raconterons bientôt la fin tragique — se diriger vers une ruelle voisine, pour gagner le chemin de la gare (plan, 5); Auguste Poncelet, qui devait partager leur triste sort, les suivit. A peine s'étaient-ils éloignés que huit Prussiens débouchèrent du chemin de Surice, deux à deux, le fusil sous le bras et dirigé vers le sol, par groupes distants de quelques mètres, tirant des coups de feu. M. Marotte, voyant qu'un soldat allait détruire les volets de sa maison à coups de hache, s'avança pour lui en offrir la clef. Une autre troupe plus considérable s'avança alors vers eux, du chemin de Surice : ces soldats, revolver au poing, gesticulaient comme des sauvages; ils foncèrent dans les maisons, firent main basse sur tout ce qu'ils trouvèrent, et en chargèrent le chariot d'Emile Gilbert, qui était prêt à partir avec le groupe des civils dont nous avons parlé. L'épicerie Bastin, la maison Debin et plusieurs voisines furent pillées en un moment. Un soldat enleva même le panier de M^lle^ Marotte, contenant des provisions de bouche, et elle ne réussit, à force de supplications, à y reprendre que les médicaments destinés à sa mère. Ce pillage était dirigé par l'officier Haas, de la 2^e^ compagnie du 104^e^.

Avant de se diriger vers « Moirmont », où ils vécurent jusqu'au 27 de mûres et de prunelles, ces gens furent encore témoins de l'incendie du village. « Tout-à-coup, a rapporté M^lle^ Marotte, il s'est formé deux pelotons d'une vingtaine d'hommes chacun, l'un placé sous l'acacia, l'autre à côté du tilleul, tous deux en

face de notre demeure. Aussitôt une fusillade éclata, partant des deux pelotons, dans la direction de l'église et des maisons voisines. Les ardoises volèrent dans tous les sens, telle une nuée de grêle s'abattant sur le village. Quelques instants après, mon père vit la fumée sortir du clocher, près de la croix, et un membre de la famille Debin me fit remarquer que notre maison brûlait. » A 10 heures, l'église tout entière était en feu.

Revenons à la famille Penasse.

Xavier PENASSE, 44 ans, Marie SAUDMONT, son épouse, 40 ans, et leurs enfants Bertha, 17 ans, Léon (fig. 127), 13 ans, Jeanne (fig. 126), 7 ans, Marie-Louise (fig. 122), 7 ans, Emilia, 15 mois, avaient quitté Surice, leur village, le 24 août à 18 heures, au moment où arrivaient les Allemands et avaient passé la nuit chez Jules BASTIN (fig. 119), 39 ans, négociant (plan, 13). Le 25 août à 5 heures du matin, Jules Bastin, son épouse née Rosalie-Marie GOBRON (fig. 121), 30 ans, et un de leurs enfants, Robert-Louis, âgé de 15 mois, se mirent en route avec tous les membres de la famille Penasse. Sur le chemin de la gare, près de l'école des garçons, ils rencontrèrent des Allemands, qui les fouillèrent. M. Bastin avait emporté, avec d'autres effets, un revolver, qui était dans sa gaine, muni d'une baguette de sûreté : sans qu'il lui fût possible de donner aucune explication, il fut poussé séance tenante contre la haie et fusillé à bout portant. Les balles lui avaient fait une large plaie sous le menton.

Le restant du groupe fut conduit à la gare, près de la maison veuve Leclercq (plan, 14). Les Allemands se montrèrent d'abord bienveillants à leur égard, distribuant aux enfants des bonbons, à M. Penasse, père, du tabac. Que se passa-t-il ensuite? Les soldats apprirent-ils le massacre de Surice? Leur parla-t-on de francs-tireurs ou de la prétendue jeune fille ayant tiré? Brusquement leurs dispositions changèrent : ils décidèrent le massacre de tous les malheureux, sans distinction d'âge et de sexe, qu'ils retenaient.

La première victime fut Arthur PONCELET (fig. 28 du T. IV), 28 ans, de Hastière-Lavaux, qui n'était déjà plus en leur compagnie, ayant été retenu et lié à un arbre de la route; il fut fusillé à l'endroit même (plan, 7).

A ce moment, un autre civil, Hubert Grégoire, né à Soulme, mais résidant à Romedenne, — qui avait été arrêté le matin dans une écurie, où il s'occupait du bétail, puis conduit à Matagne-la-Petite et ramené aussitôt à Romedenne, — se trouvait devant l'estaminet de Léonard Burniaux. Quand il vit tuer son voisin Arthur Poncelet, il s'élança dans la pâture de M^me^ Valère Leclercq ; une grêle de balles le poursuivit, sans l'atteindre.

A la même minute, M^me^ veuve Jules Bastin, avec son enfant de 15 mois, et les sept membres de la famille Penasse poussés à coups de crosse dans la prairie (plan, 8), étaient mis en ligne et un peloton d'exécution, posté devant, tirait sur eux. M^me^ Bastin et son bébé, M. Penasse et trois de ses enfants, eurent à peine le temps d'exprimer leur émoi, ils s'affaissèrent ensemble, tués sur le coup. M^me^ Penasse, quand elle comprit le sort qui l'attendait, saisie d'horreur, leva les bras vers le ciel et s'enfuit en criant, à l'instant même où allaient retentir les coups de feu. Elle fut suivie par l'une de ses enfants, Marie-Louise. Peut-être aperçurent-elles Hubert Grégoire, qui venait de se jeter dans le ruisseau de Chinelle, à 300 mètres de la

route. Marie-Louise tomba elle aussi, ou se jeta dans le ruisseau. Hubert Grégoire put encore la saisir et la déposer sur la berge opposée, puis il l'entendit crier plusieurs fois : « Maman ! » jusqu'à ce qu'une balle vint achever la fillette. Quant à M^me^ Penasse, elle ne courut pas loin : les exécuteurs eurent vite dirigé sur elle leurs armes et elle fut touchée à 75 mètres du groupe des fusillés. Hubert Grégoire, que toutes les balles avaient épargné, put se blottir sous des racines d'arbustes qui bordent le ruisseau, plongé dans l'eau jusqu'au cou ; il y était si bien caché qu'il défia les recherches des exécuteurs. Le soir venu, il gagna le cimetière de Romedenne (plan, 4) où il passa la nuit et se dirigea le 26 vers Soulme. Repris bientôt près de chez Canton, à Surice, il fut attaché à une roue de canon pendant une heure, puis libéré.

Les soldats, leur besogne accomplie, ne se soucièrent plus du groupe des fusillés. L'un de ceux-ci était Jeanne Penasse (fig. 126), qui avait été blessée au-dessus de la hanche. Laissée pour morte dans la prairie, elle fut relevée le 26 août et conduite à l'ambulance de Romerée, où elle se rétablit. Grâce au récit de cette enfant et au témoignage d'Hubert Grégoire, la vérité a pu se faire sur cet affreux massacre. Ainsi fut déjouée la malice des bourreaux, qui pensaient avoir supprimé tout témoin de leur cruauté.

Joseph Boidron, de Romedenne, a relevé la position des cadavres sur le terrain d'exécution. M^me^ Bastin et son enfant, le père Penasse, sa fille aînée, sa cadette et son garçon gisaient sur la même ligne, à 25 mètres du chemin de Romerée, dans la pâture de M^me^ veuve Leclercq, au coin du jardin de Désiré Triffoy ; M^me^ Penasse était à peu de distance du groupe, plus au nord dans la direction de la rivière ; Marie-Louise gisait de l'autre côté de la berge.

Emile COLLARD, 76 ans, fut pris chez lui le 25 au matin, malgré les cris et les supplications de son épouse, conduit à la gare (plan, 6) et tué à coups de baïonnette. On prétend que l'occasion de sa mort a été une photographie de son fils, Louis Collard, officier de l'armée belge et aide-de-camp du général Leman, photographie que les soldats avaient découverte sur une cheminée de la maison.

Le même jour à 9 heures du matin, un blessé français fut achevé dans la maison d'Alfred Jallet, voisine de l'église, sous les yeux de treize personnes d'Hastière, dont Hubert Collignon et le docteur Maurice Guillemin, qui s'y étaient réfugiées. Ce soldat s'appelait Georges Lévêque, du 127^e^, de Maubeuge ; il avait passé la nuit à l'église. Bien qu'il eût reçu une balle à la cuisse et qu'il eût l'avant-bras fracturé, il avait réussi à se traîner chez Jallet à 4 heures du matin, pour demander à boire. Des troupes allemandes défilèrent d'abord devant la maison pendant plusieurs heures, sans entrer. A 8 h. 30, il vint un officier, escorté de deux sous-officiers, qui voulurent emmener le blessé ; mais celui-ci expliqua qu'il était incapable de se mouvoir, et il fut autorisé à rester. Un quart-d'heure après, la porte s'ouvrit tout à coup avec fracas. Des soldats entrèrent en poussant des cris sauvages dans l'appartement où le blessé était assis sur une chaise, et l'un d'eux le mit en joue, en criant : « Kapout, François ! » Le malheureux n'eut même pas le temps de faire appel à la pitié de ses agresseurs : deux coups de feu lui avaient transpercé le crâne. La mort fut instantanée. Le cadavre resta sur la chaise, et y fut bientôt carbonisé. Car les sous-officiers avaient visité l'habitation et mis le feu

Fig. 110.
Léopold BURNIAUX, 53 ans,
massacré à Surice
avec ses fils Armand et Albert.

Fig. 111.
Armand VAN DURME, 43 ans,
de Dinant, tué à la grande fusillade.

Fig. 112.
L'abbé Armand BURNIAUX, 25 ans.
massacré à Surice
avec son père et son frère Albert.

Fig. 113.
Elie PIÉROT, 54 ans,
de Surice, tué à la grande fusillade.

Fig. 114.
Alexis THIRY, 54 ans,
de Surice, tué à la grande fusillade.

Fig. 115.
Gaston BURNIAUX, 21 ans,
de Surice, fils de Léopold Burniaux,
tué à la grande fusillade.

Fig. 116
Elisée PIERARD, 71 ans,
de Surice, tué à la grande fusillade.

Fig. 117.
Albert BURNIAUX, 14 ans,
massacré à Surice avec
son père et son frère Armand.

Fig 118. — Alexandre ROUYRE, 27 ans, d'Ermeton-sur-Biert, tué à Surice.

Fig. 119. — Jules BASTIN, 39 ans, organiste de l'église de Surice, fusillé à Romedenne avec sa femme, et son enfant de quinze mois.

Fig. 120. — Juliette GENARD 26 ans, ép. d'Al. Rouyre, d'Ermeton-sur-Biert, tuée à Surice.

Fig. 121. — Rosalie GOBRON, 30 ans, épouse Jules Bastin, fusillée à Romedenne.

Fig. 122.
Marie-Louise PENASSE,
7 ans,
fusillée à Romedenne.

Fig. 123.
Bertha PENASSE,
17 ans,
fusillée à Romedenne.

Fig. 124. — Joseph LIBERT, 82 ans, de Maurenne, tué à Surice.

Fig. 125. — Joseph BURNIAUX, 41 ans, tué en vue de Surice, avec Rosalie Piérard.

Fig. 126.
Jeanne PENASSE,
7 ans,
seule survivante de la famille.

Fig. 127.
Léon PENASSE,
13 ans,
fusillé à Romedenne.

Fig. 128. — Rosalie PIÉRARD, 70 ans, de Surice, tuée avec Joseph Burniaux.

Fig. 129. — Desiré GUISLAIN, 72 ans, de Surice, tué près de Soulme.

à l'étage. Les treize civils sortirent alors de la maison qui brûlait et un commandant à cheval, qui passait, les accusa « d'y avoir mis le feu, pour faire périr des chevaux allemands qui étaient à l'écurie ». Le docteur Guillemin s'avança pour protester et exhiba sa carte de médecin de la Croix-Rouge, sur laquelle l'officier inscrivit « Können hier bleiben. I/104 ». Peu de temps après, ils furent sur le point d'être fusillés. Au moment où les soldats se rangeaient déjà devant eux pour les abattre, il se produisit une alerte. On entendit quelques coups de feu, que les civils attribuent à une contre-attaque de soldats français. Par un passage situé entre deux maisons et donnant sur un jardin, ils purent, à la faveur du tumulte, gagner les campagnes et se coucher à plat ventre, pendant l'engagement, dans une épaisse haie; de là, guidés par M. Collignon, ils gagnèrent le moulin de Vodelée.

Un certain nombre d'autres civils, surpris par l'ennemi, eurent beaucoup à souffrir, mais eurent la vie sauve (1).

Les incendies se poursuivirent dans la journée du 26 août : sur 198 habitations que comptait le village, 119 maisons, dont l'église (fig. 107), l'école des garçons et la gendarmerie (fig. 108) furent brûlées. Le feu fut mis au presbytère par un amoncellement de paille sous une poutre, mais il s'éteignit. Les soldats firent sauter le tabernacle de l'autel majeur, qui heureusement était vide. La sacristie de l'église, qui avait échappé à l'incendie, fut pillée par les Allemands vers le 1er septembre.

Le 26 août, alors que les mauvaises heures semblaient passées, la situation empira de nouveau. Le commandant local, en proie à une violente colère, prévint M. le curé « qu'il allait être fusillé, parce que l'on avait trouvé à côté de sa maison le dépôt des armes destinées au civil » ; des soldats l'emmenèrent aussitôt et le placèrent dans un convoi militaire, derrière un fourgon. Il eut beau leur expliquer qu'il s'agissait d'armes soustraites aux civils et consignées précisément pour s'assurer qu'ils n'en feraient pas usage ; que la liste des propriétaires était jointe au dépôt; que le groupement des armes, loin d'être suspect aux Allemands, devait être apprécié d'eux, puisqu'il était fait en leur faveur ; il ne reçut pour toute réponse que des injures, qu'accompagnait la menace : « Fusiliert, Fusiliert! » A ce moment M. le curé, souffrant depuis quelques jours et brisé par une série de veilles, sentit ses forces l'abandonner et perdit connaissance, ce qui ne lui valut pas, loin de là, la pitié de ses gardiens. Une seconde syncope, plus longue que la première, fit craindre pour sa vie. A 13 heures, Paul Sohet, Omer Agnaux et Henri Dive furent placés en tête d'une colonne. M. le curé fut hissé sur un véhicule, jusque Romerée, où il réussit à se soutenir. Paul Sohet fut libéré à Matagne-la-Petite et les autres arrivèrent au campement de Nismes à 19 heures, après avoir enduré un vrai supplice moral, tant ils reçurent pendant le trajet de propos grossiers et de menaces. Le village de Dourbes, qu'ils traversèrent, était en feu. A Nismes, ils comparurent devant un officier supérieur, qui entendit leur exposé et se montra bon; il leur remit un passeport (2) de libération.

(1) Le récit en est consigné dans la publication *Dionantensis*, II Romedenne, p. 17 et ss.

(2) En voici le texte : « Drei Einwohner (darunter der Pfarrer) aus Romedenne, sind, nach angestellten Verhöre, als unschuldig in ihre Heimat entlassen worden und dürfen den Weg dahin ungehindert passieren. Dourbes, 26. VIII. 14 (s) FRIEDRICH, leutnant II 101. »

Vendredi 28 août, M. le curé procéda à l'inhumation des nombreux cadavres qui gisaient encore ci et là sans sépulture : 14 soldats français et les civils dont nous avons donné les noms. A ce moment se trouvait au village la 3e batterie de feldartillerie reg. nº 48.

Le 29, le village fut évacué et les habitants revenus campèrent deux nuits dans les bois voisins de Franchimont.

§ 3. — *Romerée.*

Les troupes du XIXe corps — notamment des 104e, 106e et 107e (1) — entrèrent à Romerée le 25 août à 8 heures. Leur premier geste fut d'y tuer à 9 heures deux étrangers surpris aux environs de la gare. Elles ne purent poursuivre leur avance, car elles furent retenues pendant tout l'avant-midi par le feu du 27e d'artillerie français (2).

Le village de Matagne-la-Petite (rapport nº 613) se trouva pendant le combat entre deux feux et ne fut occupé qu'à 13 heures par le 104e et le 106e (3).

Deux heures après le combat, les Allemands mettaient le feu au village de Romerée, où restaient quatre hommes, seuls témoins de l'incendie : douze maisons furent détruites.

Nº 612. A *Romerée* — relate M. l'abbé Leprince, curé — il passa d'abord des territoriaux français, se rendant vers Namur, dont le défilé dura deux jours ; puis une colonne de ravitaillement d'environ 150 hommes s'établit au village.

Au soir du 23 août, apparurent les premiers véhicules des gens effrayés qui fuyaient devant l'ennemi. Pendant toute la journée du lendemain se poursuivit le défilé des réfugiés du pays de Dinant, Hastière, Onhaye, Fosses, Mettet, Charleroi, qui vinrent jeter la consternation dans la commune. Ces pauvres gens nous arrivaient exténués, les vêtements poussiéreux, mourant de faim et de soif, accablés par la chaleur. Les uns transportaient à dos leur maigre butin, ou sur une brouette ; d'autres étaient attelés à de petites charrettes, des plus disparates, dans lesquelles reposaient les enfants, au milieu de paquets de linges et de vêtements. La retraite précipitée des troupes françaises et des troupes de Namur en débandade ne fit qu'augmenter la terreur.

Tous mes efforts à maintenir mes paroissiens dans le calme et à les rassurer

(1) Le parquet de Dinant a relevé chez M. Delobbe un bon délivré le 25 août par le 104e kronprinz et par le 3e bat. du 107e ; un caleçon abandonné par l'ennemi porte aussi la marque de III/107.

(2) Ce régiment (divisionnaire de la 2e division d'infanterie) avait appuyé les arrière-gardes la veille, à Miavoye et Morville, et après avoir cantonné la nuit suivante à Doische, Gimnée et Niverlée, avait été chargé le 25 de protéger la retraite à Matagne-la-Grande et Vierves.

(3) Le soldat Franz Dobratz, 9e comp. du 106e, a témoigné qu'il a participé le 25 août à l' « Assaut du village de Matagne-la-Petite ». *Direction du Cont. et de la Just. Mil.*, à Paris, rapport 184, dossier 1055.

devinrent stériles. On n'entendait parler que de fuite et d'atrocités. Et lorsque, au soir du 24, Surice, puis Romedenne flambèrent, ce fut le signal du sauve-qui-peut. Je dus me résigner à suivre mes paroissiens, malgré la résistance que j'avais opposée jusque-là aux instances d'un officier français.

Lorsque, le 25 août, à 8 heures du matin, après quelques fusillades d'arrière-garde, les Allemands entrèrent dans le village, gorgés des vins du sénateur Focquet, qu'ils avaient pillés à Romedenne, et poussant des hurlements sauvages. Il restait à Romerée quatre hommes : Emile Nenquin, M. Lacourte, Jules Machurot et Albéric Sturbois. Ils furent enfermés dans l'église et la soldatesque put piller tout à son aise. Des habitants qui s'étaient abrités dans les bois voisins voulurent revenir dans la journée : les uns furent joints aux premiers otages dans l'église, les autres furent parqués au-dessus du village, dans un champ. Tous furent abreuvés d'insultes, collés au mur et mis en joue, menacés cent fois de la mort. A l'église, les soldats fracturèrent les troncs, comme des voleurs.

Dans l'avant-midi du 25 août, un court combat d'artillerie avait été engagé entre les troupes françaises postées sur la hauteur de Bieur (entre Matagne-la-Petite et Matagne-la-Grande) et les troupes allemandes arrivées à Romerée. L'artillerie allemande donna peu ; quant à la pièce française de Bieur, elle fut détruite par des obus ennemis tirés du côté de Merlemont et de Villers-en-Fagne. Des mitrailleuses françaises couvraient de leur feu la vallée située entre Romerée et Matagne-la-Petite. Le combat se termina vers midi.

Les pertes allemandes furent assez élevées. Henri Burniaux, de Surice, prisonnier à l'église de Romerée, fut requis de conduire en auto des officiers à Fagnolles, et aperçut le long de la route des cadavres et des blessés. A la soirée, un monceau de cadavres se trouvait sur la place de l'église, recouvert d'une bâche, et 60 blessés furent amenés à l'église pour la nuit. Le lendemain, à 6 heures, les uns et les autres avaient disparu.

Deux étrangers que la troupe amenait avec elle, furent fusillés aux abords de la gare le 25 août, vers 9 heures du matin, et restèrent sans sépulture pendant de longues journées. Il fut impossible d'établir leur identité. L'un d'eux, de forte constitution, aux cheveux noirs et crépus, paraissait âgé de 40 ans ; l'autre, frêle et de petite taille, semblait avoir 18 ou 20 ans ; leurs poches avaient été retournées.

Le 25 à 14 heures, quand Léon Delobbe rentrait au village, la maison du garde de M. Focquet et la gare brûlaient. Vers 16 heures, ce fut le tour des maisons Adolphe Buchet, Félicie Gérard, Adonis Gilles (deux immeubles), Sidonie Guilmin, Arthur Gillain, Virginie Gilles, Auguste Mouchet, Auguste Buchet, Alexandre Preillon (grange). Des foyers d'incendie furent aussi allumés chez M^me^ Van den Halle, veuve Minet, Joseph Chaltin et Léon Delobbe. Pillage et incendie furent l'œuvre notamment du 104^e^ (dont le 3^e^ bataillon) et du 107^e^. « Nous avons fusillé à Surice, dit un officier à Emile Nenquin ; si on tire, vous serez aussi fusillés ! » Romerée devait être incendié, lui dit-il encore, et il montra, sur une carte, le nom de la localité souligné d'un trait rouge. Des déclarations identiques furent faites à Vireux, à Auguste Nenquin, et à Matagne-la-Petite, à Jules Chayet.

Les prisonniers restèrent enfermés dans l'église pendant deux jours et deux nuits. Ils furent ensuite dirigés sur Sart-en-Fagne, Merlemont et d'autres villages voisins, pendant le siège de Charlemont.

N° 613. Le 23, écrit M. l'abbé Sohet, curé de *Matagne-la-Petite*, les troupes algériennes qui occupaient le village partirent de bon matin. A la sortie des Vêpres, il passa une voiture venant de Morville : les gens qui la montaient racontèrent des nouvelles terrifiantes, auxquelles on ajoutait difficilement créance. Le soir, en revenant de la chapelle de Saint-Hilaire, où la paroisse était allée en pèlerinage pour le succès de nos armes, je rencontrai des médecins et des infirmiers, qui accompagnaient deux chariots militaires. Ils venaient, disaient-ils, de Saint-Gérard, et l'armée était en déroute.

Le 24 août, nous vîmes passer à la fois des soldats de l'armée de Namur, le ravitaillement français qui se trouvait à Romerée et un nombre incalculable de fuyards. A 22 heures, arrivèrent les curés de Serville, Romedenne et Soulme, tandis que l'horizon s'embrasait du vaste incendie de Romedenne.

A minuit, le colonel qui logeait au presbytère fut prévenu que des uhlans avaient poussé une reconnaissance jusqu'à la boulangerie de Romerée et à la fabrique de dynamite de Matagne-la-Grande. La nouvelle causa un grand émoi. Une dépêche similaire fut apportée à 1 heure et le colonel accorda un repos de deux heures seulement à ses troupes exténuées. Leur départ eut lieu à 3 heures, c'étaient les dernières troupes françaises.

Fallait-il fuir ou rester? On décida de rester. Je demandai qu'on me prévînt de l'arrivée des Allemands, au devant desquels je me rendrais pour parlementer.

Les uhlans furent annoncés à 8 h. 30. Escorté de M. Arthur Dambroise, je les trouvai à cent mètres du village, venant de Romerée. Ils me laissèrent approcher et je m'offris comme otage, certifiant que la population était calme et demandant qu'elle fût respectée. La conversation avait à peine duré trois minutes qu'une vive fusillade commença. Les uhlans s'enfuirent et nous revînmes au village. Pendant mon absence, quelques Français avaient reparu jusque près de l'église. L'artillerie française, installée sur une hauteur voisine, de laquelle on découvrait le vaste plateau que devait traverser l'ennemi, était entrée en action. Le colonel Sauson, de Paris, et deux officiers la dirigeaient du cimetière de Matagne-la-Grande. Les obus s'entrecroisaient au-dessus de nous. Une partie des habitants se réfugia, pendant le combat, dans les fermes de Matignolles et s'y abrita dans les caves. L'engagement se poursuivit jusque 12 h. 30 et, à 13 heures, les Allemands occupèrent le village et parquèrent les hommes et les femmes dans une maison voisine de l'église.

Bientôt, les prêtres qui se trouvaient au presbytère y furent menés aussi et un officier supérieur, du 104^{e} je pense, leur dit : « Si quelqu'un tire, tous fusillés ! A Surice, une jeune fille de 17 ans, a tiré sur nos troupes. J'ai fait prendre tous les hommes, tout ce que j'ai trouvé, trente-neuf. Tous ont été fusillés et j'ai brûlé tout le village ! »

Matagne-la-Petite courut un grand danger dans la journée, à la suite d'un coup de feu. Heureusement, il se fit une enquête, qui découvrit qu'un soldat avait tiré par mégarde.

Le défilé des troupes commença à 14 heures et se poursuivit sans interruption jusqu'au 26 au soir.

§ 4. — *Vers la frontière.*

Dans l'après-midi du 25 août, les villages de Mazée, Treignes et Vierves furent rapidement occupés ; Oignies et le Mesnil le furent à la tombée de la nuit. Un civil fut tué à Treignes ; à Oignies un civil fut tué, une maison incendiée.

Le 26 août, le corps d'armée atteignit le frontière française, où fut engagé le combat dit « du Trou du Diable ».

N° 614. Le 14 août à 3 h. 30 du matin, une patrouille de dragons traversa *Mazée*, se dirigeant vers Niverlée ; elle fut suivie de troupes considérables qui défilèrent jusque 9 h. 30. Le 16 août, un avion atterrit à Matignolles et le pilote, qui avait survolé le Luxembourg, annonça qu' « il était à feu et à sang ». Il avait sans doute appris ou constaté les incendies de Rosières, Gérimont et Cobreville.

Le 22 août, les curieux suivirent du haut « des verris » le combat de la Sambre, qui se déroulait de Thuin à Mettet.

Le 23, les troupes françaises commencèrent à battre en retraite, bientôt suivies de longues théories de fuyards, qui défilèrent toute la journée et le lendemain. Le 25 août, entre 6 et 10 heures, c'était dans les rues une cohue indescriptible de troupes, de chariots et de civils... Quand on vit les Français installer des mitrailleuses sur le « Tergniat », on crut à un combat, mais ils poursuivirent leur retraite sans tirer. Dans l'après-midi, deux uhlans, revolver au poing, descendirent au galop la route de Niverlée, suivis d'une avalanche de fantassins.

Ces soldats étaient exténués et se contentèrent de boire et de manger. Hubert Gilbert fut requis de conduire les troupes sur le chemin du Mesnil.

Le 26 à 20 heures, au moment où finissait le chapelet, on vint crier que « Mazée était cerné ». Des femmes tombèrent en syncope. Sur la place, des uhlans réclamaient le « pastor » et le bourgmestre, qui furent emmenés à la salle communale. A minuit, des troupes d'infanterie mirent le village dans une panique extraordinaire, faisant irruption dans les maisons, réveillant les habitants en sursaut et emmenant les hommes : deux vieillards moururent des suites de cet émoi intempestif. On préparait la prise de Givet. Des tranchées furent creusées à la route de Niverlée et derrière le calvaire de Saint-Roch ; des carrières furent converties en casemates, les maisons du chemin de Niverlée et de Vaucelles furent évacuées et organisées pour la défense ; mais tout se borna à une alerte.

Dans la nuit du 1er au 2 septembre, le village fut sur le point d'être incendié et plusieurs civils furent exposés à être fusillés à la suite de coups de feu, dont on accusait les civils. Le curé, M. l'abbé Quertinier, réussit à obtenir une enquête des soldats avaient abattu un bœuf à coups de fusil dans une pâture.

N° 615. Le 13 août, de 8 heures à midi, il passa à *Treignes* des troupes du pays d'Arras et de Saint-Omer ; dans l'après-midi, des soldats du 33e cantonnèrent au village et y logèrent ; M. l'abbé Vital, d'Arras, était leur aumônier.

Des artilleurs, venus le 21 pour loger, reçurent l'ordre de partir dans la nuit.

Le 23, le 24 et la nuit suivante, ce fut le passage des gens affolés de Tamines, Aiseau et Walcourt, mêlés aux soldats en retraite. Les sentiers eux-mêmes étaient encombrés ; on coupait les fils des pâtures et le trop-plein des routes se déversait sur les campagnes.

Le 25 à 13 heures, les derniers Français avaient quitté Treignes. A 14 heures on cria : « Les voilà ! » Tandis que les gens prenaient la fuite vers le bois, quelques uhlans s'avançaient avec prudence, bientôt suivis de troupes compactes. Le drapeau belge qui flottait en face de la gare fut arraché, déchiré, piétiné. Deux Français s'étaient postés derrière un mur de l'école gardienne pour faire feu sur les uhlans : des civils les supplièrent d'y renoncer, pour empêcher la destruction du village. Mais il y eut une rencontre sur le chemin du Mesnil. Un groupe de Français du 37e, égarés, fut aperçu par l'ennemi, qui dirigea sur eux un feu de mitrailleuses. Deux furent tués, ainsi qu'un civil de Doische, Alcide CRASSIN, âgé de 30 ans ; quatre soldats furent blessés (1), sept furent faits prisonniers.

N° 616. Le 25, vers 15 heures, quelques uhlans descendirent les côtes abruptes situées au nord de *Vierves* et furent reçus à coups de fusil par des Français attardés sur la place ; ils tournèrent bride et s'enfuirent dans la direction de Matagne. A ce moment, le village était bondé de réfugiés et de véhicules, qui ne parvenaient plus à s'écouler vers la France.

Vers 16 heures, une nouvelle patrouille de uhlans commandée par un officier, arriva jusqu'à la grand'place par la grand'route et par la traverse. Apercevant un soldat français sortant du château et escaladant le mur du vieux cimetière, l'officier tira plusieurs coups de pistolet dans sa direction, revint sur la place, fit enlever les barricades, puis disparut avec sa troupe dans la direction de Matagne.

Vers 16 h. 30, surgirent des hauteurs qui dominent le village dans la direction de Matagne une quantité de uhlans, qui descendirent la pente à cheval, tandis que d'autres se faufilaient de tous côtés et gagnaient, en un ordre parfait, tous les débouchés nord-est et ouest du village. En un moment, toute la partie supérieure de la localité fut inondée de troupes allemandes.

Avant que vînt le gros des troupes, les Allemands avaient installé cinq canons sur les hauteurs qui dominent Vierves. Quelques obus atteignirent le cimetière. C'est alors que la population gagna les bois, à l'exception du bourgmestre, de Mme la baronne de Mesnil et de quelques habitants. Deux soldats français trouvèrent la mort (2), d'autres séjournèrent dans la forêt, d'autres encore échappèrent à l'ennemi, dissimulés sous la charmille qui abrite l'ancien caveau des comtes d'Antioche. Ils purent, en janvier, regagner le front allié, par la Hollande.

(1) L'un d'eux mourut quelques jours après. Les trois victimes s'appelaient Victor Perrin, Abel Bochaut et Georges Philippo.

(2) Ce sont Henri-Joseph Trachez, de Sain-le-Noble (Douai) et Gustave Boutheny, de Harnes (Béthune).

A l'arrivée de l'ennemi, plusieurs habitants furent sur le point d'être fusillés au mur des maisons Cordier et Delpire. Un officier leur reprochait « de ne pas se révolter contre le roi Albert, qui avait déclaré la guerre au Kaiser ». Il les obligea à crier « Vive l'Allemagne ». Le général von Laffert, qui accompagnait les premières troupes s'installa au château, où le bourgmestre et plusieurs otages répondaient de sa sécurité. L'intervention ferme et habile de M^me^ la baronne contribua efficacement à préserver le village. Comme il était question de bombarder la forêt, qui débordait de fugitifs, on prévint ceux-ci de rentrer. Ils y avaient passé, sous la pluie, une nuit mouvementée, effrayés par les passages continuels de troupes, desquelles partaient de temps en temps des coups de feu.

Dès le 25 août, à 18 heures, d'importantes troupes prenaient la direction d'Oignies par des chemins difficiles et escarpés.

N° 617. Le 25 août à 18 h. 30, *Oignies* était désert quand les premiers uhlans débouchèrent du bois, après avoir fait la dure et pénible ascension de plus de cinq kilomètres qui sépare Oignies de Vierves. Des fuyards attardés couraient encore à travers champs : ils tirèrent sur eux. L'un d'eux, Jean-Baptiste MANISE (fig. 76), 15 ans, fut tué ; sa grand'mère et sa sœur furent blessées.

Les uhlans placèrent devant eux pour s'avancer d'abord vers Rocroi, puis vers le bois qui sépare le village de Vierves et duquel le gros des troupes débouchait, le vicaire, M. Dehant, et quatre autres civils. Un hauptman leur dit : « Si un coup de feu est tiré pendant la nuit, même par des soldats français, vous serez fusillés ! »

Vers 22 heures l'infanterie occupa le village (1). Les soldats se ruèrent sur les maisons, brisant portes, fenêtres et meubles à coup de crosse et de hache, pillant tout ce qui était à leur convenance. La maison Hubert Guérin, route de Fumay, devant laquelle les Français avaient, dit-on, abandonné une bicyclette, fut incendiée. A minuit, le vicaire comparut devant le général Kaden, du XIX^e^ corps, et reçut l'ordre de prévenir la population, qui avait fui dans les forêts voisines, qu'elle devait rentrer. Outre les habitants, il s'y trouvait des milliers de fuyards du pays de Dinant et de la Sambre ; ils avaient construit des huttes, et beaucoup y restèrent plusieurs jours, tant ils redoutaient la cruauté de l'ennemi.

Le lendemain matin, un combat se livra à la frontière, entre les arrière-gardes françaises et les premières troupes allemandes et il y eut des pertes de part et d'autre.

N° 618. L'ennemi entra au *Mesnil* le 25 août vers 18 heures, après avoir grimpé une côte abrupte, presque sans chemins. En quelques minutes le village fut cerné, sauf dans la direction d'Oignies, par où s'échappèrent les derniers Français (2), qui

(1) On a relevé à Oignies des traces de cinq régiments (sur cinq) du XIX^e^ corps qui se sont avancés à l'ouest de la Meuse : les 106^e^ et 107^e^ (48^e^ brigade), les 104^e^ et 181^e^ (88^e^ brigade) et le 133^e^ (89^e^ brigade). Le cimetière militaire du « Trou du Diable » a groupé, en 1918, les soldats tombés à Oignies, Treignes, Fumay et Fépin ; il comprend 73 Français (dont 17 du 33^e^, 15 du 148^e^, 5 du 320^e^, 3 du 73^e^, 1 du 42^e^, 1 du 245^e^, 1 du 318^e^, 1 du 18^e^ chasseurs) ; et 22 Allemands (16 du 181^e^, 2 du 133^e^, 3 du 32^e^ régiment d'artillerie de campagne et 1 du 3^e^ régiment d'artillerie de réserve).

(2) Hanotaux, dans *l'Enigme de Charleroi*, p. 87, raconte dans quel état y arrivèrent le 25 août le 8^e^ et le 110^e^ d'infanterie.

s'étaient postés pour recevoir l'ennemi, mais n'osèrent faire feu. L'un de ceux-ci avait été tué à la bifurcation des chemins de Treignes et de Vierves (1); il fut inhumé, sans cercueil, au cimetière paroissial. Quatre ou cinq coups de canon furent aussi tirés vers les Français, qui ne répondirent pas. Plusieurs habitants durent précéder les troupes en France ou fournir des attelages.

(1) Il s'appelait Georges Staelen, Dunkerque n° 775.

ERRATA

P. 93, ligne 25. Au lieu de : Les Allemands ne mirent le feu à la Manufacture de Tissus que le *dimanche soir*, lire : que le lundi matin.

P. 204, fig. 163. Au lieu de *François* Collard, lire Florent Collard.

P. 236, ligne 21. Où se trouvent déjà les Pères Prémontrés, *les Frères des Ecoles Chrétiennes*, M. Van Ryckevorsel. Supprimer les mots « les Frères des Ecoles Chrétiennes », car d'après leur propre témoignage (p. 249) ils n'y sont arrivés qu'au commencement de l'après-midi.

P. 261, ligne 16. Nous annonce que, *probablement*, on ne fusillera plus personne... Supprimer le mot « probablement ».

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos 5

Chapitre I.

Sur le front de la Sambre 13

I. L'avance du X^e^ corps 14

1. Contre la 5^e^ division française (de Hanzinne à Tarcienne) 17

§ 1. — *Tarcienne* 19
§ 2. — *Hanzinne : Incendie de cinquante maisons* 20
§ 3. — *Hanzinelle : Incendie de quatre-vingt-trois maisons* 22
§ 4. — *Thy-le-Baudhuin : Meurtre de deux civils* 23
§ 5. — *Morialmé : Incendie de six maisons* 24

2. Contre la 38^e^ division française (de Tarcienne à Gourdinne) 26

§ 1. — *Somzée : Meurtre du curé d'Acoz et de ses compagnons; Incendie de trente-deux maisons* 28
§ 2. — *Laneffe : Incendie de vingt maisons; Chastrès : Meurtre de deux civils* 31
§ 3. — *Fraire : Meurtre de deux civils et incendie de deux maisons* . . . 33
§ 4. — *Yves-Gomezée : Incendie de treize maisons* 34

3. Contre la 6^e^ division française (de Gourdinne à Berzée) 35

§ 1. — *Dans la région de Gourdinne, Thy-le-Château (meurtre de deux civils), Berzée et Pry* 36
§ 2. — *Walcourt (incendie de la Collégiale et de quatorze maisons) et région (Rognée, Fontenelle, Castillon, Mertenne, Clermont)* 39
§ 3. — *Daussois : Incendie de vingt-sept maisons* 43
§ 4. — *Silenrieux : Incendie de trente et une maisons* 44

Pages.

II. L'avance du corps de la Garde 46

§ 1. — *Sart-Saint-Laurent* 48
§ 2. — *Lesves : Meurtre de quatre civils et incendie de quatorze maisons* . . 49
§ 3. — *Furnaux (incendie d'une maison); Biesmerée et Stave (incendie de soixante-quatorze maisons)*. 52
§ 4. — *Florennes (meurtre de deux civils, incendie de quatre maisons) et Saint-Aubin (meurtre d'un civil)* 56
§ 5. — *Vers la frontière : Hemptinne, Chaumont, Jamagne (meurtre d'un civil), Villers-deux-Eglises (incendie de deux maisons), Soumoy, Senzeilles, Cerfontaine* 62

CHAPITRE II.

La retraite de Bioul. 66

§ 1. — *Au village de Denée* 69
§ 2. — *Au village de Bioul* 69
§ 3. — *L'attaque et la retraite de la colonne d'ambulance de la 4e D. A.* . 71
§ 4. — *Le combat de Warnant* 75
§ 5. — *Le combat d'Ermeton-sur-Biert : Meurtre de trois civils et incendie de quatre-vingt-six maisons* 77
§ 6. — *La colonne des prisonniers de Florennes*. 79

CHAPITRE III.

Sur le front de la Meuse 81

I. L'avance du XIIe corps de réserve 82

1. La 23e division de réserve. 82

§ 1. — *Anhée : Incendie de six maisons* 84
§ 2. — *Haut-le-Wastia (meurtre de trois civils et incendie de deux maisons) et Warnant (incendie de trois maisons)* 86
§ 3. — *Annevoie (incendie d'une maison) et Rivière (incendie d'une maison)* 88
§ 4. — *Sosoye, Maredsous et Maredret : Meurtre de quatre civils et incendie de cinq maisons* 92
§ 5. — *Philippeville : Meurtre de deux civils et incendie d'une maison*. . . 96
§ 6. — *Neuville-Samart : Meurtre de trois civils et incendie de seize maisons*. 98

Pages.

§ 7. — *Mariembourg : Meurtre de quatre civils et incendie de quatre-vingt-quinze maisons* 99
§ 8. — *Frasnes : Meurtre de douze civils et incendie de cent quarante-cinq maisons* 103
Id. : Massacre de trente-quatre civils français 108
§ 9. — *Vers la frontière : Geronsart, Boussu-en-Fagne, Aublain, Dailly, Pesches, Gonrieux, Presgaux, Cul-des-Sarts* 112

2. La 24e division de réserve. 119

§ 1. — *Gérin : Incendie de deux maisons* 121
§ 2. — *Anthée et Maurenne : Meurtre de neuf civils et incendie de cent dix-huit maisons* 122
§ 3. — *Agimont : Incendie d'une maison* 128
§ 4. — *Soulme (meurtre de six civils), Gochenée et Vodelée (incendie de trois maisons)* 130
§ 5. — *Gimnée, Doische (meurtre d'un civil), Vaucelles* 133

II. L'avance du XIIe corps 135

§ 1. — *Sommière : Meurtre d'un civil et incendie d'une maison* 137
§ 2. — *Weillen : Meurtre de sept civils et incendie d'une maison* 138
§ 3. — *Falaën : Meurtre de deux soldats français prisonniers* 141
§ 4. — *Morville : Meurtre d'un civil et incendie de quarante-deux maisons* 143
§ 5. — *Flavion : Incendie de quatre maisons* 144
§ 6. — *Rosée (meurtre de trois civils et incendie de quinze maisons) et Omezée (incendie d'une maison)* 145
§ 7. — *Franchimont : Meurtre de quatre civils et incendie de cinquante-deux maisons* 148
§ 8. — *Villers-le-Gambon, Vodecée (meurtre de quatre civils et incendie de deux maisons) Sautour, Merlemont (meurtre d'un civil) et Sart-en-Fagne* 155
§ 9. — *Villers-en-Fagne (meurtre de cinq civils et incendie de cinquante et une maisons) et Roly* 160
§ 10. — *Matagne-la-Grande et Fagnolles* 163
§ 11. — *Dourbes (meurtre de trois civils et incendie de cinquante-huit maisons) et Olloy* 165
§ 12. — *Nismes : Meurtre de huit civils et incendie de trois maisons* . . . 168
§ 13. — *Petigny : Meurtre de quatre civils et incendie de quatorze maisons* 170
§ 14. — *Couvin (meurtre de cinq civils et incendie de huit maisons) et Bruly-de-Pesche* 171
§ 15. — *Le Bruly : Meurtre de deux civils et incendie de dix maisons* . . . 178
§ 16. — *Petite-Chapelle : Meurtre de cinq civils et incendie de quatre maisons* 179

Pages.

III. L'avance du XIX^e^ corps 183

§ 1. — *Le combat d'Onhaye : Meurtre de quatre civils et incendie de cent quatorze maisons* 186

§ 2. — *Le combat de Surice : Meurtre de cinquante-sept civils. Incendie de cent trente maisons. Romedenne ; Meurtre de onze civils. Incendie de cent dix-neuf maisons* 194

§ 3. — *Romerée (meurtre de deux civils. Incendie de douze maisons) et Matagne-la-Petite* 216

§ 4. — *Vers la frontière : Mazée, Treignes (meurtre d'un civil), Vierves, Oignies (meurtre d'un civil et incendie d'une maison), Le Mesnil* . 219

Errata et addenda 223

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figures.		Pages.
1.	Yves-Gomezée. Ruines du château de Cartier d'Yve, incendié par les troupes du X^{e} corps.	40
2.	Walcourt. Vue de la collégiale de Notre-Dame de Walcourt, avant le désastre	40
3.	Walcourt. Vue panoramique de la ville, après l'incendie.	40
4.	Walcourt. Vue de la collégiale incendiée.	40
5.	Walcourt. Les maisons incendiées, à l'ouest de la collégiale.	40
6.	Narcisse Degraux, tué à Thy-le-Baudhuin,	41
7.	Valentine Lefebvre, tuée à Lesves	41
8.	Victoire Detaille, veuve Antoine Rondiat, tuée à Haut-le-Wastia	41
9.	Alphonse Spilette, de Fraire, lié à un canon et massacré à Fosses	41
10.	Jules Dupéroux, tué à Saint-Aubin.	41
11.	L'abbé Eugène Druet, curé d'Acoz, fusillé à Somzée avec ses deux compagnons	41
12.	André Chermanne, tué à Jamagne	41
13.	Mathieu Detourbe, époux d'Aline Mélot, de Haut-le-Wastia, tué sur la route de Moulins.	41
14.	Ambroise Léonard, de Haut-le-Wastia, fusillé à Les Floyes (Sosoye), avec Narcisse Borsut et Charles Guillaume	41
15.	Narcisse Borsut, de Haut-le-Wastia, fusillé à Les Floyes (Sosoye), avec ses compagnons	41
16.	Désiré Sacotte, époux de Caroline Trillet, tué à Haut-le-Wastia	41
17.	Hanzinne. Ferme Luc et grange Brosse, après l'incendie	76
18.	Ermeton-sur-Biert. Rue du Village. Maisons incendiées par les troupes de la Garde	76
19.	Moulins. Arrivée de la compagnie du commandant Vannière, du 148^{e}	76
20.	Mariembourg. Ruines du moulin incendié par la 23^{e} division de réserve.	76
21.	Mariembourg. Maisons incendiées du boulevard de l'Education.	76
22.	Etienne Patron (à l'âge de 9 ans), fusillé à Neuville (Philippeville), avec Paulin Gobillon et un soldat belge prisonnier	77
23.	Paulin Gobillon, fusillé à Neuville (Philippeville)	77

Figures.		Pages.
24.	Jules Pirson, fermier à Omezée, tué à Franchimont.	77
25.	Alzir Anciaux (à l'âge de 9 ans), martyrisé à Franchimont.	77
26.	Camille Leclercq, massacré à Frasnes	77
27.	Edgar Van Schoor, de Mariembourg, fusillé à Eteignières, avec son frère et cinq autres civils.	77
28.	Ernest Van Schoor, de Marienbourg, fusillé à Eteignières	77
29.	Adolphe Burton, d'Anthée, tué à bout portant dans une haie . .	77
30.	Edouard Marée, tué à Soulme	77
31.	Nestor Cognaux, tué à Soulme	77
32.	Félicien Baudoin, d'Anthée, lié à une haie et fusillé, avec un inconnu, à l'entrée du village d'Anthée	77
33.	Frasnes. Vue de l'église et du village, incendiés par la 23e division de réserve.	104
34.	Frasnes. Entrée du village incendié, du côté de Mariembourg (la croix marque la maison de l'un des fusillés, Bertrand Damly)	104
35.	Frasnes. Rue de la Brasserie, après l'incendie	104
36.	Frasnes. Tombes allemandes, en regard du village incendié	104
37.	Frasnes. Ruines de la rue Saint-Roch	105
38.	Frasnes. Proclamation du commandant Lacroix, annonçant l'exécution de trente-quatre civils français	105
39.	Anthée. Transept de l'église et maisons de la place, incendiées par la 24e division de réserve.	105
40.	Anthée. Hôtel Nénon, après l'incendie.	105
41.	Anthée. Les ruines du presbytère de M. l'abbé Piret, fusillé à Surice.	105
42.	Anthée. Tabernacle en cuivre du maître-autel, portant les traces d'effraction	105
43.	Henri Pirlot, massacré à la ferme de Flun (Falaën)	140
44.	Olivier Mathieu, père de Gaston, blessé et carbonisé à la ferme de Flun.	140
45.	Gaston Mathieu, fils d'Olivier, id. .	140
46.	Désiré Deleuze, fusillé à Sommière	140
47.	Valentin Mathieu, fils d'Octave, carbonisé à la ferme de Flun . .	140
48.	Joseph Piette, carbonisé à la ferme de Flun (à l'âge de 9 ans) . . .	140
49.	Octave Mathieu, père de Valentin, tué à la ferme de Flun. . . .	140
50.	Nestor Wiame, de Villers-le-Gambon, tué sur la route de Givet . .	140
51.	François Pierre, échevin de Vodecée, y fusillé	140
52.	Adelin Woine, instituteur à Villers-en-Fagne, fusillé aux abords du village	140
53.	Flun. Corps de logis et grange de la ferme qui fut le théâtre du massacre, du côté de Falaën.	141
54.	Ferme de Flun et chemin de Weillen	141
55.	Anthée. Maison Barbier, incendiée sur la route de Philippeville, où furent tués Xavier Delhaye et son épouse.	141
56.	Morville. Ecoles incendiées des Religieuses de la Providence, à Lassurance	141

Figures.		Pages.
57.	Dourbes. Panorama du village incendié par les troupes du XII[e] corps.	141
58.	Billet délivré à Merlemont par le général von Hausen, commandant la III[e] armée allemande	159
59.	Plan d'Onhaye, incendié par les troupes du XIX[e] corps.	189
60.	Onhaye. Endroit situé à l'extrémité du « Forbot », où eut lieu un combat à la baïonnette et où périt le capitaine Didier	190
61.	Onhaye. Propriété de M. le chevalier Diericx de ten Ham, où fut tuée Léa Collignon et où mourut Joseph Dubois, de Lenne.	190
62.	Onhaye. Route du Forbot (La maison d'Adolphe Pochet, fusillé à Surice, est marquée d'une croix)	190
63.	Onhaye. Quartier incendié de Bonair	190
64,	Onhaye. Ferme de Froidmont, au sud-est du village, aux environs de laquelle se livrèrent plusieurs combats à l'arme blanche	190
65.	Onhaye. La chapelle de Bonair	190
66.	Palmyr Tonglet, de Dourbes, tué au « Tienne Delvaux »	191
67.	Jules Godefroid, de Somzée, tué entre Dourbes et Nismes.	191
68.	Jules Nicolas, tué à Nismes	191
69.	Emile Perleaux, de Nismes, tué sur ta route de Petigny	191
70.	Abbé Paul Gilles, docteur en philosophie et en théologie, vicaire ä Couvin, y massacré.	191
71.	Gaston Lapôtre, de Nismes, tué sur la route de Petigny	191
72.	Alfred Grégoire, id. id.	191
73.	Achille Collard, id. id.	191
74.	Armand Dumont, tué à Petite-Chapelle.	191
75.	Pierre Boutal, de Couvin, fusillé près de la chapelle des « Fonds de l'Eau »	191
76.	Jean-Baptiste Manise, tué à Oignies.	191
77.	Olivier Parmentier, de Miavoye, fusillé à Surice	196
78.	André Libert, id. id.	196
79.	Auguste Durdu, échevin de Surice	196
80.	Jean-Baptiste Libert, de Miavoye, fusillé à Surice	196
81.	L'abbé Gustave Gaspard, de Thon, professeur au collège de Bellevue, à Dinant, fusillé a Surice	196
82.	L'abbé Alphonse Ambroise, curé d'Onhaye, fusillé à Surice	196
83.	Félix Ambroise, professeur à l'école d'horticulture de Vilvorde, fusillé à Surice	196
84.	Gustave Copienne, d'Evrehailles, oncle de M. l'abbé Ambroise, fusillé à Surice	196
85.	Adelin Frérotte, d'Onhaye, fusillé à Surice	196
86.	Alphonse Nassaut, d'Anthée, id.	197
87.	Félix Jacques, docteur en médecine, d'Anthée, fusillé à Surice	197
88.	Olivier Delcour, d'Anthée, fusillé à Surice avec ses fils Arthur et Léon.	197
89.	Henri Jacques, d'Anthée, élève du collège de Bellevue, à Dinant, fusillé à Surice	197

Figures.		Pages.
90.	Arthur Delcour, d'Anthée, fusillé à Surice avec son père et son frère Léon	197
91.	L'abbé Oscar Piret, curé d'Anthée, fusillé à Surice	197
92.	L'abbé Marcellin Poskin, curé de Surice, y fusillé	197
93.	Edmond Schmit, inspecteur de l'enseignement primaire, à Gerpinnes, fusillé à Surice	197
94.	Léon Delcour, d'Anthée, fusillé à Surice avec son père et son frère Arthur	197
95.	Jean-Baptiste Quoilin, de Gérin, fusillé à Surice	197
96.	Jean Quoilin, fils de Jean-Baptiste, de Gérin, fusillé à Surice	197
97.	Louis Delcour, de Gérin, fusillé à Surice	197
98.	Ursmer Deravet, id. id.	197
99.	Plan de Surice, incendié par les troupes du XIX^{e} corps	198
100.	Vue générale de Surice, prise de la route de Romedenne à Franchimont.	208
101.	Surice. L'église en ruines. La maison Baijot, où quatre cadavres furent retrouvés dans la citerne.	208
102.	Surice. Intérieur de l'église incendiée.	208
103.	Surice. La place située en haut du village, avec la chapelle, épargnée, de N.-D. de Lourdes	208
104.	Place de Surice et maison dans laquelle se tinrent cachés, pendant la nuit du 24 au 25 août, le curé de Morville et ses compagnons	208
105.	Surice. Ruines de la maison Emond, à gauche de laquelle s'ouvre le sentier par lequel le curé de Morville et ses compagnons purent fuir vers Pérémont	209
106.	Surice. Lieu-dit ; « Les Fosses », où eut lieu la grande fusillade. La maison Canton	209
107.	Eglise de Romedenne, incendiée	209
108.	Romedenne. Route de Romerée-Couvin et ruines de la gendarmerie nationale	209
109.	Plan de Romedenne, incendié par les troupes du XIX^{e} corps	211
110.	Léopold Burniaux, massacré à Surice avec ses fils Armand et Albert	214
111.	Armand Van Durme, de Dinant, tué à la grande fusillade de Surice.	214
112.	L'abbé Armand Burniaux, massacré à Surice avec son père et son frère Albert	214
113.	Elie Piérot, de Surice, tué à la grande fusillade	214
114.	Alexis Thiry, id. id.	214
115.	Gaston Burniaux, fils de Léopold, victime de la grande fusillade « des Fosses »	214
116.	Elisée Piérard, de Surice, tué à la grande fusillade	214
117.	Albert Burniaux, massacré à Surice avec son père et son frère Armand.	214
118.	Alexandre Rouyre, d'Ermeton-sur-Biert, tué à Surice.	214
119.	Jules Bastin, organiste de l'église de Surice, fusillé à Romedenne avec sa femme et son enfant de 15 mois	214

Figures. Pages.
120. Juliette Genard, épouse d'Alexandre Rouyre, d'Ermeton-sur-Biert, tué à Surice 215
121. Rosalie Gobron, épouse Jules Bastin, fusillée à Romedenne, avec son mari et son enfant de 15 mois 215
122. Marie-Louise Penasse, fusillée à Romedenne, avec son père, sa mère, son frère et ses sœurs 215
123. Bertha Penasse, fusillée à Romedenne, avec son père, sa mère, son frère et ses sœurs 215
124. Joseph Libert, de Maurenne, tué à Surice 215
125. Joseph Burniaux, tué en vue de Surice, avec Rosalie Piérard . . 215
126. Jeanne Penasse, seule survivante de la famille 215
127. Léon Penasse, fusillé à Romedenne, avec son père, sa mère et ses sœurs 215
128. Rosalie Piérard, de Surice, tuée avec Joseph Burniaux 215
129. François Guislain, de Surice, tué près de Soulme 215
130. Carte de la région étudiée dans la V^e^ partie (tome VI) 235

FIN DU SIXIÈME VOLUME

Bruxelles
Imprimerie Veuve Monnom
Société anonyme
32, rue de l'Industrie
—
1923

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos 5

CHAPITRE I.

Sur le front de la Sambre 13

I. L'avance du X^e corps 14

1. Contre la 5^e division française (de Hanzinne à Tarcienne) 17

§ 1. — *Tarcienne* 19
§ 2. — *Hanzinne : Incendie de cinquante maisons* 20
§ 3. — *Hanzinelle : Incendie de quatre-vingt-trois maisons* 22
§ 4. — *Thy-le-Baudhuin : Meurtre de deux civils* 23
§ 5. — *Morialmé : Incendie de six maisons* 24

2. Contre la 38^e division française (de Tarcienne à Gourdinne) 26

§ 1. — *Somzée : Meurtre du curé d'Acoz et de ses compagnons ; Incendie de trente-deux maisons* 28
§ 2. — *Laneffe : Incendie de vingt maisons ; Chastrès : Meurtre de deux civils* 31
§ 3. — *Fraire : Meurtre de deux civils et incendie de deux maisons* . . . 33
§ 4. — *Yves-Gomezée : Incendie de treize maisons* 34

3. Contre la 6^e division française (de Gourdinne à Berzée) 35

§ 1. — *Dans la région de Gourdinne, Thy-le-Château (meurtre de deux civils), Berzée et Pry* 36
§ 2. — *Walcourt (incendie de la Collégiale et de quatorze maisons) et région (Rognée, Fontenelle, Castillon, Mertenne, Clermont)* 39
§ 3. — *Daussois : Incendie de vingt-sept maisons* 43
§ 4. — *Silenrieux : Incendie de trente et une maisons* 44

Pages.

II. L'avance du corps de la Garde 46

§ 1. — *Sart-Saint-Laurent* 48
§ 2. — *Lesves : Meurtre de quatre civils et incendie de quatorze maisons.* . 49
§ 3. — *Furnaux (incendie d'une maison); Biesmerée et Stave (incendie de soixante-quatorze maisons).* 52
§ 4. — *Florennes (meurtre de deux civils, incendie de quatre maisons) et Saint-Aubin (meurtre d'un civil)* 56
§ 5. — *Vers la frontière : Hemptinne, Chaumont, Jamagne (meurtre d'un civil), Villers-deux-Eglises (incendie de deux maisons), Soumoy, Senzeilles, Cerfontaine* 62

Chapitre II.

La retraite de Bioul. 66

§ 1. — *Au village de Denée* 69
§ 2. — *Au village de Bioul* 69
§ 3. — *L'attaque et la retraite de la colonne d'ambulance de la 4e D. A.* . 71
§ 4. — *Le combat de Warnant* 75
§ 5. — *Le combat d'Ermeton-sur-Biert : Meurtre de trois civils et incendie de quatre-vingt-six maisons* 77
§ 6. — *La colonne des prisonniers de Florennes.* 79

Chapitre III.

Sur le front de la Meuse 81

I. L'avance du XIIe corps de réserve 82

1. La 23e division de réserve. 82

§ 1. — *Anhée : Incendie de six maisons* 84
§ 2. — *Haut-le-Wastia (meurtre de trois civils et incendie de deux maisons) et Warnant (incendie de trois maisons)* 86
§ 3. — *Annevoie (incendie d'une maison) et Rivière (incendie d'une maison)* 88
§ 4. — *Sosoye, Maredsous et Maredret : Meurtre de quatre civils et incendie de cinq maisons* 92
§ 5. — *Philippeville : Meurtre de deux civils et incendie d'une maison.* . . 96
§ 6. — *Neuville-Samart : Meurtre de trois civils et incendie de seize maisons.* 98

Pages.

§ 7. — *Mariembourg : Meurtre de quatre civils et incendie de quatre-vingt-quinze maisons* 99
§ 8. — *Frasnes : Meurtre de douze civils et incendie de cent quarante-cinq maisons* 103
Id. : Massacre de trente-quatre civils français 108
§ 9. — *Vers la frontière : Geronsart, Boussu-en-Fagne, Aublain, Dailly, Pesches, Gonrieux, Presgaux, Cul-des-Sarts* 112

2. La 24e division de réserve. 119

§ 1. — *Gérin ; Incendie de deux maisons*. 121
§ 2. — *Anthée et Maurenne : Meurtre de neuf civils et incendie de cent dix-huit maisons* 122
§ 3. — *Agimont ; Incendie d'une maison* 128
§ 4. — *Soulme (meurtre de six civils), Gochenée et Vodelée (incendie de trois maisons)* 130
§ 5. — *Gimnée, Doische (meurtre d'un civil), Vaucelles* 133

II. L'avance du XIIe corps 135

§ 1. — *Sommière : Meurtre d'un civil et incendie d'une maison* 137
§ 2. — *Weillen : Meurtre de sept civils et incendie d'une maison* 138
§ 3. — *Falaën : Meurtre de deux soldats français prisonniers*. 141
§ 4. — *Morville : Meurtre d'un civil et incendie de quarante-deux maisons* 143
§ 5. — *Flavion : Incendie de quatre maisons* 144
§ 6. — *Rosée (meurtre de trois civils et incendie de quinze maisons) et Omezée (incendie d'une maison)* 145
§ 7. — *Franchimont : Meurtre de quatre civils et incendie de cinquante-deux maisons*. 148
§ 8. — *Villers-le-Gambon, Vodecée (meurtre de quatre civils et incendie de deux maisons) Sautour, Merlemont (meurtre d'un civil) et Sart-en-Fagne* 155
§ 9. — *Villers-en-Fagne (meurtre de cinq civils et incendie de cinquante et une maisons) et Roly* 160
§ 10. — *Matagne-la-Grande et Fagnolles* 163
§ 11. — *Dourbes (meurtre de trois civils et incendie de cinquante-huit maisons) et Olloy* 165
§ 12. — *Nismes : Meurtre de huit civils et incendie de trois maisons* . . . 168
§ 13. — *Petigny : Meurtre de quatre civils et incendie de quatorze maisons* 170
§ 14. — *Couvin (meurtre de cinq civils et incendie de huit maisons) et Bruly-de-Pesche* 171
§ 15. — *Le Bruly : Meurtre de deux civils et incendie de dix maisons*. . . 178
§ 16. — *Petite-Chapelle : Meurtre de cinq civils et incendie de quatre maisons* 179

Pages.

III. L'avance du XIX^e^ corps 183

§ 1. — *Le combat d'Onhaye : Meurtre de quatre civils et incendie de cent quatorze maisons* 186

§ 2. — *Le combat de Surice : Meurtre de cinquante-sept civils. Incendie de cent trente maisons. Romedenne ; Meurtre de onze civils. Incendie de cent dix-neuf maisons* 194

§ 3. — *Romerée (meurtre de deux civils. Incendie de douze maisons) et Malagne-la-Petite* 216

§ 4. — *Vers la frontière : Mazée, Treignes (meurtre d'un civil), Vierves, Oignies (meurtre d'un civil et incendie d'une maison), Le Mesnil* . 219

Errata et addenda 223

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figures.		Pages.
1.	Yves-Gomezée. Ruines du château de Cartier d'Yve, incendié par les troupes du X^{e} corps.	40
2.	Walcourt. Vue de la collégiale de Notre-Dame de Walcourt, avant le désastre	40
3.	Walcourt. Vue panoramique de la ville, après l'incendie.	40
4.	Walcourt. Vue de la collégiale incendiée.	40
5.	Walcourt. Les maisons incendiées, à l'ouest de la collégiale.	40
6.	Narcisse Degraux, tué à Thy-le-Baudhuin,	41
7.	Valentine Lefebvre, tuée à Lesves	41
8.	Victoire Detaille, veuve Antoine Rondiat, tuée à Haut-le-Wastia	41
9.	Alphonse Spilette, de Fraire, lié à un canon et massacré à Fosses	41
10.	Jules Dupéroux, tué à Saint-Aubin.	41
11.	L'abbé Eugène Druet, curé d'Acoz, fusillé à Somzée avec ses deux compagnons	41
12.	André Chermanne, tué à Jamagne	41
13.	Mathieu Detourbe, époux d'Aline Mélot, de Haut-le-Wastia, tué sur la route de Moulins.	41
14.	Ambroise Léonard, de Haut-le-Wastia, fusillé à Les Floyes (Sosoye), avec Narcisse Borsut et Charles Guillaume	41
15.	Narcisse Borsut, de Haut-le-Wastia, fusillé à Les Floyes (Sosoye), avec ses compagnons	41
16.	Désiré Sacotte, époux de Caroline Trillet, tué à Haut-le-Wastia	41
17.	Hanzinne. Ferme Luc et grange Brosse, après l'incendie	76
18.	Ermeton-sur-Biert. Rue du Village. Maisons incendiées par les troupes de la Garde	76
19.	Moulins. Arrivée de la compagnie du commandant Vannière, du 148^{e}	76
20.	Mariembourg. Ruines du moulin incendié par la 23^{e} division de réserve.	76
21.	Mariembourg. Maisons incendiées du boulevard de l'Education.	76
22.	Etienne Patron (à l'âge de 9 ans), fusillé à Neuville (Philippeville), avec Paulin Gobillon et un soldat belge prisonnier	77
23.	Paulin Gobillon, fusillé à Neuville (Philippeville)	77

Figures.		Pages.
24.	Jules Pirson, fermier à Omezée, tué à Franchimont.	77
25.	Alzir Anciaux (à l'âge de 9 ans), martyrisé à Franchimont.	77
26.	Camille Leclercq, massacré à Frasnes	77
27.	Edgar Van Schoor, de Mariembourg, fusillé à Eteignières, avec son frère et cinq autres civils.	77
28.	Ernest Van Schoor, de Marienbourg, fusillé à Eteignières	77
29.	Adolphe Burton, d'Anthée, tué à bout portant dans une haie . . .	77
30.	Edouard Marée, tué à Soulme	77
31.	Nestor Cognaux, tué à Soulme	77
32.	Félicien Baudoin, d'Anthée, lié à une haie et fusillé, avec un inconnu, à l'entrée du village d'Anthée	77
33.	Frasnes. Vue de l'église et du village, incendiés par la 23e division de réserve.	104
34.	Frasnes. Entrée du village incendié, du côté de Mariembourg (la croix marque la maison de l'un des fusillés, Bertrand Damly)	104
35.	Frasnes. Rue de la Brasserie, après l'incendie	104
36.	Frasnes. Tombes allemandes, en regard du village incendié	104
37.	Frasnes. Ruines de la rue Saint-Roch	105
38.	Frasnes. Proclamation du commandant Lacroix, annonçant l'exécution de trente-quatre civils français	105
39.	Anthée. Transept de l'église et maisons de la place, incendiées par la 24e division de réserve.	105
40.	Anthée. Hôtel Nénon, après l'incendie.	105
41.	Anthée. Les ruines du presbytère de M. l'abbé Piret, fusillé à Surice.	105
42.	Anthée. Tabernacle en cuivre du maître-autel, portant les traces d'effraction	105
43.	Henri Pirlot, massacré à la ferme de Flun (Falaën)	140
44.	Olivier Mathieu, père de Gaston, blessé et carbonisé à la ferme de Flun.	140
45.	Gaston Mathieu, fils d'Olivier, id. .	140
46.	Désiré Deleuze, fusillé à Sommière	140
47.	Valentin Mathieu, fils d'Octave, carbonisé à la ferme de Flun . .	140
48.	Joseph Piette, carbonisé à la ferme de Flun (à l'âge de 9 ans) . . .	140
49.	Octave Mathieu, père de Valentin, tué à la ferme de Flun. . . .	140
50.	Nestor Wiame, de Villers-le-Gambon, tué sur la route de Givet . .	140
51.	François Pierre, échevin de Vodecée, y fusillé	140
52.	Adelin Woine, instituteur à Villers-en-Fagne, fusillé aux abords du village	140
53.	Flun. Corps de logis et grange de la ferme qui fut le théâtre du massacre, du côté de Falaën.	141
54.	Ferme de Flun et chemin de Weillen	141
55.	Anthée. Maison Barbier, incendiée sur la route de Philippeville, où furent tués Xavier Delhaye et son épouse.	141
56.	Morville. Ecoles incendiées des Religieuses de la Providence, à Lassurance	141

Figures.		Pages.
57.	Dourbes. Panorama du village incendié par les troupes du XII[e] corps.	141
58.	Billet délivré à Merlemont par le général von Hausen, commandant la III[e] armée allemande	159
59.	Plan d'Onhaye, incendié par les troupes du XIX[e] corps.	189
60.	Onhaye. Endroit situé à l'extrémité du « Forbot », où eut lieu un combat à la baïonnette et où périt le capitaine Didier	190
61.	Onhaye. Propriété de M. le chevalier Diericx de ten Ham, où fut tuée Léa Collignon et où mourut Joseph Dubois, de Lenne.	190
62.	Onhaye. Route du Forbot (La maison d'Adolphe Pochet, fusillé à Surice, est marquée d'une croix)	190
63.	Onhaye. Quartier incendié de Bonair	190
64.	Onhaye. Ferme de Froidmont, au sud-est du village, aux environs de laquelle se livrèrent plusieurs combats à l'arme blanche	190
65.	Onhaye. La chapelle de Bonair	190
66.	Palmyr Tonglet, de Dourbes, tué au « Tienne Delvaux »	191
67.	Jules Godefroid, de Somzée, tué entre Dourbes et Nismes.	191
68.	Jules Nicolas, tué à Nismes	191
69.	Emile Perleaux, de Nismes, tué sur ta route de Petigny	191
70.	Abbé Paul Gilles, docteur en philosophie et en théologie, vicaire à Couvin, y massacré.	191
71.	Gaston Lapôtre, de Nismes, tué sur la route de Petigny	191
72.	Alfred Grégoire, id. id.	191
73.	Achille Collard, id. id.	191
74.	Armand Dumont, tué à Petite-Chapelle.	191
75.	Pierre Boutal, de Couvin, fusillé près de la chapelle des « Fonds de l'Eau »	191
76.	Jean-Baptiste Manise, tué à Oignies.	191
77.	Olivier Parmentier, de Miavoye, fusillé à Surice	196
78.	André Libert, id. id.	196
79.	Auguste Durdu, échevin de Surice	196
80.	Jean-Baptiste Libert, de Miavoye, fusillé à Surice	196
81.	L'abbé Gustave Gaspard, de Thon, professeur au collège de Bellevue, à Dinant, fusillé a Surice	196
82.	L'abbé Alphonse Ambroise, curé d'Onhaye, fusillé à Surice	196
83.	Félix Ambroise, professeur à l'école d'horticulture de Vilvorde, fusillé à Surice	196
84.	Gustave Copienne, d'Evrehailles, oncle de M. l'abbé Ambroise, fusillé à Surice	196
85.	Adelin Frérotte, d'Onhaye, fusillé à Surice	196
86.	Alphonse Nassaut, d'Anthée, id.	197
87.	Félix Jacques, docteur en médecine, d'Anthée, fusillé à Surice	197
88.	Olivier Delcour, d'Anthée, fusillé à Surice avec ses fils Arthur et Léon.	197
89.	Henri Jacques, d'Anthée, élève du collège de Bellevue, à Dinant, fusillé à Surice	197

Figures.		Pages.
90.	Arthur Delcour, d'Anthée, fusillé à Surice avec son père et son frère Léon	197
91.	L'abbé Oscar Piret, curé d'Anthée, fusillé à Surice	197
92.	L'abbé Marcellin Poskin, curé de Surice, y fusillé	197
93.	Edmond Schmit, inspecteur de l'enseignement primaire, à Gerpinnes, fusillé à Surice	197
94.	Léon Delcour, d'Anthée, fusillé à Surice avec son père et son frère Arthur	197
95.	Jean-Baptiste Quoilin, de Gérin, fusillé à Surice	197
96.	Jean Quoilin, fils de Jean-Baptiste, de Gérin, fusillé à Surice	197
97.	Louis Delcour, de Gérin, fusillé à Surice	197
98.	Ursmer Deravet, id. id.	197
99.	Plan de Surice, incendié par les troupes du XIX^{e} corps	198
100.	Vue générale de Surice. prise de la route de Romedenne à Franchimont.	208
101.	Surice. L'église en ruines, La maison Baijot, où quatre cadavres furent retrouvés dans la citerne.	208
102.	Surice. Intérieur de l'église incendiée.	208
103.	Surice. La place située en haut du village, avec la chapelle, épargnée, de N.-D. de Lourdes	208
104.	Place de Surice et maison dans laquelle se tinrent cachés, pendant la nuit du 24 au 25 août, le curé de Morville et ses compagnons	208
105.	Surice. Ruines de la maison Emond, à gauche de laquelle s'ouvre le sentier par lequel le curé de Morville et ses compagnons purent fuir vers Pérémont	209
106.	Surice. Lieu-dit ; « Les Fosses », où eut lieu la grande fusillade. La maison Canton	209
107.	Eglise de Romedenne, incendiée	209
108.	Romedenne. Route de Romerée-Couvin et ruines de la gendarmerie nationale	209
109.	Plan de Romedenne, incendié par les troupes du XIX^{e} corps	211
110.	Léopold Burniaux, massacré à Surice avec ses fils Armand et Albert	214
111.	Armand Van Durme, de Dinant, tué à la grande fusillade de Surice.	214
112.	L'abbé Armand Burniaux, massacré à Surice avec son père et son frère Albert	214
113.	Elie Piérot, de Surice, tué à la grande fusillade	214
114.	Alexis Thiry, id. id.	214
115.	Gaston Burniaux, fils de Léopold, victime de la grande fusillade « des Fosses »	214
116.	Elisée Piérard, de Surice, tué à la grande fusillade	214
117.	Albert Burniaux, massacré à Surice avec son père et son frère Armand.	214
118.	Alexandre Rouyre, d'Ermeton-sur-Biert, tué à Surice.	214
119.	Jules Bastin, organiste de l'église de Surice, fusillé à Romedenne avec sa femme et son enfant de 15 mois	214

Figures. Pages.
120. Juliette Genard, épouse d'Alexandre Rouyre, d'Ermeton-sur-Biert, tué à Surice 215
121. Rosalie Gobron, épouse Jules Bastin, fusillée à Romedenne, avec son mari et son enfant de 15 mois 215
122. Marie-Louise Penasse, fusillée à Romedenne, avec son père, sa mère, son frère et ses sœurs 215
123. Bertha Penasse, fusillée à Romedenne, avec son père, sa mère, son frère et ses sœurs 215
124. Joseph Libert, de Maurenne, tué à Surice 215
125. Joseph Burniaux, tué en vue de Surice, avec Rosalie Piérard . . 215
126. Jeanne Penasse, seule survivante de la famille 215
127. Léon Penasse, fusillé à Romedenne, avec son père, sa mère et ses sœurs 215
128. Rosalie Piérard, de Surice, tuée avec Joseph Burniaux 215
129. François Guislain, de Surice, tué près de Soulme 215
130. Carte de la région étudiée dans la V^e^ partie (tome VI) 235

FIN DU SIXIÈME VOLUME

Bruxelles
Imprimerie Veuve Monnom
Société anonyme
32, rue de l'Industrie
—
1923

Fig. 130. — Carte de la région étudiée dans la cinquième partie : l'Entre-Sambre-et-Meuse.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 0018820746

D 541 .D625 1919 V5

DOCUMENTS POUR SERVIR

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 01 05 04 11 6